25417/B
J. XVI
19/5

MARIE DE SAINT-URSIN,

P. J.

L'AMI
DES FEMMES.

Ponce direxit

Hygie dicte à la beauté l'art d'enchaîner le temps.

La pudeur le demande et la santé l'exige.

Guichard.

L'AMI
DES FEMMES,
OU
LETTRES D'UN MÉDECIN,

concernant l'influence de l'habillement des femmes sur leurs mœurs et leur santé ; et la nécessité de l'usage habituel des bains en gardant leur costume actuel ;

SUIVIES

d'un Appendix contenant des recettes cosmétiques et une Thérapeutique appropriée au goût.

Ornées de sept gravures en taille douce.

SECONDE ÉDITION,

corrigée et très-augmentée,

PAR P. J. MARIE DE SAINT-URSIN,

Ancien premier médecin de l'armée du Nord, secrétaire de la société académique des sciences de Paris, membre de l'institut de Bologne, des arcades de Rome, de plusieurs autres sociétés savantes et médicales, nationales et étrangères, rédacteur général de la Gazette de Santé, etc. etc.

DÉDIÉ A S. M. L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

« A mérite égal, préférez pour « médecin un AMI à tout autre. »
CELSE, liv. 1, préf.

A PARIS,

Chez { BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, no. 51.
L'AUTEUR, rue des Saints-Pères, no. 4.

AN XIII. 1805.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

EXPLICATION DES FIGURES.

La première planche, ou le frontispice, représente la déesse de la santé, *Hygie*, donnant à la *Beauté* des conseils et des guirlandes pour enchaîner le *Temps* sur le dos duquel elle écrit cet ouvrage. Près de lui sont des génies ailés tenant des plumes de paon, emblème heureux des modes fugitives et changeantes.

La deuxième figure (page 1) placée en tête de la première lettre, devait en effet précéder un ouvrage destiné à la conservation des belles formes. C'est la copie de la *Vénus Callypiga*, qui est à Naples, et qui doit, selon Athénée, son origine à la dispute de deux jeunes sœurs athéniennes sur la beauté de leurs appas secrets, pour le jugement desquels elles appelèrent un jeune berger à qui elles découvrirent l'objet de leur querelle, dans l'attitude qui est ici représentée.

La troisième figure (p. 70, lettre septième) est l'image de la *Vénus Médicis*, ce type du beau idéal de la femme, maintenant dans le musée Napoléon. Ici elle offre le moment décrit dans notre texte, où Phriné, belle de ses seuls appas, se promène lentement sur le rivage de la mer, à la vue des Athéniens extasiés de la richesse de ses contours.

La quatrième gravure (p. 83, lettre huitième) offre un camée de la Vénus de Gnide, ainsi que le prouve l'inscription grecque ΚΝΙΔΙΩΝ. Elle sort du bain et prend d'une main, sur un vase antique, un voile pour s'essuyer, en cachant de l'autre ce qui ne doit pas être exposé à la vue. C'est la Vénus pudique de Praxitèle.

La cinquième figure (p. 93, lettre neuvième) représente une belle femme ajustant d'une main ses cheveux devant un miroir antique qu'elle tient de l'autre : près d'elle est un vase étrusque contenant des parfums.

La sixième planche (p. 307, terminant la lettre vingt-unième) est un camée représentant une Vénus accroupie, sortant de l'eau et peignant ses cheveux encore mouillés. Derrière elle est un amour ailé, qui semble vouloir l'entraîner. On lit autour, en caractères grecs : ΓΕΡΜΑΝΙΚΗΣ. ΚΑΙΣΑΡΕΙΑΣ, et ΘΕΩΝ en exergue.

Vaillant cite cette anadiomène comme revers d'une médaille frappée pour Julia, femme de Septime Sévère : elle a été publiée par Havercamp, et est très-rare.

Enfin la septième gravure (p. 448, et terminant l'ouvrage) offre le revers d'une médaille d'Agrippine représentant un triomphe de Vénus sur un char marin traîné par un Triton, portant une espèce de conque, et une Néréïde sonnant de la trompette. L'inscription latine : *Fulvio*, *L. annio*, II *vir.* et l'exergue : *cor.* indiquent que cette médaille a été frappée par les Corinthiens pour Agrippine, femme de Claude, et qu'ils voulaient par ce monument flatter l'orgueil de l'impératrice, en la représentant avec les attributs de *Vénus Pélagia*.

On fera sans doute la remarque que la plupart des figures sont placées au commencement de l'ouvrage, et l'on cessera de s'en étonner si l'on fait la réflexion que cette partie étant plus historique et même mythologique que le reste, admettait les ornemens que repoussait la sévérité des discussions médicales et toutes scientifiques du reste de l'ouvrage. Au surplus on a cru rendre la science plus aimable et son étude plus attrayante, en y joignant ces embellissemens dus au burin des premiers artistes de la capitale.

DE L'IMPRIMERIE DE CAMPENON.

Prix [illegible] franc de port pour les Départemens.

Fourni à la Bibliothèque Impériale deux exemplaires de cet ouvrage qui est mis sous la sauve-garde des lois.

A SA MAJESTÉ
IMPÉRIALE ET ROYALE
JOSÉPHINE,
IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

MADAME,

Offrir à Votre MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE l'*Ami des Femmes* qu'elle m'a permis de lui dédier de nouveau, c'est signaler bien faiblement ma profonde reconnaissance d'un suffrage dont l'importance a entraîné celui du public; il m'est doux et honorable de l'avoir obtenu de VOTRE MAJESTÉ qui allie, aux qualités du cœur, l'amour des arts et surtout celui d'une science dont la culture annonça toujours une âme aimante et

pure. C'est dans l'étude de cette science que j'ai puisé les plus utiles préceptes d'un ouvrage qui, sous ce rapport, a quelques droits peut-être, à la protection particulière de Votre Majesté, et que je la supplie de me permettre de déposer à ses pieds, comme un gage de ma vénération pour son sexe et du très-profond respect avec lequel je suis,

Madame,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE,

Le très-fidèle et très-soumis sujet,
MARIE DE St.-URSIN,
Docteur Médecin.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

En publiant la première édition de cet ouvrage, je me trouvai placé entre deux écueils également redoutables ; d'un côté, le besoin d'employer des termes techniques et de ne point paraître trop scientifique ; de l'autre, le désir de commander l'attention des gens frivoles, sans partager leur légèreté. La censure passionnée d'un seul journaliste semblerait me prouver que je n'ai pas su éviter ce dernier défaut, si les critiques décentes de tous ses honorables confrères, et le rapide débit de cette édition ne me rassuraient sur le fondement de cette accusation. Cependant en consultant les avis de l'amitié, les conseils de plusieurs écrivains distingués, et le goût du public, j'ai senti qu'il manquait encore beaucoup à cet ouvrage ; et, plein de reconnaissance de l'accueil qu'a éprouvé un essai aussi imparfait, j'ai cru devoir tenter de l'améliorer. C'est ce travail que je viens offrir dans cette nouvelle édition ; mais si je puis ne pas défendre avec chaleur mon ouvrage, je dois au public de justifier la bonne opinion qu'il en a conçue et l'intérêt avec lequel il l'a accueilli ; je dois à quelques hommes qui se sont faits l'écho des aboiemens du Cerbère du Parnasse, et pour lesquels, apparemment, il est plus facile de s'exercer à la critique qu'au travail, de prouver que cette production n'est pas aussi déraisonnable qu'ils se sont plus à le dire, et que son but surtout n'est pas aussi étranger aux bonnes mœurs qu'ils auraient voulu le persuader. Ainsi j'opposerai le raisonnement à ceux qui, faux zéla-

teurs de la vertu, empruntent son masque et son langage pour calomnier mon succès, comme je réponds par une seconde édition à ceux qui ont nié celui de la première. Il est une troisième classe de détracteurs, ce sont ceux qui, reconnaissant que l'ouvrage n'est pas sans quelque mérite, m'en contestent la paternité... Eh ! messieurs, qu'importe, par qui le bien s'opère, pourvu qu'il le soit en effet ; que mon nom, je le veux, perdu comme les vôtres dans la nuit des temps, ne survive point à cet effort pour attester mon dévouement au sexe aimé, que vos persécutions me rendent encore plus cher ; mais qu'il soit éclairé sur ses véritables intérêts, ce sexe intéressant auquel j'indique à la fois la route du bonheur et de la santé, dût-il ne jamais connaître la main qui lui tendit la lumière. Au reste, cette opinion est de toutes, celle qui m'a le plus flatté secrètement, puisqu'en niant le mérite de l'auteur, ils en ont reconnu dans l'ouvrage ; et je remercie ces obligeans critiques d'avoir meilleure opinion de ce que j'ai fait que de ce que j'ai dit. Qui empêcherait d'ailleurs le véritable père de se nommer aujourd'hui, s'il attendait la fortune de son fils pour l'avouer ?

J'ai long-temps hésité si, profitant des réflexions justes et impartiales des journalistes, des censeurs de bonne foi, et des mots même échappés à l'indulgente amitié, je donnerais à cet ouvrage une forme nouvelle, si j'élaguerais quelques détails créés par les circonstances et destinés à reposer le lecteur, ainsi que ces frais ombrages que la main de la nature a semés au milieu des déserts arides, pour ranimer le voyageur abbattu ; mais tels détails si rebutans pour tel goût étaient précisément ceux qui plaisaient le plus à tel autre, et en tenant compte des observations de chacun, j'ai ob-

tenu une telle disparité de jugemens, une telle variété d'opinions que je pourrais également, et sur plus d'une autorité grave, ou laisser ou retrancher chacun des objets en litige. Dans cette indécision, j'ai fait la réflexion que vouloir être plus sage que le public était folie, qu'essayer de faire plus qu'il n'avait exigé était présomption, et que c'était surtout à ma position que s'appliquait l'adage : *le mieux est ennemi du bien.*

Je sais qu'on a souvent dit qu'il ne fallait pas plus juger du mérite d'un livre par son débit, que de celui d'une pièce de théâtre par le nombre de ses représentations : pourtant un livre qui est enlevé, une pièce qui fait foule ont nécessairement quelque chose d'attrayant, pour piquer ainsi la curiosité ; on capte un salon, on accapare un petit auditoire, mais on ne séduit le public qu'en l'intéressant. C'est pour prouver le respect que je lui porte et *excuser*, pour ainsi dire, le suffrage dont il m'a honoré, que je vais répondre succinctement aux reproches qui m'ont été faits; ils se réduisent à trois : *incohérence* dans l'ensemble, *néologisme* dans l'expression, *liberté* dans les tableaux.

Quant à l'espèce de désordre qui régne dans mes lettres et qu'apparemment j'avais confondu avec la variété ; plus calme, j'ai apprécié la sincérité de ce conseil et j'ai cherché à mieux co-ordonner les parties de mon plan, sans l'astreindre pourtant à des règles trop sévères, et sans oublier que le premier défaut d'un ouvrage est d'inspirer l'ennui ; que le lecteur qui sourit est dès lors désarmé, que ce n'est point ici une œuvre didactique, et que pour être lu par les femmes il fallait prendre, quitter, reprendre tour-à-tour le *style* de la science et le crayon des grâces, en un mot cacher l'instruction sous une forme dramatique.

En parlant de la popularité de la science, si j'ose ainsi dire, et du goût que les femmes ont pris pour elle, je n'ai, certes, point visé à l'épigramme, je citais un fait généralement reconnu, et je ne l'offrais que pour en déduire une conséquence nécessaire à mon plan, c'est que je pouvais parler aux femmes un langage devenu à leur portée. Je m'exécuterai de meilleure grâce pour quelque notes qui ont été trouvées peu dignes de la gravité du sujet, et je me suis empressé d'en faire justice au bon goût et à l'opinion générale (*). Je réponds ici à la critique aussi juste que décente du Journal de Paris, dont les arrêts sont en possession depuis long-temps d'établir la jurisprudence littéraire.

Quant au reproche de néologisme, je proteste que je n'ai jamais hasardé d'expression neuve que dans l'impuissance de rendre autrement ma propre pensée, et après avoir fatigué inutilement les dictions reçues, sans pouvoir me les approprier. Peut-être, on me dira que la langue que firent tonner Bossuet et Rousseau, raisonner Nicole et Mably, chanter et Racine et Fénélon, soupirer et Bertin et Parny, doit suffire à l'imagination la plus exigeante: je répondrai que ces exemples, si distans de nous, sont plus faits pour décourager que pour donner la vaine confiance de les imiter, qu'un art qui chaque jour ajoute à ses connaissances, a besoin chaque jour d'ajouter à sa langue, et qu'A-

(*) Relativement au tableau des bains publics de rivière, j'ai pu être mauvais peintre, mais comme médecin, la santé des femmes reclamait cet avis de moi. Malgré l'instruction peut-être trop répandue chez telles femmes, il est encore des mères, des tantes, des jeunes filles surtout, qui ignorent le danger d'un bain froid pris aux premières éruptions de la puberté, et je serais comptable, par mon silence, des accidens qui peuvent en résulter.

lexandre enfin, puisqu'on veut citer de grands noms, trancha et ne résolut pas le nœud gordien.

Mais il est un reproche plus grave et le seul auquel je mette réellement de l'importance, c'est celui d'avoir outragé les mœurs ; je croyais y avoir répondu d'avance dans ma première préface, et je pourrais ajouter avec J. J. « J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai publié » ces lettres; que n'ai-je vécu dans un temps où je » dusse les jeter au feu. » Mais fallait-il, en invitant à la réforme des mœurs de ce siècle, peindre celui de Louis IX? En voulant effrayer du luxe de Paris et de sa désastreuse influence sur la santé, devais-je offrir des scènes patriarchales? Vous me reprochez les couleurs de mes portraits, est-ce ma faute à moi, si les objets qu'ils représentent sont immoraux? Accuse-t-on le peintre des défauts de ses modèles... donnez-moi des mœurs chastes à peindre et mes tableaux seront décens... Est-ce en stile eunuque que la muse de l'histoire a buriné sur l'airain les dissolutions de Caprée ou les erreurs de Lesbos? Non, pour imprimer l'horreur du vice, il faut le peindre dans sa hideuse nudité, jusqu'à soulever de dégoût si ce n'est d'indignation. Après tout, mon ouvrage est un code de santé, et il n'est rien en médecine qui ne soit chaste et sacré par son motif. En traçant les lois de l'hygiène, j'ai nécessairement emprunté son idiôme qui, ayant à décrire des fonctions délicates, doit éveiller sans doute des idées naturelles, mais non voluptueuses ; et malheur à celui qui, s'occupant plus des pensées qu'elles lui suggèrent que du but qu'elles lui proposent, peut voir un attrait à la volupté, dans un tableau destiné à lui en inspirer l'horreur (*). Dira-t-on que ces mœurs

(*) Le peintre voit-il la nudité de ses modèles quand, en-

perverses n'existent pas?... Bonnes gens de province, venez, voyez et fuyez, tant est rapide ici la contagion de l'exemple!... Habitans de la capitale du monde, ce n'est plus un problême pour vous, et vous devez trouver mon coloris bien pâle. . . . Mais dit-on encore : « Vous donnez l'idée et presque le désir de vices qu'on » ignorait ou dont on rougissait. » En ce cas, brûlez Suétone, Juvénal, brûlez Tissot, Pomme, Venette, brûlez depuis *Hippocrate* jusqu'à *Cabanis*. . . Et s'il était vrai que la génération actuelle eût encore quelque chose à apprendre, ne sont-ce pas plutôt vos réflexions qui éveillent et torturent sa curiosité ? ne sont-ce pas vos sinistres commentaires, qui criminalisent mon texte (*)?...Suis-je coupable, s'il y a des estomacs pour lesquels le lait est un poison, où si tel fou veut périr par une liqueur vénéneuse dont je lui ai révélé le danger... Il est des gens si malheureusement nés qu'ils corrompent les choses les plus salutaires; c'est la vipère qui imprime son venin à tout ce qu'elle mord et qui dévore, sans risque pour elle, la plante dont les autres ne peuvent manger impunément après elle, tandis que l'abeille butinant dans la prairie sait extraire un miel bienfaisant des herbes même vénéneuses: images fidelles du journaliste de mauvaise foi qui, persuadé de la bonne intention d'un ouvrage, calomnie ses motifs et du critique honnête et décent qui, jugeant d'après son cœur, reprend, sans aigreur, ses défauts, indique ses beautés, guide le public dans sa lecture, et encourage l'auteur à le rendre plus digne des suffrages unanimes.

flammé par l'amour de son art, il transmet sur la toile les beautés de la nature? Non la Vénus de Médicis n'est pas nue, sa modestie la couvre.

(*) Le libertin délire le vice, comme *l'Ictérique* voit tout en jaune.

Une tâche plus douce m'est imposée à présent, c'est celle d'offrir le tribut de ma reconnaissance à ceux dont la voix amie a daigné m'encourager. Sans doute ils ont moins applaudi à ce que j'ai fait qu'à ce que je promettais de faire... Puissé-je justifier leur confiance!! Il est surtout une muse anonime qui n'a pas dédaigné de m'adresser un long commentaire attestant à la fois le goût le plus épuré, et la patience la plus indulgente. J'aurais cédé à la tentation d'en parer cette édition, si je n'avais été autant retenu par la crainte d'offrir une comparaison désavantageuse à mon stile, que par celle d'être soupçonné de faire parade des éloges qu'on m'y donne et de n'avoir pas profité de tous les conseils que j'y reçois. Il n'est d'ailleurs qu'une femme qui sache ainsi réunir la finesse au sentiment, la louange aux avis, le plus tendre intérêt à la critique la plus juste; enfin, l'accent de l'encouragement à la voix du reproche et aux conseils de la vérité sous l'expression de la reconnaissance... Je te rends grâces, ange tutélaire et inconnu! ah! puisse cette preuve de ma juste gratitude parvenir jusqu'à toi, plaire à ton âme faite pour l'apprécier, si je l'ai bien jugée et acquitter à la fois la dette de mon cœur et celle de mon esprit!...

C'est ainsi que plusieurs littérateurs, la plupart inconnus, m'ont animé dans la carrière où je débute, et m'ont donné le courage de la parcourir; c'est à eux que je dois celui d'avoir essayé cette nouvelle édition dont mille tracasseries m'avaient dégoûté... mais qu'est-ce donc après tout que cette gloriole littéraire après laquelle on court tant, et dont l'obtention ne vaut pas tout ce qu'elle a coûté?...Oh! combien il est peu sage de consumer sa vie à poursuivre un vain fantôme qui vous fuit, ou une tardive opulence dont on n'emportera rien.

Que sont ces vaines jouissances en comparaison du bonheur domestique qui se compose de mille voluptés journalières et surtout de la paix habituelle ?... on vit avec ses contemporains, on dort avec la postérité... mais après ces réflexions, comment ai-je retrouvé le courage d'écrire ? c'est que je n'ai vu que le but utile qui m'anime... puissé-je l'avoir atteint !

Enfin, je dois avouer qu'un plan plus vaste encore, une intention plus libérale, ont inspiré ce travail qui n'est que le prélude d'un autre bien plus étendu, auquel doivent venir se rattacher toutes les parties de l'art de guérir, tant dans l'enseignement de ses vrais principes que dans l'exercice de ses nobles fonctions et la police de ses dignes ministres... Comment est donc déchu de sa splendeur cet art auguste qui date des premiers jours du monde, et fut nécessaire du moment que l'homme exista?

Facti sunt hostes ejus in capite, inimici ejus locupletati sunt...

Que je plains de bon cœur ces êtres bizarres dont la nature orna l'esprit, sans doute aux dépens de la sensibilité, et qui peuvent trouver quelque chose de plaisant dans les tristes et sublimes devoirs de la médecine. Qu'un comique inimitable ait versé, à pleines mains le sel attique sur des pédants en hermine qu'il n'osoit attaquer de front, je démêle son intention ; et je regrète qu'un héritier de son stilet vengeur ne puisse stigmatiser, du cachet de l'opprobre, la tourbe populeuse des *docteurs* du jour (et je parle ici de cette superfétation que l'école Hippocratique voit pulluler aujourd'hui.) Eux seuls ne sont pas étonnés du titre honorable qu'ils ont usurpé, et qui désormais sera pour eux celui du déshonneur. Intervertissant l'ordre social, les Espagnols ont prodigué les distinctions entre eux ; c'est en manteau et en épée que le tailleur vient prendre la mesure d'un pour-

point. Ces *faquins* s'arrogent le *dom*, (il est vrai qu'ils vous traitent d'*Excellence*.) Qu'en est-il résulté? Tous les rangs sont confondus, et ce pays offre la caricature d'un foyer de comédie où les acteurs en guenille croyent encore être princes. Il en est de même en médecine : l'élève à qui l'on souffle sa thèse et qui a *payé* sa réception se croit médecin et tranche du docteur. Qui opposera un débordement a ce torrent dont les ravages menacent d'envahir les générations? quelle voix courageuse protestera contre la violation du sanctuaire de la médecine, et gravera en traits indélébiles, sur les colones du temple d'Epidaure, cette époque infamante d'un aussi désastreux brigandage ?...

Meme, adsum qui feci, in me convertite ferrum.

Mais n'est-il plus d'espoir de faire retentir les accens du patriotisme sur le sol français? un autre Auguste ne siége-t-il pas sur le trône des Césars; et si la vérité ne pénétrait plus chez les rois qu'en empruntant un voile, n'est-elle pas aujourd'hui accueillie par les sages? N'est-il pas encore pour l'honneur médical des *Cabanis*, des *Hallé*, des *Barthés*, *Portal*, *Baumes*, *Jeanroy*, *Pinel*, *Dessessartz*, *Menuret*, *Larrey*, *Dubois*..... et mille jeunes étudians pleins de zèle, de talens et d'énergie, qui n'ont besoin que d'un enseignement plus libéral et d'épreuves plus glorieuses pour attacher, aux pages de l'histoire de la médecine, des noms aussi célèbres que ceux de nos illustres devanciers? Espérons tout d'un gouvernement réparateur qui, s'il sut réassigner les rangs de l'ordre politique de l'Europe et social de la France, saura bien aussi réprimer le charlatanisme dont l'empire semblerait accuser sa vigilance. Que l'on compare la vie péniblement laborieuse du vrai médecin, levant sur chacune des heures

un tribut qu'il s'empresse de partager ensuite à l'espèce humaine, visitant tout le jour les asyles de la douleur et prolongeant, jusqu'au milieu de la nuit, ses silencieuses et méditatives recherches : qu'on la compare aux fonctions les plus exigeantes, qui toutes jouissent au moins de trèves momentanées : qu'on assimile cet état avili en France par la tolérance qu'y éprouve le charlatanisme avec lequel il est presque associé, à sa dignité chez les peuples anciens, à sa considération chez quelques peuples modernes ; puis qu'on nous dise s'il est assez payé par le don d'une fortune tardive et par quelque estime publique. Les mœurs, les lois, la foi publique, le deuil des familles, le respect des propriétés, tout élève une voix accusatrice contre le charlatanisme ; et cependant ses tréteaux sanglans déshonorent nos places, et ses billets de mort vont à chaque pas, dans la capitale, solliciter la main du malheureux étranger qui doit croire, et pense en effet que ceux-là sont avoués du gouvernement qui, sous ses yeux et sans obstacles, annoncent publiquement l'exercice d'un état que rien ne dément, que la funeste expérience des pauvres dupes, hélas bientôt punies! de leur crédulité. Il est temps que la plainte de ces abus parvienne à l'oreille des rois... Dans la France naguère le mépris de la plainte renversa leur trône, et le héros qui fonda le sien sur la bravoure, la justice et l'assentiment national, nous est trop cher pour que nous ne portions pas à ses pieds la crainte que les moindres chocs pussent en ébranler les fondemens... Vis heureux, ô grand roi, ô sublime Empereur, vis heureux sous la garde d'Hygie ! compte tes années par nos vœux; et ne dédaignant aucun genre de gloire, venge l'honneur de la médecine, en érigeant un temple à son génie des débris, même des repaires de l'imposture ! M. S. U

PRÉFACE.

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Un écrivain philosophe, moins célèbre encore par ses propres ouvrages que par la réputation colossale de son fils, a composé l'*Ami des Hommes*; un auteur inspiré par la nature, le génie et la vertu, a publié l'*Ami des Enfans*, et la nation la plus galante de l'Europe, n'a pas encore, parmi ses nombreux essais en littérature médicale, offert un *Ami des Femmes* ! ! (*) J'ose acquitter cette dette nationale, ou du moins offrir quelques á-comptes à la génération contemporaine; puisse ce monument périssable de mon zèle, éveiller celui de mes honorables collègues, et attester, sinon mon talent, du moins mon vif intérêt pour un sexe auquel le nôtre doit mille dédommagemens des pénibles assujétissemens que la nature lui a imposés !

J'aurais pu donner plus d'étendue sans doute à cet ouvrage, si j'avais voulu détailler

(*) Il existe un *Ami des Femmes*, par Boudier de Villemert, imprimé en 1758; mais cette brochure de 188 pages, n'a rien de commun avec la santé des femmes et ne traite que très-légèrement et seulement de leurs devoirs moraux; au reste, cet ouvrage a eu les honneurs de la traduction en italien par l'Abbate Merlini *Firenze*, 1761; en allemand, *Berlin* 1759; en espagnol 1764, et c'est la seule ressemblance que le mien ait avec lui.

toutes les réformes que sollicitent les abus introduis par l'art dans la conduite des femmes ; mais j'ai désiré savoir d'abord si leur dessein était de se corriger, et je ne publierai mes projets ultérieurs que dans le cas où elles accueilleront celui que je leur soumets aujourd'hui. Pourquoi offrir des glaces fidèles à qui ne veut pas se reconnaître ? mais j'aime à le penser, toutes ont fait les réflexions que je leur présente, et je n'aurai d'autre mérite auprès d'elles, que d'avoir rédigé le code de la réforme qu'elles projetaient.

Il s'en faut de très-peu que les femmes soient aussi bien qu'elles peuvent être ; c'est cette nuance légère du mal au bien que je viens effacer. A l'antique ignorance décorée du nom orgueilleusement modeste de timidité, a succédé l'instruction en tout genre, et le mari d'aujourd'hui peut parler d'histoire, de géographie, de belles-lettres, de physique même à sa femme qui souvent rectifiera sa mémoire chancelante ou erronée. A la mode outrageante des paniers, à celle ridicule des collets-montés et des *vertugadins*, a succédé la robe grecque, inventée par le goût et portée par les grâces ; mais n'oublions pas les précautions qu'exige de nous le climat que nous

habitons. En conservant la coupe élégante et noble des robes antiques, que les femmes se vêtent plus chaudement que les belles grecques dont, en empruntant les modes, elles ont toujours à désirer le ciel fortuné, sous l'influence duquel ces filles de la nature pouvaient, avec sécurité, abandonner à un air toujours également tempéré leurs charmes demi-nus.

Je dois avouer que l'idée de cet ouvrage m'a été suggérée par le désir de payer mon tribut à une société savante à laquelle je m'honore d'appartenir; j'avais esquissé l'historique des bains, qui maintenant ne forme qu'une petite partie de ce travail : elle jugea qu'il pouvait avoir un but plus grave, plus utile, et m'invita à le poursuivre en l'envisageant sous le rapport médical. Je saisis avidement cette idée qui me parut grande et nationale; mais bientôt le découragement vint s'emparer de moi, quand il fallut l'exécuter. Quel langage en effet après les peintures riantes que m'avait inspirées la description des bains antiques et modernes, que celui qu'exigeait une science exacte, enseignant, en mots techniques, aux femmes, l'art de conserver ou de recouvrer la santé. J'essayai cependant et je montrai mon ébauche à des amis instruits dont la diversité

des jugemens accrut encore mon embarras. Retranchez, me disait celui-ci, élaguez ce luxe parasite et ces vains ornemens. La tête chauve d'Hyppocrate n'est point couronnée de roses, et l'on ne parle point médecine en style d'Anacréon. Pourquoi cette langue mystique et sévère, me disait un autre; elle contraste avec le charme de votre début; vous avez quelque imagination, embellissez de tout le prestige de la féerie poétique les arides préceptes de l'hygiène; parez de fleurs la coupe du dieu d'Epidaure, et sur les pas heureux de Fracastor, chantez les charmes d'un sexe à qui tout doit hommage et le bonheur, et qui veut être persuadé par le plaisir. Peignez en traits de feu ses titres à l'intérêt général, et surtout dites élégamment les remèdes que l'art de guérir a conquis par le temps et qu'il oppose à ses ravages. Que la jeune épouse, fière de ses naissantes richesses, apprenne de vous l'art de les conserver; que la femme même, autrefois prodigue de celles qu'elle possédait, sache par vous celui

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Que toutes vous écoutent avec intérêt et soient conduites, par le plaisir de vous lire au désir de vous consulter, par le tableau de leurs dan-

gers à la conviction de vos préceptes. La beauté qui sourit est bientôt convaincue, et plus d'un docteur a dû ses succès aux sourires qu'il a su faire naître sur des bouches jolies.

Tel autre juge me disait : Chaque art, mon ami, a ses convenances : une peinture veut un style pittoresque, un conseil demande un ton grave. Prenez sur votre palette des couleurs assorties au sujet que vous traiterez ; donnez du rose aux femmes, du noir aux hommes, une teinte sombre aux sciences et vous réussirez. Votre sujet a deux tons différens : soyez peintre d'abord, soyez médecin ensuite ; ne mélangez point ces deux caractères où le fils de votre pensée, dont le dessin est pur et l'intention heureuse, n'offrira qu'un triste hermaphrodite, n'ayant ni la délicatesse d'un sexe ni la vigueur de l'autre.

Ce dernier avis m'ébranla, il me séduisit au point que pour faire disparaître l'incohérence de mon plan, j'adoptai le style épistolaire, au travers duquel on démêlera cependant la première et naturelle division de cette dissertation ;

1°. Un épilogue ou historique des mœurs,

dans lequel glanant largement dans le champ de l'histoire, ou quelquefois m'égarant dans le dédale de la fable, j'ai le droit de me parer de tout le luxe de la poésie descriptive;

2°. Un corps d'ouvrage dans lequel astreint à des règles sévères dont on ne peut s'écarter sans danger d'hérésie, j'expose la physiologie du corps humain, la nature de l'eau, les cas pathologiques qui l'invoquent, et je me sers des mots techniques consacrés par les sciences que je professe;

3°. Un prologue ou instruction sur le mode d'emploi des moyens médicaux, où retrouvant ma liberté première, je ressaisis le droit d'offrir ma pensée sous la couleur qui m'est propre, ou qui m'est inspirée par la nature du sujet qui m'occupe. Peut-être me fera-t-on le reproche d'avoir employé un style trop véhément, ou des images un peu vives. Mais qui peut voir toute une génération conjurer sa perte, et menacer de l'anéantissement ou de la dégradation celles qui la suivront, sans être saintement irrité et faire jaillir de sa plume l'expression vengeresse? J'offrais un miroir à mon siècle, il fallait qu'il s'y reconnût, si je voulais qu'il se corrigeât; au surplus le succès

de l'ouvrage décidera si j'ai eu raison ; et je perdrais un temps inutile à le prouver, si la rapidité du débit n'est pas moi meilleur argument : seulement je dois dire que je suis bien coupable de mon irréussite, si on l'est en raison des efforts que l'on fait pour atteindre au succès.

J'ai pourtant le droit de m'excuser sur l'intention. La mienne a été bien pure ; j'avais à justifier à la société qui m'avait indiqué ce travail, la bonne opinion qu'elle avait conçue de moi; à celle de médecine, qui m'avait admis dans son sein, la preuve que je méritais cette faveur ; aux savans, que j'avais médité leurs travaux ; aux orateurs, que j'avais étudié leur langage ; aux femmes, que le risque de leur déplaire ne pouvait l'emporter sur mon désir de leur être utile (*).

C'est à elles encore à juger si j'ai rempli cette difficile tâche ; j'en appelle à leur tribu-

(*) Quant aux formes qu'elles doivent adopter dans le changement que je propose à leur vêtement, laissons à leur choix le soin de les trouver, et soyons persuadés qu'il saura faire tourner encore au profit du goût une réforme que je n'ai pu envisager que du côté de la santé ; le médecin n'est point un *merveilleux*. Eh ! qui pourrait avoir la ridicule prétention de rivaliser avec les femmes dans l'objet qui les intéresse le plus.

nal seul de tout autre jugement, et si, consacrant de bonne heure mes pinceaux à ce sexe adoré, j'obtins quelques succès dus à son inspiration, je croirai avoir réussi en voyant les conseils *d'un Ami des Femmes* opérer dans leurs mœurs une révolution nécessaire, et si je le rencontre quelquefois sur leur toilette, se glissant entre Gentil Bernard, Dumoustier, Bertin et Legouvé (*).

(*) Un censeur chagrin a critiqué l'expression de ce vœu, je lui dirai gaiement que je n'ai ni le besoin ni le courage de lui répondre, depuis qu'il a été rempli.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il est peut-être devenu plus nécessaire qu'on ne pense de s'occuper du sort des femmes. Moins politiques que galans, nos aïeux avaient divinisé ce sexe charmant, à qui le nôtre doit sa vie, ses plaisirs et ses peines; moins galans que politiques, nos contemporains affectent pour lui une insouciance philosophique, une indépendance que, pour l'honneur du nom français, j'aime à croire exister plutôt dans un système de calcul que dans leur cœur.

La révolution, cette école fatale à tant de titres, a révélé tout ce que les femmes ont à la fois de sensibilité et de courage; mais par quelle inconséquence ont-elles perdu du côté de l'empire ce qu'elles ont gagné du côté de la gloire? c'est qu'il est de leur nature d'être plus soigneuses de plaire que d'obtenir de la renommée, d'être plus avides du bonheur de sentir, que du charme de la célébrité, en un mot, d'être plus aimantes que vaines. La vanité est le lot de l'homme, et il l'a décorée tour à tour des noms pompeux d'émulation, d'ambition ou de gloire. Le sentiment est le partage de la femme, et c'est dans le cercle étroit de ses sensations qu'elle doit trouver la

félicité, quand l'homme la cherche toujours hors de la sphère de son existence.

Examinons sans prévention, si, abandonnant la route tracée par ses ancêtres, le Français rencontrera plutôt le bonheur; ou si revenant à son caractère national, il doit rougir de s'être dérobé aux liens de fleurs qui l'attachaient aux femmes, au lieu de méconnaître le doux empire que depuis si long-temps ce sexe exerçait sur le nôtre.

De tous les enfans de la création, le plus intéressant sans doute est la femme, cet être à la fois faible et fier, constant et capricieux, courageux et sensible, aimant et adoré, que le ciel dans sa clémence associa aux destinées de cette autre créature fougueuse qui se dit le roi de l'univers, et n'est que l'homme..... Sa sensibilité, sa faiblesse même, attributs constitutifs de son essence, la différencient éminemment de celui qui se croit son maître, et s'énorgueillit quelquefois de se nommer son esclave. Inquiet au sein du plaisir, ambitieux d'un bonheur qui se dérobe à ses recherches, l'homme fatigue son existence, agite péniblement ses jours, et vit hors de sa vie; plus constante et raisonnable en son affection, plus modérée en ses désirs, plus adroite en ses desseins, plus aimante par le cœur que par les sens,

la femme ne se regarde que comme un mode de l'homme, s'honore de lui plaire, borne sa gloire à l'occuper, et ses plaisirs à les partager avec lui.

C'est pour ce sexe enchanteur, dont les vertus sont sublimes et les défauts même excusables, que j'ai essayé de réunir en un corps de doctrine, les préceptes d'hygiène, épars dans les écrits les plus estimés de nos premiers maîtres de l'art; et j'aurai contribué à la félicité de l'homme, si j'ai pu, par cet essai impartial, assurer celle de la femme.

Je n'ai point sans doute la prétention d'avoir inventé des moyens nouveaux d'embellissement et de santé; mais il est des vérités qui pour s'accréditer veulent être redites jusqu'à satiété; et j'avouerai franchement que quelque soit le zèle qui m'anime pour un sexe qui occupa toujours délicieusement mes pensées, j'ai préféré lui offrir des préceptes confirmés par l'expérience, et sanctifiés par l'autorité de nos plus illustres précurseurs, au dangereux honneur de lui présenter seul de brillantes innovations, dans une question où les erreurs ne sont pas d'opinion seulement et influent sur la vie : diffèrent en cela peut-être de nos jeunes érudits, qui naguères encore assis sur les bancs, croyent tout savoir parce qu'ils ont pu

tout apprendre, je ne me suis permis que très-discrètement d'ajouter quelques-unes de mes idées à celles que j'ai recueillies dans le champ de la docte antiquité ; comme on voudrait mêler d'une main timide quelques violettes furtives au laurier qui va couronner le front du génie.....

J'ai cherché également à éviter un autre danger, c'est cette pernicieuse crédulité qui érige en oracle tout vieux livre, en aphorisme toute vieille recette, en autorité toute anecdote centenaire. J'ai pensé que le premier des cosmétiques était la propreté ; le premier fard, la pudeur ; le premier bien, la santé ; le premier moyen de la conserver, l'absence des remèdes ; mais aussi j'ai rendu à la nature tous ses droits, et j'ai courageusement enseigné que l'oubli de ses lois cause, aggrave les maladies, et conduit plus rapidement encore que l'intervention de l'art, à une mort douloureuse et certaine. Ainsi malgré l'empire de la mode et ma déférence pour les femmes, par égard pour la santé plus encore que par respect pour les mœurs, j'ai proscrit les nudités, et trop *ami des femmes* pour ne pas désirer de perpétuer leurs attraits, j'ai professé hautement l'art d'être à la fois et coquette et décente, sans cesser d'être fraîche et jolie, aimable et aimée ; en un mot, celui

de réunir à la fois la beauté, la santé, la pudeur et le plaisir.

Eh ! qui pourrait ne pas s'intéresser à un sexe de qui le nôtre reçoit l'influence sur toutes ses destinées? c'est une femme qui, penchée sur le berceau de cet enfant, oublie l'impérieux besoin du sommeil pour lui offrir une douce liqueur souvent mêlée des larmes de la douleur; ou le berçant sur ses genoux suspend ses cris, appelle, par son chant patiemment monotone, l'assoupissement sur ses paupières, et ne goûte de repos, que quand il a fermé ses yeux. Quel plus imposant spectacle, quel plus saint ministère que celui de la maternité, quel sanctuaire plus pur que le cœur d'une mère !

Ses soins nous conduisent ainsi à l'adolescence. Alors un feu nouveau circule dans nos veines, un sentiment inconnu embellit l'univers qui s'aggrandit à nos yeux; une ardeur expansive nous entraîne vers tous les objets environnans, et nous offrons à chacun d'eux le tribut d'affection que nous ne voudrions payer qu'à un seul : notre cœur est tourmenté vaguement du doux besoin d'aimer, d'être aimé, de le dire, et c'est encore à une femme qu'un instinct secret et irrésistible nous fait apporter l'hommage de notre incommode li-

berté. Son cœur a deviné d'avance l'émotion du nôtre, et comme une pluie inespérée rafraîchit l'air embrasé des étés, des larmes de volupté coulent sur ce cœur desséché, et nous renaissons à la vie en connaissant l'amour.

Un nœud solennel et sacré nous appelle aux autels, et à quel être peut-il nous attacher si ce n'est à une femme, à une femme!..... Ce mot dit tout alors, et avec une telle énergie, qu'il signifie à la fois une amie, une compagne, une épouse; et si le ciel, dans sa faveur, vous la donna jeune, sensible et belle, pour être le plus heureux des hommes, il ne vous reste plus qu'un vœu à former, c'est qu'elle soit mère, et l'enfant chéri qu'elle vous donnera doit, si vous n'êtes pas un monstre, achever ses droits à votre reconnaissance, et sa conquête à toutes vos affections.

Cependant une tristesse affreuse vient rembrunir le printemps de vos jours; une maladie contagieuse menace d'en rompre la trame à peine commencée; quel être vois-je le seul assidu auprès de ce lit de la douleur? c'est une femme. En vain des plaisirs variés l'appellent de toutes parts; sourde à la voix des plaisirs, indifférente même au désir de plaire, elle oublie jusqu'au soin de sa parure pour être toute à la santé de son unique ami. Ingénieuse dans

ses moyens, voyez comme elle sait couronner de fleurs (*) les bords du vase amer qui recèle la guérison, soutenir le courage, rappeler l'espérance au sein du malheureux, quand l'espérance elle-même est bannie de son propre cœur. Concentrée dans son affection, étrangère à tout autre sentiment, elle reste et la nuit et le jour à son poste, n'est sensible à aucune injure, ne dédaigne aucun emploi, ne refuse aucune fatigue jusqu'à ce que le péril soit passé, et ne connaît d'autre récompense du service qu'elle rendit que le plaisir de l'avoir rendu. Oh ! qui sait aimer comme une femme ! ! qui sait pleurer avec nous pour ouvrir sans effort la source de nos larmes ? qui sait, sans être indiscret, lever l'appareil de nos blessures et les panser sans les irriter?... qui ? si ce n'est une femme ! Mais au faîte de la fortune, environné de gloire, comblé de richesses, escorté d'amis, tout à coup une disgrâce imprévue dissipe le fantôme brillant de votre félicité ; qui vous suivra dans le malheur, sans reclamer l'honneur d'une tristesse bruyante ou d'une outrageante pitié ? qui versera des larmes furtives sur les débris de votre

(*) Instaurant mensas epulis et vina coronant.

VIRG. *Æneid.*

puissance renversée, sur les ruines de votre crédit anéanti, qui? si ce n'est une femme. Une proscription injuste menace vos jours, une punition méritée même, poursuit la tête d'un coupable; qui saura le dérober au danger qui plane sur lui, si ce n'est encore sa femme? et la loi juste cette fois pour un sexe si souvent sa victime, érige en vertu son silence, et repousserait sa délation; tant elle a reconnu le vœu de la nature et le courage d'un sexe qui n'est faible que quand sa faiblesse ajoute à ses qualités et à notre bonheur: que dis-je? en vain des supplices tenteraient son secret: Epicharis sait mourir et ne sait pas dénoncer.

Enfin après une vie orageuse et dans laquelle, si nous vîmes luire quelques éclairs de bonheur, c'est encore à ce sexe aimant que nous les dûmes: la vieillesse nous avertit de terminer le rôle qui nous fut confié, et la froide mort s'apprête au dénouement. Etendus sur le dernier lit de douleur, abandonnés de nos bruyans compagnons de plaisir, où trouver un être qui ose, dans la vue même de ce spectacle effrayant, puiser assez de force pour nous soutenir avec calme, et nous tendre une main amie à la descente de la montagne escarpée de la vie; qui recueil-

lera religieusement nos volontés dernières, et les yeux pleins de larmes retenues, trouvera encore un sourire pour nous engager à subir avec résignation cette loi de mort imposée à tout ce qui respire, soutiendra sur son sein notre tête appesantie, recevra notre dernier soupir errant sur notre bouche, et fermera nos yeux à la lumière ? c'est encore la femme, la compagne de notre vie, qui sacrifie sa propre douleur à la consolation de la nôtre.

Ainsi dans toutes les époques, vieux ou jeune, heureux ou infortuné, indigent ou riche, malade ou brillant de santé, l'homme est l'objet de ses soins ou de ses affections ; elle partage ses peines ou s'unit à ses plaisirs : son existence entière se dépense à sentir et s'emploie à aimer ; elle sème de fleurs le triste sentier de notre vie, quand, ingrats que nous sommes, nous nous faisons un jeu de ternir la pureté de ses jours. Nos lois, nos préjugés la veulent non-seulement vertueuse, mais comme l'épouse d'Auguste César, au-dessus même du soupçon, et nos séductions tendent des pièges continuels à sa vertu ; nous la rendons coupable et nous la punissons de le devenir ; nous provoquons ses faiblesses et nous insultons à ses défaites : enfin toutes ses

vertus lui appartiennent et ses défauts seuls viennent de nous, et tour à tour injustes et jaloux, nous condamnons ses défauts notre ouvrage, et nous envions ses vertus qui sont à elle. Par une des inconséquences trop familières à notre sexe, ne l'a-t-on pas vu examiner gravement et poser insolemment en question: *si la femme est de l'espèce humaine?* Croira-t-on que des plaidoyers érudits ont été de bonne foi produits de part et d'autre (sans admettre les femmes à cet injurieux débat) et qu'enfin il a été reconnu, à *quelque majorité de voix*, « que l'âme de la femme n'est » point d'un sexe différent de celle qui anime l'homme (*)? » Pitoyable effet d'une présomption assez aveugle, pour ne pas s'honorer de partager les destins et la dignité d'un tel être! Ce n'est pas ainsi que pensait ce poète sublime, qui fut et sera toujours probablement le modèle désespérant de ses nombreux successeurs;

(*) Lisez H. C. Aggrippa, *de la Grandeur et de l'Excellence des Femmes*, p. 2. Et la dissertation anonyme, *mulieres homines non esse.* Interloc. *Andatius* et *Gedicus*.

« On sait, dit l'*Observateur de la Femme*, p. 65, que l'inquisition condamna un livre traduit de l'espagnol, où l'on soutenait que les femmes n'ont point d'âme. Ce procès fut l'occasion d'un fameux scandale, car on vit un grand nombre d'Italiennes prendre hautement parti pour l'auteur, et protéger une doctrine qui humiliait leur amour-propre, mais qui les tranquillisait sur leurs plaisirs. »

Homère a épuisé les brillantes couleurs de sa riche palette pour peindre la fille du maître des dieux, le groupe des Grâces et

La touchante beauté qui trahit Ménélas.

Chez les Grecs, la mythologie, fabuleuse image de la vérité, mettait au rang des objets de son culte les amours de ses dieux pour les femmes. Le maître du tonnerre ne dédaignait pas de soupirer pour Léda; le dieu de l'éloquence s'honorait de son amour pour Daphné, et le dieu même de la force déposait, en tremblant, sa redoutable massue aux genoux d'Omphale. Chez eux les vertus des femmes étaient récompensées par des monumens publics, et Léona vit la sculpture honorer son silence, comme la belle Myrthé la vit immortaliser son éloquence. Avant eux les Egyptiens en avaient élevé à Isis bienfaitrice, comme les Romains en ont érigé depuis à Egérie et à Lucrèce. On fera même la remarque que, soit l'effet du hazard, soit celui de l'intention, les qualités morales, celles qui honorent sur tout les héros sont, dans cette langue toute mythologique, représentées par des noms et sous des traits féminins; ainsi la beauté empruntait les traits de Vénus, la sagesse ceux de Minerve, la

justice ceux de Thémis, la valeur ceux de Pallas, et ces divinités étaient escortées de la Pudeur, de la Bonté, de la Force, de la Tempérance leurs compagnes; les Prières sont filles de Jupiter, les neuf Muses sont vierges et les Grâces sont sœurs, tandis que le féroce dieu de la guerre, le dieu protecteur des voleurs, celui du vin, celui de la débauche appartiennent à ce sexe oppresseur, dont les droits sont fondés sur la faiblesse de celui qui naquit son égal, et aima mieux céder que de combattre.

Mais pour ne pas citer des exemples inconnus ou des autorités hasardées, qui eut la gloire d'initier Pythagore dans la science des mœurs, si ce n'est *Aristoclée;* Périclès aux mystères de la politique, et Socrate aux règles de la rhétorique et de la philosophie, si ce n'est *Aspasie?* Qui tint le compas d'Euclide, si ce n'est *Hipparette*, et traça le code des voluptés d'Epicure, si ce n'est *Léontium?* qui chanta l'amour d'un ton seul digne de lui, si ce n'est *Sapho?* qui préluda à l'invention de la peinture, si ce n'est l'amoureuse *Dibutade?* Tant il est vrai que le sentiment fut toujours le guide le plus sûr de ce sexe inspiré. Chez ce peuple héroïque, dont il nous est plus aisé de copier les modes que d'imiter les mœurs,

la femme reconnue l'égale de l'homme, partageait avec lui la considération publique et étoit encouragée par elle à cultiver ses talens; chez nous on lui ferait presque un crime d'en montrer, et par une inconséquence injurieuse, quand nous avons l'injustice de borner son rôle aux scènes amoureuses, nous n'érigeons en divinité la beauté, qu'autant qu'elle est insensible à nos vœux; mais dès l'instant qu'elle partage notre amour, nous la punissons de notre victoire, en lui arrachant l'empire exagéré que lui prêtait notre mensongère adulation: nous étions idolâtres, nous devenons impies, et du moment que l'objet de notre culte, entraîné par nos séductions, condescend à partager nos besoins, il n'est plus qu'un ange déchu, au-dessous même de l'humanité. Ce n'est pas que je pense que la femme doive posséder cette hardiesse, cette fermeté de caractère qui sont l'attribut de notre sexe; non, un tel être serait un hermaphrodite moral aussi monstrueux que ces femmes dont on outre si ridiculement l'éloge, en disant qu'elles sont *faites comme un homme*. Tout doit être féminin dans la femme, et des proportions mâles, une jambe musclée, une démarche libre sont aussi déplacées chez elle qu'un menton imberbe, un teint de rose et des formes

rondes le seraient chez un homme ; mais du moins reconnaissons dans ce sexe un esprit pénétrant, une âme généreuse, un cœur ardent ; en un mot toutes nos qualités morales, embellies encore par je ne sais quel charme attaché à tout ce qui est de la femme (*).

Les Grecs, au surplus, ne sont pas le seul peuple chez lequel les femmes aient reconquis leurs droits. Chez les Romains, Numa feignit d'être inspiré par Egérie pour faire adopter ses lois, et la rencontre d'une vestale sauvait le coupable du supplice ; comme si l'attribut de ce sexe étant de propager la vie, la loi eût voulu par ce privilège dédommager les vestales de ne pouvoir plus la donner autrement. Chez les Gaulois, la femme, au rapport de Tacite, avait quelque chose de divin. Et nous dira-t-on que les Gaulois fussent le peuple le moins sage d'alors (**) ?

(*) Il y a de la femme dans tout ce qui plaît, dit Dupaty dans sa description de la Vénus Médicis.

(**) Dans les sons de sa voix ou propice ou funeste,
Les Celtes entendaient la volonté céleste.
. . . . . .
Un fanatisme aimable à leur ame enivrée,
Disait : ta femme est dieu puisqu'elle est adorée.
LEGOUVÉ.

On conviendra que ceux-là partageaient cette croyance, qui choisissaient dans ce sexe leurs prophétesses. Eh ! quel autre individu qu'une femme eût pu s'asseoir de bonne foi sur le trépied sacré, et pleine du dieu de Délos, croire prédire l'avenir et le persuader ? Quel être, autre qu'une femme, eût parcouru, pieds-nuds, échevelé, les rues d'Alexandrie, une torche d'une main, un vase plein d'eau de l'autre, pour éteindre, disait-elle, l'enfer et incendier le ciel, afin que l'homme n'aimât plus son dieu qu'avec désintéressement (*)? Quel être, autre qu'une femme, enflammée d'un amour platonique eût pu, séduite elle-même, séduire le chantre aimant et sublime de Télémaque (**)? Tout chez la femme est vu par le prisme de l'imagination, exagéré par le sentiment, embelli par une exquise sensibilité. Toutes les religions ont senti les besoins de l'intervention de ce sexe. Les Grecs avaient les fêtes de Vénus ; les Romains les mystères de la bonne déesse ;

(*) *V.* Diderot.

(**) Madame Guyon, chef de la secte du *Pur Amour*, et auteur du livre *des Terreurs*, rempli d'érotique folie et de sublime éloquence.

les Gaulois la vierge qui devait enfanter (*), et réalisant ce prodige, la religion chrétienne a consacré un culte à cette femme étonnante, qui seule dans le secret, vierge et féconde à la fois, enfanta le libérateur des nations. Dans le mahométisme la femme est la récompense des élus ; c'est dans les embrassemens perpétuels des houris (**), sans cesse renaissantes à la virginité, que l'adroit prophète a placé son paradis. La femme est le complément de la création ; sans elle l'homme ne serait pas parfait, et si l'on a quelque raison d'appeler l'homme un *petit monde*, la femme est bien assurément l'un de ses hémisphères. C'est un ingénieuse et grande idée que celle des talmudistes (***), qui enseignaient que

(*) On voyait encore, il y a dix ans, inscrits au-dessus de la grotte, célèbre autrefois par les mystères des *Druides*, et sur laquelle a été élevée depuis la cathédrale de Chartres, ces mots : VIRGINI PARITURAE.

(**) Verset 30 de la sura 33 du Coran.

(***) Cette opinion est aussi celle des Chrétiens, et la Vulgate dit formellement : *et creavit Deus hominem ad imaginem suam : ad imaginem Dei creavit illum masculum et feminam..... Benedixitque Deus et ait : crescite et multiplicamini.* Voilà bien l'homme créé mâle et femelle avec la faculté de se reproduire, puisque Dieu lui en donne l'ordre. Or c'était a ors seulement le sixième jour de la création, *et factum est vespere et mane, dies sextus*, et ce n'est qu'après le septième qu'Eve fut créée, *complevitque Deus die septimo opus suum et requievit.....*

Genes. seu Bereith. cap. 1 et 2.

l'homme fut créé androgyne, mais qu'ensuite le créateur le divisa en deux parts, qui tendent sans cesse à se rejoindre, et delà l'inconstance humaine par la difficulté qu'éprouve chaque moitié à trouver sa correspondante, delà nos efforts pour retrouver cette moitié ; delà ces essais infructueux, ces plaisirs imparfaits, selon que celle que nous rencontrons lui ressemble plus ou moins ; delà ces mariages malheureux, quand l'objet de notre choix nous a trompés par une fausse ressemblance, et ce bonheur ineffable, quand il nous a été donné par le destin de rencontrer notre véritable moitié... Selon les mêmes interprêtes, les deux âmes qui animaient ces deux moitiés se réunissent après la mort, et c'est le bonheur des élus, tandis que les âmes des méchans resteront séparées; ce qui rappelle ce mot bien féminin de sainte Thérèse qui, interrogée sur le genre de tourment des damnés, répondit ingénûment : *ils n'aimeront jamais !*

On a cherché a jeter un ridicule sur la disposition religieuse de l'esprit des femmes (*);

(*) Peut-être n'a-t-on accusé les femmes de magie, de superstition, que parce qu'on leur a reconnu dans l'esprit plus de ressources qu'on ne voulait leur en accorder, et pour expliquer surnaturellement la propriété des qualités naturelles qu'on s'efforçait de leur refuser.

et ne voit-on pas que cette même mobilité nerveuse qui les dispose à l'amour des créatures, doit les porter à l'adoration d'un créateur? Respectons une croyance à qui nous devons tant de vertus et de soins : sans la religion, la femme malheureuse ne chercherait-elle pas à s'affranchir des liens qui l'attachent sur cette terre ingrate, pour s'élancer dans le gouffre de l'éternité? Eh! n'est-il pas juste que l'être privé de tout, en ce monde, se console par l'espérance d'un monde meilleur? Cette maxime serait sans fondement qu'il faudrait encore la proclamer, parce qu'elle fait des hommes probes, des amis sûrs, des serviteurs fidèles, des épouses vertueuses, des mères tendres, des filles affectionnées. Sans la religion verrait-on des filles, dans l'âge de plaire et dans l'aisance, abdiquer la parure, les commodités de la vie, le sommeil, la liberté, les doux nœuds d'amour et d'hyménée, pour se vouer volontairement au service d'hommes inconnus, n'ayant d'autres titres à leurs soins que le malheur, la maladie, quelquefois l'ignominie et trop souvent l'ingratitude? (*) Si ce n'est pas là l'héroïsme de la vertu, philosophes

(*) Les sœurs de la Charité..
Où il n'y a point de femmes, le malade gémit et languit.
Proverbes de Salomon.

contemplatifs, dites-nous où vous placez les autels de son culte ? Sans la religion verriez-vous ainsi des épouses constantes que le sort attacha à des époux volages, des filles respectueuses qui naquirent de pères injustes et barbares, des mères toujours aimantes de fils dénaturés ?... Non, lors même que toute la terre n'offre à l'être religieux que crimes et injustices, le ciel lui reste et son cœur est consolé.

Au reste, nul genre de gloire n'est étranger à l'esprit de la femme, comme nulle espèce d'affection ne l'est à son âme. C'est dans la France surtout, où ce sexe a reconquis une partie de sa liberté, que l'on peut mieux apprécier son caractère, rendu à l'indépendance native, et partout ailleurs dégradé par la défiance, l'humiliation ou l'esclavage : la France seule a vu à la fois une Agnès Sorel blâmer l'amour d'un roi oubliant la gloire à ses genoux, et une Jeanne d'Arc reconquérir au nom de ce roi fainéant, les conquêtes des Anglais, qui se montrèrent assez lâches pour condamner au supplice une vierge, jeune, belle et brave dont le seul crime était de les avoir battus. Dans la crise révolutionnaire, dont nous sortons à peine, les plus mâles courages étaient abattus; une femme seule n'a pas

dédaigné l'affreuse gloire d'un héroïque assassinat, pour affranchir son pays de l'oppression du crime. Enfin Blanche de Castille, Christine de Suède, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, pour ne citer que des exemples modernes, ont prouvé au monde que le sexe, dont la faiblesse fait la force, et la beauté la puissance, sait aussi régner au nom des lois.

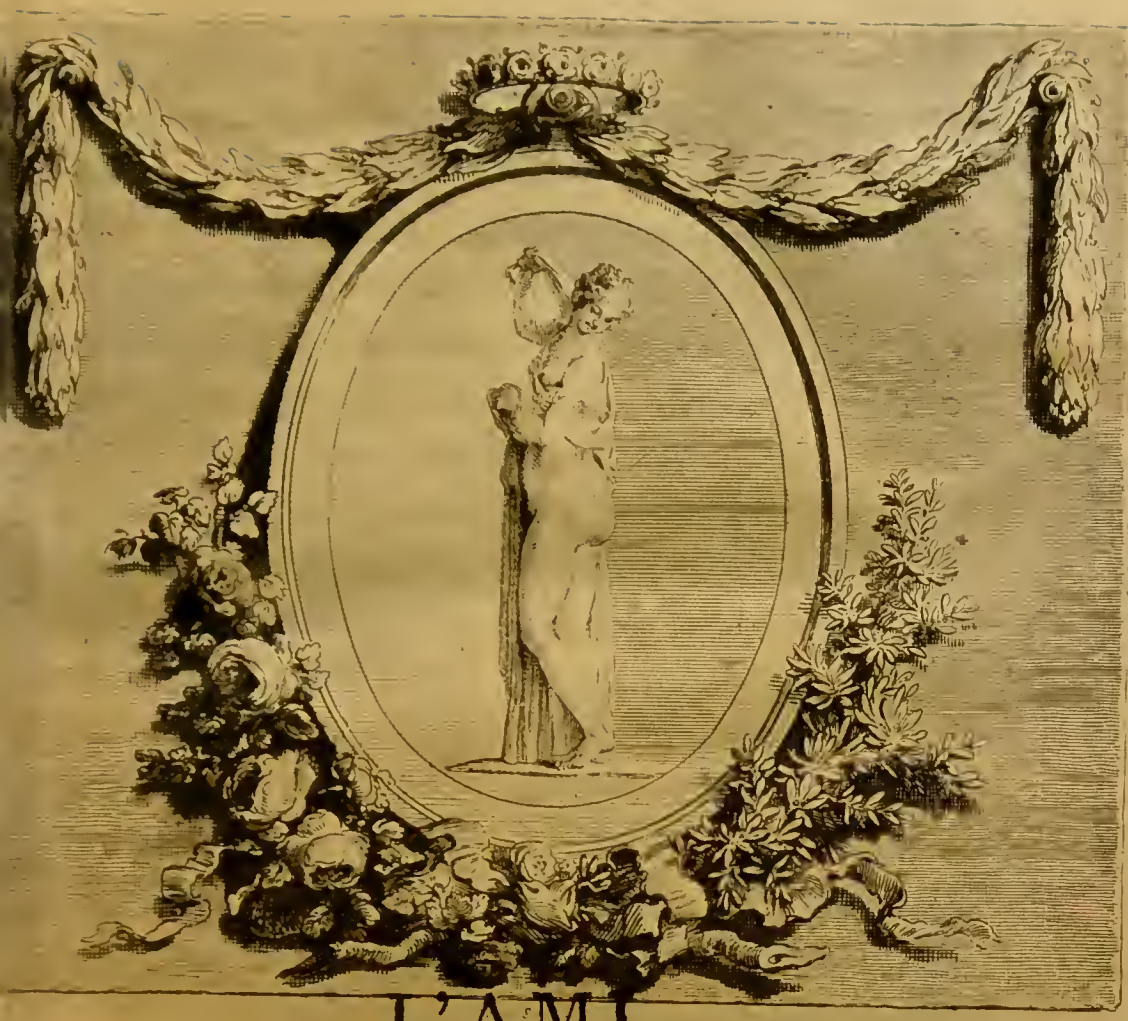
Nous n'épuiserons point les citations pour prouver le droit égal de la femme à un empire réciproque avec l'homme, et c'est moins en France que partout ailleurs qu'il est nécessaire d'élever une telle question : il est maintenant à peu près décidé que ce partage absolu du pouvoir serait un sujet perpétuel de rixes, et que l'un doit dominer par la force comme l'autre par les grâces. Ce dernier pouvoir, plus circonscrit et plus sûr en effet, puisqu'il est volontairement consenti, borne l'influence des femmes aux détails intérieurs, et les éloigne non-seulement des actes civils, mais encore par une conséquence outrée, de tous ceux relatifs aux lettres, à la politique et aux arts. Si, s'affranchissant de ces entraves, quelques-unes ont essayé le compas d'Uranie, la plume de Clio et le pinceau d'Appelle, pour quelques succès heureux qui immortalisent les

noms de madame du Chatelet, de madame Macaulay (*) et de madame Lebrun, le reste condamné par l'éducation à la stérilité de talens dont le germe ne sera pas développé, concentrera ses facultés dans le cercle étroit d'une domination domestique; et ce genre de gloire paisible n'est assurément pas sans mérite. C'est à son désir que l'époux doit les soins d'une épouse fidèle, le fils les caresses d'une mère attentive, toute la maison cet ordre que les femmes seules savent établir et conserver. D'autant plus vertueuse qu'elle cherche moins à le paraître, d'autant plus estimable qu'elle est plus ignorée, la femme dévouée à l'obscurité d'une existence toute passive, reporte, sur l'être associé à ses jours, cette inquiétude naturelle, cette activité affectueuse qu'elle a reçues de la nature; et tandis qu'un conquérant-pacificateur balance les destinées de l'Europe, décrète la paix ou la guerre, donne des trônes, ou d'un mot décide du salut des empires, et rend enfin le bonheur à la France, on voit sa modeste épouse, se dérobant à l'éclat des grandeurs, borner sa puissance à rendre heureux ceux qui l'entourent, ne connaître de sujets que les cœurs

(*) Auteur de l'Histoire d'Angleterre traduite par Mirabeau.

qu'elle s'est attachés, d'empire que celui des bienfaits ; et donner, en un mot, l'exemple des vertus privées, comme ce héros offre à l'univers le spectacle de toutes les vertus publiques.

L'AMI



L'AMI DES FEMMES.

LETTRE PREMIÈRE.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Vous me demandez, Madame, mon opinion relativement à l'influence des habillemens sur les mœurs et la santé des femmes, et s'il est

possible de leur offrir un moyen qui, sous ce double aspect, remplace l'usage de la mise ancienne et prévienne les dangers de la moderne. Cette question, d'un très-haut intérêt, exigerait aussi un très-grand développement, et si je ne consultais que mes forces, peut-être m'abstiendrais-je d'essayer à la résoudre; mais comptable à ma profession, à ma patrie, des tribus que j'ai levés sur le temps par l'étude et des momens que je lui ai consacrés, je n'irai point, décorant ma paresse du faux titre de modestie, cacher l'opinion dont je m'honore, et m'excuser au lieu de vous répondre. Assez d'autres, et plus érudits que moi, ont le tort de ne pas oser combattre les préjugés qui s'accréditent par leur silence; assez d'autres laissent envahir le domaine de la médecine par de prétendus fils d'Esculape et d'Apollon, qui prennent, pour de l'inspiration, la folle demangeaison d'écrire; pour du talent, l'impudence; pour une noble ambition, la soif de l'or; et pour de la réputation, le suffrage obscur de quelques cotteries. Qu'ils se hâtent de proclamer leurs succès éphémères, ces grands hommes d'un jour; pour nous, travaillons en silence et lentement pour la vertu, reine de tous les temps, et que la juste postérité, qui tôt ou tard balance les renommées, juge les

jugemens et distribue les rangs, soit l'objet et la récompense de nos utiles écrits. C'est, l'œil fixé sur elle, Madame, que, me dépouillant de toute prévention, je vais chercher la solution du problême intéressant que votre lettre m'offre à décider. Elle appartient également et au moraliste et au médecin : c'est sous ce double rapport, sans doute, que vous avez voulu me consulter, Madame. Car quoique mon art puisse, sans enfreindre ses devoirs, se borner à donner des avis relatifs à la santé, il a droit aussi de s'élever à des considérations d'ordre social et de morale sublime ; il peut examiner l'influence des lois, dont les hommes, en se rassemblant, ont consenti entre eux l'observation : ces lois sont relatives, celles de l'art de guérir sont positives, et ne connaissent de variation que par leur concordance avec celles de la nature. J'aurai occasion d'invoquer tour à tour ces codes divers, et peut-être ainsi trouverai-je moyen de vous sauver l'ennui de n'être entretenue que de médecine.

Dussé-je quelquefois déplaire à un sexe pour lequel je fais profession de respect et d'affection, j'oserai vous dire toute la vérité et vous répondre d'aussi bonne foi que vous semblez m'interroger. Vous avez d'ailleurs deux jeunes personnes, dont l'éducation soignée n'offre

que la pratique de l'exemple que vous leur donnez malgré l'usage contraire, et vous m'avez permis d'espérer qu'un jour, succédant à vos soins, j'ai presque dit à vos droits, mon été pourrait s'embellir du printemps de l'une d'elles. Incertaine encore sur les rapports de nos caractères, vous épiez en secret le premier battement de leurs cœurs, et vous veillez seulement à ce qu'il appartienne tout à la vertu. Vous désirez qu'aux heureux dons de la nature elles joignent les instructions de l'art, et vous avez assez de confiance en moi pour me prier de diriger et les premiers essais de leur esprit et les premiers élans de leur âme. Cette mission doit me flatter, Madame; mais d'abord elle pourrait peut-être un jour m'embarrasser moi-même, et vous êtes trop instruite pour ne pas sentir qu'il est des dissertations qui, quoique sur des sujets sérieux, ne sont pas sans quelque danger entre un grave docteur de trente ans et d'aimables écolières qui ne comptent que quinze à dix-huit printemps. La mémorable aventure d'Héloïse et Abeilard n'est point effacée de votre mémoire, ou plutôt de votre cœur, et vous trouverez, sans doute, en y réfléchissant bien, que des lettres que je vous écrirai, et dans lesquelles vous puiserez le texte de vos leçons, instruiront bien

mieux vos séduisantes élèves que je ne le ferais en personne. Mes conseils, en passant par votre bouche, prendront un caractère d'affectueuse gravité, une teinte d'intérêt solennel, si j'ose ainsi dire, qui les feront plus sûrement encore arriver à l'oreille et au cœur de celles à qui je les destine. Il est, en outre, certaines vérités, qui doivent jaillir de cette discussion, que je dois vous exposer dans leur austère nudité, mais qui ont besoin peut-être d'une bouche intermédiaire pour convenir à de jeunes personnes dont la délicatesse est facile à s'alarmer, ou l'innocence dangereuse à instruire. La voix d'une mère épure tout ce qu'elle dit, et toute leçon devient imposante et chaste en passant par ses lèvres. Il est ensuite quelques détails arides dans les sciences exactes, quelques termes techniques qui ne peuvent se suppléer, quelques citations indispensables en langues mortes ou étrangères, qui vous sont familières, et la supériorité que vous donne cette érudition, la fraîcheur de votre goût sauront tempérer l'aridité, applanir les difficultés de l'instruction à vos jeunes initiées. Heureux si sur les pas des Roussel, le Camus, Desmahis, Thomas et Buchan, j'ai su rendre plus intelligible la science, élaguer quelques épines, et semer de quelques fleurs

le sentier pénible qui conduit au temple d'Esculape !

Ce sont, Madame, les modèles que je me suis proposés, et peut-être, pour cette raison, cessant d'avoir ma propre physionomie, me reprocherez-vous d'être tour à tour trop grave, trop fleuri, trop sérieux, peut-être même quelquefois trop gai; mais occupé d'objets très-disparates, d'histoire, de chimie, de fables, de faits, de critique, de haute médecine, j'ai cru devoir emprunter les termes de ces divers langages, écrire comme j'étais inspiré, et recevoir plutôt le ton de chaque sujet que de chercher à en donner un trop uniforme à notre correspondance, et si

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité, »

assez de taches, sans doute, lui resteront encore pour vous inspirer ce pénible sentiment; mais j'aurai du moins essayé d'en faire disparaître celle de la monotonie.

J'examinerai d'abord médicalement l'influence des habillemens sur les mœurs des femmes, et je concluerai de l'historique des modes à l'histoire des mœurs, après avoir prouvé que leur sévérité ou leur relâchement ont toujours été en proportion de la mollesse ou de l'austérité des costumes. J'éviterai de

traiter en moraliste chagrin ce sujet déjà trop entraînant, et je tâcherai de ne point oublier les paternelles fonctions du médecin, plus douloureusement ému du mépris public des mœurs et des dangers qui en résultent, que vengeur indigné de leur culte avili. Cette magistrature de l'indulgence est peut-être plus faite pour rappeler les cœurs au respect des lois de la nature, que le ton doctoral d'un médecin aigri par le spectacle d'un mal incurable. Les extrêmes se touchent, a dit la sagesse des peuples (car qu'est-ce autre chose qu'un proverbe, sinon l'écho de l'expérience, répété par les générations successives?) et si cet adage est vrai, c'est de l'excès même du mal que le bien va renaître à son tour. Nous étions trop corrompus pour ne pas devenir austères.... C'est auprès des Perses dégradés, au sein de la Grèce amollie, que Lycurgue enfanta la réforme de Lacédémone, et le délire religieux imagina le stoïque trapiste au milieu des bacchanales de la cour du régent (*).

Après avoir démontré l'influence des modes sur les mœurs, je prouverai celle des mœurs

(*) Louis XIV régnait encore, mais Philippe d'Orléans, son neveu, avait dès-lors une cour particulière, au milieu de laquelle il préludait à ces débauches régularisées, qui ont flétri d'une honteuse immortalité l'époque de sa régence.

sur la santé, conséquemment aux lois de la physique, j'invoquerai les observations de la médecine antique et moderne et le témoignage de l'histoire; enfin j'indiquerai aux femmes qui, malgré les conseils réunis des médecins, s'obstinent à chercher, dans des périls continuels (*) pour leur santé, de faux moyens de séduction, la manière de n'être pas victimes du moins de leur ferveur pour la mode et de n'être que ridicules. Mais de peur de vous effrayer de mon début, je termine ici, Madame, cette lettre déjà trop longue.

M. S. U.

(*) Discunt periculis *suis*, Experimenta per mortes agunt.
PLINII op.

LETTRE DEUXIÈME.

TABLEAU DES MODES ET DES MOEURS CHEZ LES JUIFS ET LES GRECS.—RÉFORME DE SPARTE.

RIEN n'est peut-être plus varié, Madame, que le tableau des modes, si l'on considère la rapidité avec laquelle elles se succèdent; rien de plus monotone, si l'on fait attention, qu'à des époques presque déterminées, elles se reproduisent les mêmes : enfans légers d'une imagination plus légère encore, elles se bornent à telles ou telles formes. Les goûts pareils ramènent les pareils habillemens; les événemens semblables donnent naissance à la semblable manière de les peindre. Ce sont de brillantes comètes qui, dans leurs révolutions irrégulières en apparence, reparaissent cependant sur l'horison à des phases diverses, et dont on peut, à coup sûr, calculer le passage, la durée et le retour. Flora, votre jolie Flora, si jalouse aujourd'hui de porter, la première, la mode née d'hier, serait bien surprise et peut-être confuse d'apprendre que ces cheveux à la *Titus* ornaient la tête de Poppée et de Faustine, et que Juvénal reproche aux agréables de son temps de les porter plus

courts que les sourcils (*). Laïs, Aspasie, Leontium, Bacchis, Dydime, Agatoclée ont, non pas voilé, mais accusé aussi leurs formes attrayantes par ces mêmes draperies que les femmes françaises ont décoré du nom de shaal, pour rappeler encore que la Perse en orne les beautés qu'elle voit naître.

Tant qu'obéissant aux lois de la nature, les femmes n'ont cherché, dans leurs habillemens, que le moyen de se défendre des intempéries des saisons, la pudeur a présidé à leurs actions, comme le bonheur à leurs jours; mais ces jours fortunés se perdent dans la nuit des temps, et le premier dépositaire des annales des premiers nés du genre humain l'est aussi des premières erreurs de sa plus belle moitié.

L'épouse d'Abraham se montre en pays étranger, couverte de ses riches habits; elle est vue d'Abimelech : le roi s'enflamme, la ravit, et le bon patriarche ne la recouvre qu'après que le monarque a levé sur sa légère compagne l'impôt que chaque homme sait obtenir de toute femme jolie qui désire le paraître. Cette imprudence était d'autant moins excusable, que déjà en Egypte elle avait subi

(*) Atque supercilio brevior coma.
Juv. *Sat. II.*

pareille aventure, qui s'était terminée de même.... Mais les leçons sont toutes perdues pour les femmes coquettes, excepté quand elles les reçoivent de la douleur, dans cet âge qui ne leur laisse pas de plus grand regret que celui de n'avoir plus de risques à courir.

C'est après avoir quitté son triste habit de veuve, et s'être parée de ses plus beaux atours, que Thamar, presqu'encore dans l'enfance du monde, va sur le grand chemin épier le moment de prouver, à son beau-père, son incestueux amour : tant se touchent de près le goût de la parure et l'oubli des premières lois de la pudeur !

C'est aussi sous les armes d'une toilette recherchée, que la prude Judith se glisse dans la tente du crédule Holoferne, et qu'après l'avoir fait succomber aux charmes d'une double ivresse, elle a l'affreux courage de trancher la tête d'un malheureux trop épris pour soupçonner une telle trahison, puis proclame la délivrance de Béthulie, en s'avouant à la fois courtisane et homicide.

Jesabel, cette femme dont le nom est devenu une sorte d'injure et le type de la prostitution, couvrait ses joues d'un fard honteux, d'abord pour cacher la rougeur dont au début de ses premiers débordemens son teint

s'animait encore, ensuite pour réparer le ravage du temps et de la débauche; elle affectait de montrer à la fenêtre de son palais la nudité de ses attraits surannés, quand le féroce Jehu la fit impitoyablement précipiter du lieu même où elle calculait les moyens de le séduire.

Qui décida le triomphe de la jeune et modeste amante d'Assuérus sur ses orgueilleuses rivales, sinon la simplicité? En vain celles-ci étalèrent la pompe des plus riches parures, et, comme le dit Racine :

« Pour se parer de superbes atours,
» Des plus habiles mains empruntaient les secours.
» Esther, pour toute brigue et pour tout artifice,
» De ses larmes au ciel offrait le sacrifice. »

Mais c'est dans la Grèce sur-tout que nous trouverons l'influence la plus marquée des costumes sur les mœurs. Cette influence fut si subite, qu'elle date du moment précis où les Perses, vaincus par les Grecs, les vainquirent à leur tour par la mollesse de leur luxe asiatique (*). Les vieux soldats d'Alexandre s'indignaient que le vainqueur d'Arbelles, que le conquérant du monde affectât de porter la

(*) Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
LUCAIN. Pharsale.

robe longue des Perses, et choisît, parmi les nations par lui vaincues, sa garde personnelle.

C'est à la tunique de Neméa, à ses longs cheveux noirs, ornés de cigales d'or, qu'Alcibiade, spartiate à Lacédémone, arbitre des modes dans Athènes, dût les faiblesses d'une âme née pour les plus belles destinées. Mais dans ce pays fortuné, dont l'habitant, ainsi que nos français, était voluptueux avec courage, érudit avec paresse, libertin avec philosophie, léger avec constance, brave surtout avec enthousiasme, la mode réglait tout, décidait tout, s'opposait à tout, tranchait sur tout; l'esprit paralisait les élans du cœur, et les femmes, sous l'empire de la mode, préféraient une belle ceinture à la plus belle renommée. Les Grâces, armées de la marotte de Momus, semblaient y rivaliser d'excès galans, et avoir pris le bandeau de l'Amour pour s'abandonner sans choix et sans réserve à l'hommage du premier sacrificateur. Ce siècle, fécond en brillantes erreurs de tout genre, sembla ennoblir le culte des courtisanes : elles comptèrent des rois illustres pour (*) amans,

(*) Hyéronime, roi de Syracuse; Phileterre, roi de Pergame, Cyrus-Artaxerce, Philippe de Macédoine, Alexandre-le-Grand, les deux Ptolémée, Démétrius-Poliocertes, etc. (*Voyez* Athénée qui cite Alciphron et Théopompe.)

et l'histoire, pour les excuser peut-être, vous dira qu'on en vint à ce point de corruption, que ces prêtresses de Vénus imprimant à leurs travers mêmes un caractère de grandeur, expiaient par des monumens publics leurs publiques folies (*). Ainsi Rhodope éleva en Egypte une pyramide qui porte encore son nom, et Lamia bâtit le magnifique portique de Sycione; ainsi Laïs orna Corynthe d'édifices superbes; ainsi Phryné consacra à sa patrie (**), qui le déposa sur un autel, le fameux Cupidon de Praxitelle, tout à la fois don, monument et image de l'amour et choisi par la ruse dans ses immortels chefs-d'œuvres. Elle fit plus; elle osa proposer de relever, à ses frais, les murs de la ville aux cents portes, à la seule condition d'y attacher cette inscription, si fastueusement simple : « Alexandre détruisit » Thèbes, Phryné la fit rebâtir. »

Dans ces temps de profonde perversité, les arts aux gages de la débauche déïfiée, embellissaient les bosquets d'Amathonte, et s'honorant de parer les victimes du dieu de Lamp-

(*) Qu'on ne compare point les courtisanes grecques à nos femmes entretenues, dont le moindre défaut est d'être sans éducation, et étrangères aux lettres comme aux arts. La France, l'Europe peut-être ne peuvent citer qu'une courtisane, la célèbre Ninon, digne de toute sa renommée.

(**) Thespie. PAUSANIAS. Lib. 1. chap. xx, p. 46.

saque, suaient, selon l'expression de Bossuet, pour le service du luxe : alors naquirent ces modes jusqu'alors inconnues, qui, relevant l'éclat des charmes, disposent au désir de leur possession et donnent la double ardeur de conquérir et de plaire.

Chaque jour en voyait éclore une nouvelle, que ces folles charmantes allaient étaler aux yeux des curieux à la promenade de la porte de Dipylon. Tantôt c'était un manteau de pourpre, relevé avec un nouvel art, une robe phrygienne d'une coupe plus savante, des figues d'or pendues aux oreilles, des cheveux entrelacés de guirlandes inconnues ; tantôt la lecture à faire en commun d'un poëme nouveau, ou de la première œuvre d'un jeune médecin, dont on avait décrété la fortune, quelquefois même une grave dissertation sur l'art de mettre le blanc et le rouge, de se noircir le sourcil, de composer des parfums, ou de décider de la forme d'un char : elles admettaient à ces hautes dissertations les *Baptes*, prêtres efféminés, vêtus d'une tunique bleue, ne jurant que par Junon, et dignes précurseurs des charmans abbés si fêtés naguères en France, où probablement ils manqueront long-temps de successeurs.

Athènes comptait vingt mille citoyens et

cent mille vallets. Des esclaves nombreux suivaient les femmes, portant des siéges plians qu'on plaçait dans la rue même, si la fantaisie prenait d'y causer. Le fard, les parasites, les mouches, les intendans, les flacons, les boudoirs, les miroirs de poche, les virtuoses, les *nerfs* enfin étaient connus à Athènes, et ces belles Grecques ont eu l'initiative de tous nos travers. On leur donnait même une bien plus grande importance, puisqu'une loi prononçait la peine de mort contre celui qui aurait la témérité de proposer de convertir, aux besoins de l'état, l'argent destiné pour l'entretien des théâtres. Juges suprêmes des spectacles, les femmes protégeaient et élevaient aux nues, trois jours après, le drame qu'elles avaient fait tomber à la première représentation. Rieurs éternels et plaisans avec grâce, les Athéniens avaient une académie pour juger de la valeur des bons mots. On aimait les arts, et cependant les monumens restaient imparfaits; on laissait périr les statues du siècle de Périclès, et l'on donnait le droit de bourgeoisie aux fils de Chérips, parce que leur père avait inventé un excellent ragoût aux truffes. On courait des temples au théâtre impur de l'Odéon; et l'opinion des Athéniens était qu'on ne pouvait bien vivre, parler, penser,

ser, être heureux enfin que dans la seule Athènes : leurs modes se distribuaient dans toute la Grèce, et même dans la Perse. Une victoire, une défaite même, une course de chars, un incendie, suffisaient pour créer une mode nouvelle (*). Une Lacédémonienne vint offrir dans Athènes le spectacle de sa robe courte et scrupuleusement fermée, et dès le lendemain de longues tuniques de gaze transparente vinrent s'arrondir sur des formes heureuses, jusqu'alors plus décemment voilées, et firent la satyre des mœurs spartiates. Une Pamphila de Cos (**) reclame la honteuse gloire d'avoir inventé cette gaze merveilleuse et si déliée, que Varon appelait *vitreas togas* les robes que l'on faisait de cette étoffe ; par une métaphore plus hardie, Publius Syrus les nomme du vent tissu, *ventum textilem*. « Est-» il honnête, dit-il, qu'une femme mariée » porte des habits de vent et paraisse nue sous

(*) On reconnaît combien le français, et surtout l'habitant de Paris, est légataire du goût Athénien, quand on se rappelle les *hennins*, les souliers à *la poulaine*, les steinkerque, les silhouettes, les magots, les fontanges, les *turgotines* ou platitudes, les croix à la jeannette, les habits couleur de *feu d'opéra* ou boue de Paris, les bonnets à la belle poule, à la grenade, au ballon, à la harpie, à la caisse (sans fonds) seule vengeance des capitalistes trompés... « Nous sommes tous d'Athènes en ce point. »

(**) Nec coæ referunt jam tibi purpuræ.

HORAT.

» une nuée de lin (*)? » Alors aussi des meubles d'un goût élégant remplacèrent les simples et commodes inventions de nos premiers parens, et le siécle d'argent vit les premiers adultères (**). A des peaux répandues par terre, et sur lesquelles le guerrier fatigué, le marchand voyageur et le cultivateur paisible trouvaient un sommeil d'autant plus facile, que la tempérance présidait aux repas, et la conscience aux actions, succéda l'édredon enfermé dans la pourpre de Tyr; un péristyle orné de colonnes coryntiennes conduisit ce Sybarite à son lit, plus vaste que n'était la maison de ses pères; mais en vain sa tête lassée de débauche, y cherchera le sommeil devenu étranger à son opulente famille; en vain ses membres, en quittant leurs riches vêtemens, aspirent à la liberté de la nature; il ne dormira plus, et condamné à l'ennui des jours, à l'insomnie des nuits, il regrettera longuement son antique simplicité; il voulut devenir riche et goûter tous les plaisirs de l'opulence, alors la nature, mère équitable, dit: qu'il soit riche, mais qu'il veille, et que le doux sommeil, que le sobre appétit, restent

(*) Pline. Hist. nat. liv. 9, ch. 22.

(**) Viderunt primos argentea sæcula mæchos.
JUVEN. *Sat. VI.*

du moins le patrimoine du pauvre. . . . Depuis ce temps, Madame, l'homme de la nature dort en paix, et trouve savoureux le pain arrosé de ses sueurs, tandis que l'esclave du luxe expie, dans des veilles douloureuses sur un lit fastueux, et sans faim auprès d'une table somptueuse, le crime de son insatiable ambition, ou le malheur d'une richesse démesurée.

Ce fut au milieu de cette immoralité générale que, pendant huit cents ans, Lacédémone offrit le spectacle de la pureté la plus intacte, et conserva le feu sacré de la vertu. Un homme naquit auquel les dieux donnèrent l'âme qui fait concevoir de grandes choses, l'éloquence qui sait les persuader, et la vertu qui en offre l'exemple. D'autres ont écrit sur les républiques; le législateur de la Laconie n'a laissé ni paroles ni discussions: Platon, Diogènes, Zénon, et les modernes ont voulu prouver la possibilité d'en instituer une; Lycurgue a mieux fait, il a fondé la sienne. Je n'en parlerai ici, Madame, que dans les rapports qu'elle a avec le sujet que je traite: les mœurs des femmes.

Chez les Spartiates on ne pouvait épouser de femmes étrangères, et tous les citoyens étaient enfant-nés de l'état, à qui seul était confiée leur éducation, sous l'inspection d'un

magistrat particulier; cette éducation était continuée jusque dans un âge avancé; l'enfant et l'homme étaient toujours les disciples de l'état. Ennemi du luxe, Lycurgue n'admit, au rapport de Plutarque, de monnaie que celle de fer, et relégua en Arcadie l'or et l'argent qui jusqu'alors avaient eu cours à Lacédémone. Avec ces riches métaux disparurent ces arts futiles dont l'existence est fondée sur le luxe. Les hommes de loi devinrent inutiles : quel procès pouvait-on intenter chez un peuple frugal, n'ayant ni pauvreté ni richesse, et cependant selon Plutarque et Platon, le plus heureux de la terre?

Portant plus loin ses hautes vues philosophiques, et pour prévenir ces intempérances domestiques, ces débauches privées qui exigent pour cure palliative un long sommeil, de l'inaction, de la diète, des bains, et les remèdes de la médecine qui sont eux-mêmes un nouveau mal, il établit les repas publics où chacun apportait sa provision de farine, de vin, de fromage, de figues, d'huile, et partageait la nourriture commune. Cette loi était si sévèrement exécutée, qu'Agis revenant de l'armée, après avoir battu les Athéniens, envoya demander ses deux portions, pour souper avec sa femme, et fut refusé par les polémarques.

Mais c'est surtout en ce qui touche les femmes, que les lois de Lycurgue sont divines. Il comprit l'influence de ce sexe enchanteur sur le nôtre, et crut veiller assez à l'éducation des hommes en s'occupant beaucoup de celle des femmes. Il voulut surtout qu'elle fussent modestes et non prudes, et si sûres de leur sagesse, qu'elles pussent, sans rougir, offrir des attraits dont l'aspect enflammerait la valeur et non les sens des jeunes gens, appelés tous à devenir leurs époux. Ainsi, substituant un préjugé à un autre, la patrie à la nature, la sagesse à la pudeur, il crut les femmes plus assurées de vaincre, en ne leur laissant ni le besoin de combattre ni le désir de succomber. Les Lacédémoniennes étaient les plus belles femmes de l'univers, et je ne vous citerai en preuve, Madame, que la chaste Pénélope (*) et la trop fameuse Hélène.

Agrandissant l'âme des femmes et l'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, il voulut que les jeunes Lacédémoniennes dansassent en public, parées de leur seule beauté, des dons heureux de la nature, et sans autre voile que leur vertu. Certes, un tel exercice

(*) On fera la remarque que ce fut à Minerve *Celeuthea*, et non pas à Vénus, qu'Ulysse éleva un temple à Sparte, en mémoire de son triomphe sur les amans de Pénélope.

ne convenait qu'à des vierges dont la vie frugale et laborieuse, les mœurs pures et sévères, l'élévation des pensées, pouvaient seules rendre innocent, un spectacle choquant ou voluptueux pour toute nation qui ne serait qu'honnête. A Sparte, il créa des héros.

Mais cette nudité était celle d'une belle vierge qui s'ignore elle même, et non celle que présente à nos yeux la parure des beautés du jour, et si, comme l'a dit le chevalier de Jaucourt : « Quand on s'habille avec tant d'art » et si peu d'exactitude que les femmes le font » aujourd'hui ; quand on ne montre moins que » pour faire désirer davantage ; quand on ne » cache une partie de l'objet que pour parer » celle qu'on expose, on est censé avoir ou- » blié tout sentiment de pudeur (*) ; » que penser des femmes dont l'insolente nudité ne laisse même plus de désir à former, ou de carrière à l'imagination ?

Un reste de réserve défend encore les filles de cette immodestie à laquelle s'abandonnent les femmes mariées, tandis qu'à Lacédémone, au contraire, l'épouse portait un voile et les filles avaient le visage découvert. Charilaüs, consulté sur cette coutume, vous répondra : » Les filles cherchent un mari, les femmes se

(*) Heu male tum mites deffendit pampinus uvas.

» conservent pour le leur (*). » Nous sommes loin, vous l'avouerez, Madame, d'une telle façon de penser. Ce mari, une fois trouvé et agréé par les magistrats, devait enlever sa jeune épouse, afin que la chasteté, même en cédant à l'empire de l'hymen, parut plutôt succomber que consentir à la violence de son ravisseur; et tel était l'esprit de la loi, que même pendant la durée du mariage l'époux spartiate ne jouissait de ses droits qu'à la dérobée, et plutôt en amant favorisé par les ombres de la nuit, qu'en vainqueur avouant au grand jour son triomphe. Epoux, mille difficultés irritaient encore ses désirs, et quand partout ce nœud fatal désenchante l'amour, à Sparte seul l'hymen pouvait jouir, sans jamais se rassasier.

Au reste, dans l'intérieur des maisons, les Lacédémoniennes, occupées aux détails du ménage, portaient une tunique de laine sans manches, sans ornemens, écourtée, et si simple, que Sophocle, en parlant, de l'habit d'Hermionne, dit: « Il était très-court, et » c'est tout ce que j'en dois dire. »

Affranchies des faiblesses de leur sexe, et presque maîtresses de la douleur, c'était sur

(*) La seule Philadelphie s'honore d'offrir aujourd'hui des mœurs aussi pures, quoique moins austères qu'à Sparte.

un bouclier que les Lacédémoniennes donnaient le jour à leurs enfans, et si c'était un garçon, il était élevé sur ce bouclier, aux acclamations de ce cri héroïque : ι ταν, ι επι ταν, (ou avec ou dessus) (*) : mot sublime, et que redisaient les mères aux jeunes combattans, en les armant de ce premier berceau de leur enfance, à leur départ pour l'armée.

Dans nul pays l'honneur du mariage n'était respecté comme à Sparte, puisque la peine de l'adultère était, disait Géradas en riant, de payer un taureau assez gros pour boire de la pointe du Mont-Taygète dans l'Eurotas. Dans nul autre non plus le luxe n'était aussi méprisé : Lycurgue et la jeunesse lacédémonienne allaient toujours pieds nus, la tête découverte, et vêtus uniformément de l'étoffe la plus grossière. L'esprit de propriété s'éteignit à un point, qu'on se servait indistinctement des chiens, des chevaux, des esclaves de son voisin, qui en usait pareillement, et qu'on n'eut pas osé même refuser sa femme à un citoyen vertueux (**).

Qu'on ne pense point que ces mœurs vigoureuses proscrivissent les arts non-seulement utiles, mais enfans d'une belle imagination ;

(*) Mot à mot : ou lui ou sur lui.

(**) Xénophon, Hérodote, Pausanias, Diodore, Polybe, etc.

Lycurgue a peut-être sauvé Homère de l'oubli. Il fit venir de Lesbos le poëte Terpandre, qui, accompagnant de sa lyre à sept cordes ses chants mélodieux, calma une sédition, et les guerriers s'animaient au combat en chantant les vers de Tyrthée (*).

Chez ce peuple belliqueux, Vénus même était représentée armée (**), et tout, jusqu'au plaisir, prenait un caractère de gravité et d'obéissance seulement, au vœu de la nature; enfin à Lacédémone, la propriété fut enlevée à l'ambition, la louange à la vertu, la possession au mariage, la pudeur même à l'innocence, et cependant nul peuple n'eut des guerriers plus intrépides, des citoyens plus vertueux, des époux plus fidèles, des pères plus aimans, des femmes plus chastes, des vierges plus pudiques, des mœurs plus fortes... Bientôt nous comparerons ensemble, Madame, ce peuple au peuple héritier de la gloire des Grecs.

M. S. U.

(*) Tyrthæusque mares animos in prælia tendit.
VIRG. *Æneid.*

(**) Armatam Venerem vidit Lacedemone Pallas.
Nunc certemus, ait, judice vel paride.
Cui venus: armatam tu me temeraria temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.
AUSONNE, épig. 41.

LETTRE TROISIÈME.

DES MŒURS DES ROMAINS.

TANT que les Romains ne furent qu'une poignée d'heureux aventuriers obéissant aux loix de la necessité, et réunis sous un chef courageux, leurs mœurs furent guerrières, austères et vertueuses. Les premiers besoins de la nature satisfaits, le Romain donnait son temps à l'exercice des armes, à des incursions chez ses voisins ennemis, à la fortification de son camp. Bientôt l'aisance et le repos lui firent sentir un besoin plus doux, et les Sabines furent enlevées. Dans ces premiers siècles, la vertu présidait aux contrats, la pudeur aux actions, et les Romains offrirent des modèles à l'univers. Alors de grossières étoffes de laine firent disparaître les peaux; des tuniques de lin leur succédèrent. Les seuls magistrats osaient porter la pourpre, et les toges des femmes différaient de celles des hommes par la finesse du tissu, et plus d'exactitude à voiler leurs contours. Mais bientôt les victoires introduisirent des mœurs inconnues, et les richesses des pays conquis vengèrent les vaincus de leurs superbes dominateurs. On ne vit plus de

nouvelle Lucrèce assise au milieu de ses femmes, travailler avec elles à des étoffes de laine, et se percer le sein pour ne pas survivre à un déshonneur involontaire ; on vit une reine insolente, voguant, à pleines voiles de pourpre, sur un vaisseau dont les cordages étaient d'argent et de soie, dont l'équipage était composé de jeunes hommes nus comme les amours, s'avancer sur les rives du Cydnus, au-devant d'Antoine son accusateur et son juge. Aux coups mesurés des rames blanchissantes, aux sons mélodieux des flûtes, le trirème surgit lentement au port, et offre Cléopâtre, vêtue en déesse de la beauté, mollement étendue sur un sopha magnifique, que recouvre un pavillon éclatant d'or et de pierreries : de jeunes beautés habillées en nymphes lui servent de cortège, tandis que d'autres, déguisées en zéphirs, brûlent des parfums et forment un nuage odorant autour de la divinité, qui bientôt s'humanise dans les bras amoureux de Marc-Antoine. Opposez, Madame, cette brillante prostituée à l'épouse de Collatin, puis dites-moi laquelle eut des titres plus sacrés à l'estime, aux autels de la postérité, et si l'on peut mettre en balance le poignard de Lucrèce et l'aspic de Cléopâtre. Telle est pourtant la différence des mœurs, quand le sentiment de la

vertu règle les actions, ou quand l'attrait seul du plaisir en décide les écarts, et ce seul exemple semblerait devoir suffire, pour prouver l'influence du luxe sur les mœurs, et acquitter la tâche que je me suis imposée. Mais puisque je désire porter la conviction entière dans le cœur des femmes, invoquons les historiens les moins suspects, Dion, Lampride, Snétone, Pétrone, Velleïus Paterculus, Tite-Live; ils vous diront que quatre Julie se sont disputé le prix de la galanterie, qu'elles furent vaincues par la trop célèbre Messaline qui compta treize couronnes; que successivement on vit Agrippine, Livie, Mallonie, Poppée, étonner la capitale du monde par le scandale de leurs bruyantes orgies, tandis qu'obscurément enfoncé dans l'île de Caprée, l'affreux Tibère, pirate d'un nouveau genre, faisait enlever sur les côtes de la Méditerranée, chaque jour, de nouvelles proies pour sa lubricité, et se vautrait dans la fange de toutes les impuretés. Mais vous ferez avec moi la remarque, Madame, que c'est justement sous son règne que parut la première tunique de soie, et que l'on osa la payer au poids de l'or, tant la nouveauté a de prix pour les désirs émoussés des malheureux millionnaires ! C'est l'époque précise aussi à laquelle les femmes romaines

avaient tellement jeté le masque et abjuré toute pudeur, que Juvénal leur reproche de porter des vêtemens transparens, de mettre tous les élémens à contribution pour leur repos (*) ou leur parure, et de provoquer elles-mêmes, par leur toilette, le libertinage des hommes. Ecoutez les accens de sa verve saintement courroucée. « Les femmes se croient » dépourvues d'agrément si elles n'ont l'air » grec (**). Qui ne sait qu'elles ont la manie » de porter le manteau tyrien et de se frotter » d'huile?... D'où proviennent ces monstrueux » désordres, de quelle source? Une humble » fortune conservait autrefois l'innocence des » Latines; de longs travaux, un sommeil » court, les mains endurcies à travailler la » laine, Annibal aux portes de Rome, et leurs » maris en sentinelle près la porte Colline, ga- » rantissaient leurs cabanes des atteintes du » vice. Nous subissons à présent les maux in- » séparables d'une trop longue paix. Plus » cruelle que le glaive, la volupté dégrade » notre empire, et venge l'univers asservi. » Tous les crimes, tous les forfaits qu'enfante » la débauche règnent ici. Depuis que Rome

(*) Quodque domi non est et habet vicinus, ematur.

(**) Non se putat ulla
Formosam nisi quæ, de thuscâ, græcula facta est.
Juv.

» vit périr l'antique pauvreté, le luxe infecta
» nos collines de la mollesse de Sybaris, de
» Rhodes, de Milet, et surtout de Tarente,
» dont les citoyens insolens et couronnés de
» pampre, nagent dans les délices ; les riches-
» ses introduisant chez nous des mœurs étran-
» gères, furent le premier mobile de la cor-
» ruption. Quelle est la retenue d'une femme
» ivre de vin et d'amour? confondant tout,
» elle se prête à tout, lorsqu'au milieu des
» nuits elle engloutit des huîtres monstrueuses
» et boit à pleine coupe le falerne qui fermente
» avec les parfums (*). »

Dans ce siècle brillant, qui ne fut pas celui de la vertu, Sénèque vous dira qu'un homme se croyait pauvre, si ses appartemens ne reluisaient d'émaux d'un travail exquis, et si ses marbres d'Alexandrie ne brillaient d'incrustations numidiennes : le délire alla jusqu'à avoir des planchers d'ivoire sur des poutres dorées, à revêtir de lames d'or les murailles intérieures, et incruster les parquets de perles et de pierreries précieuses. La dorure du temple de Jupiter Capitolin, par Domitien, coûta trente-six millions de nos livres. Enfin le goût de la parure dégénéra à ce point, que les femmes

(*) Unde hæc monstra tamen vel quo de fonte requiris?
et seq. Juv. traduct. de Dessaulx. *Sat.* IV.

portèrent des semelles d'or massif, et garnirent de pierreries, non-seulement le dessus, mais tout le corps du soulier (*).

Ce n'est pas que, déclamateur ridicule, j'aie la prétention de vouloir ramener les femmes à la simplicité des temps héroïques, aux raves de Curius, et les condamner à blanchir leur linge, comme la princesse Nausicaa, où à puiser l'eau de leurs fontaines, comme les filles de Laban; c'est entre la toge de Messaline et les haillons de Diogènes que la femme décente choisit son vêtement; car il est un autre extrême à fuir, et le cynisme du philosophe attique, est plus repoussant encore que la mollesse de Sardanapale (**). Mais je connais l'âme élevée des Françaises; j'ai pensé qu'il suffisait de leur montrer l'abîme qui, couvert de fleurs, se creusait sous leurs pas, pour qu'elles abandonnassent une route dangereuse; j'ai cru qu'on pouvait encore les rappeler à la décence, à la vertu, en leur prouvant que leur

(*) Gemmas non tantum crepidarum obstragulis sed et totis soccolis addunt.

(**) Quant aux formes qu'elles doivent adopter dans le changement que je propose à leur vêtement, laissons à leur choix le soin de les trouver, et soyons persuadés qu'il saura tourner encore au profit du goût, une réforme que je n'ai pu envisager que du côté de la santé. Le médecin n'est point un *merveilleux*. Eh! qui pourrait avoir la ridicule prétention de rivaliser avec les femmes dans l'objet qui les intéresse le plus?

propre intérêt les y convie ; j'ai imaginé qu'il ne fallait que leur faire entrevoir le tableau de la femme honnête, riche de ses enfans, de l'affection de son mari, d'une santé vigoureuse due à sa tempérance, veillant les jours, dormant les nuits, jouissant de l'estime publique et d'une fortune sûre, accrue par ses économies, aidant sa famille moins avancée, essuyant en secret les larmes du pauvre qui la bénit, s'étant enfin créé un bonheur domestique qui la suit en tous lieux, et indépendant de tous les évènemens, pour leur faire préférer cet état au luxe précaire des beautés du jour, dû au bilan de leurs maris.

Croit-on que le jeune Scipion eût renvoyée intacte la belle fiancée d'Allucius, ou qu'heureux imitateur de ce sublime trait, notre chevalier Bayard eût respectée la pudeur de ses deux prisonnières dans Bresse, si ces jeunes femmes eussent paru, aux yeux de ces héros, le sein nu, les épaules découvertes, l'œil ardent de luxure, ou humide de volupté ? Non ; Celui qui craint pour ses trésors les dérobe à la vue ; et la femme prodigue du spectacle de ses appas, laisse à penser qu'elle ne saurait pas les défendre (*). Celui-là consent au risque d'être vaincu, qui s'expose au combat....

(*) « La propreté et la négligence, la simplicité et la magni-

Sans

Sans nous arrêter davantage sur ces images révoltantes, occupons-nous, Madame, des mœurs des peuples suivans, et hâtons-nous d'arriver au tableau de celles de nos contemporains.

Ce tableau, Madame, ne pourra que nous confirmer dans l'opinion que j'ai énoncée, que si les personnages changent, le fond reste le même, et qu'en vain les peuples se succèdent, plus invariables que les générations, les usages subsistent, les modes se reproduisent, et le cercle des siècles ramène à des époques à peu près déterminées des mœurs absolument semblables.

M. S. U.

» ficence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la dé-
» cence, la modestie et la fausse honte, voilà autant de choses
» qu'on distingue à l'habillement seul; la couleur, la coupe,
» la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela seul est expres-
» sif et nous caractérise... C'est une chose inconcevable qu'on
» oublie si aisément combien on s'expose, combien on se donne
» en spectacle par les habillemens. Les femmes surtout, les
» femmes les plus sensées et les plus sages... se font souvent
» un tort irréparable, et se montrent dans un jour infiniment
» désavantageux, en se permettant des ajustemens peu conve-
» nables; elles qui savent si bien sentir et apprécier le beau;
» elles qui ont reçu en partage tant de discernement et de fi-
» nesse, elles qui, à tant de titres, sont intéressées à obser-
» ver et à maintenir les lois de la bienséance et de l'honnêteté,
» ne devraient-elles pas toujours s'astreindre, dans leur parure,
» à une noble simplicité qui les mit à l'abri de la critique et
» des faux jugemes? »

LAVATER, *Physi. 3e, vol. 5e, fragment, p. 229.*

LETTRE QUATRIÈME.

ESQUISSE DES MODES FRANÇAISES.

Le colosse romain s'était écroulé, et de ses imposans débris vingt peuples se formèrent. Les Francs, rendus à leur indépendance, signalèrent le recouvrement de leur antique liberté par des excursions dans les Gaules. Ils passèrent le Rhin avec plusieurs autres peuples de la Germanie, ayant Sunnon et Marcomer à leur tête. La Gaule cessant d'être province romaine, offrait un trône facile aux armes du premier usurpateur. Pharamond fut ce soldat heureux, et le royaume de France naquit. Il était loin d'avoir l'étendue et surtout l'influence que le caractère national régularisé lui a données depuis dans la balance de l'Europe, mais dès sa naissance il signala son empire sur les autres nations, en leur faisant adopter le goût de ses modes.

Les quatre enfans de Clovis, cinquième roi des Gaules, portaient encore l'habit long des Romains, et cette mode dura plusieurs siècles en France. On bordait ce vêtement d'hermine, et les nobles le chamarraient des différentes

pièces de leur écu ; bientôt le luxe s'introduisit dans le palais des rois, et nous voyons, sous Dagobert, un Eloi orfèvre, exécuter pour le monarque des chaises d'or sculptées. Sous Charlemagne la cour de France offrait déjà un rendez-vous aux paladins de l'Europe, et les belles s'honoraient de broder les écharpes de leurs valeureux chevaliers ; alors on était moins chaste peut-être en propos qu'en actions, et les femmes étaient plus jalouses de l'estime, que des adulations de leurs *servans-d'amour*. Les modes se ressentaient encore de la retenue d'un peuple qui, peut-être le seul dans l'histoire, offrit l'heureux mélange de courage sans férocité, et de galanterie sans libertinage ; plus heureux si ce respect pour les femmes ne l'eût pas égaré au point de diviniser jusqu'à leurs travers ! Jusqu'au treizième siècle on ne voit point d'innovation dans ses modes. Pendant près de huit cent ans, occupés de combats, étrangers aux sciences, aux lettres, les Français dédaignèrent ces frivolités ; car vous devez observer comme moi, Madame, que par une étrange fatalité, chez tous les peuples, les arts, les modes, les sciences, les mœurs ont toujours marché de front. Vous savez que sous le règne de Louis XI la soie et le velours furent réservés aux princes

et aux personnes constituées en dignité. Sous Philippe-le-Bel, l'habillement ordinaire était une longue tunique ou soutane, qui depuis est restée affectée aux ecclésiastiques. On portait dessus un manteau court ou long, selon la dignité de la personne, la saison ou la cérémonie. Les valets portaient l'habit court. Ce vêtement devint celui des deux sexes dans le quatorzième siècle; Philippe-le-Long le quitta pour mieux dérober le désagrément de sa taille; mais il reprit faveur sous Philippe de Valois, qui y ajouta la barbe longue, pour prouver apparemment qu'héritant du royaume, en vertu de la loi salique qui en exclut les femmes, il avait en effet ce signe distinctif du sexe privilégié. Le pourpoint prit naissance sous Charles V, mais sans fraise ni collet, et rappelle avec honneur le costume du fameux Duguesclin. Charles VII fit renaître les habits longs; mais les femmes conservèrent celui qu'elles avaient adopté, comme on en peut juger par les portraits d'Agnès Sorel et de la Pucelle d'Orléans. Il fit place, sous Louis XI, au pourpoint et au haut-de-chausses attaché avec des éguillettes, et c'est de cette mode qu'est né un conte proverbial, trop connu pour le citer ici. « On recouvrait, » dit un auteur presque contemporain, en son naïf

langage, « l'entre-deux de ces nouvelles grè-
» gues, d'étuis indécens, appelés braguettes,
» enjolivées de touffes, de franges et de ru-
» bans. »

François Ier, restaurateur des lettres, le fut aussi des modes, et mit en vogue la taillade : Henri II prit le pourpoint serré et fermé, avec un petit manteau qui ne passait pas la ceinture; il y ajouta la fraise et le collet renversé qu'on porta jusqu'à Louis XIII. Depuis, la nation a adopté ce vêtement demi-long, connu sous le nom d'habit français, commun à présent à la plus grande partie des Européens. Les modes des femmes ont subi les mêmes variations; leurs robes, longues dans les premiers siècles de la monarchie, se raccourcirent sous Philippe de Valois, et restèrent très-fermées jusqu'à Charles VI, et serrées de manière à dessiner les formes de la taille. Alors seulement les femmes commencèrent à se découvrir les bras, la gorge et les épaules, et comme la pente est rapide dans le relâchement des mœurs, elles renouvellèrent sous Charles VII l'antique usage des bracelets et des colliers, et offrirent aux regards étonnés, des cous, des bras plus chargés qu'ornés de ces précieuses bagatelles. Agnès Sorel y ajouta l'usage des pendans d'oreille, et elle est citée

comme la première femme qui ait porté, en France, des diamans pour sa parure.

La cour décente et sévère d'Anne de Bretagne arrêta, un moment, le torrent de ce luxe; mais celles de Charles IX et surtout de Henri III, trop fameux par ses goûts honteux, et qui sembla laisser tomber la prééminence du sexe mâle *en quenouille*, hâtèrent ce débordement, qui bientôt ne connut plus de bornes, et couvrit notre France entière. On vit des hommes qui pourtant n'étaient pas sans courage, arborer honteusement les modes, les mœurs et les goûts des femmes; ce fut aussi le triomphe du fanatisme et de la férocité. . . Ces jours de sang virent l'affreuse et indélébile Saint-Barthélemy!! Mais je vous ai promis, Madame, de vous parler des modes et non des horreurs religieuses de la France....

En vain Henri IV, peu curieux de ces futilités, quoique très-galant, voulut mettre un frein à ce luxe effrayant. Son édit de 1604 n'atteste que sa bonne volonté et son impuissance. On y lit pourtant avec sensibilité cette disposition à la fois adroite, royale et paternelle. « Défendons tels ajustemens à toutes » femmes, excepté aux courtisanes et filles de » joie, de l'honneur desquelles ne nous en» quérons. »

Mais dès le seizième siècle les modes françaises avaient inondé les cours d'Allemagne, d'Angleterre et la Lombardie; et les historiens Italiens se plaignaient que, depuis le passage de Charles VIII, on affectait chez eux de se vêtir à la française, et de faire venir de France ce qui servait à la parure des femmes.

Enfin vint à luire la quatrième époque dont les beaux-arts revendiquent l'honneur, depuis la naissance du monde, et dont le luxe s'est empressé de relever l'éclat. Périclès, entouré des sciences et des arts parvenus au plus haut degré de perfection, avait montré à la terre étonnée ce que pouvaient l'esprit et la fortune unis. Auguste avait offert le spectacle d'un tyran lassé de carnage, cherchant à oublier ces scènes désastreuses, à rafraîchir sa tête et rétablir sa renommée à l'ombre de l'olive de la paix et des lauriers de la littérature. Léon X, rappelant les arts éperdus, les sciences fugitives, leur avait ouvert un port au moment où peut-être un naufrage universel les eût engloutis pour jamais. Enfin, Louis XIV, beau de gloire, de puissance et d'enthousiasme, appela tous les talens, tous les arts à sa brillante cour, et s'embellit encore de leur aimable prestige; mais à cette cour éclatante d'opulence, de grandeur et de volupté, les mœurs

perdirent en proportion de ce que gagna le luxe. Bientôt il s'étendit aux provinces, et la ville, à l'envi de la cour, abdiquant ses mœurs gauloises, modela son ton sur celui du prince. Le gentilhomme trouva trop bourgeois d'adorer sa femme, et le bourgeois, à son tour, se fut cru campagnard, s'il eût continué d'aimer la sienne. A l'exemple du citadin, l'homme des champs dédaigna ses devoirs domestiques; les besoins crurent avec les dépenses, les dépenses avec les désirs, et le champ de l'intrigue s'agrandissant avec la nécessité de trouver des ressources, l'on vit naître l'appauvrissant système de l'enrichisseur Laws, si funestement renouvellé de nos jours. Henri, le bon Henri, avait reproché, à ses courtisans de province, de quitter leurs antiques manoirs, pour venir étaler à sa cour *leurs moulins et hautes futaies sur leur dos* (*), dans le siècle de féérie de Louis XIV, on vit des malheureux se traîner derrière les voitures qu'ils remplissaient naguères, et des financiers, nés d'hier, laver leurs mains dans les eaux du Pactole, et se

(*) Poisson avait cette expression en vue probablement, dans ces vers de la Farce si connue, du baron de la Crasse.

« J'en voulus avoir un, (rabat) de ces points de Venise,
» La peste ! la méchante et chère marchandise !
» En mettant ce rabat, j'ai mis, c'est être fou,
» Trente-deux bons arpens de vignes à mon cou.

défaire de leur or avec plus d'empressement encore et d'avidité qu'ils n'en avaient mis à le gagner, afin de se réveiller décorés d'armoiries. Alors aussi les femmes, dominatrices de l'empire des modes, inventèrent ces brillans colifichets que Mercure, une poupée à la main, s'empressait d'annoncer aux quatre parties du monde, et que le commerce s'honorait d'exporter, comme marchandise de première nécessité.

Vous avez lu sans doute, Madame, dans mylord Bolimbrocke, que du temps de Colbert les folies et les frivolités du luxe français coûtaient à l'Angleterre cinq à six cents mille livres sterlings par an, c'est-à-dire, plus de onze millions de notre monnaie actuelle, et aux autres nations à proportion (*). Qu'on juge de la consommation de tels objets, chez un peuple qui en était aussi avide, par la quantité de celle que les peuples voisins en absorbaient. Jamais aussi les mœurs ne furent aussi dépravées qu'à la suite de ce règne

(*) On ne peut assez déplorer, en voyant ce tableau, l'empire de la mode, qui alors exagérait le mérite de nos colifichets, comme elle outre aujourd'hui celui des marchandises de l'anglais qu'on se plaît à prendre chez ce peuple, malgré la conviction que chez nous la matière et la confection sont égales aux leurs, et tandis que, réellement patriote, il n'achète que le moins possible de nous.

rayonnant de gloire, mais désastreux pour les Français, et qui a préparé l'indigence royale de 1790. Pour les peindre d'un seul trait, il suffira de dire que la fin de ce règne vit naître celui du régent, le seul peut-être auquel on ne puisse en comparer aucun, et qui réunit à la fois, aux cruautés près, et les goûts de Lesbos et les infamies de Sybaris, et les prodigalités de Lucullus, et les horreurs de Caprée.

Ne bornant point son influence à son propre tourbillon, cet astre impur exerçait, sur tous les ordres, son pouvoir d'attraction et ses malignes influences. On vit alors, chose inouie ! presque érigés en titre d'office, de bas valets rougis de la pourpre romaine, appelés messeigneurs, et se qualifiant d'*amis du prince*, s'occuper exclusivement de recherches pour ses plaisirs, et immoler au milieu des familles éplorées, les victimes les plus pures à son insatiable convoitise. Alors naquit la société des *roués*, expression aussi affreuse dans sa véritable étymologie que dans son application moderne : alors aussi nulle famille, noble, plébéïenne, indigente même, ne fut à l'abri de la débauche inquisitoriale. Les parens tremblaient en voyant se développer, dans le sein de leur obscure retraite, une jeune beauté, l'espoir secret de leurs vieux ans ; et la rose,

en effet, avant même d'être épanouie, était bientôt moissonnée par ces agiles courtiers du crime. Enfin on arriva à ce terme d'impudeur, que des parcs furent destinés aux plaisirs nocturnes des rois, comme il y en avait le jour pour leurs jeux guerriers, et l'on trouva des courtisans assez vils pour les peupler, d'autres assez lâches pour unir leur sort à celles que le rapt ou la séduction avait condamnées à ces ignobles retraites, et que le dégoût de la possession en avait chassées. Disons tout, on vit des femmes assez dégradées, assez dégénérées de la dignité de leur sexe pour briguer l'avilissant honneur d'y être admises. Tout tremblait autour de la demeure des rois, quand le malheureux et dernier rejeton de cette illustre famille donnait seul l'exemple des bonnes mœurs, et seul peut-être aussi, jugeant d'après son cœur, ne croyait pas à cette corruption générale.

Ne donnons point, Madame, une autre cause à l'ouragan politique qui vient de changer la face de la France, et excusons alors les villes, les campagnes dans lesquelles les rois transportaient les orageux séjours de leurs courtisans désœuvrés, d'avoir les premières secoué un joug devenu insupportable, et d'avoir oublié des bienfaits superbes ou déshonorans.

Mais quand une cour insolente et dépravée n'étale plus son luxe pervertisseur, et ses modes corruptrices; quand la foi du mariage est respectée par le chef suprême de l'état, et la pudeur révérée par tout ce qui l'entoure; quand il s'honore des mœurs spartiates, comment une honorable révolution ne s'opère-t-elle pas dans les nôtres? Plus sages que vous, cette fois, Mesdames, les hommes offrent l'exemple d'un vêtement simple, d'un extérieur décent. Occupés des grands évènemens qui viennent de se passer sous leurs yeux, et des hauts intérêts que l'univers agite, ils laissent aux enfans les hochets de la mode, et le peuple le plus frivole de la terre est devenu penseur et politique : peut-être même, extrême dans son impulsion, s'occupe-t-il trop peu maintenant d'un sexe qui le captivait trop; mais n'en accusez que ce sexe charmant qui, outrant tout, et franchissant les bornes de la pudeur en croyant atteindre celles du goût, a mis entre lui, et des hommes devenus moralistes, une immense ligne de démarcation. Daphné fuit et irrite l'amour d'Apollon; mais se laisse-t-elle atteindre? au défaut des voiles qu'elle devrait opposer à ses mains injurieuses, le ciel vengeur oppose une écorce impénétrable... Revenez, peuple aimant et aimable,

à des mœurs plus gauloises. Descendans des Bayard, des Joinvilles, des Malherbe, aimez la gloire, les combats et les lettres, aimez aussi les femmes : elles sont le complément du bonheur... Femmes ! aimez les hommes... mais fixez votre choix honorable (*). Aimez ensemble la vertu, sans laquelle il n'est point de félicité durable, et montrez encore à l'univers, qui vous contemple, ce peuple de héros, galant, invincible et fortuné, chez lequel tous les peuples venaient puiser des leçons de goût, de sensibilité, de bonheur.

Pardonnez, Madame, si, entraîné par mes vœux pour une nation à laquelle je suis fier d'appartenir, et dont les défauts ne me cachent point les sublimes qualités, j'ai oublié que je vous écrivais pour former des souhaits dont l'exécution serait si facile ! . . . J'ai dit que les modes avaient fané les cœurs, émoussé la sensibilité, flétri les âmes, désuni les familles, corrompu les mœurs ; une esquisse rapide des *ex voto* du temple d'Esculape va vous prouver leur funeste influence sur la santé.

M. S. U.

(*) Et felice quella fanciulla, la quale amando uno solo, mai avra suo petto vacuo d'amoroso pensiero !

Hécatonph. Cont. l'Art d'aimer d'Albert. p. 40, éd. 1598.

LETTRE CINQUIÈME.

DE L'INFLUENCE DE LA MODE SUR LES MOEURS, ET DES MOEUS SUR LA SANTÉ. — DU LUXE NATIONAL.

POUR vous prouver l'ascendant des mœurs sur la santé des femmes, je ne parcourrai point, Madame, les tableaux pathologiques des peuples anciens, trop loin de nous maintenant, pour pouvoir invoquer avec certitude leur témoignage. Je ne puis citer, avec quelque confiance, que les ouvrages des médecins qui se sont spécialement occupés de prouver les dangers de l'immoralité. Cependant il s'offre quelque raison de conclure de la mollesse des vêtemens à celle des mœurs, et de celle-ci à l'influence sur la mauvaise santé, quand nous voyons David, entouré d'un luxe royal et de femmes perdues, frappé d'un mal honteux, qu'attestent ses hymnes impérissables; quand Antiochus expire dans des tourmens affreux, au milieu des délices du pouvoir, de la fortune et de la volupté; quand Martial, Juvénal, Perse reprochent à des femmes, convaincues de galanterie, la perte d'un œil, de leurs derniers cheveux, l'ébranlement de leurs

dents, une toux pulmonique, une haleine cadavéreuse et la maigreur de leurs formes. C'est ce que vous présente, à livre ouvert, la lecture de leurs ouvrages; mais pour ne point condamner si légèrement un sexe que tant d'aimables qualités doivent garantir de la sévérité de ses juges, consultez, Madame, les maîtres de l'art. Hippocrate, qu'il est plus commun de citer que de lire, a répandu dans ses écrits des préceptes d'Hygienne sur la tempérance, relativement aux femmes, au sommeil, au travail, à la nourriture, à la boisson, aux vêtemens, aux bains. Ces maximes sont d'une simplicité si précieuse, qu'on peut y rapporter les mille et un traités de médecine éclos depuis cet homme immortel. On demandait à Boerhaave quelles étaient les causes de plusieurs maladies ignorées des anciens, il répondit: *Coquos numera*. Consultez les archives de notre monarchie, vous verrez nos princes et leurs femmes mourir jeunes, la plupart victimes de leurs mœurs. Mais sans remonter même si haut, les observations modernes ne nous dédommagent que trop du silence des anciens. Nous avons renoncé à la gymnastique, qui chez eux prévenait beaucoup d'indispositions, nous avons interverti l'ordre de la nature et la nuit prend la place du jour. Dix bras sont

employés au service d'*un ventre ;* vingt mets, étonnés de se trouver réunis, arrivent des deux hémisphères pour s'y engouffrer. Les raretés de l'Océan, le poisson de la Méditerranée, le sanglier d'Afrique, le mouton des Ardennes, le pâté de Chartres, l'oiseau du Phase, le bœuf indigène, l'ortolan voyageur, la truffe du Périgord, la pêche de Perse, l'orange de Malte, l'olive de Provence, l'ananas d'Amérique, la figue de Sicile, les vins de la Romanée, d'Aï, du Cap et de Tockai, le café parfumé d'Arabie, la liqueur de Zara et la mortelle eau-de-vie de la Montagne Noire, gorgent le malheureux convive qui, la tête pesante et le corps chancelant, sort d'un air raréfié par la chaleur, pour rentrer, d'un pas mal affermi, dans un salon moins échauffé. Bientôt l'estomac, tiraillé par l'impression du froid, lui accuse ses excès. La lave bouillonne dans ce volcan enflammé, des vapeurs annoncent une prochaine éruption ; le médecin, convive plus discret, est appelé, et que faire autre chose que de jeter de l'eau sur l'incendie ? Le thé léger coule à grands flots, et Lucullus digère par indigestion... Mais à peine l'indisposition est dissipée qu'on parle d'un bal : l'épouse du convalescent, et qui fut complice de son dîné, sent bien quelques secrets reproches aussi de son estomac ;

estomac; mais sourde à ses avis, l'ardeur du plaisir l'emporte : le moyen de résister à un bal ! Il fait froid, mais on a une mante nouvelle et d'un goût *merveilleux;* il neige, mais la voiture est là; l'enfant nouveau-né réclame le sein nourricier, mais le bal va s'ouvrir; on oublie l'époux malade, les poisons du dîné, le froid de la saison, les cris de l'enfant; on entraîne seulement l'amant adoré : on arrive, on danse, et une walse délicieuse précipite la jeune insensée des bras du plaisir dans les bras de la mort.

Et ne croyez pas que, jeune et sans expérience, je charge le tableau ou cite des faits inconnus; de trop véridiques observations viennent à mon appui, et pour ne pas les entasser, je ne rapporterai que ces touchantes exhortations du patriarche de la médecine parisienne, le docteur Désessartz, publiées en l'an six et restées sans succès, malgré leur accent paternel et à la honte des mœurs. Mon seul regret est de les abréger.

« Par quel fatal prestige les femmes, celles » surtout qui prétendent à un empire égal sur » l'un et l'autre sexe, ont-elles conspiré, avec » l'atmosphère, la ruine de leurs appas et la » perte de leur santé, en foulant aux pieds » toutes les lois de la prudence, en bravant

» les impressions du froid, en affectant une » force que leur organisation et leur éduca- » tion ne comportent pas; en un mot, en » bannissant de leur toilette presque tous les » vêtemens dont la raison aurait dû les cou- » vrir!... Ainsi presque nues, exposées au » gré des vents, portées sur des chars décou- » verts, elles se rendent dans de vastes jar- » dins où elles restent, jusqu'à ce que les té- » nèbres les dérobent aux regards, et de là » se rassemblent dans des salles de spectacle, » dans des appartemens où l'air est surchargé » d'évaporations, de miasmes, dont le danger » n'est plus un problême pour personne, où » elles éprouvent une chaleur de plus de vingt » degrés au-dessus de celle de l'air qu'elles » viennent de quitter, où les unes se livrent à » des danses d'autant plus vives et plus répé- » tées que le froid les saisit dans le repos... Au » milieu de ces désordres la nuit s'avance; il » faut regagner sa demeure... le froid plus vif » en ce moment crispe la surface du corps » dont les pores sont ouverts; il serre la poi- » trine et trouble ainsi deux fonctions bien » importantes, la respiration et la transpira- » tion... Quelles précautions la prudence a- » t-elle fait prendre?.... Un simple voile de » mousseline est jeté sur les épaules et ramené » sur la poitrine, etc. »

Dans un autre ouvrage, donné en l'an huit, et que je voudrais plutôt vous copier entièrement qu'extraire, mais dont je garde précieusement, Madame, un exemplaire pour Mesdemoiselles vos filles, le Nestor de la médecine dit, après avoir peint les précautions ménagées par la nature pour mettre les animaux à l'abri de l'invasion du froid des hivers : « Pardonnez, vous qui n'êtes pas moins ses » enfans, qui avez été créées soumises aux » mêmes lois, aux mêmes besoins, pour le » maintien de votre santé, si je vous rappelle » à leur école, et vous reproduis des vérités » si contraire à ce qui semble aujourd'hui vos » délices, vos suprêmes jouissances. Eh ! com- » ment, dévoué par état et par goût à votre » conservation, pourrais-je garder le silence » sur les maux que multiplie chaque jour, sous » nos yeux, un prestige incompréhensible en- » core, malgré la durée de son empire ? com- » ment pourrais-je effacer de ma mémoire » cette jeune personne qui, brillant de toutes » les grâces et de la force de la jeunesse, jouis- » sant à six heures du soir de la plus belle » santé, est entraînée, sous le costume de la » presque nudité, dans ces fêtes que l'on pour- » rait, avec raison, comparer aux Saturnales » des Romains, et rentre à onze heures, sai-

» sie de froid, la gorge sèche, la poitrine op-
» pressée, déchirée par une toux violente et
» perdant bientôt la raison, en proie au feu
» dévorant de la fièvre, ne recevant de notre
» art qu'elle implore, de légers soulagemens,
» que pour expier, dans les longues souffrances
» de la phtisie et dans une fin prématurée, la
» crainte de paraître ridicule? Pourrais-je ne
» pas entendre encore les regrets et les plain-
» tes amères de cette mère imprudente qui,
» oubliant tout, jusqu'à son enfant, que les
» persécutions d'une perfide amie arrachent
» de son sein, se dépouille des vêtemens qui
» conservaient son lait, découvre le réservoir
» délicat que la nature et la tendresse mater-
» nelle se plaisaient à remplir, expose ses
» bras, tout son corps aux injures de l'air, et
» se rend à l'une de ces promenades, plus cé-
» lèbres encore par les maux qu'on y trouve
» que par les prétendus plaisirs qu'on y goûte.
» A peine arrivée, un vent froid s'élève, ses
» membres frissonnent, sa poitrine se serre;
» la suffocation qui la menace lui permet à
» peine d'être transportée dans sa maison, où
» la fièvre et le délire l'attendent et ne cèdent
» qu'avec lenteur aux efforts de la médecine.
» Plus de lait pour l'enfant; c'est à la place
» de cette liqueur douce, un amas d'humeurs

» croupissantes et corrompues qui ne se font » jour au dehors que par des douleurs inouies » et toujours croissantes. Son enfant qui lui » tend les bras, en repoussant toute autre » nourriture, semble lui reprocher le mépris » de tous ses devoirs, et le sacrifice qu'elle a » fait de son fils à l'ambition, j'ai presque dit » insensée, d'être placée un instant sur la » liste des femmes à la mode. »

On regrette de s'arrêter dans une pareille citation, comme on s'effraie en la faisant; mais oserais-je me flatter d'opérer quelque changement dans les mœurs suicides des femmes, quand l'oracle médical de nos jours, dont la vieillesse expérimentée s'honore de leur dicter de tels avis, n'est pas mieux entendu? Attendent-elles qu'un hiver désastreux, et semblable au dernier (*), moissonne, à chaque porte, des victimes pour justifier mes effrayans pronostics (**)? Ah! que plutôt ce

(*) Buen alçado pone en su seno
Quien sa castiga en mal ageno.

Proverbe espagnol.

(**) (Celui de l'an X.) Trop d'exemples malheureusement s'offrent en preuve de ce que j'avance, et je n'ai que le triste embarras du choix. Ici, je vois une madame Ch. de Noailles, morte à dix-neuf ans, en sortant d'un bal, après quinze jours de couches, laissant un jeune époux inconsolable, et une illustre famille sans rejeton; là, c'est une mademoiselle de la Ch . . .,

monument de mon zèle reste inconnu et ma mémoire oubliée chez les hommes, que d'acquérir à ce prix une aussi funeste célébrité, ou que, reconnaissant enfin leur fatale erreur, les femmes abjurent ce luxe à la fois destructeur des fortunes et de la santé.

mourant au moment où un nœud cher et sacré allait l'unir à un amant adoré.

Dans le même temps, Mademoiselle de Juigné, âgée de dix-huit ans, et Mademoiselle Chaptal, âgée de seize, enlevées à la tendresse de parens éplorés.

Plus loin, la princesse russe, Tufaikin, âgée de dix-sept ans, meurt à Saint-Pétersbourg, de l'épidémie des modes françaises, et pour avoir offert ses jeunes charmes à l'inclémence de la saison, sous le costume qui dépeuplera Paris de jeunes femmes, si la réflexion et l'exemple ne les corrigent pas.

Enfin je lis avec effroi cette épitaphe sentimentale, inscrite par la douleur, dans le cimetière des Quatre Sections, rue de Vaugirard, à la barrière de Sèvre, sur un marbre religieux :

1er nivôse an XI, 6 hes du matin, 22 Xbre 1802.

LOUISE LE FEBVRE,

Agée de 23 ans,

Victime de la mode meurtrière.

Vertu, grâces, beauté, modestie, âme bonne
Et sensible la firent estimer et chérir.

* * *

Repose en paix, ô ma Louise,
Six ans de bonheur . . . . . comme un éclair
Se sont écoulés !
Morte à tous les yeux,
Tu vivras dans mon cœur.

S . . . . . s

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

Dieu me garde que, zélateur indiscret, je veuille, en proscrivant le luxe, porter à l'arche sainte une main profane, au luxe public atteinte ou envie. Ce luxe est nécessaire, il soutient les états, retrempe leurs ressorts, et inspire de grandes choses. On a peut-être trop vanté tour à tour et trop censuré le luxe.

Ses panégyristes ont dit qu'il activait le commerce; mais la Suisse est commerçante, et n'est point soumise à l'empire du luxe; qu'il était l'ami des sciences, des beaux-arts, et les sciences étaient avilies à Sybaris, inconnues en Perse, proscrites chez les Turcs, séjours du luxe le plus outré; qu'il adoucissait les mœurs, mais le luxe domine au Japon, et le Japonais est féroce; qu'il contribuait à la population, et Rome, dans le beau siècle d'Auguste, était, dit Tite-Live, plus de moitié moins peuplée que lorsqu'elle était divisée en petites républiques guerrières; qu'il enrichissait les états, et le Portugal, si riche de son sol, de son commerce, de ses colonies, de ses mines du Brésil, et si orgueilleusement luxueux, est réellement moins riche que la Hollande, qui dispute son habitation à la mer, et offre encore des mœurs simples et frugales; qu'il facilitait la circulation des espèces, et la France, à qui l'on ne contestera pas les honneurs du

luxe, voit son argent arriver des départemens à Paris, mais non refluer de même de la capitale aux départemens.

Ils ont dit qu'il augmente la puissance des nations, et le bonheur des particuliers. On leur opposera les Perses de Cyrus, modestes alors et vainqueurs des Assyriens corrompus, puis riches et vaincus à leur tour par les pauvres Macédoniens. Quant au bonheur privé, on peut leur objecter celui dont jouissent les Suisses, les Génevois, les Romains, les Savoyards, que certes on n'accusera pas de luxe, et la misère du peuple polonais, dont les grands se montrent si magnifiques.

Les censeurs outré du luxe se sont également trompés. Ils ont dit que le luxe entraînait l'extrême inégalité des fortunes ; mais en Angleterre il y a du luxe ; les lords sont très-riches et le peuple n'est pas pauvre. Je citerai le même pays pour exemple, contre ceux qui prétendent que le luxe nuit à la population. Quant à ceux qui croient qu'il amollit le courage, qu'ils nous disent si sous Sylla, sous Lucullus, sous César, le luxe prodigieux alors de leurs armées, les empêcha de vaincre, et si les soldats français victorieux sous Luxembourg, Villars et de Saxe, dont le luxe habitait les tentes, se battirent sans coura-

ge (*). On reproche enfin au luxe de nuire aux arts utiles pour protéger ceux d'agrément, et surtout à l'agriculture, en appelant la population dans les villes, cependant la Lombardie et la Flandre sont remplies de luxe et de belles villes ; le laboureur y est aisé, la campagne peuplée et bien cultivée, tandis qu'en Espagne, riche sans doute, mais montrant peu de luxe, l'agriculture est négligée, et la campagne déserte.

On nous cite éternellement Athènes qui, dit-on, a perdu son rang et ses vertus après la guerre du Péloponèse, époque de l'arrivée de son luxe et de ses richesses... Je crois voir une cause bien plus réelle de la décadence de cette république, dans l'accroissement du pouvoir populaire et l'avilissement du sénat. C'est en abaissant l'aréopage et non en élevant des statues, que Périclès a perdu sa patrie ; la puissance législative et le pouvoir exécutif confondus entre les mains d'une multitude aveugle, ont fini par tout désorganiser ; et c'est ainsi que la France s'est trouvée il y a peu de temps sur le penchant de sa ruine.

Mais il est un luxe national qui honore les

(*) C'est une vérité à présent bien reconnue en France qu'il faut y diriger le luxe et non le réprimer.

Mélanges d'une gr. Biblioth. p. 290, t. 3.

empires qu'il enrichit. C'est lui qui élève des monumens, anime la toile, fait respirer le marbre, et confie à l'airain les traits des hommes illustres qui ont éclairé ou défendu l'état. Heureuse la nation dont le chef, enthousiaste du beau, s'entoure des modèles de la sublime antiquité; il éteindra les discordes, arrêtera le cours des proscriptions, enchaînera à son char triomphant les nations vaincues, réunira l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, l'Antinoüs du Capitole, la Diane de Versailles, le Laocoon de Rome, le Quadrige de Venise, la Callipiga de Naples à qui il a fallu tant de chances et de siècles pour se trouver ensemble ! ! et quand sa générosité alimente les talens, récompense les artistes, il saura retrouver dans le séjour de l'étranger curieux, affluant à son Musée, l'intérêt de l'impôt qu'il a consenti de payer aux arts. Mais cessant de me justifier à cet égard, je crois, Madame, devoir continuer de vous prouver que le luxe particulier est aussi dangereux à la fortune, aux mœurs, à la santé, que le luxe public est favorable à l'émulation nationale.

M. S. U.

LETTRE SIXIÈME.

DU LUXE PRIVÉ. — DE LA WALSE.

JAMAIS peut-être l'élégance et la commodité ne se sont mieux réunies, pour choisir le costume des femmes, qu'aujourd'hui; il ne resterait qu'un vœu à faire, ce serait que la décence eût été appelée à ce conseil. Ce tribunal eût été celui des Grâces; et qu'on ne croie pas, Madame, que j'appelle ici décence :

« Cette farouche et triste austérité
» Qui fait fuir les amours, et même la beauté. »

Non, c'est celle qui, en donnant aux formes tout leur avantage, en dessine les contours sans les dévoiler, et indique les attraits pour les faire désirer davantage; celle enfin qui, sœur de la santé, amie sincère de la beauté, sait qu'elle est fraîche et passagère comme la fleur des champs, et se complaît à l'abriter pour en conserver l'éclat. Dites-moi, Madame, si pourtant les femmes disent, même à leur médecin, le secret de leur sexe, dites-moi : pensez-vous que l'amant le plus épris, et qui se montre le plus extasié des ravissantes nudités de sa belle amie, sera aussi assidu près d'elle, quand une

phtisie pulmonaire viendra décolorer ce teint si frais, amaigrir ce col d'Hérigone ou d'Hébé, flétrir ces bras arrondis, cette main si bien faite pour agiter les hochets de la folie, ou porter le sceptre de la beauté? Non, non.

« Amour est mort, le pauvre compagnon
» Fut enterré sur les bords du Lignon.

Et depuis ce temps on ne fête que les femmes fraîches et jolies, et seulement aussi longtemps qu'elles le sont.... On vante l'amour.... l'amour n'est plus que le délire des sens; guerrier féroce, il attaque avec impétuosité, déchire sa proie, et la dédaigne quand elle ne résiste plus.... et vous sacrifieriez votre santé, votre vie à ce tyran égoïste? Peut-être me direz-vous, Madame, il est encore quelques hommes délicats, à l'affection desquels le malheur et la maladie sont un titre de plus, et mes filles doivent obéir à la mode, sous peine de sembler faire l'épigramme de leur siècle. D'ailleurs, elles ont une telle santé, qu'il faudrait une grande commotion pour la déranger.... Oui, sans doute, Madame, pour l'honneur des hommes, il en est encore dont le cœur, préservé de la contagion générale, voit dans leur épouse une douce compagne, et s'associe, en la prenant, à toutes les desti-

nées de sa vie ; mais si égarée dans votre choix, il tombait sur un homme plus épris des attraits que du cœur de sa femme, la laisserez-vous sacrifier sa santé, son bonheur à la mode du jour, sa félicité domestique à l'opinion de sa ridicule société ? cette même force de santé qui vous rassure tant, est un motif de plus pour craindre. Energique dans de tels individus, la nature, qui n'est jamais impunément contrariée, luttera, avec tout l'appareil de ses forces, contre la mode oppressive, et il n'en résultera qu'un combat plus long et plus douloureux, jusqu'au moment qui vous enlevera pour toujours l'objet de votre affection. Mais je vais plus loin, et c'est ici surtout, Madame, que je m'applaudis de ne point donner des leçons directes aux innocens et doux êtres sur lesquels reposent incertains encore mes sentimens, et que votre cœur chérit avec une égale tendresse. Apprenez-moi par quel secret attrait, des femmes décemment élevées, aiment à se produire ainsi nues ? Sont-ce des athlètes, dans l'arène, qui en appellent d'autres ? Qui provoquent-elles, en champ clos, avec ces yeux enflammés, et cet appareil plus séduisant que la nudité ? Et si leur voix ne défie personne, pourquoi paraître ainsi préparées au combat, et irriter des dé-

sirs que leur sagesse se refuse à satisfaire ? Savent-elles à quels dangers peut les conduire une telle coquetterie, à quels excès un homme peut se porter, enflammé par un tel spectacle ?.... Mais un jour une chaîne fortunée doit unir leurs destins à ceux d'un époux amoureux. Je les vois s'avancer au banquet nuptial ! Sur le passage du couple charmant se presse la multitude, qui ne voit, n'admire que la jeune vierge embarrassée de ses charmes, et plus belle encore de son embarras. Le rustre même, à l'aspect de ces appas si magnifiquement déshabillés, admire aussi, puis sourit de pitié en voyant une rose ainsi dépouillée de son feuillage. Cependant le dîner s'avance, et l'objet de la fête servant de prétexte aux fades plaisanteries qui sont passées en compte pour de l'esprit, on toste aux époux, à leurs prochains rejetons ; le vin égaye les têtes, et fait éclore la chanson dissonante ; le violon fait une utile diversion. On a relégué l'antique menuet et la ronde naïve, remplacés par la savante contre-danse. La walse impétueuse, la walse que proscrivent Saint-Preux et Werther (*), casuistes non suspects ici, annoncée par le fifre éclatant, s'empare du salon. Un

(*) *Passions du jeune Werther.* L'œuvre le plus sentimentalement dangereux que je connaisse, p. 17 et 37.

bras nerveux enlace la taille souple et légère de la jeune épousée. Le lierre ne s'attache pas de plus près à l'ormeau.... Les regards confondus, absorbés l'un dans l'autre; genou contre genou, les mains entrelacées, corps à corps, j'ai presque dit bouche à bouche, ils décrivent, en délirant, des cercles multipliés. Eh ! dites-moi, Madame, que donnera ce soir à son amant, à son époux, cette fille ingénue, que n'aura pas dévoré l'œil avide de son danseur ? Qu'aura-t-elle, dans le plus intime abandon, de plus à montrer que ces formes ravissantes qu'à pressées une insolente main ? J'en atteste, et cette sueur amoureuse, et cette bouche balbutiante, et ce sein agité par des battemens de cœur qui ne sont pas tous pour l'hyménée; voyez-la, Madame, éperdue, sans mouvement, sans voix, la poitrine pantelante, et décidez si c'est d'une lutte ou d'une danse qu'une femme sort ainsi épuisée.

Chez les anciens, que j'aime à citer, quand il s'agit de mœurs, la pudeur était si respectée, que Vénus même portait une ceinture. Cette fiction ingénieuse d'Homère prouve quel prix ils attachaient à des appas cachés. C'est alors que cette ceinture recelait les ris, les

jeux (*), et toutes ces aimables allégories que lui a prêtées la magie poétique. Cette mode passagère est une de celles que le goût eût dû perpétuer en France, et qui s'allie à la fois avec les principes de l'hygiène et ceux de la coquetterie. La défense de la porter fut, chez les anciens, une marque d'ignominie, et nous avons un arrêt du parlement, de 1420, qui défend aux femmes *folles de leur corps* la robe à collet renversé, la queue, les boutonnières et la ceinture dorée. *Solvere zonam* était une heureuse

(*) Winckelman a fait sur le ceste ou la ceinture de Vénus l'importante observation suivante : « Vénus drappée est tou-» jours représentée sur le marbre avec deux ceintures, don-» la seconde est placée au-dessous du pubis ; elle se voit ainsi » placée à la Venus, à tête d'après nature, qui est à côté de » Mars au Capitole, et à la belle Vénus qui était autrefois » au palais *Spada*. Cette ceinture inférieure est propre à cette » déesse seule, et c'est celle que les poètes appellent particu-» lièrement la *ceinture de Vénus*.

Hist. de l'Art.t. 1, *p.* 337.

Cette heureuse idée d'une jeune vierge prête à subir le joug de l'hyménée, et ayant cette exubérance de santé, ce délicieux tourment du printemps de l'âge, dans lequel, comme l'a si heureusement dit le Chantre des grâces et de la volupté, mon ami *Luce de Lancival*, (Achille à Scyros.)

« La pudeur de l'hymen implore le secours. »

Cette précieuse ignorance de soi-même et de ses besoins nouveaux, cette bandelette sacrée qui seule ferme le sanctuaire de l'amour, et que doit rompre un amant fortuné en immolant la victime ; tout cela est exprimé dans une charmante figure grande comme nature, conçue et exécutée par M. Masson, et que cet artiste, accessible comme le vrai talent, permet de voir en son atelier, près de la terrasse des Feuillans.

expression

expression pour peindre la jeune épouse, ou l'amante éperdue d'amour et de désirs, qui n'avaient plus rien à refuser à leur ami. Chez les hommes, la même expression peignait la mollesse et l'oubli de toute décence. Sylla reprochait à César d'avoir paru en public, *solutâ zonâ*. L'usage de la ceinture est passé de mode aussi pour les hommes qui doivent la regretter, parce qu'elle offrait un point d'appui pour tous les exercices du corps, et prévenait beaucoup d'accidens. Si cet usage revenait, et que les hommes y joignissent celui de la fraise au lieu de col, et celui du pantalon (*), pour éviter les jarretières, ils auraient dans l'habit français le vêtement à la fois le plus décent, le plus commode et le plus salubre. Il est bien préférable à celui des Orientaux, froid en hiver, pesant en été, et qui n'a d'imposant qu'une incommode draperie qui demande du soin pour lui donner des plis heureux, tandis que le nôtre n'exige aucun art pour le mettre, aucune précaution pour le porter, et annonce enfin l'insouciance philosophique que doit avoir sur cet article tout homme qui sent la dignité de ce titre. En un mot, la femme doit chercher à plaire pour être aimée : à

(*) Les loupes, surtout, doivent naissance aux congestions lymphatiques causées par les ligatures.

l'homme, il peut suffire d'aimer pour l'être, sans donner à ce sentiment, qui ne doit que le distraire, l'importance qu'y mettent les femmes, pour qui c'est la première affaire de la vie ; et si c'est à leur toilette que les femmes peuvent chercher le moyen de plaire, l'homme doit les trouver uniquement dans ses qualités morales.

Mais revenons cependant à elles, et veillons à leur santé, puisqu'elles dédaignent de s'en occuper elles-mêmes. Je proscrivais la robe longue des Orientaux pour les hommes, eh bien, il serait à désirer que les femmes consentissent à s'en couvrir l'hiver par dessus leurs robes étroites et légères, ou que du moins elles adoptassent ou le shaal de laine, l'antique *chlamys* grecque, ou au moins la pelisse polonaise à la sortie du bal (*). Mais, fatal effet de la prévention ! cet usage serait bon, il serait même séyant, qu'il ne sera pas adopté, s'il n'est pas inscrit sur la liste de ceux que consacre le *Journal des Modes*, ce code de la

(*) Si les femmes consentaient, en gardant leur costume, seulement à porter des manches de tricot de soie, dont la couleur pourrait même imiter la peau, à jeter un mouchoir arrondi sur leur gorge, dont les contours voilés ne seraient que plus désirés ; elles auraient alors une mise plus piquante, plus chaste et plus salubre ; et pour une aussi légère réforme, peut-on balancer entre la santé et la maladie !

frivolité, périodiquement éphémère, dont aucun peuple ne donna l'exemple (*), bagatelle d'un type vraiment français, et qui offrit ses premières fleurs au milieu de l'inclémence des premiers orages politiques. En vain la santé le demande, eh ! qu'est-ce que la santé en comparaison de la mode et du désir de plaire? La santé :

C'est bon pour les goujats.

Et bien sûrement nos belles ne seront pas accusées d'avoir ces goûts abjets ; oui, si la mode meurtrière l'a décidé, elles chargeront plutôt d'un or indigent, ces gazes ridicules, dont le nom semble avoir été emprunté des fluides aériens, que compose et décompose à son gré la chimie du jour (**), qu'elles n'auront le bon esprit d'opposer à la rigueur du froid, l'impénétrable rempart d'une fourure magnifique, dont les replis ondoyans vaudraient bien la mesquinerie de leurs shaals (***) aussi légers qu'étroits.... Elles en conviennent elles-

(*) On ne peut que rendre hommage au ton à la fois et galant et léger, et critique et décent de l'estimable auteur de cette aimable production. (M. de la Mésangère)

(**) *Gaz*, en allemand, signifie esprit, air.

(***) Rendons pourtant justice au shaal ; il drape élégamment dans l'été ; il est *délicieux* surtout dans la danse qui porte son nom, et qui vient d'être renouvelée des grecs par la belle comtesse Hamilton. (Voyez la charmante description de cette danse dans Valerie, t. 1, p. 101.)

mêmes, et timides esclaves de la mode, elles n'osent secouer son joug et braver ses dangers. Parais enfin, ô toi qu'attend depuis si long-temps le dieu de la santé, pour unir sa voix à la tienne, et décider une réforme devenue nécessaire; parais, ô jeune beauté! qui, riche des dons de la nature, dédaignes les secours de l'art, ou ne lèves d'impôts sur ce vil tributaire, que pour prouver ton indépendance; viens, ô la plus belle, la plus sage des belles, enseigner à tes contemporaines que pour te ressembler, il faut, comme toi, consulter le cours du soleil pour veiller ou dormir, et celui des saisons pour varier ses vêtemens; ajoute l'exemple à la leçon, et laisse voir aux incrédules la fraîcheur de ton coloris et la pureté de tes formes.... Mais non.... Et ce qui prouve l'irrésistibile ascendant de la mode sur les femmes, c'est que, fût-elle même désavantageuse à leur genre d'attraits, elles n'auront pas le courage de la rejeter, ou au moins de la modifier à l'air de leur visage. Malheur au siècle dans lequel le luxe privé a fait un tel progrès (*), qu'il est préféré à la fortune vérita-

(*) Je n'ai pas voulu envisager le luxe privé sous son aspect peut-être le plus désavantageux, celui de sa séduction des mœurs, parce qu'il m'a paru injurieux aux femmes que je veux corriger et non avilir.

ble, au bonheur réel, à la beauté, et surtout au don inappréciable de la santé.

Mais si Buchan a dit : les rhumes tuent plus de monde que la peste, il a dit aussi : « C'est » moins dans nos habits qu'il faut chercher la » cause des accidens auxquels on est si exposé, » au renouvellement des saisons, que dans » notre conduite toujours mal entendue, de » diriger, soit la chaleur, soit la fraîcheur. » Or, si cet axiome est vrai, il est donc encore quelques moyens, indépendans des vêtemens, de sauver les femmes du suicide épidémique qui agite leurs têtes et corrompt leur raison ; employons donc cette dernière ressource, et puisque le torrent de la mode (*) est encore insurmontable, jetant une planche aux malheureuses naufragées, essayons d'offrir, à celles que son courant entraîne, les moyens de lutter, avec quelque avantage, contre les flots, jusqu'à ce que, ramenées au rivage, et converties par l'âge et l'experience, elles consentent à renoncer (**) entièrement à des usages aussi contraires à la santé qu'aux mœurs.

M. S. U.

(*) Sed remeare gradum. . . . .
Hic opus, hic labor est. . . . VIRG. *Æneid.*

(**) Ipse aries nunc vellera siccat.

VÉNUS *dite de Médicis.*

LETTRE SEPTIÈME.

DU BAIN, RELATIVEMENT A LA SANTÉ. — DE SON USAGE CHEZ LES HÉBREUX ET LES GRECS.

L'USAGE récemment introduit chez les femmes, et surtout chez les Françaises, de recourir aux bienfaits du bain, semblerait, Madame, prouver l'inutilité de notre correspondance, et j'y aurais renoncé, si elle n'offrait d'autre but que de les encourager à le continuer ; mais j'ai pensé que la nécessité des bains n'était pas assez reconnue, qu'elle a ses détracteurs encore, et qu'il fallait démontrer à un sexe, dont

les intérêts aiment à s'associer aux plaisirs, que l'importance de cet usage est plus grave qu'il ne le croit, que les femmes renoncent à des voluptés inconnues, en ne l'érigeant pas en un culte habituel et religieux, et que c'est surtout quand, abjurant leurs mœurs gauloises, elles aiment à se parer de leurs seuls attraits, qu'il est nécessaire à leur santé de corriger, par le bain, l'effet de l'inconstance des saisons; et de s'aguerrir par lui à en braver les rigueurs.

Vous donc qui, parées des grâces du jeune âge, aimez à les produire au grand jour; qui, belles et nues comme la vérité, désirez conserver intactes la fraîcheur et la pureté de vos contours, folâtres compagnes d'Hébé, agréez mes leçons... Et vous aussi, douairières des amours, qui déjà vous plaignez des insultes du temps, ne fermez point l'oreille à mes conseils réparateurs. Vous toutes, ô belles Callipiges! si vous ne dédaignez pas mes avis, c'est par le plaisir seul du bain que je veux effacer chez vous les traces de l'âge et du plaisir . . . Laissant reposer pour vous sa faux infatigable, le temps oubliera quelques momens ses victimes, et c'est beaucoup avec un exacteur aussi impitoyable, que de gagner quelques momens! Vénus, en naissant du sein des ondes, vous assigna votre domaine; c'est du milieu

des eaux que s'élève le trône de la beauté, et je viens vous rendre vos droits.

Plus sévère, sans doute, le dieu de la médecine devrait, au nom de votre gloire et de votre santé, voiler ces belles formes; mais puisque, sous l'empire de la mode, votre unique parure est de n'en plus avoir, ah ! du moins prenez, avec les costumes antiques, les mœurs des anciens peuples. Cherchez, trouvez, de grâce, dans les bains un préservatif contre l'inclémence des saisons, dont vous défendaient si bien les vêtemens qu'aujourd'hui vous rejetez, et auxquels vous serez un jour rappelées par la douleur, tardive, mais toujours trop sûre conseillère. En attendant, je me croirai encore heureux d'avoir puisé chez le dieu d'Epidaure les conseils palliatifs que je vous transmets; plus heureux si je les vois par vous accueillis, justifier mes pronostics, en éternisant vos succès.

Pour prouver aux femmes le besoin habituel du bain, je ne chercherai point, Madame, à me parer d'une prolixe érudition, ni à entasser d'arides argumens. Plaignons le distillateur enfumé, que son art condamne à rompre tristement des guirlandes, à effeuiller des roses pour en composer ses parfums. Je n'ambitionne point l'auréole littéraire du pédant

compilateur ; mais je ne puis me dispenser d'esquisser rapidement le tableau des peuples chez lesquels fut, et est encore en honneur l'usage du bain. J'exposerai ensuite la nature de l'eau et des corps qui sont soumis à son action dans le bain. Je terminerai par un précis des motifs, qui doivent le naturaliser chez nous.

L'usage du bain remonte a la plus haute antiquité. Notre premier livre, celui qui retrace les mœurs patriarchales du peuple à qui tous les peuples doivent au moins de la pitié (*), et n'ont payé que du mépris, est orné de deux touchans épisodes, dont la scène se passe au bain... Qui peut avoir oublié l'amour impétueux du roi-poëte pour l'infidèle Betzabée? Qui de nous, en son enfance, n'a pas versé des pleurs sur les dangers de la belle Suzanne, dont la pudeur, accusée par des vieillards hypocrites, fut prouvée par la bouche naïve de l'enfance? ce fut au bain que toutes deux, sans s'en douter, laissèrent apercevoir ces formes séduisantes, qui enflammèrent les trois coupables curieux, ces formes dont la beauté était due à l'habitude de les

(*) Voyez la préface d'*Eliezer*, poëme pastoral de Florian, et digne de son auteur, si justement regretté par les amans de la nature et la vertu.

plonger souvent dans l'onde conservatrice. Carressé par le zéphir, rafraîchi par la rosée, tel, dans nos jardins, le lys déjà penché, ouvre les trésors de son sein à la vie, balance de nouveau sa taille élégante, et relève la majesté de sa tête couronnée.

Ce fut en se baignant aussi, que la fille des Pharaons trouva, arrêté dans les roseaux du Nil, cet enfant devenu si célèbre, quelle qu'ait été la vérité de sa mission, et qui dut peut-être ses hautes et étranges destinées à l'excès du malheur de sa naissance.

C'est par l'offre d'un bain, que le père des croyans commence ses soins hospitaliers, envers les anges qui le visitent, sous la forme de jeunes et beaux hommes. Tant l'usage des bains était aussi en honneur chez ce peuple, qu'il y est tombé en désuétude!!

Ainsi le fier Naaman va, sur la foi d'Elisée, plonger sept fois dans le Jourdain ses membres couverts d'une éruption à la peau, et recouvre la santé, indigné qu'un ruisseau hébraïque possède nne propriété refusée aux fleuves de son pays, et ne reconnaissant pas, dans l'ordre du *voyant*, l'avis d'un sage qui simplement conseille l'usage des bains dans les affections cutanées.

Ce fut pourtant sous le ciel azuré de l'Orient, que fut protégée, que se perpétua la coutume des bains. C'est à cette coutume, religieusement gardée, que les Hébreux durent long-temps l'inaltération de ces traits caractéristiques, de ces formes vigoureuses qui les différenciaient du reste des habitans du globe. De grands yeux noirs, chargés de volupté, ombragés de longues et humides paupières, un nez aquilin, une bouche fraîche et petite, des dents de l'émail le plus pur, une longue chevelure d'ébène, une taille haute et délié, quoique riche, tel était le type des filles de Juda, et ces formes se sont d'autant plus long-temps conservées, que leur culte proscrit toute alliance avec le fils de l'étranger. Sublime dans sa morale, fécond dans ses ressources, adroit dans ses moyens, leur législateur fit un précepte religieux, à ce peuple, de l'ablution, et l'on fera, comme nous, la remarque que les nations soumises à cette pratique, l'emportent sur toutes les autres, pour la beauté physique.

Voyez les superbes Musulmans; tous leurs historiens dissidens entr'eux sur presque tous les points, s'accordent sur celui-ci : que chez eux les femmes font du bain une affaire d'état.

Réunies dans de vastes étuves inaccessibles aux hommes, elles y passent les jours entiers, mollement assises sur des carreaux qu'enrichit le luxe asiatique. Là, se livrant à des jeux qui rappellent les souvenirs de leur enfance, ou qui trompent les désirs de leur puberté, elles se vengent, par la liberté de leurs discours, de l'esclavage des sérails. Elles n'en sortent point, même pour les repas, et se formant en groupes assortis par l'âge et les goûts, demi-nues, ou voilées, elles mâchent le béthel ou prennent le pilau et le sorbet... Tableau charmant, et auquel il ne manque que des spectateurs ! C'est dans cette délicieuse insouciance que, baignées des vapeurs d'une humide atmosphère, elles acquièrent cette fraîcheur, cet embonpoint quelquefois excessif, que prisent tant et que possèdent les trop dociles beautés ottomanes.

Comparez, Madame, cette douce absence de soucis, ces folâtres ébats de jeunes et belles femmes voluptueusement étendues sur des tapis de pourpre, essayant de nouvelles danses et de bizarres travestissement, racontant à demi-voix leurs premières et furtives amours, se disputant nonchalamment le prix d'une course feinte, ou cédant à l'empire d'un sommeil provoqué par le bain, à nos Françaises

sacrifiant autour d'un tapis vert (*), autel dévorant du dieu de la cupidité, des heures dues au culte de l'Amour et de Morphée, agitées tour à tour par l'espoir, la crainte, l'avidité, le repentir, et sans plaisir même au sein du succès; puis, dites-moi lesquelles ont des droits plus fondés à conserver les roses de leur teint, la tranquille régularité de leurs traits, enfin, tous les apanages de la santé?

Conduit par la ressemblance des préceptes religieux, plus que par l'ordre des lieux et des temps, je ne vous ai point parlé des Grecs, ce peuple fameux qui s'appropria tous les genres de gloire, et fut le maître de tous les peuples, sans jamais avoir été le disciple d'aucun; de ces beautés célèbres, dont les traits immortels semblent avoir inspiré la pensée du beau idéal, ont offert des modèles à l'antique sculpture, et font le désespoir de la moderne. Qui donna l'idée de la sublime Vénus, que le génie des arts, enchaîné par celui de la victoire, vient d'offrir enfin au peuple héritier des goûts des Athéniens, comme émule de leur gloire, dans

(*) Madame Deshoulières a dit :

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangéreux aiguillon;
Souvent, quoique le cœur, quoique l'esprit soit bon,
On commence por être dupe,
On finit par être fripon.

le musée Napoléon (*), sinon le spectacle inattendu de la blonde Phriné, dénouant ses longs cheveux et sa ceinture sur les bords de la mer, puis, entrant avec lenteur, dans ses flots frémissans, ornée de ses seuls attraits, aux yeux des Grecs éperdus d'amour et d'admiration, plus occupés sans doute de la belle baigneuse, que des fêtes d'Eleusis qu'on célébrait alors ! !

Chez cette nation, amie des arts et des commodités de la vie, le peuple avait de vastes bains publics, composés de sept à huit grandes salles, où, moyennant une très-légère rétribution, grands et petits, guerriers et magistrats, philosophes et rhéteurs, se reposaient de leurs fatigues et retrempaient leur âme amollie par les ardeurs d'un ciel toujours serein, d'une terre aimée des Dieux. A Athènes, les bains publics étaient ouverts à toute heure et à tout le peuple. Il les prenait par degrés, passant du froid au tiède, du tiède au chaud; ensuite les plus riches allaient suer dans les étuves et finissaient par se faire frotter et oindre d'essences. Cet usage était si impérieux,

(1) On a soupçonné Praxitèles d'être l'auteur de ce chef-d'œuvre, d'après ces vers de l'anthologie : « Pâris, Anchise et » le bel Adonis m'ont vue nue; mais j'ignore où et quand » Praxitèles a eu cet avantage. »

Anth. liv. IV, chap. 12.

qu'il fallait des calamités publiques pour le suspendre, et cette privation était une espèce de sacrifice religieux pour obtenir le retour de la fortune.

Sparte, la sévère Sparte, avait fait un devoir du bain à ses citoyens, en certains temps de l'année, et c'était en gravissant le mont Taygette, en luttant contre les flots de l'Eurotas, que le Lacédémonien trouvait l'assaisonnement de la sauce noire. Les hommes et les femmes se baignaient ensemble dans le vaste lit de ce fleuve rapide.

Heureuse dans sa mythologie et couvrant la vérité de voiles mystérieux, la Grèce avait consacré l'utilité des bains par des fictions ingénieuses. Ainsi le taureau d'Europe, le cygne de Léda révélaient aux hommes que l'eau est la mère de la fécondité ; ainsi Vénus s'élançant du sein des mers sur sa conque azurée commandant aux flots, ou se dérobant sous la forme d'un poisson aux attentats de Typhon escaladant les (*) cieux, apprenait aux femmes que l'eau est l'élément de celles qui aspirent au sceptre de la beauté et le remède le plus sûr dans les maux les plus désespérés; c'est ainsi que le Styx, Jouvence et

(*) Pice Venus latuit. *Ov. Met.* lib. V, v. 331.

Hyppocrène durent naissance à ce peuple enchanteur qui, animant tous les élémens, voulait peindre par ces allégories qu'on renaît dans les eaux, et que si le corps y puise une vigueur nouvelle, une jeunesse éternelle, ou l'invulnérabilité, l'esprit s'y concentre et trouve sous les grottes obscures des Naïades inspiratrices, des conceptions neuves. Mais plus gravement véridique, le vénérable père de l'art de guérir, celui devant qui, s'inclinant depuis plus de vingt siècles, la médecine stationnaire, se tait reconnaissante, admire et cherche à imiter, Hippocrate a formellement dit (*) :

« L'eau chaude adoucit la peau, qui est » trop dure, et relâche celle qui est trop tendue; elle délie les nerfs et les muscles, ouvre » les pores... fond les humeurs, ouvre le passage aux sueurs... elle augmente la chair ou » la diminue... elle fond et atténue... elle rappelle la couleur ou la dissipe... elle est somnifère : elle soulage et adoucit les convulsions et les tensions de nerfs; elle étourdit » les douleurs des oreilles, des yeux et autres » semblables; elle échauffe les humeurs oiseuses et dissipe les enflures, etc. »

(*) Traduction de 1698, tome 2, p. 414, chap. de l'usage des choses humides.

Ne

Ne croirait-on pas lire l'éloge de l'antique panacée, et ne devrais-je pas craindre d'encourir le reproche si mérité des prôneurs de nos jours, qui attribuent toutes les qualités au médicament qu'ils ont adopté, si je n'étais rassuré par le testament si vanté du vieux Dumoulin. Je laisse après moi deux grands médecins, la diète et l'*eau*.

Homère parle des bains en plusieurs endroits de ses poëmes, et place cet usage parmi les premiers soins de l'hospitalité. Pour délasser Ulysse de ses fatigues, Circé lui fait préparer un bain d'eau chauffée dans un métal éclatant. Plus heureux encore, son fils Télémaque, reçu à la cour de Nestor, est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles du vieux roi de Pylos. Elle le lave de ses propres mains, et, après avoir répandu sur son corps des essences précieuses, elle le couvre de riches habits et d'un manteau éclatant. On ne sait ce qu'on doit ici le plus admirer ou de la retenue des guerriers d'alors, ou de l'extrême confiance de leurs hôtes ; mais bien assurément, malgré ma profonde admiration pour l'antiquité, en vous donnant, Madame, le conseil de l'usage des bains, je n'y ajouterai point celui d'en confier les honneurs à la char-

mante enfant que vous me destinez pour épouse.

Je remarquerai ici, en passant, que l'emploi des essences, ou au moins de l'huile, est toujours associé chez les anciens à celui des bains, et cette habitude est trop importante à la santé pour ne pas être discutée lorsque j'analyserai les substances qui y sont employées. Je passe à l'histoire des bains des Romains.

M. S. U.

LETTRE HUITIÈME.

DE L'USAGE DU BAIN CHEZ LES ROMAINS.

IMITATEURS des Grecs, mais plus puissans qu'eux après la conquête du monde, les Romains ont porté plus loin qu'aucune autre nation l'usage et les recherches du bain. Asclépiade en fit un précepte médical très-fréquent chez ce peuple, qu'un instinct rapide éclaira sur le mérite de cette innovation salutaire, et qui proclama protecteur des eaux thermales, Hercule dieu de la force. Ils le prenaient ordinairement avant souper : les voluptueux seuls y entraient à la suite de ce repas (*). Il

(*) Qu'on cesse de croire qu'un bain chaud peut s'opposer à

y a plus, les Romains dans ce siècle d'abus, qui fut pourtant le beau siècle dAuguste, quand un souper au salon d'Apollon coûtait plus de trois cents talens (cent mille écus,) usaient du bain pour digérer par la transpiration insensible, et cette recette valait bien les fréquens voyages au *Vomitorium*.

Pline rapporte que les bains ne furent bien suivis que sous Pompée, et que les édiles furent chargés d'en faire construire plusieurs. Dion, dans la vie d'Auguste, dit que Mécène fit bâtir le premier bain public ; son exemple fut bientôt imité. Agrippa, édile, en fit élever cent soixante-dix, et successivement on vit Néron, Vespasien, Tite, Domitien, Sévère, Gordien, Aurélien se disputer l'honneur d'ériger ou d'embellir ces monumens dont l'usage se convertit rapidement en besoin pour un peuple à qui celui du linge était inconnu. Ils s'y baignaient avec la multitude, tant l'ambition sait

la digestion, quand son action, en détendant la fibre extérieure, redonne aux organes internes une augmentation de ton par le surcroit du calorique. Le bain froid la suspend chez les sujets faibles ; il l'accélère chez les individus vigoureux, en concentrant le calorique ; mais et les faibles et les forts peuvent impunément manger dans le bain. Celse et Hippocrate prétèrent le bain pris après le repas, et Ballonius dit expressément : « Notandum quod balneum ante cibum alias dotes habet » quam post, nam ante cibum extenuat corpus macrumque red» dit, post cibum pingue facit. » *Cautionum. lib. 7.*

connaître et saisir de moyens de séduction et de popularité ! ! Les historiens assurent que dans Rome le nombre de ces édifices s'est accru jusqu'à huit cents, et ceux qui ont vu cette cité, veuve de cent empereurs, mais sublime encore malgré ses pertes et demeurée le temple du monde, ne peuvent pas avoir oublié les thermes de Dioclétien (*), dont les ruines imposantes ont lassé la faux du temps ; et si l'on réfléchit que ce qui en reste, et nous semble encore si vaste, n'était qu'une portion et l'extrémité de cette enceinte colossale, qu'on juge quelles étaient la magnificence de ces monumens et l'énergique volonté des empereurs de plaire au peuple-roi de l'univers !

Vitruve nous a laissé une description très-détaillée des bains publics. Ils étaient, dit-il, composés de sept pièces contigues, et son récit est en cela conforme à la tradition, dont j'ai vérifié sur les lieux la justesse, et qui nomme encore plusieurs vestiges de thermes restés à Rome *le sette sale*.

La première était le bain froid, où l'on se déshabillait et se faisait frotter le corps avec le *strigile*, *frigida lavatio ;* la seconde, la cham-

(*) C'est à présent l'église des Chartreux, plus utile et plus célèbre par son ancienne destination et son gnomon moderne que par ses hôtes nouveaux.

bre où l'on se frictionnait d'huile, *elœothœsium;* la troisième, celle où l'on se rafraîchissait, *frigidarium;* la quatrième, le vestibule du poële, *propnigeum;* la cinquième, la salle du bain chaud, *caldarium;* la sixième, l'étuve, ou bain de vapeurs, *tepidarium*, ou *laconicum*, du peu de temps qu'on y restait, plutôt que de son invention lacédémonienne; la septième, le vestiaire où se déposaient les vêtemens, *apodyterion* (*).

Il paraît que le bain complet était le passage successif dans ces différentes salles, passage qui s'effectuait sans que la santé en fut altéréé, malgré la transition subite à des températures si opposées (**).

Ces sept pièces étaient entremêlées d'autres servant aux exercices, qu'on quittait et prenait alternativement pour prendre, quitter et reprendre le bain, et c'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter ce que l'on raporte des empe-

(*) Vitruve, Pline, Anacharsis, Winkelman, Montfancon, *passim.*

(**) Peut-être l'innocuité de ces transitions était-elle due à l'usage de l'huile qui, occupant les pores, absorbant du calorique, rendait la peau moins sensible à ces excès opposés. Léonard Fuschs a donné la description de ces bains en sens contraire. J'ai suivi Vitruve et Pline, liv. 5, ép. 6, et les gravures de Winkelmann.

reurs Commode et Galien qu'ils prenaient cinq à six bains par jour (*).

Il y avait, en outre, des bains détachés des palæstres, et le même Vitruve nous apprend que ces bains étaient doubles et destinés aux femmes et aux hommes séparément ; car les Romains, quoique moins chastes assurément que les Spartiates, chez qui les deux sexes se baignaient ensemble, ou plutôt parce qu'ils étaient moins chastes et plus bienséans, avaient interdit cette communauté.

C'était un grand bassin entouré d'une balustrade, recevant de l'eau par plusieurs canaux et dans lequel on descendait par plusieurs dégrés. Les étuves étaient de forme ronde, afin que la vapeur, tournant sur tous les points de la circonférence, refluât au centre, et l'échauffât également. Elles avaient autant de largeur que de hauteur, jusqu'à la naissance de la voûte, au milieu de laquelle était une ouverture servant à donner du jour, et d'où pendait à des chaînes un large bouclier d'airain, que l'on haussait et baissait à volonté pour dilater ou condenser la vapeur et augmenter ainsi ou diminuer la chaleur.

Le plancher de ces étuves était creux et sus-

(*) Mémoires de l'acad. des belles-lettres, t. 1 et 3.

pendu sur un vaste fourneau (*hypocaustum*) sans cesse alimenté de combustibles, dont le calorique dégagé pénétrait ceux qui le foulaient, au point de leur procurer, depuis une légère moiteur jusqu'à la sueur la plus accablante.

Près de ce fourneau étaient trois cuves d'airain immenses, nommées *milliaria* pour leur capacité, pleines, l'une d'eau froide, l'autre d'eau tiède; la troisième, d'eau chaude, d'où partaient des canaux qui distribuaient de l'eau dans le bassin commun des baigneurs et correspondaient à des robinets particuliers, suivant le besoin ou le goût de chacun d'eux.

On y était d'ailleurs, Madame, comme partout, servi en proportion de la dépense que l'on faisait. Les riches, assis sur le bord de la baignoire, se faisaient frotter le corps par de jeunes garçons, avec des éponges d'abord, puis racler doucement la peau avec un instrument en forme de faucille, nommé *strigilis*, qui était de fer, de cuivre, ou même d'or. On en a trouvé de ces différens métaux dans les ruines d'Herculanum; il y en avait aussi en écaille et en ivoire. Pour adoucir l'effet du passage de cet instrument, on répandait sur le corps des huiles précieuses que l'on prenait dans l'*elæothæsium*, ou chambre aux parfums,

dans laquelle ils étaient rangés sur des tablettes. Les pauvres n'usaient point de ces recherches, ils se contentaient du bain froid, de quelques seaux d'eau chaude qu'on versait sur leurs épaules, et ne payaient qu'une obole (un centime) par tête (*).

La salle du bain d'eau chaude était une fois plus grande que les autres, tant parce que ce bain était le plus suivi, que parce qu'on y attendait que les premiers arrivés sortissent, et qu'ordinairement on y restait quelque temps après l'avoir pris. Outre ce bain d'eau chaude, il y avait une piscine d'eau vive et froide, où l'on pouvait nager. Ces pièces d'eau, qui demandaient un plus grand emplacement, se trouvaient ordinairement en petit, dans les bains des particuliers, comme on le voit par la description de ceux de Pline et de Cicéron.

Les Romains d'ailleurs avaient contracté l'habitude de passer sans danger, ruisselant encore de sueur, de l'étuve à la piscine, et de la piscine au bain chaud, et croit-on que ce moyen, en faveur duquel s'élevait l'expérience, ne vaille pas les petites précautions de nos femmes jolies, qui, échauffées par la musique, la volupté, la danse, le feu de cent

(*) Juvénal, *Sat. III.* Perse, *sat. V.*

bougies, quittent le salon à demi-nues, se couvrent, en souriant, d'un *spencer* accusant encore leurs formes, et d'une palatine qui ne donne une chaleur locale que pour faire davantage ressentir l'impression du froid sur les endroits non vêtus, puis rapportent, par une nuit pluvieuse, chez l'époux endormi, le germe d'une péripneumonie, déjà incurable à son réveil, ou ce qui est pis encore, un catarrhe, compagnon dégoûtant de leur vieillesse prématurée ?

Dans ce tableau des anciens, sur lesquels le luxe a exercé son empire, et qui ont connu les douceurs du bain, je n'ai point cité, Madame, les Sybarites, les Lesbiens, les Tarentins, les Milésiens, les Rhodiens, ces peuples, le scandale de l'univers. Athénée et Plutarque ont assez célébré leur mollesse, et le peintre charmant du temple de Gnide a tracé leurs travers, en abandonnant aux Grâces le soin de conduire ses pinceaux. « On ne voit point, dit-» il, chez eux de différence entre les voluptés » et les besoins.... Les citoyens ne se souvien-» nent que des bouffons qui les ont divertis, » et ont perdu la mémoire des magistrats qui » les ont gouvernés... Les hommes y sont si » efféminés, leur parure est si semblable à » celle des femmes.... qu'il semble qu'il n'y

» ait qu'un sexe dans toute la ville.... Les femmes se livrent au lieu de se rendre. Chaque » jour voit finir les désirs et les espérances de » chaque jour.... Ces petites choses qui valent » tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant » de jouissance avant la dernière, tout cela » est inconnu à Sybaris; encore si elles avaient » la moindre modestie, cette faible image de » la vertu pourrait plaire, mais non, les yeux » sont accoutumés à tout voir, et les oreilles » à tout entendre. Un citoyen fut fatigué, » toute une nuit, d'une rose qui s'était repliée » dans son lit, plus doux que le sommeil.... » Ils passent leur vie sur des siéges renversés, » sur lesquels ils sont obligés de se reposer » tout le jour sans s'être fatigués... Incapable » de porter le poids des armes, timides devant » leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le » premier maître. »

L'histoire ne justifie que trop cette peinture. Les Crotoniates dépouillèrent les Sybarites de leurs richesses; Milon les repoussa au nombre de trente mille, jusque dans leur capitale qu'il assiégea, prit et détruisit. Tel est le sort qui menace les états qu'amollit un luxe corrupteur; mais en vous rappelant l'histoire an-

cienne, Madame, je n'ai voulu peindre que les peuples chez qui des éclairs de vertu ont rappelé de temps en temps le sentiment de la gloire, et non ceux que des vices continuels ont dû faire effacer du tableau des nations libres. Je vais maintenant esquisser avec vous, celui des peuples modernes qui cherchent dans le bain ou des plaisirs ou des remèdes, en indiquant les modifications que cet usage devrait recevoir pour nous être approprié.

M. S. U.

LETTRE NEUVIÈME.

DE L'USAGE DU BAIN CHEZ LES PEUPLES NOS CONTEMPORAINS LES ÉGYPTIENS, LES RUSSES, etc.

L'usage du bain chez les nations répandues aujourd'hui sur le globe, et surtout chez celles qui sont civilisées, est bien moins accrédité qu'il ne l'était; l'antique Grèce n'offre plus que des ruines déplorables, là où brillaient les marbres et les bronzes; la mousse parasite végète sur ces chapiteaux, gissant sans honneur dans la poussière, et qui ornaient les bains de Palmire et d'Athènes. Le caïman impur erre impunément sur les basaltes, le porphire, le granit et l'albâtre qui décoraient

Memphis, Alexandrie et Thèbes aux cent portes; Rome a livré à des lévites obscurs les thermes de Caracalla; ainsi des insectes rampent sur ces colonnes sublimes du temple de la Paix, à qui nous devons le Louvre, et peuvent impunément arriver au faîte du tombeau des Scipions : bientôt les bains ne sont plus connus qu'aux lieux où la nature seule en a fait tous les frais. Que ces leçons ne soient pas plus long-temps perdues pour nous! Essayons, Madame, de connaître ses procédés, et érigeons des temples à sa gloire, des monumens à la santé. Successeurs des Grecs et comme si légataires de leurs inclinations avec leur sol enchanté, ils respiraient une partie de leurs goûts avec l'air qu'ils ont respiré, les Turcs ont encore des bains publics; mais la différence des religions permet difficilement aux chrétiens de prendre à Constantinople des renseignemens certains sur l'intérieur des constructions. Conduits par la victoire en Égypte, quelques Français plus heureux ont pu en recueillir dans ce pays fortuné, qu'un jour, peut-être, il nous sera donné de connaître mieux. C'est surtout du côté de l'art de guérir que ces heureux voyageurs (*) ont tourné leurs

(*) Messieurs Desgenettes, Larrey et les membres de l'institut d'Égypte.

vues et appliqué leurs méditations dans l'observation de ces monumens publics. Espérons que, rendus à une vie plus libre, ils enrichiront de leurs découvertes la science qui les réclame. Avant eux Savary avait fait ce voyage, et ils aiment à lui rendre cette justice, qu'en cette partie ses descriptions sont exactes. La première est celle du bain de Cléopâtre, à Alexandrie, dont il ne reste plus que les ruines.

« A une demie-lieue au midi de la ville, on » descend dans des catacombes, ancien asile » des morts; des allées tortueuses conduisent » à des grottes souterraines, où ils étaient dé- » posés. Le faubourg de *Nécropoli* s'étendait » jusque-là. En avançant du côté de la mer, » on trouve un grand bassin creusé dans le » rocher qui borde le rivage. Sur les côtés de » ce bassin on a taillé au ciseau deux jolies » salles avec des bancs qui les traversent; un » canal fait en zig-zag, afin que le sable s'ar- » rête dans les détours, y conduit l'eau de la » mer : elle y vient pure et transparente comme » le cristal. J'y ai pris le bain. Assis sur le banc » de pierre, on a de l'eau un peu au-dessus » de la ceinture; les pieds reposent mollement » sur un sable fin : on entend les vagues bruire » contre le rocher et frémir dans le canal; le

» flot entre, vous soulève, se retire, et en en-
» trant et sortant tour à tour, apporte une eau
» nouvelle et une fraîcheur délicieuse sous un
» ciel embrasé. »

L'autre description est celle des bains chauds du Grand Caire, et elle joint à la fidélité garantie par les témoins que je viens de citer, ce charme que Savary a su répandre dans un ouvrage déjà intéressant par son sujet, et riche des souvenirs de la vénérable antiquité.

« Le premier appartement que l'on trouve
» en allant au bain est une grande salle qui
» s'élève en forme de rotonde. Elle est ouverte
» au sommet, afin que l'air pur y circule len-
» tement. Une large estrade, couverte d'un
» tapis et divisée en compartimens, règne à
» l'entour; c'est là qu'on dépose ses vêtemens.
» Au milieu de l'édifice un jet d'eau qui jaillit
» dans un bassin recrée agréablement la vue.

» Quand on est déshabillé, on se ceint les
» reins d'une serviette, on prend des sandales
» et l'on entre dans une allée étroite où la cha-
» leur commence à se faire sentir. La porte se
» referme; à vingt pas, on en ouvre une se-
» conde et l'on suit une allée qui forme un
» angle droit avec la première. La chaleur
» augmente. Ceux qui craignent de s'exposer
» subitement à une plus forte dose, s'arrêtent

dans

» dans une salle de marbre qui précède le bain » proprement dit. Ce bain est un appartement » spacieux et voûté : il est pavé et revêtu de » marbre. Quatre cabinets l'environnent. La » vapeur, sans cesse renaissante, d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude s'y mêle » aux parfums qu'on y brûle.

» Les personnes qui prennent le bain, ne » sont point emprisonnées, comme en France, » dans une espèce de cuvier où l'on n'est jamais bien à son aise. Couchées sur un drap » étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, elles prennent librement toutes les postures qui leur conviennent. Cependant un » nuage de vapeurs odorantes les enveloppe » et pénètre dans tous les pores.

» Lorsque l'on a reposé quelque temps, » qu'une douce moiteur s'est répandue dans » tout le corps, un serviteur vient, vous presse » mollement, vous retourne, et quand les » membres sont devenus souples et flexibles, » il fait craquer les jointures sans effort : il masse (*) et semble pétrir la chair, sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

» Cette opération finie, il s'arme d'un gant

(*) Masser, vient du verbe arabe *mass*, qui signifie toucher une manière délicate.

(Note de M. Savary.)

» d'étoffe et vous frotte long-temps. Pendant » ce travail, il détache du corps du patient, » tout en nage, des espèces d'écailles, et en- » lève jusqu'aux saletés imperceptibles qui » bouchent les pores. La peau devient douce » et unie comme du satin. Il vous conduit » ensuite dans un cabinet, vous verse sur la » tête de l'écume de savon parfumé, et se re- » tire.... Le cabinet où l'on a été conduit of- » fre un bassin avec deux robinets, l'un pour » l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude. On » s'y lave soi-même; bientôt le serviteur re- » vient avec une pommade épilatoire (*), qui » dans un instant produit son effet dans les » endroits où on l'applique. Les hommes et » les femmes en font un usage général en » Egypte.

» Quand on est bien lavé, bien purifié, » on s'enveloppe de linges chauds, et l'on » suit le guide à travers les détours qui con- » duisent à l'appartement extérieur. Ce pas- » sage insensible du chaud au froid, empê-

(*) Elle est composée avec un minéral nommé *rusma*, qui est d'un brun foncé. Les Egyptiens le brûlent légèrement, le paitrissent avec de l'eau et y mêlent une moitié de chaux éteinte. Cette pâte grisâtre, appliquée sur le poil, le fait tomber dans trois minutes, sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

(Note de M. Savary.)

» che qu'on en soit incommodé (*). Arrivé » sur l'estrade, on trouve un lit préparé. A » peine y est on couché, qu'un enfant vient » presser, de ses doigs délicats, toutes les » parties du corps, afin de les sécher promptement. On change une seconde fois de » linge, et l'enfant rape légèrement, avec la » pierre ponce, les calus des pieds; il apporte la pipe et le café Moka.

» Sorti d'une étuve où l'on était environné » d'un brouillard chaud et humide, et où la » sueur ruisselait de tous les membres, transporté dans un appartement spacieux, et » ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate, » et l'on respire avec volupté. Parfaitement » massé et comme régénéré, on sent un bien-» aise universel : le sang circule avec facilité, » et l'on se trouve dégagé d'un poids énorme; » on éprouve une souplesse, une légèreté jus-» qu'alors inconnues : il semble que l'on vient » de naître et que l'on vit pour la première » fois. Un sentiment vif de l'existence se ré-» pand jusqu'aux extrémités du corps; tandis » qu'il est livré aux plus flatteuses sensations, » l'âme, qui en a la conscience, jouit des plus

(*) Comme les pores sont extrêmement ouverts, on se tient chaudement tout le jour, et si c'est dans l'hiver on garde sa maison. *(Note de M. Savary.)*

» agréables pensées. L'imagination, se pro-
» menant sur l'univers qu'elle embellit, voit
» partout de rians tableaux, partout l'image
» du bonheur. Si la vie n'est que la succession
» de nos idées, la rapidité avec laquelle la
» mémoire les retrace alors, la vigueur avec
» laquelle l'esprit en parcourt la chaîne éten-
» due, feraient croire que dans les deux heu-
» res de calme délicieux qui suit ces bains, on
» vit un grand nombre d'années....

» C'est là que les Égyptiens préviennent ou
» font disparaître les rhumatismes, les catar-
» rhes (*), et les maladies de la peau, qui ont
» pour principe le défaut de transpiration;
» c'est là qu'ils guérissent radicalement ce mal
» funeste qui attaque les sources de la fécon-
» dité, et dont le remède est si dangéreux
» en Europe....

» Les femmes aiment passionnément ces
» bains; elles y vont au moins une fois par se-
» maine, et mènent avec elles des esclaves ac-
» coutumées à les y servir. Plus sensuelles que
» les hommes, après avoir subi les préparа-
» tions ordinaires, elles se lavent le corps, et

(*) « Il n'est point de peuple qui fasse un plus fréquent usage
» de bains de vapeurs que les Égyptiens, et il n'en est point
» où les poitrinaires soient plus rares : la pulmonie leur est
» presque inconnue. »

» surtout la tête, avec l'eau rose... c'est là que » des coiffeuses tressent leurs longs cheveux » noirs ; au lieu de poudre et de pommade, » elles y mêlent des essences précieuses ; c'est » là qu'elles se noircissent les paupières et » s'allongent les sourcils avec du *cohel* (*) ; » c'est là qu'elles se teignent les ongles des » mains et des pieds avec le *henné* (**), qui » leur donne une couleur aurore . . . . »

Après vous avoir promené dans ces délicieux climats, je ne vous ferai point essuyer, Madame, l'ennui d'un voyage aux bains si vantés de Spa (***), Saint-Amans, des Trois Aix, du Mont-d'Or, de Bourbonne, Pougues, Pyrmont, Balaruc, Baden (****), Luxeuil, et

(*) Préparation d'étain brûlé avec la noix de galle.

(**) Arbrisseau ressemblant au troène, dont on hache la feuille et que l'on applique sur la peau pour la colorer. On peut s'en servir pour teindre les cheveux en blond.

(Note de M. Savary.)

(***) O bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus !
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
Que d'amours vrais et de pudiques charmes,
Dans leur saison, vos eaux ont corrompus !

Chev. de Bertin. *Élég. X.*

(****) J'ai cru faire plaisir à mes lectrices en citant la description des bains de *Baden*, par *Lepoggio*, dans une de ses lettres à son ami l'Arétin : depuis cette lettre la réputation de ces bains a bien déchu.

Barèges. Si quelques malades y ont recouvré la santé, je crois fermement qu'ils ne l'auraient

« On raconte beaucoup de choses curieuses des bains de *puteoli*, que les Romains fréquentaient avec empressement. Ces bains tant vantés n'offraient pas des plaisirs comparables à ceux de Baden (chef lieu du comté du même nom, qui fait aujourd'hui partie d'un des cantons Helvétiques et tire son nom des eaux thermales qui se trouvent dans son territoire. *Baden* en allemand signifie *bains*.) C'était, il est vrai, un pays délicieux; les maisons de campagne y étaient superbes, et on y donnait des fêtes splendides; ici ce n'est point cela; le pays n'a rien d'attrayant; mais le plaisir est tellement la grande affaire de ceux qui y viennent, qu'on croit se trouver à Cythère, avec les mœurs que le culte de la déesse suppose.

» Si les baigneurs n'ont pas lu le discours d'Héliogabale, la simple nature les a instruits. La ville est riche, et située, dans une vallée, sur une rivière rapide qui se jette dans le Rhin à six mille de la ville.

» A un demi-mille de Baden, et auprès de la rivière, on voit une suite de bâtimens destinés aux baigneurs. Ces bâtimens forment un vaste carré et contiennent beaucoup de logemens commodes pour les étrangers. Chaque maison a son bain particulier pour les étrangers qui y logent. Deux de ces bains sont publics; ils sont ouverts de tous les côtés, et sont fréquentés par les individus de la classe du peuple. Les hommes sont séparés des femmes par une simple palissade.

» C'est un spectacle curieux que celui de toutes ces figures à demi-nues, de ces vieilles femmes et de ces jeunes filles, qui s'exposent ainsi aux regards des hommes, sans aucun doute sur la convenance parfaite de la chose. Tout cela me faisait penser aux jeux floraux de Rome.

» Les bains qui appartiennent aux maisons particulières sont très-proprement tenus. Ils sont également communs aux deux sexes; mais une grille les sépare. Cette grille, au reste, a des fenêtres, par lesquelles on communique si on veut, et on le veut souvent.

» Au-dessus des bains sont des galeries où se tiennent ceux

point perdue, en trouvant chez eux, à moins de frais, des bains plus commodes, et qu'on

qui veulent causer avec les baigneurs; car l'entrée de tous les bains est libre à tout le monde; et on vient faire la conversation avec les connaissances qu'on a dans l'eau.

» Lorsque les dames entrent dans l'eau et en sortent, leur pudeur aurait un peu à souffrir, si elles croyaient faire une chose qui ne fût pas convenable; mais il paraît qu'elles n'en ont pas le moindre soupçon. Il n'y a pas même de portes à ces bains: plusieurs de ceux-ci ont des passages qui sont communs aux hommes et aux femmes, et cela donne lieu à des rencontres très-gaies. Les hommes portent dans le bain une paire de caleçons; les femmes y sont vêtues d'un peignoir ouvert dans les côtés, et qui laisse le col, la gorge et les bras presque découverts.

» Les dames donnent souvent à dîner dans le bain, sur des tables flottantes; et les hommes se mêlent avec les femmes dans ces repas. J'y ai été souvent invité, mais j'ai toujours refusé, non par pruderie ou par modestie, on n'y aurait rien compris, et on m'aurait trouvé grossier, mais parce que je ne sais point l'allemand: j'ai craint qu'une journée passée dans l'eau, à manger et à boire, sans entendre un mot de ce qui se dirait, ne me parût trop longue. Deux de mes camarades ont eu plus de curiosité ou de courage; ils sont allés à ces dîners, et se faisaient entendre par interprètes. Ils ont été admis à l'honneur de remuer les éventails de ces dames quand elles avaient trop chaud. J'ai vu ces repas de la galerie. Les dames étaient vêtues en robes de toile. Je ne pouvais assez m'étonner de la bonhommie des maris qui lâchaient ainsi leurs femmes dans le bain à des étrangers, et ne paraissaient pas en prendre la moindre inquiétude. Ils sont tout-à-fait dans le principe de Platon sur la communauté des biens.

» Il y a des bains particuliers dans lesquels les hommes se mêlent avec leurs parentes ou leurs connaissances intimes. La plus grande partie du jour se passe dans l'eau. On y entre trois ou quatre fois dans la journée. On y chante, on y boit, on y danse même; et dans les endroits les moins profonds, on

peut tout aussi bien composer avec le secours de la chimie moderne (*). C'est, avec l'air

joue de la harpe. J'ai vu là de jeunes beautés qui n'avaient pour voile qu'une robe légère flottante sur l'onde, et qui accordaient les accens de leur voix au son de la lyre : elles me rappelaient Vénus sortant de l'Océan.

» Les dames ont un usage dans le bain, c'est que, quand on vient les voir de dedans les galeries, elles vous demandent la charité. On ne peut pas se dispenser de leur donner quelques pièces de monnaie qu'elles jettent aussitôt aux plus jolies filles qui sont dans le bain public. Parmi celles-ci, c'est à qui tendra le mieux sa robe pour recevoir la pièce qu'on leur jette. On leur donne également des fleurs et des guirlandes sur lesquelles elles s'élancent à l'envi ; ce qui donne lieu à des incidens plaisans et à des scènes pittoresques.

» Vous serez peut-être curieux de connaître la vertu de ces eaux tant courues. Elles sont bonnes pour une foule de maux ; mais elles ont sur-tout une qualité merveilleuse, c'est qu'elles favorisent singulièrement la multiplication de l'espèce humaine; et voici comment cela s'explique. On vient ici de soixante-dix lieues à la ronde. On y vient beaucoup plus pour son plaisir que pour sa santé. Les amans s'y donnent rendez-vous ; les femmes se prétendent malades pour se faire ordonner les eaux de Baden. On voit arriver ici de jolies femmes qui n'ont ni mari, ni proche parent, mais qui viennent avec une seule femme de chambre, à qui on fait croire ce qu'on veut. Elles apportent un luxe incroyable. Vous voyez aussi des abbés, des moines, des prêtres qui se divertissent tout comme les autres. Il y en a qui se baignent avec les femmes et nouent leurs cheveux avec des rubans. Il y a un accord général d'indulgence sur tout ce qui tient au plaisir, qui est véritablement caractéristique de ce lieu-ci. On s'entend là pour jouir en commun des choses qu'ailleurs on soumet au monopole. »

(*) L'Angleterre doit à Black et à Priesley ; la Suède, à Bergman ; la France, à Venel, de Chaunes, Rouelle, l'invention de l'art de préparer les eaux minérales artificielles, époque précieuse pour la médecine. Cet art a été depuis bien perfectionné par les nouveaux chimistes

natal, la dernière et honteuse ressource de la médecine, vis-à-vis des malades qu'elle juge désespérés : quant à ceux qui ne le sont pas, la saison, le voyage, la fatigue même, des sites nouveaux, des plaisirs de toute espèce, la foi surtout, osons le dire, font les trois-quarts des frais d'une guérison qu'on eût obtenue à moins de bruit, de fatigue et de dépenses, en employant des bains indigènes.

Je dois pourtant, Madame, faire une honorable exception en faveur des bains de Plombières, distingués dans tous les temps par la protection et même le séjour de plusieurs illustres personnages.

Les eaux de Plombières sont célèbres depuis bien des siècles. Elles ont été fréquentées par les Romains, comme cela paraît attesté par des médailles trouvées dans les fondations des édifices bâtis par Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine. Plusieurs de ces médailles portent l'effigie d'Empereurs Romains (*), avec les deux lettres S. C. (sénatus-consulte.) Plombières a éprouvé bien des secousses, ainsi que tous les autres établissemens publics. Les guerres, les évènemens politiques en ont sou-

(*) Ce sont des *Antonins*, des *Faustina*, des *Sabina*, et je dois ici des remerciemens au savant médecin qui a bien voulu enrichir mon médailler d'un échantillon de chacune d'elles.

vent éloigné les malades, ainsi que les inondations qui, en détruisant les édifices, les faisaient abandonner pour quelques années. Pendant la révolution que nous venons de parcourir, on a vu à peu près le même abandon. Durant les six premières années de cette catastrophe politique, à peine voyait-on quelques malades à Plombières, tandis qu'auparavant des milliers de voyageurs y arrivaient des cours, des villes de toute la France, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre, enfin de l'Europe entière, et il a fallu toute l'efficacité reconnue de ces eaux pour lutter avec succès contre ces diverses désertions forcées et périodiques. Plombières est avantageusement placé pour devenir le séjour de personnes attaquées de maladies chroniques. C'est un pays de montagnes, ou l'air toujours très-pur, est cependant plus ou moins vif, selon que l'on dirige ses promenades sur des lieux plus ou moins élevés, et où l'on trouve beaucoup de sites très-pittoresques. On y arrive par des routes très-belles et très-sûres; Plombières n'est qu'à cent lieues de Paris, à vingt de Besançon et Nancy, à vingt-cinq de Basle, à trente de Dijon et de Metz. C'est un joli bourg sur un côteau, situé à la partie méridionale des Vosges, à cinq lieues d'Epinal, chef-lieu du dépar-

tement de ce nom. C'est l'extrémité de l'ancienne province de Lorraine, confinente à la Franche-Comté. Les routes qui mènent en Suisse sont bien entretenues, et souvent les malades vont la visiter, ou s'y reposer entre leurs saisons. La vie y est agréable par la bonne société qu'on y rencontre, par la facilité qu'on y trouve à se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie et à la santé, et sans dépenser beaucoup. Les habitans y sont très-prévenans, très-attentifs à faire tout ce qui peut être agréable aux étrangers. Ils sont dans leurs maisons et surtout dans leurs cuisines d'une propréte recherchée. Les bains sont très-multipliés à Plombières, et comme ce pays est peu étendu, quelque part qu'on soit logé, on est dans le voisinage d'un bain.

On distingue à Plombières trois sortes d'eaux minérales.

1°. Les eaux thermales.

2°. Les eaux savonneuses qui sont froides.

3°. L'eau ferrugineuse.

Ces trois espèces d'eaux ont des qualités communes.

Elles contiennent toutes trois de la soude ou alkali.

Les thermales en contiennent davantage que les autres.

Les eaux dites savonneuses qui sont froides, contiennent les mêmes principes chimiques que les thermales. La quantité de la soude y est seulement un peu moins considérable. Ces eaux ont quelque chose d'onctueux, de gras au toucher, qui, joint à l'alkali qu'elles contiennent, justifie le nom de savonneuses qu'elles ont reçue, et ce qui tient chez elles lieu de l'huile est, selon *Vauquelin*, une substance animale, qu'on reconnaît, mais dont on ne peut savoir l'origine.

Les eaux thermales sont les plus employées et les plus actives ; il y en a douze sources différentes et plus. Elles diffèrent par leurs degrés de chaleur ; la plus chaude est à 52 degrés du thermomètre de Réaumur : les autres sont dans la proportion suivante à 50, 42, 40, 39, 36, 30, 26 degrés ; ces eaux sont employées en bains, douches, étuves, en lavemens et en boisson. On s'y baigne a quel degré de température l'on veut, et si l'on veut user du bain public, on se baigne dans un bassin ; il y en a de divers degrés de température. Le bain neuf est à 26 degrés ; le bain des capucins est d'un côté à 28 degrés, et de l'autre à 32 (*). Le bain des dames est d'un

(*) On doit cette différence de température, entre ces deux bains du même local, au docteur Martinet, médecin de ces

côté à 27 degrés, de l'autre à 30. Le grand bassin est à 35 — 34 degrés.

Les deux sources, dont on boit l'eau, sont l'une à 42 degrés, l'autre à 40 ; il y a six cabinets ou l'on peut prendre l'étuve. Il sont de différens degrés de chaleur ; le plus chaud est à 36 degrés.

On ne mêle jamais, pour les bains, d'eau ordinaire à l'eau minérale. On tempère l'eau thermale très-chaude avec une moins chaude, ou avec de l'eau thermale refroidie. Il en est de même pour la douche qui se donne à la hauteur de douze à quatorze pieds par une colonne d'eau qui descend perpendiculairement, et dont le diamêtre varie suivant l'exigence des cas.

Les étuves sont des cabinets en pierre, construits sur une source très-chaude, dont la vapeur remplit le cabinet, l'échauffe et fait suer la personne qui y est toute nue.

On y prend aussi des douches ascendantes, intestinales et utérines.

eaux, qui a fait construire leur séparation, et attiédi la chaleur du bain le plus élevé par l'arrivée de l'eau d'une source savonneuse, qui en modifie les propriétés comme la température. Ce n'est pas le seul service qu'ait rendu à l'art ce médecin aussi estimé qu'aimé de ceux que leur santé ou le plaisir ont conduits à ces bains délicieux.

Il y a deux principales sources d'eau savonneuses froides, qui servent à la boisson et aux lavemens. Quelques-uns la boivent froide, d'autres coupée avec l'eau thermale, d'autres échauffée au bain-marie.

Cette eau, dite savonneuse, qui ne diffère de l'eau thermale, qu'en ce qu'elle n'est pas chaude, est adoucissante, rafraîchissante et n'irrite jamais la poitrine, tandis que l'eau thermale est échauffante et irrite fort les poitrines délicates. La différence de ces effets semble dépendre de la nature du calorique qui échauffe les eaux thermales dans les entrailles de la terre ; car l'eau savonneuse, chauffée par le feu ordinaire, n'acquiert point la vertu échauffante et irritante de l'eau thermale. C'est ce qui a fait dire au docteur Martinet, qu'il regardait le calorique des eaux thermales comme différent du calorique de nos foyers domestiques, et il croit avoir des raisons de croire qu'il participe du feu électrique ou foudroyant.

L'eau ferrugineuse de Plombières, (il n'y en a qu'une source qui est froide, et qui sert à la boisson) tient du fer et de l'alkali : elle est très-peu gazeuse. Elle est légèrement purgative, mais elle est surtout employée comme tonique, désobstruante et diurétique.

Les eaux thermales de Plombières sont alkalines, c'est-à-dire, elles contiennent de la soude en carbonate de soude, sulfate de soude, muriate de soude, et un peu de soude libre. Elles contiennent aussi un peu de silice. Elles sont très-limpides, très-légères. Elles n'ont point de déboire, mais seulement un peu d'amertume. Elles n'excitent point de nausées, ni de vomissemens. Elles sont riches en calorique libre, calorique qui paraît participer de la nature du fluide électrique. Suivant le même médecin, elles resserrent un peu le ventre, portent beaucoup à la peau et aux urines. Elles ne sont point débilitantes, quoique chaudes, ni relâchantes (*).

Ces eaux conviennent bien, (d'après la pratique et l'expérience) toutes les fois qu'il faudra remplir les indications suivantes : 1°. délayer des humeurs épaisses et stagnantes, sans débiliter les solides, et surtout l'estomac ; 2°. rétablir la sécrétion et l'excrétion de l'organe cutané ; 3°. opérer une métastase utile du centre à la circonférence ; 4°. exciter une perturbation salutaire dans le mouvement des

(*) Remarquons ces expressions qui sont si d'accord avec notre théorie, et qui ne peuvent être suspectées d'influence dans une Notice que nous avons reçue d'un homme de l'art qui l'a tracée sur les lieux même, et dont nous ne partageons pas toutes les opinions, quoiqu'en rendant justice à ses lumières.

solides et des fluides, pour opérer une coction nécessaire. Elles ont produit des cures admirables dans les engorgemens et obstructions des viscères, dans les affections rhumatismales, et surtout les rhumatismes goutteux ; dans les maladies des femmes, à la suite de leurs couches, dans la chlorose, dans les maladies causées par des acrimonies répercutées. Elles sont nuisibles (les thermales) dans toutes les maladies de poitrine, où il faut redouter les stimulans, les échauffans. Elles ne conviennent point dans les nevroses essentielles, mais elles réussissent dans les affections nerveuses provenant de quelques stimulans portés sur les nerfs, et dans celles qui viennent de la suppression de quelque évacuation habituelle. Elles ne sont point indiquées dans les affections d'hydropisie, ni quand il y a tendance à cette maladie qu'elles développent. Les eaux savonneuses sont employées en boisson, quand les chaudes ou thermales sont nuisibles, elles passent moins bien sur l'estomac que les thermales, mais elles n'irritent point la poitrine. Elles réunissent aussi dans beaucoup d'affections des voies urinaires, comme sables, calculs, etc.

Mais ce qui contribue surtout à l'efficacité des eaux de Plombières, c'est l'usage de la douche

douche et de l'étuve. Ces deux moyens sont très-actifs et de merveilleux stimulans. L'étuve est un moyen de seconder des crises difficiles. Elle excite un mouvement fébrile qui est très-salutaire dans bien des maladies chroniques ; mouvement fébrile qui se calme bientôt, qu'on renouvelle a volonté, et qui n'est pas sujet aux mêmes inconvéniens que les mouvemens fébriles excités par des remèdes pharmaceutiques, âcres et irritans, dont l'effet n'est pas souvent facile à calmer.

A ces moyens puissans de guérison, joignez, Madame, la pureté de l'air des montagnes, l'exercice, la dissipation, peut-être un peu de galanterie, et vous conviendrez que Plombières est un séjour vraiment propre à opérer la cure des maladies chroniques les plus difficiles ; mais il faut y consacrer le temps suffisant, et ne pas croire qu'on puisse guérir dans le court intervalle d'une *saison*, qui est de vingt-un jours.

Vous parlerai-je, Madame, des bains de vapeurs de Londres, de Dublin, d'Hanovre, de la Finlande, de la Laponie, de la Crimée, de la Suisse, de Varsovie, de Moskou, de Saint-Pétersbourg ? ils ont tous un air de famille, et je ne vous citerai que ces derniers, sur lesquels un seigneur Russe, ami

des arts, et qui est venu leur rendre son hommage en France, a bien voulu me donner les détails suivans (*).

Dans toutes les Russies, mais principalement à Saint-Pétersbourg, il y a des établismens publics affectés aux bains de la nation. Dans les villes, c'est ordinairement le samedi que le Russe choisit pour cette espèce de bain; c'est la toilette préparatoire du dimanche. Ce sont de vastes salles carrées, parquetées en planches, où les gens du peuple, et même les marchands, entrent moyennant cinq copéicks (trois sous.) Ces salles sont entourées de bancs; à l'extrémité est un divan en bois, de cinq ou six étages et même plus (**). Un brasier immense, dans une cheminée de tôle ouvrant et fermant à volonté, répand dans cette salle une chaleur excessive, et échauffe en outre un four, ou étuve qui est au-dessus, et dans lequel sont, dans un état d'incandescence perpétuelle, d'énormes cailloux sur lesquels

(*) D'Oulibischeff, père d'un jeune prodige en astronomie, cité avec éloge par Lalande dans son annuaire pour l'an 14.

(**) Ces détails sont absolument conformes à ceux donnés par l'abbé Chappe, dans son voyage de Russie, lorsqu'il la traversa pour aller à Tobolski, capitale de la Sibérie, observer le passage de Vénus au disque du soleil. Il ajoute, (et cela doit être) que plus on s'élève sur ces gradins, plus la chaleur est accablante et la sueur considérable. Ces faits m'ont été attestés par M. de Saint-Prest, mon estimable ami, voyageur dans ces contrées.

on projette de temps en temps de l'eau, qui sur-le-champ s'exhale en vapeurs, et remplit la salle d'une humide poussière que respirent les baigneurs, soit en s'y promenant nus, soit en restant couchés sur les gradins. Des serviteurs armés de longues branches verdoyantes, et qu'on conserve fraîches et flexibles pour l'hiver, ramassent cette vapeur sur les feuilles de ces rameaux, et la font pleuvoir en gouttes de feu sur les corps des baigneurs, dont la peau s'anime d'une couleur écarlate. Quelques-uns se font fustiger ou se fustigent eux-mêmes avec ces branchages (*); et l'on en a vu fatiguer jusqu'à six de ces intrépides fustigeurs, qui se relayaient et ne cessaient de frapper et d'arroser à mesure le patient d'eau froide, jusqu'à ce qu'excédé de sueur et de fatigue, la peau enflammée, et dans une agitation difficile à décrire, il aille dans une grande cour voisine, découverte et destinée à cet usage, se promener nu à l'air libre, se rouler dans la neige, et s'étendre sur la glace, sortant ainsi brusquement d'une température de 42 dégrés au-dessus de glace, à une autre de 30 au-dessous,

(*) Le mérite de cette flagellation peut être apprécié par ceux qui ont lu l'intéressant et curieux traité de *Meibonius : De flagrorum usu, in re venerea.*

ce qui offre ainsi l'effrayante distance de 72 dégrés (*).

Il y a en outre, dans ces salles, de grandes cuves pleines d'eau chaude et d'eau froide dont on s'inonde à volonté avec des bassins de cuivre. Hommes et femmes sont confondus à ces bains dans la classe du peuple : du moins tel était l'usage il y a dix ans. Il y a d'autres bains où l'on trouve plus de propreté, et où l'on paie quinze, vingt, trente sous ; on peut y mener une femme et s'y trouver seul avec elle; on peut aussi, si l'on veut, commander un bain et retenir une salle moyennant quinze ou dix-huit francs, pour sa famille. Les seigneurs de la vieille cour sont très-curieux encore de ces bains de vapeurs, ainsi que le peuple qui est très-vigoureux (**); mais les

(*) « Les Russes commencent l'usage de ces bains dès qu'il » peuvent marcher, aussi sont-ils insensibles à toutes les ri- » gueurs des saisons.... Le bain est le remède par excellence » de tous les Russes.... ils le croient bon à tous les maux. Ils y » joignent du thé, ou une décoction de quelques plantes. Leur » médecine ordinaire consiste en un verre d'eau-de-vie de grain, » où ils ont délayé de la poudre à canon, quelquefois du tabac; » ce remède guérit par fois les hommes robustes, et tue sou- » vent les autres, etc. » (Voyage de deux Français au Nord, t. 4.

(**) » Il y a on ne peut pas moins de Russes boiteux, bossus, » contrefaits. D'abord la masse des hommes faits étant bien » constituée, il est naturel que les enfans s'en ressentent ; et » ensuite un enfant disgracié de la nature, est si peu soigné, » si négligé, si abandonné, qu'il parvient rarement a l'adoles- » cence. » (Voyage de deux Français au Nord, t. 4, p. 332.

jeunes seigneurs, plus énervés, préfèrent les bains français, et en ont, chez eux, l'appareil avec un luxe digne de Paris.

Dans tous ces bains, le procédé est, lorsque les lobes du poumon se dilatent, pénétrés d'une chaude rosée, et opèrent chimiquement le mécanisme de la sanguification, d'envelopper le corps d'un voile de glace. On serait tenté de croire qu'on est désagréablement affecté de ce contraste; cependant des Russes m'ont assuré qu'il n'est pas sans plaisir; et comment expliquer sans quelque attrait, la fureur du peuple pour cet usage? Son insensibilité, ou son courage est tel qu'on a vu des baigneurs sortir nus de l'étuve, et causer avec des passans, sans s'apercevoir que la glace hérissait déjà leurs cheveux et leur barbe imprégnés d'eau.

Pour vous prouver, Madame, que l'usage du bain s'est mieux conservé chez les nations, que les peuples policés nomment barbares, parce qu'ils sont restés plus près de la nature, que dans nos climats; vous citerai-je les habitans de la côte d'Afrique, chez lesquels la femme qui vient d'accoucher va se laver, avec son enfant, au fleuve voisin, sans redouter les métastases du lait, que chez nous un zéphir suffit pour occasionner? les Caraïbes, les Péru-

viennes, les Japonnaises, les Brésiliennes, les Indiennes de l'île espagnole, les Maldivottes, qui vont, au rapport de Garcilasso, dès le jour même de leur accouchement, laver leur enfant à la plus prochaine rivière? et l'histoire n'a-t-elle pas répété que les Cimbres exposaient dans la neige leurs nouveaux-nés (*) pour les endurcir au froid, à la fatigue, et fortifier leurs membres?

Vous dirai-je, Madame, que lors de la découverte de l'Amérique, l'usage du bain s'y trouva établi de temps immémorial, et qu'à sa naissance chaque enfant y reçoit le baptême d'immersion avec sa mère. Peut-être est-ce à ce commun usage de la grande famille, que nous devons l'origine de notre baptême religieux, quand l'Amérique n'était point encore détachée du continent, et partageait nos mœurs. Cette présomption peut même acquérir un degré de plus de vraisemblance, si l'on réfléchit que cette coutume a été universellement répandue sur le globe.

(*) Rousseau, Tissot, et quelques autres ont préconisé cette méthode, dont l'expérience confirme la bonté pour les sujets vigoureux, et dément le succès pour les faibles. Il est d'ailleurs une réflexion bien naturelle, c'est que si les enfans qui y ont été soumis, jouissent toute leur vie d'une meilleure santé, c'est qu'ils étaient nés assez vigoureux pour résister à cette épreuve, tandis que ceux qui y ont succombé ne peuvent être produits en témoignage de son danger.

Je ne pourrais, sans injustice, oublier un monument élevé à l'art de baigner, dans le nord de la France ; je veux parler des bains de Boulogne-sur-Mer. Cet établissement, le plus beau qui existe en ce genre, est composé de trois voûtes superposées et admettant la lumière du jour.

La retenue d'eau dans les réservoirs est de neuf mille pieds cubes de ce fluide sans cesse renouvelé ; au rez-de-chaussée, sont des baignoires d'une seule pierre, imitant le marbre ; au premier étage, sont des baignoires mobiles, où l'on réunit au plaisir de se baigner, celui d'être balancé par un mouvement oscillatoire qu'on imprime soi-même à sa baignoire. Ce moyen est très-puissant en médecine, et a été recommandé, dans la phtisie pulmonaire, par Caer-Michael Smith, qui a écrit sur cette matière, *ex professo*, et qui faisait même ainsi balancer ses malades dans des baignoires aériennes ; enfin, il y a des piscines où l'on peut se plonger et nager. Cet établissement a été ouvert en 1790, et tout atteste ses succès qu'ont dirigé des médecins intelligens.

Strasbourg offre aussi deux établissemens de bains très-beaux, dans lesquels on trouve à volonté, ou des bains proprement dits, ou des étuves selon l'usage des peuples du Nord ; on

sait que cette ville est soumise à des usages empruntés de la Germanie et de la France. Mais ne croyez pas, Madame, qu'en voulant naturaliser en France l'usage des bains, je prétende avoir l'initiative de cette coutume. Outre les thermes de Julien, établis au milieu de Lutèce, et constamment suivis par les Gaulois dans les siècles suivans, nous lisons dans la *Chronique de Louis XI*, qu'encore en 1467, le 10 septembre, « le roi et la reine » furent reçus par Jean Dauvet, premier pré- » sident en parlement, qui leur fit grande » chère, les festoya très-noblement et leur fit » préparer *quatre beaux bains* richement or- » nés. »

Cet usage des bains était alors presque aussi commun en France, même parmi le peuple, qu'il l'est encore et qu'il l'a toujours été dans la Grèce et dans l'Asie. Rigobert fit bâtir des bains pour les chanoines de son église, et leur fournissait le bois pour chauffer l'eau. Grégoire de Tours parle de religieux qui avaient abandonné leur couvent, parce qu'il s'était commis une immodestie dans le bain. Le pape, Adrien Ier, ordonna au clergé de chaque paroisse d'aller se baigner processionnellement tous les jeudis, en chantant ce verset du *Miserere : Lavabis me et super nivem dealbabor*.... La cérémo-

nie du bain était une de celles qu'on observait le plus exactement à la réception d'un chevalier. « Quand un écuyer viendra à la cour, » dit le Glossaire de Ducange, pour recevoir » l'ordre de chevalerie, il sera très-noblement » reçu par les officiers de la cour... Ils enverront chercher le barbier, et accommoderont » un bain avec de la toile en dedans et en dehors de la cuve. La barbe et les cheveux du » chevalier seront faits et coupés en rond. Les » écuyers d'honneur dépouilleront l'écuyer et » le mettront tout nu dans le bain, et le premier des chevaliers s'agenouillera par devant la cuve, en lui disant en secret : Sire, à » grand honneur est pour nous ce bain ; ensuite il lui mettra de l'eau du bain sur l'épaule, et feront de même, l'un après l'autre, les autres chevaliers. »

En faut-il davantage pour prouver que la température de la France n'est point un obstacle à l'établissement de bains publics, comme il en existait à Rome, où ils sont pareillement tombés à présent en désuétude.

J'aurais voulu, Madame, payer en passant un tribut aux nayades bienfaisantes de Saint-Germain-en-Laye, de Passy, de Vaugirard, et de la délicieuse vallée de Montmorency ; mais comme leurs eaux s'administrent plutôt

en breuvages qu'en bains, je n'ai dû en faire qu'une mention légère ; et si je cède au plaisir de parler de ces dernières, c'est un hommage que j'aime à rendre, et à l'artiste célèbre que les regrets de la capitale ont suivi dans sa retraite embellie par ces eaux, et à la société de médecine qui en a rendu un compte avantageux. Je ne crois pas pouvoir mieux faire que d'emprunter les termes même du rapport fait par MM. Beauchêne, Morelot, Sedillot jeune et Bouillon-Lagrange. Il ne peut offrir qu'un excellent modèle pour ceux qui auraient à faire une semblable analyse.

La source de l'eau minérale de Montlignon se trouve dans le domaine de M. Mauduit-Larive, maire de la commune. Elle sort de terre à mi-côte, et provient d'une montagne située au levant, qui semble être une suite du côteau de Montmorency, et qui est aussi probablement de même formation et de même nature.

L'eau est reçue dans un espèce de bassin creusé dans le sol. Le trop plein coule par un tuyau et se rend dans un autre bassin, surmonté d'une fontaine placée à quelque distance de la source, d'où l'eau s'échappe à plein jet. Ce deuxième réservoir est enduit d'une couche d'oxide de fer jaunâtre.

Le terrein qui entoure la source, et qui est arrosé par la filtration continuelle de cette eau, en reçoit une fertilité remarquable.

La source ne tarit jamais, ne se gèle point, et n'éprouve aucune altération, ni par la sécheresse, ni par les pluies abondantes, ni par les débordemens de la rivière.

L'eau qu'elle fournit est plus froide que celle de l'atmosphère, lorsque celle-ci est au-dessus de dix degrés. Puisée à la source, elle est claire et transparente. Sa saveur sensiblement martiale ne présente cependant ni la stipticité, ni le piquant des eaux sulfuriques gazeuses pures.

Exposée à l'air, elle ne se trouble qu'au bout de quelques heures. Ce phénomène arrive d'autant plus vîte que l'atmosphère est plus chaude; l'eau dépose alors de l'oxide de fer, qui reste long-temps suspendu dans le liquide. La même chose arrive lorsqu'on la chauffe, il s'en échappe une petite quantité de bulles d'acide carbonique; et c'est au dégagement de ce gaz qu'est dûe la précipitation du fer. Des expériences réitérées nous ont convaincu qu'enfermée dans des bouteilles bien bouchées, et transportée à Paris, l'eau de Montlignon peut se conserver quelque temps sans altération dans un endroit frais.

Action des réactifs.

1°. Examinée à la source même, par les réactifs, l'eau de Montlignon rougit d'une manière sensible la teinture de tournesol.

2°. La noix de galle en poudre lui donne sur-le-champ une teinte rougeâtre qui, deux heures après, imite celle du vin.

3°. Le prussiate de chaux ne produit un bleu sensible qu'au bout de quelque temps. L'addition d'un peu d'acide muriatique y fait naître presque aussitôt une nuance bleuâtre.

4°. L'acide oxalique détermine dans cette eau un précipité.

5°. Il en est de même du muriate de baryte.

6°. Le précipité est très-abondant, si l'on emploie le nitrate d'argent.

7°. Il est jaunâtre, si c'est le nitrate de mercure, et blanc si c'est l'ammoniaque.

8°. Les alcalis caustiques, ainsi que l'eau de chaux, y forment un précipité léger.

9°. Le précipité est plus abondant et plus blanc par les carbonates alcalins que par les alcalis caustiques.

L'action combinée de ces réactifs indique que l'eau de Montlignon contient :

1°. Un acide libre qui a porté son action sur la teinture de tournesol ;

2°. De la chaux démontrée par l'acide oxalique ;

3°. De la magnésie, et ceci est suffisamment prouvé par l'action de l'eau de chaux et de tous les réactifs alcalins ;

4°. De l'acide sulfurique reconnaissable par sa précipitation en sulfate de baryte, et par celle que le nitrate de mercure a occasionnée dans l'eau ;

5°. Du fer, dont la présence est constatée par la saveur, par l'oxide qui enduit le bassin, par le dépôt rougeâtre que forme l'eau exposée à l'air, et par le prussiate de chaux.

Quant à la manière dont ces divers principes sont réciproquement unis, on peut déjà conjecturer :

1°. Que la chaux, une partie de la magnésie et le fer y sont dissous par l'acide carbonique, puisque, par l'exposition de cette eau à l'air, ces substances, mais sur-tout le fer, en sont bientôt précipitées ;

2°. Que l'acide sulfurique n'y est point uni à la chaux, puisque les alcalis n'y forment que des précipités peu abondans ; ce qui paraît annoncer que la chaux ainsi que la magnésie s'y trouvent dissoutes par les acides carbonique et muriatique.

Tous ces résultats ont été en outre constatés

par l'évaporation de l'eau, et par les différentes expériences faites sur les résidus obtenus.

Evaporation de l'eau.

§. I. *Dépôt formé pendant l'évaporation.*

(10 livres) 4,891,460 gr. d'eau ont été évaporées ; le dépôt formé pendant l'évaporation pesait 18 grains, (0 g., 956 mill.); il était gris jaunâtre. Traité par l'acide acéteux, il s'y est dissous avec effervescence ; il est seulement resté environ un grain et demi de matière insoluble, qui nous a présenté de la silice, laquelle paraît n'être qu'accidentelle, mêlée d'un peu d'oxide rouge de fer. La dissolution, filtrée, traitée par l'eau de chaux, n'a donné aucun précipité sensible.

1°. Cette dissolution a précipité le nitrate d'argent en blanc.

2°. Versée dans le muriate de baryte liquide, elle y a produit un précipité de même couleur.

3°. La baryte, la strontiane, la potasse, la soude et l'ammoniaque versées dans cette dissolution, ont donné un précipité d'un gris blanc qui n'était que de la chaux avec de la magnésie.

4°. L'acide sulfurique n'a fait éprouver

aucun changement à cette liqueur ainsi traitée.

5°. Le prussiate de potasse a donné un précipité bleu assez abondant.

§. II. *Résidu de l'évaporation de l'Eau à siccité.*

Le résidu de l'évaporation pesait 27 grains. Traité par l'alcool et laissé en digestion pendant 36 heures, l'alcool a acquis une couleur d'un jaune doré. La liqueur filtrée a laissé un résidu insoluble qui pesait 15 grains. Elle a été ensuite évaporée jusqu'à siccité, le résidu pulvérisé était d'un jaune clair : il s'est dissous entièrement dans l'eau distillée bouillante.

1°. Le prussiate de potasse l'a colorée en jaune ; et par l'addition de quelques gouttes d'acide nitrique, la liqueur a passé à celle de bleu de Prusse.

2°. La liqueur, ayant été filtrée et traitée par la chaux, a donné un précipité de magnésie.

3°. L'acide oxalique, versé dans la liqueur restante, en a éliminé plus de chaux que la quantité employée pour précipiter la magnésie.

4°. La liqueur ayant été filtrée, on y versa de l'acétite de plomb ; on obtint par ce moyen un précipité de muriate de plomb, ce qui a prouvé la présence de l'acide muriatique.

Résidu non dissous par l'alcool.

Le résidu insoluble dans l'alcool pesait 15 grains (0,796 mill.) ; on le mit dans une capsule de porcelaine, et on versa dessus de l'eau distillée, que l'on porta à l'ébullition ; le résidu non soluble dans l'eau pesait 2 grains. La liqueur fut filtrée, et l'ayant traitée comme ci-dessus, on obtint les mêmes produits. Le dernier résidu fut traité par l'acide sulfurique, qui le fit disparaître avec effervescence ; la liqueur fut ensuite filtrée et traitée par l'acide oxalique, qui en élimina de l'oxalate de chaux. Ayant filtré de nouveau, le prussiate de potasse qu'on versa dans la liqueur donna un précipité bleu ; le liquide surnageant a précipité le muriate de baryte en blanc.

RÉSUMÉ.

Il résulte de ces expériences, que chaque pinte d'eau contient :

		gr.	mill.
1°.	Muriate de magnésie.	3 gr. ou	(0, 159)
2°.	Carbonate de magnésie.	1	(0, 053)
3°.	Muriate de chaux.	2.	(0, 106)
4°.	Sulfate de chaux	$0\frac{1}{2}$ à peu près.	(0, 027)
5°.	Carbonate de chaux	$0\frac{1}{2}$	(0, 027)
6°.	Carbonate de fer.	2	(0, 106)
7°.	Acide carbonique, quantité inappréciable.		

Propriétés médicinales de l'eau de Montlignon.

Cette Eau minérale, de la classe de celles qui se conservent long-temps sans altération, lorsqu'elles sont à l'abri de l'air et de la chaleur, à raison de la fixité de l'acide carbonique et du fer (résultant de leur combinaison) qui y sont contenus, offre des avantages qui doivent la faire regarder comme une des plus précieuses de ce genre.

En cherchant ensuite à déduire ses vertus médicinales de la nature chimique des substances qu'elle contient, et en la comparant à celles avec lesquelles elle a de l'analogie sous ce rapport, on voit qu'elle doit être mise au rang des eaux toniques, stomachiques, légèrement détersives, apéritives et diurétiques. Elle doit en général offrir des avantages dans les lésions, tant aiguës que chroniques, dépendantes de l'affaiblissement des fonctions digestives et de la débilité du systême des membranes muqueuses, etc.

Le voisinage des eaux d'Enghien, dont les qualités physiques et médicales ont été appréciées dans différens rapports, et particulièrement dans le beau travail de MM. Fourcroy

et Delaporte, le beau site où se trouve la source de Montlignon, et les embellissemens dont serait susceptible le sol environnant, n'ajouteraient pas peu aux avantages, et même à l'efficacité des eaux que nous faisons connaître. L'on sait pour combien doivent être comptés la beauté du climat et le changement de lieu dans l'appréciation des effets des remèdes en général, mais surtout de ceux des eaux minérales.

Dans les maladies nerveuses et autres, par Atonie, les eaux de Montlignon, en bains, sont parfaitement indiquées, et il est difficile de choisir, aux portes de Paris, un sol plus agréable, un ciel plus pur que ceux qui embellissent l'heureux vallon, célèbre par le séjour de l'auteur d'Émile. Pour ceux cependant a qui ce facile déplacement serait impossible, M. Larive a établi des dépôts chez MM. Pelletier, rue Jacob; Sureau, rue Favart, et Cadet de Gassicourt, rue Saint-Honoré, n°. 86.

On vante, pour les pâles couleurs, les eaux ferrugineuses de Saint-Germain-en-Laye, administrées par le docteur Nauche, ou celles de Passy, de Vaugirard, et surtout celles des *Petits-prés* de Chartres, etc. mais ces eaux peuvent en général être suppléées par la boule

de Mars, le matin à jeun, aidée par le vin blanc, l'abstinence de lait, de fruits, et surtout beaucoup d'exercice. Il est malheureux qu'on abuse, dans bien des cas, de la danse si bien indiquée, comme moyen curatif, dans celui-ci.

Enfin, tout Paris sait qu'il existe rue J. J. Rousseau un dépôt général, tenu par MM. Armand et Poulard, depuis plus de quarante ans, de toutes les eaux minérales naturelles de France et étrangères ; et les dépositaires communiquent à ceux qui le desirent les certificats de puisemens des eaux à la fontaine, et les lettres de voiture qui fixent l'époque de leur arrivée à leur bureau, pour en prouver l'identité. Ces eaux seront préférées par ceux qui pensent encore que l'art ne peut jamais arriver à atteindre les mystérieuses combinaisons de la nature.

Je terminerai, Madame, ces raprochemens, par la peinture des bains de Paris.

M. S. U.

LETTRE DIXIÈME.

DE L'USAGE DES BAINS A PARIS.

Il y a environ cent cinquante ans, Madame, trois hommes (*), guidés par l'intérêt ou l'humanité osèrent spéculer sur le résultat des nouvelles connaissances de la médecine, et présumèrent assez des goûts novateurs du français pour former trois établissemens de bains ; Leclerc les suivit de près. Six cuves étroites, ressemblantes à une bière de plomb, furent déposées en terre, dans une rue obscure et écartée (**) ; un chaudron ignoble chauffait l'eau impure qu'y versaient des porteurs dégoûtans. Le malade (car en santé on se gardait bien de subir cette épreuve par l'eau (***),) descendait, en s'armant de

(*) Bennesy, Fradin et Ringard, rues Saint-Antoine, Richelieu et Guénégaud.

(**) Rue Pierre-Sarrazin, précisément dans le quartier où Julien avait construit les *thermes*, dont on voit encore les vestiges, rue de la Harpe, *à la Croix de fer;* et cet édifice est un argument de plus à opposer à ceux qui prétendent que notre climat est un obstacle à l'érection d'un pareil monument. Quant à moi, je trouve que ces mots : *les thermes de Bonaparte*, sonneraient aussi pompeusement à l'oreille que : *les thermes de Julien.*

(***) Tout l'électorat d'Hanovre a encore à présent ce caractère d'hydrophobie, malgré les bains délicieux et salutaires qui sont près de sa capitale.

courage, dans sa baignoire comme dans sa dernière demeure. La vapeur obscurcissait encore ce sinistre séjour, et ruisselait le long de ses murs enfumés. Le patient y passait immobile une heure d'ennui, en sortait plus fatigué qu'en y entrant, grâce à la contrainte de la posture qu'exigeait son court et lugubre étui; et, pendant un mois, la bonne compagnie du quartier répétait, en s'extasiant, que monsieur un tel avait pris un bain, et tirait sur ce grand évènement des inductions à perte de vue, concernant sa santé très-compromise par cet acte de vigueur.

Cependant de ces téméraires *hidrostates*, il en revint plus qu'il n'en mourut, et l'on vit Arnault et Nogaret, rassurés par ce succès, élever au dieu de la santé, d'humides oratoires; mais le luxe n'osait pas encore embellir ces retraites.

Poitevin, le premier érigea en 1765 un temple flottant à ce culte accrédité. Encouragé par sa réussite, son successeur, Lefevre de la Boulaye, forma, en 1783, sur la demande de la ville de Paris, un nouvel établissement qui réunit, au mérite de propager une nouvelle et utile jouissance, celui d'en populariser l'habitude, en l'offrant à un prix très-modéré, pour la classe peu fortunée; bientôt Turquin accrut

le besoin de cette douce coutume, par ses bains délicieux de l'été. L'Isle Saint-Louis vit naître sa première école de natation, que depuis il a successivement transportée au-dessous du Pont-Royal, et de celui de la Concorde. Cet instituteur joignit à l'avantage d'avoir inspiré le courage d'un exercice devenu nécessaire, celui d'avoir le premier dirigé, en France, le goût de la jeunesse, vers un but à la fois utile, agréable, et presque perdu de vue. Aujourd'hui l'affluence générale récompense son zèle, et pour la première fois, peut-être, la mode et la raison se sont accordées à favoriser un établissement public.

Un évènement funeste manqua de retarder les progrès de ces essais, jusqu'alors si constamment heureux. Dans l'hiver de 1799, le bateau de bains de Poitevin et Vigier, associés, construit par ce dernier et amarré vis-à-vis le palais des Tuileries, fut submergé par les glaces, mais cet accident sembla redoubler le courage de ces hardis habitans des eaux, et bientôt après, succédant à Poitevin, sans le faire oublier, Vigier, seul dominateur des ondes de la Seine, soumit les errantes colonies fondées par le premier; il fit plus, il conçut et exécuta le projet d'un établissement sans modèle jus-

qu'à ce jour (*). Semblant disposer de la baguette d'Armide, il éleva du sein des eaux un palais qu'il entoura d'un jardin enchanté. Où venait naguères se briser la vague écumante, des plantes balsamiques germèrent pour charmer les yeux et l'odorat du baigneur étonné de respirer au milieu des flots, les parfums des bosquets d'Idalie; plus loin des ombrages verdoyans invitèrent la baigneuse à attendre le repos nécessaire pour entrer au bain sans danger, ou à goûter, en en sortant, celui que la médecine ordonne, pour mettre à profit ses bienfaits.

Tout auprès de là se trouvent deux tentes pour recevoir en tout temps, l'une les hommes, l'autre les femmes, avant ou après le bain.

L'entrée du bain à quelque chose d'imposant, c'est une vaste galerie de cent quatre-vingt-douze pieds de long sur dix de large, ornées de colonnes peintes en brèche verte, entre lesquelles on a ménagé les portes de chaque cabinet de bains.

Le milieu de cette galerie est partagé par une glace transparente, au travers de laquelle la vue se porte dans toute l'étendue de l'édi-

(*) Les bains flottans de la *Tamise*, de la *Neva*, et même celui dont s'enorgueillit la *Sprée*, n'ont été construits qu'à la suite et sur les dessins des bains Vigier.

fice, en opposant une barrière toujours respectée, et qu'il n'est permis, même aux regards, de franchir, que lorsque les baigneuses n'ont pas fermé le rideau que la décence a placé du côté de leur habitation.

Plongé dans les délicieuses baignoires qui sont distribuées de chaque côté de la galerie, et dans lesquelles on trouve tout ce que peut imaginer la propreté la plus recherchée, on jouit d'une vue charmante, on plane sur les eaux, dont le courant fuit sous vos yeux, et contemplant à la fois et l'azur du ciel et le fleuve et les plantes qui semblent border ses rives, on croit voguer sur ces îles errantes qu'a décrites le chantre d'Attala.

Enfin, l'on aura l'idée de cette immense fabrique, qui pèse ou déplace deux millions cent seize mille huit cents livres d'eau, quand on saura qu'une machine hydraulique, élevée hors de l'enceinte des bains, sous la forme d'une rotonde, fournit incessamment, sans bruit, sans fumée et sans odeur, de l'eau à cent quarante baignoires ensemble, et par conséquent à deux cents quatre-vingt robinets qui marchent avec un tel accord, qu'en cinq minutes, et comme par enchantement, on peut établir à la fois cent quarante bains,

sans qu'on apperçoive ni conduits, ni réservoirs, ni chaudières (*).

Il est inutile de dire, que retenu au milieu des eaux, ce vaisseau puise au sein du courant même du fleuve, et cette expression de *vaisseau* ne semblera pas hazardée à ceux qui se rappelleront avoir entendu dire à M. de Bougainville que les *bains-Vigier* sont exactement de la même longueur que le vaisseau de ligne : *les Etats de Bourgogne*, qu'il montait avant la révolution, lequel avait, comme ces bains, cent quatre-vingt-douze pieds de longueur dans œuvre, et cent quarante pièces de canon, comme celui-ci, cent quarante cabinets (**).

(*) Ces bains vont être chauffés par l'application de l'ingénieux procédé de M. Curaudau aux réservoirs qui échauffent l'eau. Une de ces chaudières contient quinze milles livres d'eau.

(**) Voici la lettre que cet établissement mérita en l'an 8 ; elle fut insérée dans les journaux, et alors il n'avait pas obtenu la perfection qu'il a acquise depuis.

Lettre du citoyen R... médecin, à son ami.

Vous aimez les arts et vous n'avez point encore parlé des nouveaux bains chauds, établis sur la rivière, en face des Tuileries! Cependant, sous tous les rapports d'agrément et d'uti- , ils ont fixé l'attention du public et méritent d'attirer la vôtre. Ils réunissent tous les avantages de ces sortes d'établissemens : décors extérieurs, extrême propreté dans l'intérieur, honnêteté, promptitude et décence dans le service.

Savez-vous que le voluptueux Lucullus n'eût pas dédaigné de venir s'y rafraîchir? J'ai vu des Romains familiarisés avec les chef-d'œuvres de leur pays s'extasier sur les *bains-Vigier*.

Dans son orgueil national, la duchesse de Cumberland, en admirant cet établissement, avait la bonté de le trouver digne de l'Angleterre, et ne lui connaissait d'autre défaut que d'offrir ses bains à trop vil prix.

Près de ce monument de l'industrie Française, sur la rive gauche de la Seine, le long du quai illustré par le nom du héros vainqueur à la fois et pacificateur de l'Europe, s'élève un très-beau bâtiment, qui réunit aux avantages de celui que l'on vient de décrire, celui pour les femmes timides, pour les hommes peu aguerris, de les offrir en terre ferme (*).

Un jardin les entoure, l'œil de celui qui se baigne repose sur des fleurs, et l'air qui l'environne est embaumé de leurs parfums. En face du bain est un café tenu par un homme intelligent. On y trouve d'excellent café, des glaces, des œufs frais, des déjeûners froids.

Pour l'agrément et la commodité des dames, le propriétaire vient d'établir des peignoirs chauds.

Tous les travaux accessoires sont finis, les pompes de l'intérieur ont été reportées dans un bâtiment séparé, et leur bruit n'incommodera pas la délicatesse de nos organes.

La quantité prodigieuse de chambres, jointe à la célérité du service, permet à tout le monde d'arriver sans attendre. Quelle que soit la foule des baigneurs, aucun d'eux n'est retardé plus de cinq minutes.

Ces bains sont ouverts depuis quatre heures du matin jusqu'à dix du soir.

Ce qui m'étonne, c'est le modique prix pour lequel on se baigne, et qui est bien à la portée de tout le monde. Il en coûte 1 fr. 50 c. et 1 fr. 25 c. par abonnement.

(*) Cette réflexion qui semble d'abord puérile, se confirme

Également éloigné du tumulte de la ville, et à la portée des deux parties de la capitale que divise la Seine, assez élevé pour être à l'abri de l'inondation de cette rivière, assez voisin pour pouvoir se fournir au milieu même de son lit d'une eau limpide et courante, cet édifice, construit en 1780, par M. Albert, atteste à la fois ses goûts simples et ses hautes vues philantropiques (*).

Ce bâtiment est séparé par une porte cochère, sous laquelle entrent les voitures, de manière à pouvoir déposer les baigneurs à l'abri des intempéries, et les attendre dans une vaste cour qu'entourent les corps-de-logis ; à droite sont les bains des femmes, à gauche ceux des hommes, sans communication entre ces deux quartiers.

Sous la voûte du principal corps de bâtiment, sont placées les pompes, qui, à la faveur d'un aqueduc et d'un conduit de plomb prolongé dans la rivière à douze pieds de ses

par l'observation que pendant l'hiver, temps où la crainte de l'eau semble augmenter par le froid que son idée présente, le bain Albert a le double de baigneurs, et la plupart des habitués même du bain-Vigier.

(*) J'aime à profiter de cette occasion, toute naturelle, de rendre justice aux qualités sociales, à l'érudition et à la modestie, peut-être extrême, de son digne fils, le docteur Albert, médecin militaire, dont je m'honore d'être le confrère et l'ami.

bords, puisent l'eau la plus pure et la plus salubre.

Cette eau parvient à un réservoir de trente-six pieds de long, sur cinq de large et quatre de hauteur, contenant quatre-vingt-dix muids d'eau. Il est divisé en deux parties, dont l'une est remplie de sable mêlangé de charbon, à travers lequel l'eau se filtre avant de passer dans l'autre, et dépose toutes ses impuretés. Par ce moyen l'eau, malgré les débordemens de la Seine, et quand partout ils obligent à se servir en bains et en boisson d'eau limoneuse, reste claire et sans aucune immondice.

L'eau ainsi épurée se distribue à toutes les parties de la maison, à l'aide de tuyaux innombrables qui serpentent dans les différens corridors.

Deux chaudières, dont l'une de dix pieds de profondeur, sept pieds de diamètre, et contenant trente-cinq muids d'eau, l'autre en contenant vingt-cinq, servent également à entretenir en tout temps l'eau chaude, ensorte que la nuit et le jour on peut, à tout moment, trouver pour quelque accident que ce soit exigeant un prompt secours de ce genre, des bains toujours prêts et à toutes les températures.

Mais c'est surtout sous les rapports médi-

cinaux que cet établissement a toujours eu une supériorité marquée sur ceux du même genre. Outre les bains dépilatoires, les bains de vapeurs, ceux aromatiques, ceux d'eaux minérales, froides ou thermales, factices ou naturelles, les étuves, les fumigations sèches, cet établissement peut revendiquer l'honorable initiative d'avoir le premier introduit à Paris les douches, et surtout celle ascendante, qui est d'une efficacité si prompte et si sûre dans les constipations les plus rebelles, et dans tous les engorgemens du canal intestinal ; ses titres, à cet égard, sont inscrits dans les fastes de l'ancienne faculté de médecine et de l'académie royale de chirurgie, et dans ceux des écoles modernes élevées à l'art de guérir (*).

(*) L'opinion de la société royale de médecine ne lui a pas moins été favorable. Voici le résultat du rapport de ses commissaires, entièrement adopté par elle dans sa séance du 16 mai 1784.

« Nous pouvons assurer que les bains, soit simples, soit » composés, les bains de vapeurs, les étuves, les douches, les » fumigations sont de la plus grande utilité, non-seulement » pour la conservation de la santé, mais encore pour la gué- » rison des maladies, surtout de celles qu'on appelle chro- » niques. Les eaux thermales, qui sont des eaux chaudes, plus » ou moins mêlées de substances étrangères qu'elles tiennent » en dissolution, ne jouissent-elles pas de la plus grande ré- » putation dans le traitement des *paralisies*, des *obstructions*, » des *ulcères*, des *rhumatismes*, des *plaies*, des *dépôts laiteux* ?

» M. Albert, ajoutent les commissaires, a réuni, dans ses » bains, les divers appareils qui se rencontrent dans ceux des » eaux minérales les plus renommées. On y trouve les moyens

La pièce où l'on reçoit la douche est précédée de deux autres ; dans la plus prochaine est une baignoire où l'on peut prendre un bain préparatoire, et dans l'autre est un lit, ou, après la douche reçue, on se repose chaudement.

» d'employer les eaux minérales artificielles, soit froides, soit » chaudes, en bains de vapeurs ou en douches.

» Il a placé, dans une même salle, une douche descendante » et une douche ascendante, et cette disposition ingénieuse pré- » sente de très-grands avantages, en ce qu'on peut, lorsqu'un » malade est perclus de quelques membres, sans le remuer et » par conséquent sans douleurs, faire jouer ensemble ces deux » douches.

» La douche ascendante, employée seule, est d'un très-grand » avantage dans le traitement de plusieurs maladies des intes- » tins, particulièrement du *rectum*, parce qu'elle porte, sur la » partie affectée le remède qui convient. Elle peut être em- » ployée avec le même succès dans plusieurs maladies de ma- » trice. »

M. Louis, dans une lettre servant d'envoi de ce rapport à M. Albert, joint son suffrage particulier sur le mérite de la douche ascendante dans les engorgemens carcinomateux de l'intestin rectum ; « Je puis en parler, dit-il, avec expérience » et analogie, ayant fait administrer ces douches locales avec » succès a plusieurs dames dangéreusement affectées d'engor- » gemens squirreux au col de la matrice, et qui menaçaient de » dégénérer en ulcères cancéreux.

» On peut se promettre les mêmes avantages de la *douche* » *ascendante*, ordonnée suivant la diversité des cas. On fondra » les engorgemens skirreux, on donnera du ressort aux tuni- » ques internes de l'intestin gonflées par d'anciennes hémor- » roïdes inaccessibles à tout autre secours, on pourra guérir » les chûtes habituelles du *rectum*, maladie si commune, quel » quefois très-douloureuse, toujours si incommode et d'une mal- » propreté dégoûtante malgré tous les soins, etc.

Ces douches ont le mérite de pouvoir être mises en usage en hiver comme en été, et quand elles sont composées d'eaux minérales, elles dispensent de ces voyages de long cours, dans lesquels on semble moins chercher les secours que l'absence de la médecine, et dont le succès hazardeux est trop acheté par les fatigues, les dépenses, les périls, l'éloignement des siens et celui de ses affaires auxquelles tant d'êtres sacrifient leur santé et leur vie.

Nous n'avons point parlé des bains de vapeurs de cette maison ; ils sont modelés sur ceux qu'on trouve en Turquie, en Allemagne, en Russie, et dans tout le Nord, avec cette différence que les baigneurs n'y sont point confondus dans le même local, ni par conséquent soumis à la même température, mais qu'ils peuvent même ne soumettre que telle ou telle partie à l'action de la vapeur. Là, chacun a sa chambre particulière. Le malade y est commodément assis dans une boëte à pans coupés, tapissée intérieurement de carreaux de fayance, dans laquelle, enfermé jusqu'au col, il reçoit la vapeur au dégré prescrit par le médecin.

Deux personnes sont toujours auprès du malade: on augmente ou l'on diminue à volonté, et selon la prescription du médecin,

le degré de chaleur. Au sortir du bain, le malade entre dans un lit préparé où il reçoit tous les soins exigés par sa situation. Ces bains de vapeurs peuvent n'être que partiels, c'est-à-dire qu'on peut ne soumettre, suivant le genre de maladie, à l'action de la vapeur, que deux jambes ou une seule, un bras, un œil, le nez, etc., au moyen d'ouvertures latérales pratiquées à l'extérieur des boëtes, construites de manière à n'admettre à la vapeur que la partie malade.

Cette commodité est surtout appréciée par les étrangers qui préfèrent ces bains aux étuves de leurs pays, dans lesquelles les corps constamment soumis au même degré de chaleur, participent des exhalaisons désagréables et des miasmes déléterres qui s'élèvent des baigneurs confondus dans ces enceintes, dont la malproprété est le moindre défaut.

On a construit, en faveur des étrangers accoutumés à se plonger dans l'eau froide en sortant des étuves, une baignoire en marbre, contenant vingt muids d'eau, sans cesse renouvellée, où l'on peut nager commodément, prendre les douches froides, enfin, trouver tous les avantages d'un bain de rivière.

Des serviteurs fidèles et intelligens, des femmes sûres et attentives font le service de ces

ces bains, et plusieurs, joignent aux soins les plus recherchés, aux attentions les plus minutieuses, l'art de *masser* parfaitement. Nous aurons occasion de prouver le mérite médical de cette opération.

Des salles particulières sont destinées à donner gratuitement des bains de toute espèce aux indigens de l'un et de l'autre sexe ; et ceux-là ne connaîtraient pas le cœur aimant et généreux de la respectable mère de famille, qui maintenant préside à cet établissement, qui croiraient que cette classe infortunée y est distinguée dans les secours qu'elle y reçoit, autrement que par un intérêt plus tendre, une attention plus particulière encore. Là, le bienfait y est moins précieux encore, par lui-même que par la manière dont il est offert.

Pour qu'il ne restât plus rien à desirer dans ce temple de la bienfaisance, afin qu'il devînt l'asyle de la santé, madame Albert a cherché à s'entourer des lumières des médecins les plus distingués, et à les convaincre par l'accueil le plus hospitalier du prix qu'elle met à leurs soins, et de l'impartialité qui la dirige dans le choix que les baigneurs font de tous leurs guides, sans avoir jamais la moindre prétention d'influencer leur confiance ; conduite digne d'éloge, et, pour le dire en passant,

trop peu imitée dans tel établissement du même genre.

Un nouvel asyle qui vient de s'ouvrir au culte des nymphes et de la santé, rivalise déjà avec celui qu'on vient de citer. Il a le mérite de les offrir dans le quartier nouvellement adopté par la bonne compagnie, où ce genre de commodités manquait par l'éloignement de la rivière. Le luxe qu'il étale doit disposer en sa faveur les habitans d'un pays, qui met l'abus du superflu au-dessus des jouissances du nécessaire. Là, tout satisfait ou éblouit les yeux, et si l'on y paye cher ses plaisirs ou sa guérison, on y est du moins bien servi pour son argent. Il offre l'extérieur le plus avantageux; une cour, précédée d'une avenue, des remises pour les voitures, une distribution sage et telle que les services peuvent se croiser sans se nuire, les baigneurs des différens genres de bains ne se rencontrer qu'autant qu'ils le desirent; enfin, que la séparation du quartier des hommes et de celui des femmes est convenablement établie; une prairie contenue dans l'enceinte, et destinée à nourrir des vaches, des chèvres, des ânesses, pour les personnes à qui l'usage du lait serait ordonné; une maison de belle tenue, à l'entrée de laquelle sont au rez-de-chaussée les

bureaux, et au premier étage un grand salon en rotonde, où, en cas d'affluence, les baigneurs peuvent se réunir. Il communique de plein pied à un jardin demi-anglais, et suffisant pour la promenade des baigneurs, qui d'ailleurs jouissent, moyennant une très-légère rétribution, du droit d'entrée dans le jardin de Tivoli qui y est contigu, au moyen de l'abonnement général des propriétaires des bains. Je ne vous ai point parlé d'eux, Madame, et c'est par eux que j'aurais dû commencer, ne fût-ce que pour les remercier de leurs communications, et parce qu'il semble qu'on a la connaissance d'un établissement quand on a fait celle de ceux qui l'ont fondé. L'un, M. Paul, a fait ses preuves en ce genre, en élevant à Lyon et à Genève deux établissemens pareils qui sont en pleine activité : il est, comme le dit un rapport officiel fait à l'Institut, et que je vais avoir occasion de vous citer tout à l'heure, « très-au courant des moyens chimiques d'imi» ter les eaux minérales, et connaît toutes les » ressources qui sont au pouvoir de l'art. » Cet éloge donné par une commission composée de messieurs Portal, Pelletan, Fourcroy, Chaptal et Vauquelin, me dispense de tout autre, et est justifié par la lecture d'un *Mémoire* qu'il adressa à l'Institut, dans la séance de la classe

du 26 brumaire an huit, sur la fabrication des eaux minérales. Son associé, M. Triaire, occupé des détails d'administration, et des honneurs des bains, y porte un esprit d'aménité et de bon ton, qui inspire dès l'abord la confiance. Vingt domestiques de l'un et de l'autre sexe sont au service de ceux ou celles qui s'y baignent ; mais il y en a toujours un spécialement affecté à chaque cabinet de bain.

Bien sûrement, si quelque établissement a des titres au succès, c'est celui qui joint à des ombrages frais, des eaux jaillissantes, un air pur, des promenades délicieuses, un grand espace, des appartemens nombreux, distribués avec intelligence, le voisinage de la bonne compagnie, des eaux minérales de toute espèce, les conseils de tous les médecins de la capitale, la protection du gouvernement, l'instruction et les soins des propriétaires. Faisons avec eux, Madame, la revue de cette maison ; vous voyez ici, à main gauche, les bains hydrosulfureux ; on les a tenus éloignés du reste des bains, à cause de l'odeur qui, en attestant leur efficacité et la vérité de leur imitation, n'en révolte que davantage ceux qui ne sont pas familiers avec elle. C'est ce qu'on nommait autrefois du foie de souffre ; c'est ce que les Macédoniens qui avaient, disait Philippe, le

défaut d'appeler les choses par leur nom, eussent traité d'odeur d'œufs pourris. Ce bain est très-énergique dans toutes les affections de la peau et les embarras des viscères. Il y en a de plusieurs sortes.

Pour que ses eaux imitassent parfaitement celles de la nature, M. Paul s'est conformé scrupuleusement aux analyses faites par Bergman, et par les autres chimistes qui ont suivi la méthode rigoureuse de cet homme célèbre. Les analyses qui manquaient, ou qui paraissaient insuffisantes, ont été rectifiées ou faites en entier par le savant et modeste Vauquelin, dont on connaît le talent et l'exactitude. On jugera de la composition de ces eaux par le tableau suivant, que M. Paul m'a communiqué (*).

Chaque bouteille de 6,11 hectogrammes (20 onces) d'eau, contient les doses suivantes :

1°. *L'eau de Seltz forte.*

Acide carbonique dégagé par l'effervescence. . . .	5 fois son volume.	
Magnésie.	106,15 milligram.	(2 grains
Carbonate de soude. .	212,30	(4
Muriate de soude 1 gr.	167,26	(22

(*) Il n'est point maintenant à Paris de pharmacien instruit

2°. *L'eau de Seltz douce.*

Acide carbonique dégagé
par le feu. . . . . 4 fois son volume.
Les trois sels aux mêmes doses que la précédente.

3°. *L'eau de Spa.*

Acide carbonique par
l'effervescence. : . . . 5 fois son volume.
Magnésie. . . . . 212,30 millig. (4 gr.
Carbonate de soude. . 106,15 (2
Muriate de soude. . . 17,69 ($\frac{1}{3}$
Carbonate de fer. . . 26,54 ($\frac{1}{2}$

4°. *L'eau de Spa forte.*

Composée comme la précédente, avec le double de carbonate de fer.

5°. *L'eau de Sedlitz.*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 5 fois son volume.
Sulfate de mag. 7 gram. 643 millig. (144 gr.

chez lequel on ne trouve ces eaux factices. M. Bouriat, apothicaire, rue du Bacq, en fait un très-grand débit; c'est lui qui fournit les bains d'Albert et autres. Il s'est particulièrement voué à l'étude de cette partie de la chimie et il se charge des envois en province.

6°. *L'eau de Vichy.*

Acide carbonique par l'effervescence.	2 fois son volume.	
Carbonate de chaux . .	106,15 millig.	(2 gr.
Carbonate de magnésie.	26,54	($\frac{1}{2}$
Carbonate de fer. . . .	5,31	($\frac{1}{10}$
Carbon. de soude, 1 gr.	273,81	(24
Sulfate de soude. . . .	318,45	(6
Muriate de soude. . . .	212,30	(4

7°. *L'eau de Bussang.*

Acide carbonique par l'effervescence.	3 fois son volume.	
Carbonate de soude. . .	318,45 millig.	(6 gr.
Carbonate de fer.	6,63	($\frac{1}{8}$

8°. *L'eau de Vals.*

Acide carbonique par l'effervescence.	3 fois son volume.	
Muriate de soude. . .	689,98 millig.	(13 gr.
Sulfate de fer.	26,54	($\frac{1}{2}$
Sulfate d'alumine. . .	6,63	($\frac{1}{8}$
Carbonate de fer. . .	39,81	($\frac{1}{4}$

9°. *L'eau de Contrexeville.*

Acide carbonique par l'effervescence.	1 douz. de son vol.	
Sulfate de chaux.	318,45 millig.	(6 gr.
Carbonate de chaux . .	212,30	(4

10°. *L'eau de Balaruc.*

Acide carbonique par l'effervescence.	2 fois son volume.	
Terre calcaire	212,30 millig.	(4 gr.
Muriate de soude. . .	636,90	(12
Carbonate de potasse.	212,30	(4

11°. *L'eau de Plombières.*

Acide carbonique par l'effervescence.	1 vingt. de son vol.	
Sulfate de chaux. . . .	159,23 millig.	(3 gr.
Carbonate de chaux . .	106,15	(2
Sulfate de magnésie . .	53,08	(1

12°. *L'eau de Barège.*

Contient par bouteille dix ou douze gouttes de la composition suivante :

Eau commune..	244 gram. 573 millig.	(8 onc.
Sulfate de soude.	1 . . 911	($\frac{1}{2}$ gros.
Carb. de soude.	61 . . 143	(2 onc.
Muriate de soude.	7 . . 643	(2 gros.
Huile de pétrole	12 gouttes.	

13°. *L'eau de Bourbon-Lancy.*

Gaz hydrogène sulfuré. 1 sixième de son vol.
Alkali minéral. . . . . 4 grains.
Muriate de soude. . . 6 gr.
Carbonate de chaux. . 2 gr.

14°. *L'eau alcaline gazeuse.*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 6 fois son volume.
Carb. de potasse. 7 gr. 643 milligr. (144 gr.

15°. *L'eau hydrogénée.*

Gaz hydrogène. . . . 1 tiers de son volume.

16°. *L'eau hydro-carbonée.*

Gaz hydrogène carbon. 2 tiers de son volume.

17°. *L'eau hydro-sulfurée faible.*

Gaz hydrogène. . . . moitié de son volume.
Gaz hydrogène sulfuré. . $\frac{1}{11}$ de son volume.

18°. *L'eau hydro-sulfurée forte.*

Gaz hydrogène. . . . moitié de son volume.
Gaz hydrogène sulfuré. 1 quart de son volume.

19°. *L'eau oxigénée.*

Gaz oxigène. . . . . moitié de son volume.

A ces eaux indigènes, on a joint des eaux d'Italie et du Valais, jusqu'ici inconnues et inusitées en France (*).

C'est à M. Attumonelli, médecin et professeur à Naples, que l'on doit l'exacte analyse de ces eaux, d'après laquelle on les recompose ici. Elles sont de quatre espèces, celles de Naples, celles de Gurgitelli, de Pisciarelli et de Louëche ; les trois premières appartiennent au territoire de Naples, où l'on en fait un grand usage.

L'eau sulfureuse de Naples contient le quart de son volume de gaz hydrogène sulfuré, et deux fois son volume de gaz acide carbonique, elle réussit dans les maladies de la peau, les affections du foie, le scorbut, le flux de ventre invétéré, les maux syphillitiques, etc.

L'eau de Gurgitelli, très-utile en bains, en douches, lotions et injections dans les rhumatismes chroniques, les paralysies, les ulcères anciens, les caries des os, les faiblesses organiques, et les différentes espèces de *prolapsus*, contient pour vingt onces d'eau, cinquante

(*) Voyez l'Appendix *.

grains de carbonate de chaux, dix grains de muriate de soude, vingt grains de magnésie, gaz acide carbonique deux fois son volume.

L'eau de Pisciarelli tient dans vingt onces d'eau dix grains de sulfate d'alumine, vingt-un grains de sulfate de fer, quatorze grains de sulfate de chaux, dix grains d'acide sulfurique, et cinq fois son volume de gaz acide carbonique; elle s'emploie, à Naples, contre les gonorrhées invétérées, dans la leucorrhée, le diabétés et la phtisie pulmonaire. Quelques médecins remplacent par son usage celui du kinkina, dans plusieurs espèces de fièvres.

L'eau de Louëche est la même que celle de Barège, mais elle contient un tiers de plus de gaz sulfureux, et est par conséquent éminemment plus active.

On prend de ces eaux tant en breuvage qu'en bains.

Cette longue galerie que vous voyez est le corridor où aboutissent les différens cabinets de bains d'eau minérale; il y en a douze. Neuf cabinets sont destinés pour donner les grandes douches, et au mérite de ce moyen si efficace en médecine, on ajoute celui de pouvoir donner en même temps, et sans changer de position, à une femme, par exemple,

ayant un ulcère caché, un bain hydrosulfuré à l'extérieur, une douche intérieure d'eau émolliente, et un verre d'eau de Vichi à boire, et l'on sait que tel mal secret peut exiger à la fois un bain relâchant, une douche tonique, un breuvage fortifiant. Cet appareil, qui semble fixer votre curiosité, est celui qu'on met en jeu pour donner la douche ascendante, moyen spécifique dans les constipations invétérées : mais ce qui est fait surtout pour l'exciter, est le bain de vapeur ou oriental. Je finirai par cette description. Au reste, il y a ici trente baignoires en perpétuelle activité. L'eau qui sert à ces bains, est tantôt celle de la Seine, tantôt, lorsque celle-ci est trop basse, l'eau s'écoulant des sources de Chaillot qui contiennent du sulfate de chaux dont on la débarrasse par un mécanisme de filtres particuliers. Messieurs Paul et Triaire ont établi des tuyaux rendant au grand réservoir de la rue du Mont-Blanc, qui lui-même communique avec un puisart nouvellement pratiqué par M. Haupoix, au milieu de la Seine, et c'est lui qui fournit ainsi à toute la maison, une eau à la fois abondante et salubre. Ce cabinet au rez-de-chaussée, est la pièce destinée au bain oriental, dont je vous parlerai bientôt. Jusqu'ici il a été destiné à donner des bains de

vapeur partiels ; on plonge dans cette chaise exactement fermée, un bras, une jambe, le corps même, et la vapeur qui y monte ouvre les pores, détend les fibres, mobilisse l'humeur, l'entraîne par les sueurs, sans porter à la tête, qui reste dans l'air atmosphérique. C'était là tout le secret de ces bains de *Saadoz*, si vantés en Angleterre, et maintenant aussi injustement dépréciés qu'ils étaient ridiculement exaltés.

On trouve d'ailleurs dans cet établissement, comme aux bains d'Albert, tant pour bains, qu'en bouteille pour exporter, des eaux factices de Seltz, de Spa, de Vichy, de Bussang, de Vals, de Contrexeville, de Balaruc, de Plombières, de Barège, Sedlitz, alkalines, gazeuses, oxigénées, hydrogénées, hydrocarbonées, hydro-sulfurées, et généralement toutes les eaux minérales connues, ou même que l'on voudrait composer; et tel est surtout l'avantage des eaux minérales artificielles sur les naturelles, qu'on peut à volonté augmenter ou diminuer l'énergie de ces liquides, selon la nature du mal, le tempérament du malade, et la prescription médicinale, et qu'elles perdent moins au transport.

Il est enfin un quatrième établissement public de bains digne de figurer a côté de ceux

dont nous venons d'esquisser le tableau, ce sont les bains Chinois. Placé au milieu d'eux, voisin des boulevards, des Thuileries, de l'Opéra, également à la ville et à la campagne, il offre les ressources de l'une et les plaisirs de l'autre. Nous pensons même que si la négligence de ses premiers propriétaires ne l'avait fait décheoir de sa vogue, il devrait à sa seule position d'être toujours en faveur, malgré que ses voûtes mélancholiques, ses vîtraux obscurs semblent plutôt annoncer des antres voués à la mélancolie, que des grottes consacrées au dieu de la santé. Il plaira à ceux dont la douleur aime à être entretenue par de lugubres aspects, et ses rochers rembrunis ont une teinte romantique propre à nourrir la rêverie et inviter doucement au calme du sommeil. On y trouve toutes les commodités réunies; il offre cinquante cabinets, dont vingt-cinq pour les hommes et autant pour les femmes; plusieurs sont garnis de lits. De chaque côté est un salon de réunion, offrant en lecture les journaux les plus accrédités et les brochures nouvelles. Dans l'été, des terrasses couvertes de bannes, reçoivent les baigneurs avant le bain ou après, et l'on peut s'y faire servir par un limonadier restaurateur, appartenant à la maison.

Un chirurgien pédicure est aux ordres de ceux qui réclament ses soins et veille, si on le desire, à la graduation exacte de la température des bains qui demandent une précision exacte ; enfin, on administre dans cet établissement, outre les bains de propreté, ceux épilatoires, les bains médicinaux, gazeux, aromatiques (*), minéraux ect. les fumigations, les douches, les bains orientaux, et le *massement* dont je saisis l'occasion de vous entretenir.

C'est à un de mes confrères (**), philosophe voyageur, et honorant l'art de guérir par d'heureuses découvertes puisées dans ses lointaines observations, que je dois l'idée d'avoir indiqué l'art d'approprier à la France les bains orientaux. Cette pratique est d'autant plus sûre, qu'elle est le résultat des remarques faites sur les lieux, et je vous en rendrai bientôt compte ; mais nul de nous n'aurait atteint le but, s'il n'avait fait précéder cette organi-

(*) On a trop vanté d'abord, puis trop discrédité l'union des gaz à l'eau dans plusieurs cas morbifiques. J'aurai occasion d'en parler dans cet ouvrage, avec quelque détail.

(**) Larrey, premier chirurgien de l'armée d'Égypte, dont il a rapporté des vues nouvelles dans son art, qu'il vient de publier dans un excellent ouvrage, ayant pour titre : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie.*

sation des réflexions suivantes que j'aime à vous soumettre.

En Grèce, à Rome, l'esprit de liberté, si vanté chez nous, si pratiqué chez eux, le beau rêve d'égalité, devenu si discrédité, y étaient si réels que les bains publics étaient remplis de toutes les classes de la société. Le magistrat et l'ouvrier, le poëte et le général, Irus et Achille, Aristide et Hyperbolus se baignaient ensemble; l'eau nivelait les rangs. Le Français, plié à de longs préjugés, dont peut-être se dépouillera la génération suivante, soit pudeur, soit vanité, délicatesse ou amour-propre, ne consentira de long-temps à entrer, lui centième, dans un réservoir commun d'eau chaude; la honte de montrer un appareil de formes moins herculéennes, une difformité, un cautère inconnu, une humeur dartreuse occulte, une chevelure empruntée même, la crainte de la contagion d'un mal voisin, tout s'oppose au succès d'un monument public de ce genre, pour les hommes riches qui ont passé qnarante ans (*); les

(*) On m'objectera peut-être l'affluence à tous les bains publics de Paris, à l'école de natation, à certaines eaux, aux boues de Saint-Amant, aux bains de Welche dans le Valais, d'Aix en Savoie, où les baigneurs et les baigneuses, couverts d'un simple peignoir, sont réunis quelquefois, pendant huit heures, dans les mêmes enceintes. D'abord on répondra qu'à l'école de natation, ce sont tous jeunes gens qui ont plus de modestie

femmes

femmes inaccoutumées à se communiquer le spectacle de leurs charmes postiches, de leurs infirmités secrètes, de leurs contours empruntés, de leur peau naturelle même, seront encore plus difficiles à se décider à cet esprit de communauté ; il ne trouverait de partisans que chez les femmes jeunes sans art, belles sans fard, fraîches sans imposture. A elles pourraient se joindre les jeunes-gens de toutes les classes, et ceux même de la caste riche ou nobiliaire, qui ont senti leur âme s'élever à la contemplation des usages antiques et de la moderne liberté, ceux plus jeunes encore dont le cœur a palpité presque en naissant au rithme des chants de l'indépendance, les soldats vieillis sous les drapeaux, et accoutumés à une solidarité de besoins et de plaisirs, de souffrance et de gloire. Un petit nombre

que de pudeur ; aux bains publics de rivière, ce sont tous gens du peuple, et leur joyeuse enceinte n'est sûrement pas l'école des mœurs ; quant aux bains des eaux qu'on vient de citer, je remarquerai que les baigneurs, étrangers l'un à l'autre, n'y passent ordinairement ensemble qu'une saison, et se quittent-là pour ne se revoir jamais, puis en venant aux eaux, on a déjà, par cette seule démarche, avoué au moins une infirmité, au lieu qu'à Paris les baigneurs pouvant se rencontrer dans la société, où ils se donnent pour bien portans, et sont rivaux de gloire, de plaisir, de prétentions, ou d'intérêt, ces mêmes individus si sociables, aux eaux, se gêneraient à Paris par leur aspect mutuel ; au surplus, l'habitude et le temps peuvent un jour corriger de ce travers.

d'hommes exempts de préjugés, pourrait offrir un peuple naïf, à qui plairaient ces institutions républicaines ; mais en attendant, la France sera-t-elle privée d'un moyen de salubrité aussi sûr que facile ? j'ai pensé qu'on pouvait concilier ces opinions différentes, en indiquant à la génération contemporaine, un projet de bains privés, appropriés à ses goûts, en offrant, à celle qui doit suivre, le beau modèle des bains publics d'Alexandrie, d'Athènes et de Rome, et c'est, Madame, ce qui m'a encouragé à tenter cette correspondance avec vous, malgré l'insuffisance de mes moyens ; mais j'aurai du moins le mérite d'avoir, le premier, osé ouvrir une carrière que d'autres sauront parcourir avec plus de gloire. Je ne dissimulerai même pas que je crois la France arrivée à ce goût des monumens antiques, tel qu'elle finira par leur donner des rivaux chez elle, et cette opinion suffit pour motiver le soin que j'ai pris de faire sur ce sujet de longues et pénibles recherches, et de vous en transmettre le résultat. En attendant ces temps fortunés, ce sera chez les Orientaux, jouissant actuellement des délices du bain que je crois le plus convenable au goût et à la santé des Français, que je puiserai mes exemples et le modèle de ceux à élever dans Paris,

en y ajoutant, dans leur application à notre climat, les changemens qu'exige la différence de la température (*), de l'habitude, des mœurs, des préjugés même, et du caractère national.

Je vais rapidement retracer la manière d'administrer ce bain dans l'Orient, et celle de l'approprier à nos contrées ; permettez-moi, Madame, de recueillir mes idées avant de vous les exposer.

M. S. U.

(*) On ne peut trop s'étonner de ne pas voir, dans chaque cabinet de bain, un thermomètre sans lequel il est impossible de préparer un bain à la température exigée par l'état de maladie du sujet, ou même par sa constitution, s'il jouit d'une bonne santé, et toujours par la saison. On doit recommander, pour la confection de ces utiles instrumens, le sieur *Chevalier*, ingénieur-opticien, dont les thermomètres à bains, aussi exacts que sensibles, doivent leur perfection à quelques changemens heureux que cet artiste ingénieux a faits dans leur construction. Le thermomètre à bain de la fabrique de *Chevalier*, est d'une forme cylindrique, d'environ vingt-deux centimètres de long, sur un diamètre proportionné ; mais ce qui fait trouver dans son intrument une plus grande sensibilité, c'est l'amincissement (sans perte de solidité) du verre dans la partie du tube où est logée la boule remplie d'esprit de vin ou de mercure ; on doit préférer l'emploi de ce dernier.

LETTRE DOUZIÈME.

DU BAIN DE VAPEUR. — DE L'ART DE MASSER.

On doit considérer, dans le bain des Orientaux, deux objets très-distincts, l'action de baigner et celle de masser.

On n'entend point ici par baigner, plonger le corps dans un liquide condensé, mais au contraire l'exposer à l'action d'un fluide vaporisé. Je vais sommairement rappeler les moyens d'obtenir cet air humide si tristement parodié jusqu'ici, à Paris, et d'une manière plus propre à en dégoûter et à énerver, qu'à donner du plaisir et de la vigueur. Les effets du bain étant les mêmes sur l'économie animale, avec plus ou moins d'énergie, selon qu'ils sont plus ou moins vivement et convenablement appliqués sous forme de vapeur ou de liquide, on conçoit qu'il est essentiel que ce soit un homme de l'art qui assigne les cas où le bain ordinaire ne suffisant pas, il est indispensable de recourir à la vapeur, ou même à la douche; et je ne le dissimule point, ces attributions différentes demandent beaucoup d'instruction, et le tact d'un médecin très-exercé; mais la

théorie suivante des bains doit suffire pour en expliquer l'effet, et je passe à l'exposition des particularités qu'offrent l'administration du bain Oriental, et l'art de masser (*).

On a vu par la description du bain de vapeurs des Egyptiens, par Savary, que j'ai cité avec d'autant plus de confiance, que des voyageurs d'une autorité imposante (**) m'en ont assuré la fidélité, quelle est la distribution des pièces qui le composent. Celui qui veut être baigné, passe insensiblement, par un long corridor échauffé, de la température extérieure à une graduellement plus élevée. Les pores se dilatent lentement, jusqu'à ce qu'arrivé à la salle même du bain, un jet d'eau chaude montant en filet capillaire, offre, au calorique versé dans l'air par des poëles cachés, et retenu par l'humidité, une divisibilité d'autant plus facile de ses molécules, qu'elles se présentent sous une plus petite masse, et

(*) Je m'honore de citer M. Larrey comme celui à qui, entre autres obligations, j'ai celle d'avoir connu par pratique le bain Oriental et le massement dont je n'avais qu'une idée théorique et imparfaite. Il a eu la bonté de m'en apprendre le mode d'application en soumettant un fantôme à cette manœuvre, d'autant plus précieuse à lui voir exécuter, qu'il me répétait les leçons qu'il avait lui-même recues en Egypte.

(**) Voyez le voyage en Egypte de M. Denon, qui réunit au coloris magique d'un style enchanteur, le coup-d'œil excercé d'un observateur profond.

dans un état d'ascendance et non de pesanteur ; à ce filet d'eau se joint la volatilisation continue d'un bassin d'eau bouillante.

L'eau ainsi vaporisée forme un nuage qui, montant au sommet de la voûte, revêtue en marbre ainsi que tous les parois de cette étuve, s'y condense, ruissèle le long des murs, et cause, en retombant, une humidité perpétuelle, entretenue encore par la précaution que l'on a prise d'établir le pavé aussi en marbre, et à deux pieds au-dessous du niveau des cours environnantes, tandis qu'au milieu une douce chaleur tient en suspension la vapeur sans cesse exhalée du bassin bouillonnant, et de la fontaine d'où s'élance le jet d'eau chaude.

Le corps est imbibé de toutes parts de la rosée de cette humide atmosphère, et comme enveloppé d'un nuage d'eau toujours chaude, toujours renouvellée, et se présentant à tous les pores, sous toutes les formes, à tous les degrés de chaleur, par conséquent sous toutes les modifications les plus propres à irriter les houppes nerveuses, à dissoudre les petits corps obstruant les pores exhalans et absorbans, enfin à s'introduire dans tout le système.

Une moiteur facile s'établit dans tout le corps, et est encore augmentée par l'action

du serviteur, qui vient vous retourner, vous pêtrir, enfin vous *masser*. Cette opération exige infiniment de délicatesse et d'habitude, et c'est surtout à elle que l'on doit le bien-être qui résulte d'un bain de vapeurs.

Cependant les corpuscules qui bouchaient les pores se dissolvent par l'eau devenue plus active, en proportion de son augmentation de calorique ; le serviteur intelligent les enlève par des frictions réitérées. C'est alors qu'il est salutaire et agréable d'oindre légèrement le corps d'essences odorantes : elles occupent à leur tour les pores devenus libres, et empêchent la sortie du fluide absorbé.

On ajoute à cette imperméabilité des pores, en recevant quelques douches d'un robinet d'eau froide, qui condensent le tissu cellulaire et lui rendent sa première énergie. On termine le bain en s'enveloppant le corps de linges chauds qui s'emparent du peu d'humidité qui reste à sa surface, et permettent d'arriver sans risque à l'appartement extérieur, où les poumons retrouvent leur atmosphère accoutumée.

C'est surtout dans cette dernière pièce que, dégagé des impuretés qui ternissaient la peau, les articulations assouplies, les muscles exercés, les nerfs éveillés par le massement, la poitrine

recouvrant son aliment naturel, et l'aspirant dans ses vastes réservoirs pour l'expirer de nouveau, et les distendre encore, on acquiert une énergie de forces, une liberté d'esprit, un silence de passions, une richesse d'imagination, une suavité de pensées inaccoutumés, on jouit enfin avec délices d'une existence nouvelle et inconnue à celui qui n'a pas essayé de ces bains.

Tel est le simple mécanisme, tel est, Madame, l'effet des bains que je propose aux fortunés habitans de Paris, en attendant que le goût national en ait fait une habitude générale, et l'on peut, avec sécurité, prédire qu'avant vingt ans d'expérience, il se sera prononcé pour elle, ne fût-ce que par le calme délicieux qui succède au massement; en effet, cette opération si simple, au premier coup-d'œil, est de la plus grande influence, si l'on veut y réfléchir et la considérer, soit relativement au plaisir qu'elle procure, soit par rapport à son influence sur la santé.

Quelques praticiens pensent aujourd'hui que le système blanc est le dépositaire, le véhicule des affections morbifiques, toutes les fois qu'elles ne reconnaissent point pour cause une lésion d'organe, une désorganisation de viscères, une solution de continuité. La régu-

larité du système sanguin importe sans doute à la vie ; mais il n'est que l'indicateur et non le modérateur de la santé ; des oscillations iso-chrones attestent la corrélation des organes fonctionnaires, l'ensemble du jeu des parties ; mais si elles cessent d'être correspondantes, ce n'est point par quelque erreur spontanée du fluide sanguin, mais par un trouble imprimé au système lymphatique.

Celui donc qui rendrait au fluide lymphatique son cours accoutumé, qui, en agitant le système vasculaire, empêcherait les stases de la lymphe, activerait l'action et la réaction des fluides et des solides, rappellerait enfin le sang à sa régulière circulation ; celui-là, bien sûrement, préviendrait les désordres qui en résultent. Or, l'action de masser après l'usage du bain, est celle qui, pêtrissant les muscles, ramollit les chairs, entretient la fraîcheur du systême dermoïde, la relation des utricules du tissu cellulaire, chasse de proche en proche les fluides qui y stagnent, dégorge les vaisseaux distendus, remplit ceux qui sont vides, imprime en général à toute l'organisation une locomotion aussi douce que salutaire, et rétablit un équilibre universel. Cet exposé seul suffit pour prouver son utilité, qui sera surtout obtenue plus sûrement, si ceux qui en

veulent faire l'essai le font sous les yeux et les avis de médecins qui se soient voués à cette étude particulière.

Vous avez vu, Madame, quelle était chez les anciens et les Egyptiens modernes l'administration des bains de vapeurs. Guidé par les témoins non récusables de leurs succès dans cette dernière contrée, je vais passer à la démonstration de la manière dont il conviendrait de le donner en France, en observant la différence du climat et des habitudes.

Le bain doit se composer de deux pièces contiguës. Dans la première est un lit de repos, ayant seulement un matelas, un oreiller et une couverture de coton. C'est dans cette première chambre, dont la température est de six à dix degrés au-dessus de celle extérieure, que le baigneur dépose ses vêtemens, prend des sandales et entre nu dans la chambre, proprement dite du bain. Au milieu de cette salle, dont la température est de vingt-cinq à trente degrés, est un conduit d'eau élevée à une telle chaleur, que répandue en filets capillaires par un tourniquet sans cesse mis en action par l'impulsion du fluide et de la chaleur, elle passe à l'état de vaporisation subite. Semblable à un brouillard transparent, elle enveloppe le baigné qui, nouvel Ixion,

n'embrasse qu'un nuage. Quand le corps est ainsi imbibé et pénétré de cette pluie insinuante, la personne s'étend dans une longue baignoire peu profonde, exhaussée de terre par quatre socles, et construite de manière à ce que la tête et une partie du tronc soient plus élevées que le reste du corps, et que la main du serviteur puisse atteindre aisément à chacune de ses parties. Elle est à demi-remplie d'eau à la température de vingt degrés: alors le serviteur du bain, après avoir frotté successivement tout le corps de savon, prend une forte poignée de chanvre et frictionne lentement toutes les parties du corps, qu'on fait sortir alternativement à fleur d'eau, en s'arrêtant avec précaution sur les endroits douloureux. L'eau du bain entraîne les produits de cette première ablution impure et est remplacée par de l'eau nouvelle, dans laquelle on reste encore six à huit minutes. Cependant le baigneur respire avec volupté la poussière humide que l'évaporation de l'eau répand dans l'air, et sent un frais inconnu pénétrer sa poitrine, et l'on conçoit alors la bienfaisance de ce moyen dans les affections de ce viscère, et la possibilité d'ajouter à l'eau des substances dissolubles et appropriées; d'ailleurs le baigneur demeure au bain un quart-d'heure,

une demi-heure, davantage même, d'après la prescription de son médecin, toujours calculée sur des données qu'il est impossible de prévoir ici, telles que la nature de la maladie, la densité de la peau, la force du sujet. Quand le temps fixé par le médecin est écoulé, le baigneur sort de l'eau, ceint sa tête d'un turban : on l'essuie avec du linge de coton chaud, on le transporte sur le lit de repos, on le recouvre avec une couverture de coton, on l'étend le plus possible : c'est alors que commence le massement, cette opération si délicieuse, et qui n'a été si ridiculisée par quelques personnes, que parce qu'elle avait été exercée sur elles, par des gens qui en ignoraient les premiers principes.

Le serviteur du bain s'arme la main d'une poche d'étoffe en laine, la plus douce et la plus imperméable possible. Il la promène sur toute l'habitude du corps, puis sur toutes les parties successivement, en commençant par les pieds, les jambes, la cuisse, la main, le bras, les reins, leurs contours et chacun des organes extérieurs. On porte surtout à ces dernières parties la précaution la plus délicate ; mais on insiste sur les endroits les plus couverts d'épiderme, la plante des pieds, la paulme de la main, et l'on revient doucement

à la charge sur ceux qui sont affectés ou de rhumatisme, ou de goutte, ou de toute autre incommodité. Ce n'est point à nu, mais par-dessus un linge très-fin et doux que se pratique cette opération, qui demande des doigts tendres, mobiles et exercés. On pêtrit légèrement les muscles, on détend les extrémités, on fait jouer en tout sens les articulations, en faisant exécuter aux membres des mouvemens d'extention, de contre-extension et de rotation ; les doigts même doivent être pressés et légèrement contournés dans chacune des articulations de leurs phalanges jusqu'à ce que la souplesse succède à la rigidité, le bien-être au malaise, une douce langueur à l'érétisme. Cette opération dure au moins un quart-d'heure ; le bain complet occupe deux heures (*). Quand il est terminé, on s'habille chaudement, et avant de sortir on prend, soit un consommé, soit le café, si le baigneur est en bonne santé, soit une infusion théiforme ap-

(*) Quelquefois, selon le goût du baigné, ou l'indication du médecin, on commence, avant le bain, par faire asseoir la personne sur un tabouret, on la frotte de savon avec des étoupes, on la lave d'eau chaude, et on la fait entrer au bain ; au bout d'une demi-heure, on la frotte en détail avec le gant d'étoffe de poil étant dans le bain ; elle en sort, et on la masse avec la main seulement, sur le lit de repos destiné à cet usage. C'est au baigné à choisir, comme à l'usage à décider, le meilleur procédé.

propriée, s'il est sous l'empire de la médecine. C'est alors surtout que les médicamens acquièrent une énergie bien plus grande que dans toute autre situation. Le pouls accéléré, la lymphe fluidifiée, la tête rendue libre, toutes les fonctions vitales ranimées donnent une facilité d'élaboration qui double la vertu des remèdes (*). M. Larrey a vu en Egypte le bain

(*) C'est alors, et en cas d'asthénie qu'on emploierait avec un grand succès le moyen que l'on vient de proposer, comme fébrifuge, et anti-périodique (la gélatine.) Si l'intention a été de l'appliquer dans les fièvres intermittentes, et par débilitation, son succès n'est pas douteux et il agit alors mieux que le kinkina, dont le tannin, suivant les nombreuses expériences du docteur Miller, ne relève le systême qu'en resserrant la fibre, et cause une pléthore fausse, au lieu que la gélatine substance éminemment nourricière, cause rapidement par sa facilité d'assimilation, une pléthore vraie, ou plutôt suffisante, ce que l'on doit chercher à obtenir le plus promptement possible dans les fièvres par atonie. On guérit alors, comme un verre de vin généreux rappèle à la vie un malheureux exténué de besoin et tombé en syncope par inanition, et c'est ici l'heureuse application de la médecine *Brownième*, tant calomniée et si souvent mal comprise, tant par ses adversaires que par ses propres sectateurs. Mais dans les fièvres inflammatoires, où le pouls est redondant, autant vaudrait proposer un gros d'opium, ou un pistolet, que la gélatine. Nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ceux dont les travaux ont pour but de secourir l'humanité, et ne tendent à rien moins qu'à nous délivrer de son ennemi le plus cruel, puisqu'il ouvre la porte à toutes les maladies. Mais le médecin de bonne foi, fait au lit du malade la cruelle expérience que la chimie, malgré ses découvertes, ne tient pas tout ce qu'elle semblait promettre de succès, et qu'il y a loin encore de sa brillante théorie à la pratique modeste qui guérit, en s'appuyant lentement sur l'expérience.

de vapeurs, donné de cette façon, enlever les rhumatismes, guérir les affections nerveuses, la goutte même, déclarée incurable chez nous, céder à son usage répété. Il ranime à tel point l'irritabilité, qu'on a vu, dit-il, des femmes privées des douceurs de la maternité et du prélude assujétissant qui constate leurs droits à ce titre honorable, lui devoir les honneurs de la fécondité.

Il est des cas pathologiques où l'association des douches froides, au bain de vapeur, peut être très-utile. C'est encore au médecin à fixer l'emploi de cet usage, qui ne peut être indifféremment appliqué relativement à nos mœurs et à notre température habituelle. Je crois devoir, Madame, vous assurer ici que non-seulement, relativement à l'emploi de ce moyen, mais encore à celui de tous ceux que je vous ai indiqués, on ne peut établir une pratique tellement universelle qu'il ne soit pas toujours indispensable de recourir aux hommes de l'art, que l'estime publique indique à la confiance générale; et n'en déplaise aux sarcasmes usés contre un art dont la seule vengeance est d'opposer l'étude à l'outrage, les consolations aux épigrammes, le dévouement à l'ingratitude, le bienfait au mal dire, j'ai tellement la conscience et l'estime de la sublimité de mes fonctions, que je

ne pense même pas qu'on puisse trouver dans ce conseil aucun sentiment d'égoïsme.

Je ne pourrais point parler de ces bains mystiques dont mille placards attestent la miraculeuse efficacité, et mille dupes la friponnerie, sans citer un jugement de police trop fameux, et pourtant oublié, rendu à l'occasion de l'énergique propriété de ces bains merveilleux. Félicitons le bon public de sa constance à accueillir les charlatans, le gouvernement de sa fermeté à les démasquer, et ces désintéressés sycophantes de leur audace, ou de leur adresse, à braver ou éluder le mépris général et l'autorité des loix.

Je vous fais grâce, Madame, de l'énumération de tous les bains partiels répandus dans les différens quartiers de Paris : bientôt chaque rue aura le sien. Vous n'exigez point, sans doute, que je vous décrive ce que vous retrouvez chaque jour chez vous-même et avec moins de mesquinerie ; une cuve, un bouillon, du linge et du charbon pour le chauffer, puis du charbon, du linge, un bouillon et une cuve ; voilà tout le mérite de ces réduits, à peu près suffisans pour la propreté, mais qui n'ont rien de commun avec l'art de guérir. Je dois dire aussi, qu'excepté aux bains-Albert, on ignore, même dans les plus brillans établissemens

semens, l'administration de la douche, moyen si puissant en médecine et si négligé. Il est telle affection rhumatisante, telle humeur goutteuse qui non-seulement sont rebelles aux bains, mais qui même s'y détériorent, tandis que la douche, convenablement appliquée, a sur ces deux précurseurs de la vieillesse, l'action la plus énergique. Un des obstacles à son usage est son prix excessif, parce que son emploi exige six fois plus d'eau qu'un bain, et demande un homme exclusivement occupé à cet emploi très-pénible, puisque, pour diriger convenablement la chûte de l'eau, il faut qu'il reste dans la vapeur du liquide qui la fournit, et qui, pour être efficace, doit être de trente-quatre degrés; ensuite il faudrait posséder un volume d'eau inépuisable et facilement porté à une grande hauteur. Le terre-plein du Pont-Neuf est l'emplacement qui conviendrait le mieux à un établissement de ce genre (*). En attendant, les femmes sur-

(*) En 1796, un architecte, (M. Sibille) le même qui depuis, avec M. Bellanger, a établi les bains-Vigier, avait offert au gouvernement d'ériger sur cette place un monument public, au milieu duquel une fontaine, surmontée d'une statue équestre colossale, eût répandu ses eaux; à droite et à gauche, il plaçait un corps-de-garde et un beau café; derrière, s'élevait un corps-de-logis immense, adossé au monument, en baissant de vingt pieds l'éperon de cette culée. Cet édifice aurait offert

tout usent, à leur risque, de bains chauds, dont l'effet relâchant est très-contraire à l'affection, devenue bien commune, du viscère auquel nous devons leur fécondité, tandis que des douches appropriées préviendraient ou pourraient guérir rapidement cette longue, mortelle et douloureuse maladie. Il est peu d'affections de la peau qui résistassent à des douches de trente-six degrés de température, fouettant de douze à quinze pieds de haut, irritant les papilles nerveuses, sollicitant l'ouverture des pores et l'afflux de l'humeur à la superficie ainsi échauffée. Mais je ne puis encore à cet égard que former des vœux.

Viennent enfin les vrais bains publics (*),

des bains particuliers et publics. L'ascension des eaux eût été dûe à une petite pompe à feu cachée par le monument, et dont les courans d'air et d'eau auraient facilement entraîné la très-légère vapeur. On devait y établir des douches, et l'entrepreneur s'obligeait à fournir des bains gratuits aux indigens. Nous devons regretter l'inexécution de ce projet vraiment patriotique.

(*) On ne peut nier que depuis la révolution, le peuple de Paris a beaucoup gagné du côté de la propreté, et par conséquent de la santé. Une pommade rance, une poussière sale ne masquent plus des cheveux d'un noir d'ébène, ou d'un blond argenté. Il change de linge plus souvent; il fréquente davantage les bains, et il préfère un vêtement simple et commode, aux habits guindés qui, gênant ses mouvemens, faisaient, il y a douze ans, un *monsieur* très-gauche, le dimanche, d'un *citoyen* très-bien fait toute la semaine.

parce que chaque citoyen peut y entrer moyennant un léger tribut. Au milieu de la rivière, sont de longs bateaux plats, retenus par des cables au rivage, et qu'on remorque à la fin des étés ou dans les crues d'eau. Une banne les ombrage et se prolonge sur une enceinte d'environ cinquante pieds de longueur, vingt de largeur et quatre de profondeur. Des piquets plantés de distance en distance soutiennent le Néophite, qui dans ses essais de natation reçoit le baptême par immersion et laisse retomber par la bouche, le nez et les oreilles, l'eau dont il a sondé la profondeur en ne voulant qu'effleurer sa surface. Chapelets de liége, vessies, filets, calebasses, sangles, scaphandres soutiennent l'inquiet et jeune navigateur, et des plongeurs, aussi adroits qu'intrépides, veillent sur le compte du troupeau des nageurs. Cependant malgré toutes ces précautions et les barricades les ces liquides arènes, chaque année voit périr (*) quelque lutteur, victime d'une im-

(*) J'ai voulu parler ici surtout du bain nommé le Terrain, placé à la pointe de l'île Notre-Dame, appartenant à Piron, et qui a été la première école-pratique de natation à Paris. Il a cinq, dix, et même quinze pieds de profondeur d'eau très-rapide, et, malgré les soins du propriétaire, j'y ai été témoin de plusieurs accidens; notre éducation n'insistait pas assez sur cet indispensable exercice, dont la guerre nationale, que

prudente excursion, ou d'une défaillance dans l'eau. Un mal inhérent à ces établissemens, est que le pauvre vient y combattre, par l'eau froide, une maladie qui souvent invoque de l'eau chaude, ne pouvant trouver à si bas prix un bain approprié à sa situation.

Près de ce bateau en est un de même forme, destiné à la purification des jeunes vierges, et souvent, abusant des droits du voisinage, plus d'un nageur, aux mœurs *huronnes*, a fendu les flots pour venir jeter l'épouvante au sein de ces groupes folâtres. Semblable au dieu du Fleuve, l'eau découle de ses longs cheveux épars sur ses larges épaules; à son apparition, un cri tumultueux s'élance; Vesta s'écrie à la violation de son sanctuaire, et plus d'une malheureuse victime de l'effroi, rap-

nous allons soutenir va nous montrer le besoin. Il est nn appareil de bains froids, très-simple, sans aucun danger, et dont je suis surpris que l'idée ne se soit présentée à personne. Ce seraient d'immenses cuves établies dans l'eau courante au milieu des rivières et pércées comme les *étuis à poisson*. On pourait y admettre l'eau à la hauteur nécessaire pour prendre le bain assis, ou debout et même s'y livrer sans danger à la nage, en suspendant ces vastes baignoires à deux batteaux voisins, amarrés ou gouvernés par des rameurs. Ces bains, flottant sur la superficie de l'eau et traversés par les rayons solaires, seraient toujours à une température un peu plus plus élevée que l'eau de la rivière dans sa profondeur et même que celle qui s'enfuit sans entraves.

portée chez elle, est conduite par la peur aux portes de la mort.

Là, souvent aussi, arrive mystérieusement telle jeune personne qui, effrayée de l'éruption imprévue qui vient d'ouvrir son sein aux droits de la maternité, veut effacer dans les eaux les traces honorables de son titre à l'hyménée; et malgré la corruption dont on accuse nos mœurs, croyez, Madame, pour leur honneur et la gloire de votre sexe, qu'il est encore des vierges timides et inexpérimentées que la nature peut étonner par des bienfaits inattendus, et que n'a point aguerries l'instruction de leurs compagnes; pensez qu'il en est qui, privées des soins d'une tendre mère, n'ont pu être préparées par elle à l'arrivée d'une révolution ignorée, et à la connaissance des dangers de s'y opposer par une ablution inconsidérée; mais bientôt la douleur, fille cruelle de l'expérience, apprend à la jeune enfant son erreur. Les lys remplacent les roses de son teint, le sang refoulé au centre de l'organisme s'enflamme; la fièvre, aux bonds inégaux, s'allume dans ses veines, et la malheureuse expire sous la main glacée de la mort, pour s'être soumise à l'influence mortelle d'une eau froide, et sans avoir le facile moyen de recouvrer sa guérison par un

bain plus chaleureux ; car, qu'opposer de plus sûr à l'effet d'un bain glacial, sinon un autre d'une température précisément opposée? Les annales de la médecine sont remplies de faits de cette nature ; et tous ceux qui l'exercent de bonne foi, s'accordent à dire que, sans son intervention, plusieurs maladies seraient facilement ou prévenues ou guéries, s'il existait à Paris des *thermes* publics, où, moyennant un leger salaire, la classe peu riche fût admise.

Considérez, Madame, quels malheurs affreux, quels maux incalculables résultent de ce qu'un peuple humain, poli, ami des arts et des monumens publics, n'a pas su en ériger à la satisfaction de l'un des besoins les plus fréquens, les plus impérieux, les plus salutaires à l'espèce humaine, comme l'un des plus doux, s'il est vrai de dire que le plaisir n'est qu'un besoin satisfait.

Je ne puis mieux terminer cette description, Madame, que par celle de l'école de natation militaire de Courbevoie.

Un régiment de grenadiers, cantonné à Courbevoie, s'y est exercé tous les matins à nager, d'abord nus, puis à demi-habillés, dans la Seine qui coule au bas de leurs casernes. Des maîtres, pris parmi eux, leur ont

donné les premières leçons, et ils sont arrivés au point d'avoir traversé, en corps réuni, le bras de la rivière, très-rapide et très-large en cet endroit, complètement habillés, portant le havre-sac sur le dos, obligés de tenir leurs armes élevées d'une main hors de l'eau, et non-seulement en état d'y recevoir distinctement des ordres, d'y manœuvrer, mais encore de pouvoir, en luttant contre le courant, se porter à tel ou tel point. Quelques-uns d'entr'eux joignent même à cette facilité de nager, ainsi vêtus, celle, bien plus étonnante, de plonger dans un volume d'eau considérable, d'y prendre au fond un objet et de le rapporter en tel temps donné. Ils n'ont point oublié que les Gaulois, leurs aïeux, ont ainsi souvent traversé à la nage le Rhône, le Rhin, le Rubicon, et que, sans les gardiens aîlés du Capitole, passant le Tibre à la nage, ils surprenaient cette citadelle, donnaient des lois à Rome, et vengeaient ainsi l'univers asservi. J'admire cet élan national, Madame; mais ne pouvant oublier que je suis médecin, j'invite ces braves frères d'armes, et leurs honorables compagnons, à se mettre en garde contre les accidens qui suivent ces expéditions. Le vainqueur de l'Asie pensa trouver dans le Cydnus le tombeau de sa gloire, pour

s'y être précipité, ayant les pores dilatés par la sueur. Le remède est aussi sûr que facile ; que le soldat ne s'élance à l'eau qu'après un peu de repos, ou s'il a été obligé de s'y plonger ayant chaud, qu'en sortant il continue de rester en action, qu'il boive quelques spiritueux, et aussitôt qu'il pourra se reposer, qu'il se déshabille entièrement pour faire sécher ses vêtemens et reste nu près du feu, à l'air même, plutôt que de laisser imbiber son corps du fluide qu'ils contiennent. Des frictions sèches ou éthérées, un feu clair et pétillant, une nourriture substantielle valent, pour prévenir l'absorption du liquide ou la répercussion de la transpiration, toutes les mille et une recettes de la cuisine galénique. Au reste, en ne se pressant point de mouvement, en obéissant à la loi des corps, dont la gravité relativement moindre que celle de l'eau, les fait surnager, on peut rester plus d'une heure sur l'eau ; ajoutons que la cohérence des parties de l'eau de la mer est encore en faveur du nageur. On a vu des hommes nager cinq heures de temps, et l'histoire consigne le dévouement généreux du malheureux chien de Xantippe, père de Périclès, qui suivit à la nage, dans une traversée de trois jours, la flotte d'Athènes voguant vers Salamine, et expira en arrivant

au port. Combien l'histoire de l'homme peut-elle citer de faits semblables, et pourquoi faut-il que ce soit des êtres auxquels nous refusons la pensée, et l'âme qui la produit, que nous recevions, sans en devenir meilleurs, des leçons aussi sublimes ! ! *Philadelphes* bruyans, aimez-vous seulement comme le chien de Xantippe aimait son maître ! !

L'art, venant au secours de la nature, a inventé plusieurs moyens de vaincre la pesanteur spécifique qui entraîne les corps au fond des eaux. C'est de leur étude, Madame, qu'est née la théorie des *scaphandres*. Les scaphandres sont d'invention moderne. Le premier essai de l'art fut un plateau de liège troué pour passer le corps ; mais bientôt, perfectionnant cette grossière ébauche, M. Hiraut offrit, en 1778, un corselet de liège, dont l'expérience fut faite avec succès depuis le Pont-neuf jusqu'aux Invalides. M. l'abbé Chapelle fit quelques changemens à cet appareil, et surprit ainsi les honneurs de son invention. Nous avons vu, pendant les étés, plusieurs baigneurs suivre perpendiculairement, et à mi-corps, le cours de la Seine, soutenus seulement par des ceintures de liège, ou s'abandonner au courant du fleuve, grouppés autour d'une table bien servie, et sans autre

mécanisme que des chaises de liège réunies par leur extrémité inférieure et des chapelets de bouchons pour plus de sûreté.

Un Hollandais a inventé, pour les plongeurs, une ceinture de cuir qui se remplit d'air, quand ils veulent remonter à la surface des eaux.

Un Marseillois a proposé un cylindre de fer-blanc, terminé par deux vessies que le nageur peut enfler à volonté, au moyen d'un conduit qui s'y adapte. Il les préféroit au cuir spécifiquement plus pesant, et qui dans l'eau perd facilement son élasticité.

Un Danois (M. Pitt) a traversé, en 1803, le détroit du Sund, porté par un pantalon de liège et lesté par des semelles de cuivre.

En 1781, M. l'abbé Bossut, de l'académie française, avait conçu le premier l'idée d'appliquer, à l'art militaire, l'invention des scaphandres, et vous ferez sans doute, Madame, avec moi, la remarque qu'il n'est pas le premier de sa profession qui ait ajouté aux connaissances des hommes dans l'art de se détruire; ne citât-on que le cordelier inventeur de la poudre à canon, et les jésuites artilleurs au Paraguai et à la Chine.

Le bon abbé, d'ailleurs, fit l'heureux essai de son scaphandre de liège, dans la Seine, à

la hauteur d'Auteuil. Il y exécuta toutes les manœuvres que l'on peut exercer à terre, avancer, reculer, décharger un pistolet qu'il retiroit de son bonnet où étaient logées ses munitions de guerre et ses provisions de bouche. Son émersion était calculée pour lui seul, et il n'eut pu ni porter secours à un autre, ni se charger d'un fardeau plus pesant que ce qu'il portait.

Enfin, en juin 1804, M. Mangin, ancien officier de génie et distingué par une étonnante variété de connaissances, donna le spectacle public d'une véritable *naumachie*, en face des invalides, où la rivière, large, rapide et profonde, offrait les moyens d'exécuter toutes les évolutions projetées.

Cinquante *scaphandriers* en ordre de bataille, entraînant chacun deux tirailleurs, ont traversé directement la rivière. Les tirailleurs, débarqués par eux, ont exécuté, sur la côte, un combat simulé; battus, ils se sont repliés et se sont remis à l'eau, protégés par le feu des scaphandriers armés de mousquetons et de pistolets, et, entraînés de nouveau par eux, ils sont arrivés à bon port; ils ont fait quelques prisonniers avec lesquels ils ont traversé la rivière, sans autre appui que les scaphandriers. Alors, et sans quitter l'eau, les sca-

phandriers ont tiré de leur cantine ambulante, et qui fait partie de leur scaphandre, du pain, du vin et ont porté des toast.

Cette petite guerre exécutée au son des fanfares, à l'ardeur d'un soleil rayonnant, devant un public nombreux, avait excité un enthousiasme général; et je vais, Madame, vous rendre brièvement compte des moyens employés par M. Mangin pour obtenir ce succès.

M. Mangin sait que le pied cube d'eau douce pèse soixante-dix livres, et l'eau de mer soixante-treize livres; que la pesanteur spécifique du pied cube de l'homme est à l'équilibre de l'eau, c'est-à-dire du même poids. Or, il ne faut de support, que pour ce qui doit rester hors de l'eau, et la tête seule de l'homme exige cette situation: c'est de ce principe qu'est parti l'inventeur: sa machine déplace en poids cent vingt-deux livres d'eau et ne pèse que treize livres et demie. La tête, les épaules et les bras pèsent vingt-quatre livres et demie, (c'est-à-dire ce qui est hors de l'eau); donc il reste quatre-vingt-quatre livres de légèreté, relativement au poids de l'eau déplacée.

La manière dont cet appareil s'adapte au corps, le tient parfaitement en équilibre.

L'homme est assis dessus, sur une espèce de sellette attachée avec des sangles par ses extrêmités au scaphandre, qui a à peu près la forme d'une cocarde horisontale, au milieu de laquelle est placé l'homme. Il est retenu en haut par deux courroies passant parallèlement sur chaque épaule, se bouclant à volonté; en débouclant ces courroies, le scaphandre glisse à terre. Les échancrures de la cocarde laissent l'intervalle nécessaire aux bras, pour manœuvrer avec de petits avirons, lorsqu'on veut avancer, reculer ou se tourner. On est immobile sur l'eau, lorsqu'elle est stagnante; rapide, on en suivrait le cours sans aucun mouvement; on n'en a besoin que pour traverser les courans ou les remonter.

Les scaphandres sont exécutés en fer blanc vernissé. On peut les construire en tolle vernissée, en cuivre laminé, même en argent, si l'on veut ajouter le luxe à la solidité.

Vous voyez d'ici, Madame, une ceinture en fer blanc à quatre surfaces, entre lesquelles on a ménagé la place des munitions de guerre et de bouche et qui joignent, au mérite de déplacer beaucoup d'eau par le vuide qu'elle opère, celui de la rendre très-légère à porter hors de l'eau. Je desirerais seulement que le porteur du scaphandre eût

les mains plus libres, et l'on y parviendrait facilement, si les pieds ou les genoux étaient armés de nageoires suffisantes pour diriger et hâter la progression.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Madame, que cet ingénieux appareil peut être employé très-heureusement par les personnes auxquelles la médecine recommande les longs bains de rivière et l'exercice. J'ai cru pour cette raison devoir en donner une description d'autant plus détaillée, qu'elle n'a encore été présentée par personne. Puissiez-vous avoir excusé ma prolixité en faveur de mon motif, et m'absoudre du moins sur l'intention.

M. S. U.

LETTRE TREIZIÈME.

DE L'INFLUENCE DES BAINS CONSIDÉRÉS PHYSIOLOGIQUEMENT.

Je me suis imposé, Madame, la loi de prouver aux femmes qui veulent être convaincues, et par l'exemple et par le raisonnement, que les bains sont le moyen d'hygiène le plus approprié à leur organisation. Je crois avoir démontré par le tableau qui a précédé, et que j'aurais pu charger de citations plus nombreuses (*), mais non plus respectées, que l'exemple est absolument en faveur de l'usage habituel des bains que je voudrais introduire en France ; puisque les représentations des plus graves médecins n'ont pu y maintenir celui d'une forme de vêtement consacré par plusieurs siècles, et dont la santé, la décence

(*) La liste des auteurs qui ont traité des bains est effrayante. J'ai lu Celse, Galien, Avicennes, Rutland, Guinther, Baccius, Raimond, Pomme, Wildvogell, Samswerde, Saint-Richard, Vandellius, Laulard, Magny, Mesny, Lombard, Joubert, Maquart, Cameron, Limbourg, Timony, Tissot, Maret, Marteau, Marcard, etc.; et j'avouerai avec franchise et reconnaissance, qu'exceptés ces quatre derniers, j'ai trouvé plus d'instructions réelle dans la conversation de quelques savans modernes, également communicatifs et érudits, que dans les *in-folio* de ces illustres morts.

et même la coquetterie s'accordaient à demander la conservation.

Il me reste à prouver, Madame, que la théorie s'unit à la pratique, le raisonnement à l'exemple pour consacrer l'avantage de cette salutaire habitude.

Le bain est l'application d'un fluide à la surface du corps humain. Selon la nature de ce fluide, la température en modifie les qualités; les parties auxquelles il est appliqué en varient les effets.

L'air, l'eau, différens fluides naturels ou factices, peuvent servir aux bains. L'huile, le marc de raisin, le lait (*), la boue, la cendre, le sable, le fumier même ont été, surtout chez les anciens, employés comme bains médicinaux. Il ne s'agit ici que de l'eau, dont les différens degrés de température constituent un bain chaud, tiède ou froid.

Ils sont simples ou composés; les bains simples sont ceux où l'eau seule est employée, et dont nous parlerons seulement.

Les bains composés sont ceux dans lesquels on associe à l'eau des substances étrangères dont elle est chargée de diriger les vertus;

(*) L'histoire a consigné l'énumération scandaleuse des cinq cents ânesses de *Poppée*, et des mille et un ingrédiens de la pommade à laquelle elle a donné son nom. *Tacite.*

telles que des fleurs, du tan, du son, du savon, des sels, du soufre, du fer, du plomb, des fourmis, du petit-lait, etc., selon les indications. Un jour, peut-être, la médecine, plus éclairée et moins nauséabonde, arrivera à distribuer au système humain, des remèdes appropriés, par les bains, sans forcer un estomac, souvent sans ressort, à purger par indigestion (*). En attendant, contentons-nous, Madame, de familiariser davantage les femmes avec le fluide qui leur sera proposé alors pour véhicule purgatif, et bornons-nous à prouver ses propriétés, même dans son état naturel.

(*) Le bain offre, par exemple, un moyen d'administration du mercure très-simple, et qui paraît plus sûrement arriver à son but. Il serait bien préférable à l'usage de le donner par fumigation, sur-tout s'il existe quelque faiblesse pulmonaire, et puisque l'ennemi que l'on veut combattre est entré par les vaisseaux absorbans, il semble naturel de chercher, dans le système de l'absorption, à le rencontrer. Je dois dire cependant que l'administration de ce remède par ce moyen, demande des connaissances chimiques plus étendues, et exige en plus de dépense que le procédé bannal, et trop communément employé pour tout le monde et tous les cas. J'espère donner sous peu, sur ce sujet neuf encore, un essai de moyens nouveaux, et que je ne veux publier qu'après avoir recueilli assez d'observations pour en composer un corps de doctrine certaine. Un chimiste, aussi zélé qu'instruit, (M. Cadet Gassicourt) veut bien fournir son contingent de lumières dans ce travail important. La méthode *iatraleptique* rentre dans la théorie de l'application des médicamens par les bains, puisque, dans ces deux moyens, c'est le système absorbant qui agit.

Les bains sont entiers quand on y plonge le corps ; partiels quand on y en introduit une seule partie et s'appellent alors demi-bains, pédiluves, bains de siége. Les douches, l'irroration, l'application de compresses imbibées, les fomentations, les gargarismes, les injections, les lavemens sont aussi des bains partiels.

J'exposerai sommairement le mode d'agir des uns et des autres ; mais comme leurs effets résultent de l'action de ce fluide sur le corps humain, et réciproquement de la réaction des solides de ce corps organisé sur le liquide ambiant, il est indispensable d'entrer dans quelques détails sur la physiologie du corps humain et sur les propriétés du fluide, à l'action duquel il est soumis dans le bain.

Dans cette discussion, que je m'efforcerai de rendre la plus claire possible, je n'ai pas la crainte de n'être point compris. Les sciences, devenues le patrimoine général, ne sont plus honteusement reléguées dans les antres de Memphis, ou ensevelies dans la poussière des cloîtres. Une langue mystique, entendue des seuls adeptes, ne cache plus au vulgaire ce qu'il désire d'apprendre. Le peuple le plus policé de l'Europe en est devenu le plus instruit. Chaque rue a son Athénée, chaque

place ses orateurs, et l'on agite aujourd'hui ublіquement et témérairement peut-être, lans toutes les classes de la société, des ques-ions dont l'existence était, il n'y a pas un iècle, un impénétrable mystère. Les femmes nême, quittant l'aiguille de Pallas et adoptant on goût pour les beaux-arts, se sont fait nitier aux secrets de la chimie, entraînées par 'éloquence de Fourcroy, et je ne dois avoir l'autre crainte que de rester au-dessous de 'intelligence d'un pareil auditoire. Essayons ependant de leur payer notre tribut, et par-onnez-moi, Madame, si je suis souvent obligé e parler un langage bien différent de celui ue j'ai jusqu'ici employé, et qu'il semble que idée d'être lu par vous devrait plutôt m'ins-irer.

Le corps est composé de solides et de flui-es. Ces derniers sont en bien plus grande uantité. D'Haremberg évalue leur rapport omme de six à un.

Les solides sont composés de fibres simi-ires cilindriques, et ont pour base un double l neutre, le phosphate et le carbonate de aux. Les molécules de ce sel sont unies à gélatine et à l'albumine dans les parties anches et irritables telles que les os, les rtilages, les ligamens, les membranes. Le

sang et les organes musculaires contiennent seuls un *gluten* très-animalisé.

La différente combinaison de ces fibres forme les fibres organiques. Toute fibre est poreuse, élastique, par conséquent susceptible de tension et de relâchement ; la fibre organique est irritable, contractile, et la plupart des fibres étant douée de nerfs, l'est aussi de sensibilité (*).

Les seuls organes musculaires sont pourvus de l'irritabilité que Fouquet appelle si ingénieusement une branche égarée de la sensibilité, et sur les propriétés de laquelle la physiologie moderne, embrassant un plan général, a fait les plus heureuses découvertes et bâti les plus séduisantes hypothèses (**). Les

(*) Consultez les expériences de Sæmmering, Schærer, Moll, Humbold, Hunter, Galvani, Cotugno, et un mémoire intitulé: *Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité.*

(**) Le galvanisme accueilli avec transport, voit déjà décroître l'enthousiasme qu'il inspirait. Trop avides peut-être de nouveautés, nous avons le tort de juger un peu vîte, par *défaut*, les résultats que trop de précipitation nous empêche d'obtenir ou d'appercevoir dans les sciences. C'est ainsi que la physiognomonie, l'aréostatie, l'électricité, le magnétisme même, (le magnétisme dont le charlatanisme s'est emparé, et qui aurait pu rendre de si grands services à la médecine !) nous ont d'abord paru des prodiges de la plus haute espérance, et ne nous ont même pas payé, au passage, le tribut qu'un plus sérieux examen eût su lever, au profit de la physique et de l'art de guérir, sur ces météores errans du monde scientifique. Espé-

nerfs, uniques conducteurs de la sensibilité, sont ramifiés à l'infini dans toute l'étendue de l'économie animale. Outre le nerf grand sympathique, qui communique par des contacts multipliés à tous et semble le point de relation entre eux, il sort dix paires de nerfs du cerveau, et trente de la moëlle épinière, ou prolongement rachidien ; la substance médullaire est seule dépositaire de la sensibilité, et Haller a prouvé par des expériences concluantes que leurs enveloppes en sont toutes dépourvues.

La peau humaine est parsemée d'un nombre infini de vaisseaux sanguins et lymphatiques qui composent le tissu réticulaire, où s'épanouissent les houppes nerveuses qui donnent le sentiment du tact, du chaud, du froid, du sec, de l'humide, et dont la nature, mère prévoyante, nous a sagement armés pour goûter les plaisirs et pour fuir les dangers ; elle sert d'enveloppe et de moyen de communication à tous les organes : criblée de pores,

ons que la société galvanique saura mieux utiliser ses travaux t ne pas se rebuter, si ses premiers pas sont d'abord incertains ; u reste, le galvanisme aurait déjà beaucoup fait, s'il restait our constant que son application sur le cœur jusqu'ici reonnu pour le viscère *ultimum moriens*, détermine chez lui la remière cessation de la vitalité, comme quelques observations rès-récentes, d'un savant allemand, semblent le prouver.

elle est facilement pénétrable, et sans cesse imbibée d'une immense quantité de fluide, en état de vapeurs, qui sont pompées en grande partie par les vaisseaux absorbans que l'on rencontre à sa surface, en même temps que des vaisseaux excréteurs, sans nombre, exhalent incessamment les humeurs que le jeu continu du système vasculaire broie, divise et chasse à sa circonférence ; elles sortent par la transpiration insensible, espèce d'excrétion dont la quantité a été déterminée par *Sanctorius*, *Keil* et *Lemonnier*, dans un calcul presque effrayant ; mais qui aurait été plus juste, s'il eût pu alors être compensé par le résultat de l'action des vaisseaux absorbans comparé à celui des vaisseaux exhalans (*).

On conçoit aisément l'influence des bains sur le système humain, soumis à cet état continuel d'absorption et de transpiration.

(*) On peut consulter à cet égard les courageuses et savantes expériences sur les transpirations pulmonaire et cutanée, de l'immortel Lavoisier, mort si malheureusement. La reconnaissance publique peut seule dignement récompenser ces êtres rares, assez véritablement philantropes pour consacrer leurs veilles, leur fortune, leur santé, leur vie, à éclairer leurs semblables ; mais quand nos regrets appellent en vain le génie trop tôt enlevé à l'art qu'il honorait, espérons que ses nombreux héritiers acquitteront la dette sacrée de leur maître, et paieront le tribut que les sciences attendaient de ce célèbre chimiste.

D'un autre côté, la nosologie nous apprend que la sensibilité des parties molles augmente en raison de leur tension, comme dans l'inflammation; tandis que celle des parties dures devient, au contraire, d'autant plus vive que la force cohœsive, qui unit leurs molécules, diminue comme dans les exostoses, le ramollissement des os, etc.

L'action et la réaction des solides et des fluides semblent jusqu'ici causer ce que l'on a nommé la chaleur animale (*), indépendante de la température de l'atmosphère commune, et variant bien moins qu'on ne serait tenté de le croire, soit par la maladie et le travail, soit par la différence des climats et des expositions. Cependant les bains, en mettant le

(*) Du moins jusqu'à ce qu'on ait une explication décisive et satisfaisante de ce phénomène, en ce moment attribué à l'absorption de l'oxigène. La médecine immobile depuis deux mille ans, et, osons le dire, restée en arrière de toutes les autres sciences qui marchent à la gloire en se donnant la main, touche à une révolution qu'eût hâtée l'homme précieux qu'elle vient de perdre; mais qu'elle va subir enfin, parce que son heure est venue.... O Bichat! que n'es-tu témoin des suites du mouvement que ta main généreuse a imprimé à notre monde médical; comme *Newton* autrefois assigna les lois de celui que nous habitons! Mais s'il reste quelque chose de nous, si ton ombre errante se plaît aux lieux qu'autrefois tu chéris, jouis d'un triomphe mérité, et vois la médecine, éveillée par ta voix, sacrifier à tes mânes, sur l'autel de la nature, ses gothiques préjugés, et le fatras savamment assassin de ses pharmacopoles.

calorique en équilibre, le maintiennent à son terme moyen ; et en supposant même le bain élevé à une plus grande chaleur, la respiration a bientôt rétabli le niveau : on évalue à trente degrés, chez l'homme, la chaleur animale, sauf les variations de l'individu (*).

La masse humorale, et nous comprenons sous cette dénomination, le sang, la lymphe et la matière de toutes les sécrétions, est d'autant plus dense que la partie colorante du sang est plus dominante (**) ; d'autant plus tenue que sa sérosité est plus abondante ; d'autant plus âcre, que les parties gélatineuses et albumineuses sont plus animalisées ; d'autant plus

(*) On ne peut dissimuler néanmoins que le bain peut élever et baisser la température de la chaleur animale, puisqu'il accélère ou rallentit le pouls qui en est l'indicateur. Un auteur moderne vient même de proposer les bains comme moyen fébrifuge dans les accélérations extrêmes des pulsations artérielles. Il cite des exemples de diminution du pouls, de 80 à 72, dans un bain de 13 degrés ; mais le même auteur établit en principe, d'après des expériences, que la diminution du pouls n'est pas en raison de la froideur du bain.

(**) On sent ici, sans qu'on soit obligé de l'expliquer, que la partie colorante du sang est censée inhérente, en ce moment, à la *fibrine*, et non sous la forme de caillot détaché de ce principe élémentaire. On conçoit qu'alors ses globules, plus ou moins rapprochés, lui donnent l'aspect plus ou moins coloré, et rendent cette humeur plus ou moins dense. Bordeu avait appelé, avant nos chimistes modernes, le sang une chair coulante, et Zacchias avait dit avant lui : *Caro nihil aliud est quam sanguis concretus*. P. Zacch. quest. leg. p. 239. Tollard, dissert.

douce, qu la gélatine est plus voisine de l'état muqueux

Dans l'homme en santé la masse humorale est en raison proportionnelle du calibre des vaisseaux. Elle peut excéder cette proportion, ou par une augmentation absolue, ou par une augmentation relative. Le premier cas constitue la pléthore vraie ; dans le second cas, c'est la pléthore fausse, causée par la raréfaction de cette masse humorale, ou par le rétrecissement du calibre des vaisseaux. Cet apperçu explique les phénomènes de la fièvre et l'appareil des flegmases, des névroses ou des adynamiques.

De cette organisation, il résulte que la liberté de toutes les fonctions (*) dépendant du

(*) La nutrition paraît être le résultat du système blanc, comme l'accroissement, dans l'enfance, et l'exercice des droits de la puberté, dans l'âge viril, être celui des organes du système rouge; mais ces deux systèmes ont un concours tellement simultané au même but, qu'il rend souvent leurs fonctions particulières, difficiles à assigner avec précision, par exemple, dans la formation de la fibrine. Les alimens incrassans ne sont plus nourrissans que, parce que, même après leur élaboration, ils sont si chargés de mucilage, qu'ils obstruent encore les pores exhalans, augmentent la chaleur digestive, en diminuant la transpiration cutanée, et restant dans le système, finissent par s'y assimiler, au lieu que les alimens aromatiques, les boissons spiritueuses, ouvrent les pores, s'exhalent facilement, après avoir donné à la fibre une tension momentanée, un érétisme plutôt qu'un aliment réel, et la laissent dans une irrita-

jeu simultané des organes, la saré consiste dans l'action réciproque des liqules et des solides, qu'ainsi tout ce qui peutmaintenir la fibre dans un ton modéré, la relâcher lorsqu'elle est trop tendue, la tendre lorsqu'elle est trop lâche, raréfier les humeurs trop denses, condenser celles trop raréfiées, édulcorer celles trop acrimonieuses, animaliser celles qui se décomposent, offre des remèdes efficaces, lorsqu'ils sont convenablement employés, et vaut bien ce luxe poli-pharmaceutique, dont s'honorait, meurtrière de bonne foi, l'école des Arabes, qu'affecte encore celle des Germains, et dont va s'affranchir enfin le véritable art de guérir.

Pour apprécier les moyens par lesquels les bains arrivent à ce but, il nous reste à connaître la nature et les propriétés du fluide dont nous conseillons l'usage, et son mode d'agir sur le corps humain ; remettons à demain, Madame, cette discussion d'un haut intérêt et qui exige une attention particulière.

M. S. U.

tion plus grande qu'avant leur passage; de là le vif appétit qui succède aux débauches de vin, quand le sommeil l'a, comme on dit, *cuvé*, et la propriété de l'eau-de-vie de tromper la faim.

LETTRE QUATORZIÈME.

DE L'EAU, DE SES PROPRIÉTÉS, DE SES TEMPÉRATURES.

J'AI à vous parler, Madame, du fluide le plus répandu sur le globe et qui, se frayant une route hors de ses limites, s'élève dans les airs pour retomber, puis féconder son sein. Nous serions plus sensibles à ces prodiges, s'ils ne fatiguaient nos yeux journellement.

L'eau, long-temps regardée comme un principe élémentaire, dépossédée maintenant de son empire, est reconnue pour une substance composée. Elle se forme par la combinaison de l'oxigène et de l'hydrogène (*); elle existe dans tous les corps. On peut l'y considérer sous deux états, ou dans celui de mé-

(*) Quatre-vingt cinq parties d'oxigène, quinze parties d'hydrogène (en poids) constituent les élémens de l'eau. Le pied cube de gaz oxigène, pèse une once quatre gros douze grains, le pied cube de gaz hydrogène ne pèse que soixante-un grains. Soixante-douze parties de gaz nitrogène et vingt-huit parties de gaz exigène constituent, par leur mêlange, l'air atmosphérique dans lequel nous vivons; ces connaissances élémentaires sont indispensables pour l'intelligence de la théorie qui va suivre, et nous regrettons de ne pouvoir les traduire en langue moins technique.

lange, ou dans celui de combinaiso. Dans le premier cas, elle rend les corps humides, elle est sensible à l'œil et peut être dégagée très-facilement; dans le second, elle n'offre aucun caractère qui annonce sa présence, comme dans les cristaux, les sels, dont elle cause la transparence.

Sous ces différens aspects, l'eau est le ciment général de la nature, comme elle en est le premier dissolvant.

L'eau, dégagée de toutes ses combinaisons et rendue à sa liberté absolue, est celle dont j'entends parler ici. Je l'examinerai avec vous, sous ses trois états différens, de solide, de liquide et de vapeurs.

La glace est l'état naturel de l'eau, puisque ses globules ne sont rapprochés que par le départ du calorique qui les divisait, et s'il fallait le prouver, on ne citerait que l'expérience du thermomètre, qui monte dans l'eau au premier moment où elle se convertit en glace et descend dans celle qui dégèle (*).

L'eau, exposée à un froid de quelques degrés au-dessous de zéro, donne une véritable cristallisation transparente, offrant des aiguilles

(*) On sait qu'on peut obtenir de la glace artificielle, en jetant dans l'eau, des sels qui s'emparent du calorique, pour entrer en dissolution.

qui se croisent à angles plus ou moins ouverts ; à un froid plus intense, une masse informe, opaque, inégale ; mais, dans l'un et l'autre cas, son volume augmente, et par conséquent sa pesanteur étant devenue spécifiquement moindre, le glaçon nage sur l'eau restée fluide ; c'est à ce phénomène de dilatation, qu'on doit attribuer les accidens ordinaires dans les fortes gelées, les ponts rompus spontanément, les pierres, les rochers, les arbres qui se fendent, les vases qui se brisent, et les vastes bancs de glace qui surnagent, entraînés dans les dégels par les courans des fleuves, etc.

Si la glace est l'état naturel de l'eau, son état ordinaire est celui de liquide.

L'eau qui coule sur la surface de notre globe n'est jamais pure ; celle même de pluie est rarement exempte de quelque mélange, comme l'attestent les expériences de Margraaf (*) ; l'eau des pluies d'orage est plus mélangée que

(*) C'est ainsi qu'on a vu tomber, avec la pluie, de petites grenouilles, parce que la chaleur de l'atmosphère avait enlevé du frai, en vaporisant les eaux de quelque lac ; mais ce n'est pas ainsi probablement ni si facilement qu'on expliquera la formation, la suspension, et la chûte dans une étendue de deux lieues de rayon, près de l'Aigle, département de l'Orne, de plus de deux mille pierres d'une nature inconnue, et dont plusieurs pèsent depuis huit livres jusqu'à dix-sept. (*Voyez le rapport de Biot.*) Il en a été recueilli quatre-vingt-neuf par un marchand naturaliste, nommé *Lambotin*, chez lequel je les ai

celle d'une pluie naturelle ; l'eau qui tombe la première est moins pure que celle qui

vues. Vauquelin, qui les a analysées, les a trouvées composées du silice, de fer, de nickel, de soufre, de magnésie et d'un peu d'alumine, et il n'existe d'autre substance analogue que les pierres tombées à Ensiseim, en 1492; à Niort, en 1750; à Aire, en 1769; à Juillac, en 1790; à Sienne, en 1794; à Bénarès, en 1798, et à Villefranche. Notre siècle est celui des prodiges. On écrit d'Espagne qu'on vient d'y éprouver une pluie de *grains;* de Suède, qu'un vieillard a vu se renoircir ses cheveux blanchis par les années. On offre, à Paris, aux amateurs, un Espagnol insensible à l'action du feu; un Breton qui mange des cailloux; un *chimiste distingué* vient de nous prouver qu'on peut rappeler à l'état de gelée des os desséchés depuis un très-long-temps; on vient de nommer bien sérieusement un médecin (M. Brillois) pour aller examiner une femme qui pond des œufs.

Elle accouche d'un œuf. — D'un œuf? Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu.... gardez-vous de le dire;
On l'appellerait poule.

Fab. de LAFONT. *La Femme et le Secret.*

Si l'on me permettait de hasarder une explication sur la formation des pierres météoriques, je demanderais si elles ne pourraient pas être le résultat de l'union instantanée, par l'intervention électrique, de deux gaz chargés de principes très-divisés, analogues à ceux dont l'analyse chimique a démontré la présence. Ces deux gaz, quoique pénétrables isolément chacun, ne peuvent-ils pas composer, en étant réunis, un corps solide, comme dans un laboratoire, on fait par le mélange de deux liqueurs, un corps dur, ce qu'on nommait autrefois le *miracle chimique*, qui s'obtient très-naturellement, en mélangeant une dissolution de carbonate de potasse, par une très-petite quantité d'eau, à une dissolution de muriate calcaire très-chargée, ou comme en sens contraire, on obtenait la liqueur des cailloux, autre phénomène singulier, en dissolvant dans de l'eau, du verre fondu dans trois parties d'alkali.

ombe ensuite ; celle qui tombe par le vent
lu sud , contient du sel marin , tandis que
elle qui vient du nord , n'en tient pas un
tôme. L'eau de la Seine donne du carbonate
le chaux dans cette partie de son lit , qui
aigne le faubourg Saint-Germain , tandis
u'à la rive opposée , elle dépose du sulfate
e chaux ; rue du Colombier , l'eau paraît
enir environ 4 grammes de sulfate de chaux
ar litre , d'après les analyses du docteur de
aunai.

La pésanteur spécifique de l'eau est com-
unément évaluée , relativement à l'air ,
mme 850 à 1.

Elle est d'autant plus pure , plus saine ,
u'elle contient plus d'air atmosphérique ,
u'elle est plus agitée et exposée à la péné-
ation des rayons du soleil. Par conséquent
lle d'une cascade , d'un jet d'eau , d'une
ute de moulin , d'une rivière rapide , en
pposant d'ailleurs l'absence de tous corps
térogènes , est préférable à celle provenant
médiatement d'une fonte de neige , des
its , des marais , ou qu'on a fait bouillir (*) ;

*) J'entends quelquefois donner le conseil de faire bouillir
u pour l'épurer ; c'est le moyen seulement de la rendre plus
nte ; il ne suffit pas de faire évaporer l'air vicié , il faut le
placer par d'autre , et le plus sûr moyen d'y parvenir est

elle doit être transparente, peu sapide, incolore, inodore; elle est en outre pénétrante, pesante, élastique, peu compressible, non inflammable, quoique pouvant servir à l'entretien de la flamme. Sa facilité à cuire les légumes, à dissoudre le savon et à donner beaucoup de bulles d'air, étant vivement remuée, est la preuve la plus facile, comme la plus sûre, de sa bonté.

L'eau, à raison de son union avec diverses substances, ou par son passage sur différentes terres, devient minérale, ou aromatique, ou mucilagineuse, ou même animalisée, en proportion de la facile décomposition des corps avec lesquels elle est mise en contact. Mais avouons que ces vertus, tant prônées, sont moins dûes jusqu'ici, peut-être, à ces agens additionnels, qu'à la nature même de l'eau, et surtout à ses températures, moyen énergique de guérison, quand il est convenablement approprié.

L'eau est vaporisée par le calorique. Exposée au feu dans des vaisseaux ouverts, elle se dilate jusqu'à ce qu'elle ait pris le mouvement de

d'agiter l'eau, de l'exposer au soleil, de la vider plusieurs fois, et de très-haut, d'un vase dans l'autre, puis de la déposer dans un endroit frais, pour empêcher l'air nouvellement acquis de s'échapper.

l'ébullition;

l'ébullition ; elle cesse alors de s'échauffer et d'augmenter de volume, quelque feu que l'on fasse, mais elle se volatilise.

Le degré de chaleur, que l'on peut donner à l'eau exposée à l'air libre, est en raison de la pesanteur de l'atmosphère. Il est moindre quand l'air est plus condensé, plus vif quand l'air est plus raréfié. L'eau bout plus facilement au sommet d'une montagne qu'à sa base, par un temps sec que par un temps humide (*), enfin sous le récipient de la machine pneumatique purgée d'air, que lorsqu'elle est exposée à l'air libre.

Les vapeurs condensées et recueillies forment l'eau distilée : dans l'immense laboratoire de la nature, c'est la rosée, Madame, qui s'élève pendant la nuit, après un jour ardent ; ce sont les pleurs que l'aurore verse sur le calice des fleurs, en ouvrant les portes du matin.

Exposée au feu, dans des vaisseaux fermés, l'eau s'y dilate, au point qu'elle occupe quatorze mille fois plus d'espace, que dans l'état

(*) Mongez et Lamanon ont vérifié ces phénomènes sur le pic de Ténériffe ; Saussure les a confirmés, sur les montagnes de la Suisse ; et c'est suivant ces principes que Acchard a construit un instrument pour juger des hauteurs des montagnes, par les degrés de l'ébullition.

de liqueur ; c'est la théorie mise en pratique dans les pompes à feu.

C'est encore à cette excessive dilatabilité qu'on doit, et le périlleux fracas que cause le métal fondu dans des formes encore humides, et l'explosion dangereuse de l'eau froide imprudemment jetée sur une poële remplie de beurre enflammé ; c'est elle aussi qui produit le spectacle sublime de l'éruption des volcans, dont le sein lentement consumé, se minerait tranquillement, si, sortant de ses vastes réservoirs, l'eau ne pénétrait au foyer souterrain de combustion, et s'y exhalant en vapeur, ne lançait avec explosion, hors des cratères, ces laves enflammées qui s'opposent à sa dilatation et qui semblent, sous le beau ciel de Naples, menacer de couvrir de cendres cette opulente cité, malgré sa ceinture maritime.

C'est ainsi que l'eau, élevée en vapeurs dans l'atmosphère, sature l'air qui la laisse précipiter, après l'avoir dissoute, et donne la pluie, les brumes, la neige (*), la grêle, qui,

(*) Il est constant que la température de la France est sensiblement changée, et surtout devenue bien plus variable. Indépendamment des causes météorologiques, on doit en accuser surtout les abatis considérables qu'on a faits des forêts immenses qui couvraient son sein et le défendaient des vents du nord. Le zéphir courbe maintenant les épis des plaines fécondes de la Beauce, où mugissaient jadis les Autans captivés par les forêts de chênes des antiques Druides.

tombant sur la terre, se fondent en sources, coulent en rivières, roulent en fleuves, vont porter aux mers, dont elles étaient émanées, un tribut sans cesse renaissant, et offrent un continuel aliment aux mêmes météores.

L'eau entre, comme partie constituante, dans presque tous les corps de la nature. Le sang, la lymphe ne sont que des liqueurs tenant des principes en dissolution ou en suspension. Energique dissolvant, c'est moins, par son action propre sur les corps, que l'eau les divise, que par sa facilité d'union avec la plupart d'entr'eux. Ainsi elle ne dissout les terres, elle ne divise les pierres, que parce que, véhicule de tous les acides, de tous les sels, de tous les gaz, et raréfiable à l'infini, elle jouit de la plus grande propriété de pénétration. L'eau sert à l'accroissement des végétaux et des animaux, et les êtres organisés ont la puissance, non-seulement de la modifier, mais même de la décomposer, de faire entrer ses principes élémentaires, et surtout son hydrogène, dans leur composition.

Hippocrate, dont l'immense génie paraît avoir interrogé les siècles passés pour instruire ceux à venir, a fait un traité particulier des qualités de l'air et de l'eau, relativement à la nature du sol, à la température du climat, et

la chimie, si avancée de nos jours, ne désavouerait pas les maximes lumineuses, les judicieuses conséquences du patriarche de Cos, dont il semble que, devançant les temps, l'esprit créateur préludait à la plupart des découvertes modernes (*).

Plusieurs substances sont naturellement dans l'état habituel de fluide aériforme, tels sont l'acide carbonique et les gaz oxigène, hydrogène et nitrogène. L'eau passe à l'état de vapeur visible, en l'exposant à une chaleur de quatre-vingt degrés, et cette vaporisation constitue le bain d'étuve; je vais, Madame, vous exposer les résultats de la théorie que je viens de tracer, si vous daignez prêter à ce langage barbare une attention que votre intérêt sollicite pour quelque temps encore, et dont vous serez dédommagée par la conservation de votre brillante santé.

M. S. U.

(*) Hippocrate dit expressément : *Spiritus etiam alimentum est*; et ses successeurs qui ont écrit sur l'air, le désignent, d'après lui, sous le nom de *pabulum vitæ*. Et qu'est-ce autre chose que le poumon, sinon un organe qui se nourrit d'air, digère celui qui se présente, s'assimile ce qu'il a de bon et rejette ce qu'il a d'indigestible? C'est un viscère *ætherophage*.

LETTRE QUINZIÈME.

DE LA TEMPÉRATURE DES BAINS.

Appliquons maintenant, Madame, les préliminaires indispensables qui ont précédé, à l'action de l'eau sur le corps humain, dans les bains. J'ai dit qu'ils étaient ou partiels ou entiers.

Partiels, leur effet est de pénétrer localement les vaisseaux absorbans et de porter sur tel ou tel point un effet astringent ou relâchant, tonique ou calmant, selon l'érétisme ou l'atonie de la fibre. Dans ce sens on conçoit la vertu toujours relative du bain, dont avec différentes températures le résultat peut être le même; ainsi, quand il y a relâchement, le bain froid est tonique, comme le bain chaud l'est à son tour, s'il y a rigidité de la fibre. Par la même raison, avec la même température, le même bain peut avoir un effet très-différent, et pour nous servir de l'exemple déjà cité, si le bain froid est appliqué dans un cas de relâchement, il le fait cesser; tandis qu'appliqué dans un cas d'érétisme, il l'augmente en proportion de sa durée. Vous voyez, Madame, combien il est essentiel que le mé-

decin apporte, dans cette pratique, l'esprit de discernement et de réflexion qui ne doit jamais l'abandonner.

L'eau agit aussi, dans le bain partiel, comme dérivant : ainsi, dans un mal de tête, un pédiluve tiède et court ramollit, détend la fibre ; il fait affluer le sang aux extrémités inférieures, en dilatant les vaisseaux, et lui rend au passage la sérosité qui lui manquait.

C'est par le même mécanisme que l'eau agit en lavement. (Pardonnez-moi ces détails; mais il n'est rien qui ne soit chaste et grave, quand il est justifié par le désir de rendre ou de conserver la santé.) Le tube intestinal titillé par le liquide injecté, s'imbibe avidement de l'eau qui distend ses parois, et dispose, par le relâchement subséquent de ses vaisseaux absorbans et l'atténuation de la masse humorale, à une facile sécrétion.

Mais dans le bain entier ces effets sont bien autrement sensibles.

Si l'eau est pure et froide (*), resserrant le réseau réticulaire qui couvre le tissu cellulaire,

(*) J'appelle bain froid, celui dont la température est de 0 à 15 degrés ; tiéde, celui de 15 à 25 ; chaud, celui depuis 25 jusqu'à 35. Ces classifications sont d'ailleurs toujours défectueuses ; elles n'ont d'autre mérite que de reposer les idées, et d'offrir un moyen de s'entendre. Le bain est en outre relatif à la température du moment, et à la chaleur individuelle du sujet.

fronçant les houpes nerveuses, agaçant la fibre, il donnera d'abord une impression de froid, par la portion de calorique qu'il enlève à la peau ; mais bientôt se réfugiant au centre, le calorique acquiert une énergie nouvelle ; de là le sentiment de bien être qui succède à celui d'horripilation en entrant dans le bain froid qui, pour cette raison, est rafraîchissant pris à très-courte durée ; mais ensuite astringent, fortifiant et même anti-septique et anti-spasmodique, s'il est pris pendant un temps suffisant.

On ne peut trop recommander l'usage de ce bain, pris avec constance, aux femmes en proie à cette maladie odieuse et maintenant presque endémique à Paris, dont le nom rappelle, par une amère ironie, les fleurs du printemps ; et dont la présence, en interdisant les plaisirs, quelquefois sous peine de contagion (*), semble condamner aux privations et à la stérilité de l'hiver anticipé des ans.

Les jeunes-gens émaciés par de solitaires

(*) Il n'est pas inutile de dire que cet écoulement peut en communiquer un, dont l'aspect est semblable à celui qui résulte du virus syphillitique. J'ai cru devoir cette observation au maintien de la paix des bons ménages ; on doit prévenir aussi qu'en vieillissant les humeurs se dépravent, et que cette infirmité négligée peut dégénérer en maladie incurable du viscère qui la vit naître. *Doussin du Breuil*, de la gon.

libations, les hommes forts et qui ont abusé de leurs moyens, trouveront, dans cet usage seul, la renaissance de leurs facultés. On doit d'ailleurs observer que le bain froid ne réussit qu'aux individus vigoureusement constitués, et débilite les faibles (*) ; mais je n'appelle point faibles ceux qui ont levé des tributs excessifs sur le riche fonds qu'ils avaient reçu de la nature : ils sont appauvris et non-indigens, ils ont fait des pertes et ne sont point ruinés ; ce sont de prodigues enfans de famille, dont une sage économie peut encore relever les affaires. Au surplus, le moyen le plus sûr d'apprécier la convenance du bain froid, est dans le sentiment de chaleur qu'il doit laisser, après en être sorti.

Il est essentiel de ne point entrer graduellement dans un bain froid, mais de s'y plonger brusquement et entier. Outre le danger de l'afflux du sang au cerveau, en retrécissant par le froid, et de proche en proche, le calibre des vaisseaux sanguins, on oppose à chaque petite partie de l'individu une trop grande masse froide, on trouble les fonctions animales, et l'on n'atteint point le but de ce bain, dont

(*) Les Gaulois plongeaient leurs enfans nouveaux-nés dans l'eau froide ; les faibles succombaient. . . . .

Tacite.

l'intention doit être d'imprimer du ressort à la fibre, en la faisant passer brusquement d'une température à une autre très- opposée. C'est surtout à ce système d'irritabilité que le bain doit ses plus grands avantages, et son action est si sensible que le pouls varie éminemment et se ralléntit aussitôt après l'immersion subite, phénomène qui n'a pas lieu de même dans l'immersion prolongée.

Une précaution indispensable aussi est d'agiter l'eau du bain avant d'y entrer, parce que ses parties n'étant point solidaires de la chaleur, offriraient plusieurs zones très-différentes de température; outre que le calorique tendant toujours à s'élever, la partie supérieure de l'eau est ainsi toujours la plus haute en température; et c'est l'explication toute naturelle de l'expérience, si surprenante au premier aspect, de porter sur la main étendue un vase, contenant de l'eau bouillante, qu'on retire du feu, sans que la main en soit même échauffée.

Enfin il ne faut être, ni en état de sueur, ni trop rafraîchi pour entrer dans le bain froid. En sueur, on s'expose à une répercussion très-dangereuse; trop rafraîchi, le bain froid agit trop énergiquement sur un corps ainsi reposé. Il faut quelque mouvement oscillatoire des

organes, quelque activité dans la circulation, pour mieux s'assimiler les molécules aqueuses et profiter davantage de tous les bienfaits du bain.

En sortant du bain froid, il faut se faire promptement et vivement essuyer avec un linge bien sec, mais non chauffé, puis monter à cheval, ou se livrer à quelque exercice modéré, à l'air libre : l'habitude de se coucher alors, est diamétralement opposée à l'indication qui a fait ordonner ce remède.

Si le bain est pris tiède, ou il y a érétisme et surabondance de calorique chez l'être qui se baigne, et l'eau dilatée par cet excédent de calorique qui cherche à se mettre en équilibre, s'insinue par les pores béans, épanouit les ramifications nerveuses qui tapissent la peau et cause dès l'abord une sensation de volupté indicible ; puis s'introduisant par les conduits ouverts, se mêle aux humeurs qu'elle rafraîchit, et de là ce sentiment de froid qui dans un bain chaud succède bientôt à celui de chaleur qu'on éprouvait en y entrant ; effet tout contraire à celui du bain froid : ou bien il y a torpeur et pléthore flegmatique, et l'eau établissant par sa chaleur, entre les pores internes et externes, une communication d'où transude la lymphe surabondante, sous forme

de sueur, redonne, par le calorique qu'elle introduit, du ton au systême nerveux-vasculaire, imprime du mouvement à celui des fluides et par sa température élevée, donne aux vaisseaux exhalans une énergie nouvelle, pour se débarrasser de l'humeur superflue. Le bain est alors relâchant, délayant, diurétique et vraiment purgatif. Je vous vois d'ici, Madame, sourire à mes termes techniques; mais comment parler d'un art sans emprunter son idiome? Je réclame encore autant d'indulgence et de courage que vous avez eu la bonté de m'en montrer, et je sors avec vous de ces arides sentiers pour m'élever à des sites, sinon plus rians, au moins d'un aspect plus varié.

M. S. U.

LETTRE SEIZIÈME.

DE L'EAU VAPORISÉE. — PHÉNOMÈNES DE LA CHALEUR. — DES DOUCHES.

Il est, Madame, une erreur populaire qu'il est bon de relever parce que c'est le peuple surtout qu'il ne faut pas tromper, puisqu'il a moins de moyens de se garantir de l'erreur, et parce que celle-ci s'est accréditée par le silence, plutôt que par l'opinion des physiologistes : c'est l'action débilitante attribuée aux bains tièdes et qu'un auteur très-moderne vient de confondre avec le relâchement. Qui de nous n'a pas éprouvé après une longue fatigue, après un travail forcé, les bienfaits du bain tiède, d'où l'on sort avec sa première vigueur ? Ainsi Médée rajeunit son vieux père AEson ; mais gardons une sage mesure dans l'emploi même du meilleur des remèdes, et que la funeste erreur des crédules filles de Pélias ne soit pas perdue pour les jeunes médecins. Surtout que le malade n'oublie jamais que les généralités sont un guide infidèle en médecine, qu'on ne connaît point les rues d'une grande ville pour savoir la géographie du globe, et que malgré les avis généraux que

je consigne ici, on a besoin encore, dans chaque cas particulier, de celui de son médecin, parce que, dans les mêmes circonstances, la variété des lieux et des tempéramens rend le même remède tour-à-tour favorable ou contre-indiqué.

On appelle bain tiède celui qui n'imprime aucune sensation de froid en s'y plongeant, et qui donne plutôt un léger sentiment de douce chaleur. Ce bain est à la température de vingt degrés ; celle du corps humain est à trente, et comment veut-on donner à croire qu'un bain qui ne nous semble chaud que par comparaison avec l'air atmosphérique, communément à dix degrés, opère un relâchement excessif, un état de faiblesse, dans un corps dont les liqueurs sont toutes d'une température plus élevée ?

Enfin, portée à une chaleur excessive et surtout vaporisée, l'eau agit avec une énergie proportionnelle au passage subit de son calorique dans nos corps ; les fluides sont raréfiés et par conséquent les battemens du pouls très-accélérés ; les carotides, les temporales se distendent ; les yeux même s'injectent quelquefois de filets de sang, chassé jusque dans les ramifications de ses vaisseaux capillaires ; le regard devient étincelant, une sueur âttérante

sillonne le corps, tout ouvert aux impressions de la chaleur, et qui y succomberait si cet état d'exaltation durait long-temps. Ce danger n'a pas lieu quand, se gardant bien d'exposer sa tête à la vapeur, on ne soumet à son action que la partie du corps sur laquelle on veut appeler une transpiration forcée. Alors ce moyen est d'une puissance extrême pour la résolution des humeurs, et leur transudation locale, comme on peut s'en convaincre habituellement et d'une manière presque palpable, quoiqu'on en dise, dans les métastases artrhitiques, les aberrations laiteuses, les affections psoriques rebelles, les engorgemens scrophuleux, et en général dans tous les vices lymphatiques de mauvais caractère. On ne peut d'ailleurs être trop circonspect sur l'usage de la durée du bain très-chaud que des raisons particulières et très-précises ont pu seules déterminer à ordonner (*). C'est en cet état de di-

(*) Il est des organisations particulières qui permettent de supporter une extrême chaleur ; et sans citer cet espagnol trop prôné naguère, puis trop déprécié ensuite, et dont les expériences m'ont paru être le résultat d'une organisation particulière, et non d'aucun *isolateur* artificiel ; n'en déplaise à l'opinion d'un docteur qui en a hazardé plus d'une, *Licétus* parle d'une femme qui buvait de l'huile bouillante. On a connu, il y a soixante ans, à Paris, une boulangère qui faisait la méridienne dans son four, quand on venait d'en retirer le pain ; et la France a retenti des miracles pyriques de l'individu de Stras-

latation excessive, que les médecins anglais conseillent, que les Russes, les Moscovites,

bourg, cité dans les lettres à d'Alembert par Voltaire, témoin oculaire.

Les *Transactions philosophiques* rapportent les traits suivans :

« Richardson avait acquis la propriété singulière d'être inat-
» taquable par le feu; il mâchait des charbons qu'on voyait
» encore très-long-temps ardens dans sa bouche. Il fondait du
» soufre, le faisait brûler dans sa main, et ensuite le portait
» tout en feu sur le bout de sa langue, où il achevait de se
» consumer.

» Il mettait, sur sa langue, un charbon ardent sur lequel il
» faisait cuire un morceau de chair crue ou une huitre; et souf-
» frait, sans sourciller, qu'on soufflât ce feu, avec un soufflet,
» pendant l'espace d'un demi-quart-d'heure. Il tenait un fer
» rouge dans sa main pendant long-temps, sans qu'il y restât
» une impression. Il avalait du verre fondu, de la poix, du
» soufre, de la cire mêlés ensemble, le tout enflammé, de
» façon que la flamme sortait de sa bouche, et cette composi-
» tion faisait autant de bruit dans sa gorge, qu'un fer chaud
» qu'on trempe dans l'eau.

» Toisnard assurait, dans ce temps, qu'une dame d'Orléans
» faisait dégoutter sur sa langue, de la cire d'Espagne allumée,
» sans qu'il y parut aucune impression sensible. Le médecin
» Dodard se proposa d'expliquer ces phénomènes dans le *Jour-*
« *nal des Savans*, année 1677.

» En 1774, il y avait, à la forge de l'Aune, un homme im-
» bécile, qui marchait pieds nus sur une barre de fer embrasée;
» il tenait dans sa main un charbon ardent, et le soufflait pour
« en augmenter l'activité. Sa peau était épaisse et huileuse au
» tact, mais sans callosités. Ce qu'il y avait de plus surpre-
» nant, c'est qu'on n'y voyait aucune crevasse, ni de ces mar-
» ques inévitables que le feu laisse ordinairement sur ses tra-
» ces. » (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, de S. de L. F., art. *Mangeurs* et *Insensibilité*.) Remarquons qu'il est d'expérience (assez difficile à expliquer) que les métaux sortant de la fusion, brûlent moins que, lorsqu'un moment après, ils ont

les Finlandais et tous les habitans du Nord, observent l'étonnant et courageux procédé, de se soumettre, sans sortir de l'étuve, à l'action de douches froides, et à des irrorations multipliées d'eau glacée. La fibre tout-à-coup

rendu à l'air environnant une partie du calorique qu'ils avaient absorbé par l'incandescence. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1761, parlent d'une jeune fille qui pouvait séjourner dix minutes dans un four chauffé au-dessus de l'eau bouillante. Le docteur Cullen a prouvé, par des faits nombreux, recueillis en 1765, qu'il existait dans certains animaux une faculté de produire du froid. Le docteur Fordyce, en 1758, séjourna vingt minutes dans une étuve chauffée à trente-neuf degrés, et quinze minutes dans une autre chauffée à quarante-trois. Sir Joseph Bank a souffert la chaleur d'une chambre chauffée à soixante-dix-neuf. (Réaumur.) « L'air à cette haute tempé-» rature, (dit-il) occasionne une sensation pénible, mais sup-» portable. » Dobson, médecin à Liverpool, a constaté et renouvelé ces mêmes expériences, sur divers sujets. M. Park, chirurgien, est resté, dix minutes, dans une étuve chauffée à quatre-vingt-cinq degrés. Sir Charles Blagden est entré et resté huit minutes dans une chambre chauffée à cent deux degrés de Réaumur. Pendant les sept premières minutes, sa respiration fut facile, et ce ne fut qu'à la huitième, qu'une sorte d'oppression mêlée d'angoises, l'avertit qu'il était temps de mettre fin à son expérience: son pouls battait cent quarante-quatre pulsations par minute, c'est-à-dire, une fois plus vîte que dans l'état naturel. L'auteur des *Mémoires anglais*, d'où ces faits sont tirés, admire la faculté de l'homme, de conserver à peu près dans tous les climats, dans toutes les saisons, la même température... Le lézard et le caméléon demeurent froid sous l'équateur, tandis que la baleine et le veau marin conservent au milieu des glaces du pôle, une température plus chaude que celle du sang humain.

Cette énumération suffit pour prouver que chaque siècle a eu ses prodiges, et la vérité du vieil adage. *Nil novum sub sole.*

resserrée,

resserrée, acquiert, disent-ils, une énergie nouvelle, et ses molécules se condensent comme celles du fer embrasé qu'on plonge dans l'eau fraîche, en proportion que leurs parties étaient plus dilatées par le calorique, et que l'immersion a été plus rapide et plus froide.

J'admire cette pratique, Madame, je conçois même cette explication de ses prodigieux effets; et je voterais, au besoin, pour qu'on l'exécutât avec les mêmes préliminaires, et à l'improviste, sur les malheureux aliénés, au lieu de verser froidement une eau froide, dans un plus froid réduit, sur une tête que les apprêts seuls du supplice suffiraient pour détraquer(*). Mais ne traitons point ainsi nos douces compagnes, nos charmantes Françaises; si nous accusons leur tête d'un doux penchant aux aima-

(*) On ne m'accusera certainement pas d'avoir voulu critiquer ici le traitement du docteur *Pinel*, le premier peut-être qui ait enhardi et dirigé les pas de la médecine moderne, en appliquant à son étude, le flambeau de l'analyse; et dont la pratique fait autant d'honneur à l'humanité que sa théorie a préparé le reculement des limites de l'art. Je n'ai pu avoir en vue, non plus celui mis en pratique à l'hôpital de Charenton, sous les ordres de MM. Coulmiers et Gastaldi, dont les noms se marient naturellement pour peindre l'instruction, le zèle et la philantropie. En les citant, on n'éprouve d'autre embarras que dans la part d'éloges que l'on doit assigner à leur sollicitude paternelle et à leurs succès, dans la guérison d'une affection qui autrefois ne comptait que des victimes.

bles folies, leurs erreurs nous sont chères, et le médecin barbare serait bientôt puni de sa cure par la raison de ses convalescentes (*). N'empêchons point un usage salutaire de s'acclimater en France, en voulant aussitôt le faire suivre à la rigueur; laissons d'abord nos Achilles français essayer des eaux glaciales du Styx, et ne condamnons jusqu'ici nos belles compatriotes, qu'à la fontaine de Jouvence, et aux eaux thermales du divin Hercule.

Gardons-nous surtout aussi de faire du bain, un attrait seulement à la volupté. Les fibres d'un côté relâchées par le bain, de l'autre érétisées par le désir, retomberaient, après y avoir cédé, dans une double atonie qui peut

(*) On conçoit bien qu'en proposant à la France les bains grecs, romains et orientaux, c'est avec les modifications indiquées par la différence des climats; quant au passage du bain de vapeurs à des irrigations glaciales, cette pratique ne peut être que médicale. Il y a plus, cet usage, commun en Russie, y est sans danger, parce que la fibre exaltée par une chaleur excessive, puis resserrée par un froid extrême, finit par rester dans la température constamment très-froide du pays; au lieu qu'en France, après avoir passé par ces deux extrêmes, elle resterait à la constitution tempérée du climat; et l'on sait combien facilement la gangrène s'empare d'un corps passant rapidement d'un froid excessif à une chaleur subite et constante. Le moindre mal qui pourrait arriver ici, serait une désorganisation du système vasculaire. Dans ce procès, instruit de bonne foi, je dois rapporter à charge et à décharge, et ne pas voir à volonté. Si je me trompe, d'ailleurs, j'invoque les lumières des gens de l'art, sous promesse de déférence et de gratitude.

avoir des suites dangereuses. Ce bain, d'ailleurs, trompe deux fois le but de la nature. Circé l'offrit à Ulysse pour faire succomber le héros dans les bras de la mollesse; rappelons-nous le sort de ses ignobles compagnons, dont Homère ne nous offre le dégoûtant tableau que pour nous peindre avec plus de vérité les dangers de cette séduction.

Vous me permettrez, Madame, d'être un peu moins indulgent sur l'emploi des douches, soit froides, soit chaudes, soit simples, soit composées. Leur action n'ayant jamais qu'un effet local, ne peut être indifférente en médecine. C'est un moyen sûr, trop peu mis en usage, et qui devrait être pratiqué, autant comme précepte d'hygiène, que comme moyen curatif. Une douleur rhumatisante affecte-t-elle un bras, une sciatique vous prive-t-elle du mouvement facile de la jambe?... Que l'eau arrose en filets ou frappe goutte à goutte, et de très-haut, la partie malade, dilate la fibre et divise l'humeur qui s'y dépose; qu'un bain chaudement salutaire s'empare ensuite de ce ferment dangereux, s'il est rendu au torrent de la circulation, et qu'une vapeur énergique le force à s'écouler par les sueurs: ainsi, sous toutes les formes, l'eau ébauchera, continuera, terminera votre guérison. La douche

consolide les luxations bien réduites, peut prévenir les ankiloses, agir sur les engorgemens lymphatiques, les douleurs vagues, les obstructions glanduleuses, les ulcères secrets, enfin sur presque toutes les affections locales, excepté les plaies récentes.

Mais si je condamne, comme plaisir, l'usage habituel du bain de vapeurs, et surtout le brusque passage de cette température à un froid glacial, je n'ai certes pas, Madame, prétendu l'interdire comme remède, et moins encore défendre la transition d'un bain froid à un bain chaud, et de celui-ci à un plus froid. C'est au contraire ainsi que je voudrais, prévenant l'effet du retour des saisons, accoutumer, par des bains gradués, les femmes vêtues d'un tissu de vent (*), à voir, sans courir de dangers, les neiges de l'hiver succéder aux roses de l'été. Leur fibre, habituellement resserrée dans l'automne par des bains insensiblement réfrigérans (**), acquerrait une fer-

(*) Publius Syrus.

(**) C'est surtout le brusque changement de température qui cause les maladies, si l'on ne prend pas de précaution contre l'effet de ce rapide passage. On nous oppose les sauvages, toujours également nus; oui, dans les pays tempérés, dans la Floride, dans tout le Canada; mais sans aller plus loin, les Hottentots, par exemple, chez qui l'été est brûlant et l'hiver rigoureux, vont nus l'été, et se défendent du froid des hivers, en se couvrant de peaux de poissons, ou de fourures.

meté capable de braver les périls d'une toilette aérienne et les frimats de l'hiver, à la fin duquel des bains tièdes les prépareraient mollement au retour des zéphyrs, aux douces influences du printemps.

Ce n'est pas d'ailleurs par un seul essai, mais par une suite continue de passages multipliés par plusieurs degrés de température, que les Françaises conquerraient l'indépendance des variations de l'atmosphère : l'habitude est le plus sûr moyen de se soustraire aux lois même de la nature, et cette constance ne l'outragerait pas davantage que la coutume d'opposer un brasier ardent, des fourures, une voiture et des portes bien closes à la fureur des vents du nord, à la pluie glaciale du verseau.

On doit ajouter que les femmes, par leur constitution, et surtout dans le climat fortuné de la France, n'offrent aux efforts de l'eau qu'une fibre molle, inerte; et l'on conçoit facilement comment ces petits corps cilindriques, absorbant le fluide qui leur est présenté, donnent à tout le corps, ainsi imbibé, ce vernis de fraîcheur, cet embonpoint rosé qui sied si bien aux femmes, qui fait toujours valoir la beauté et la remplace quelquefois avec avantage.

Nous devons dire cependant que quelque soit la durée d'un bain, surtout quand il est répété, les fibres ne se saturent que d'une quantité donnée de liquide (*), passée laquelle, leur propre gonflement s'oppose à une admission nouvelle; outre que le volume du sang étant raréfié par la continuité de l'application de l'eau chaude, il s'accroît, et par sa propre expansion et par l'addition de l'eau d'abord absorbée; d'où résultent une fausse pléthore et l'impossibilité d'une nouvelle admission d'eau par les vaisseaux absorbans. Cet avis doit rassurer les femmes sur la durée des bains, qu'elles aimeront à prolonger; mais en général cette appétence de l'eau, ce

(*) M. Lemonnier a perdu environ une livre et demie de son poids dans un bain de vingt degrés, en huit minutes, après lesquelles il fut forcé de quitter le bain, par les symptômes d'étourdissemens qui se manifestèrent (*Mem. de l'Acad. des Scien.* 1747.)

Fourcroy rapporte qu'une personne mourut d'apoplexie, une heure après être sortie d'un bain élevé au dégré effrayant de soixante-dix.

Marteau dit avoir pris, pendant les gelées de janvier 1763 et 1766, le bain à vingt-huit degrés. La chaleur lui paraissait forte, mais il s'y familiarisait. Le même médecin eut des horripilations, une irrégularité très-marquée dans le pouls, et un enrouement, pour s'être baigné pendant treize minutes au mois d'août 1765, dans la rivière, dont l'eau était à dix-neuf degrés. Tant la température dominante et la différence des tempéramens influent sur l'effet des bains!

désir d'y rester long-temps, est un instinct précieux de l'individu, qui cherche toujours à obtenir ce qui lui convient le mieux; et en comparant, la propriété d'absorption de la peau, au danger où l'on est d'ingérer trop d'eau comme breuvage dans une ardeur fébrile, dans une affection inflammatoire, etc. on rencontre une nouvelle occasion d'admirer le triomphe de la nature sur l'art et de commenter, plus sagement peut-être, l'adage précieux du sage Dumoulin, la *diète* et l'*eau* (*).

D'ailleurs l'usage modéré d'huiles (**) ou d'essences ajoute encore à l'imperméabilité de la peau; car si elle la rend souple, extensible, elle pénètre et occupe ses pores et les rend moins accessibles à l'eau, comme moins sensibles à l'air; avantage que les femmes doivent surtout avoir en vue, en se rendant au

(*) Celse a dit, liv. 3, chap. 2. *Solâ abstinentiâ, sine ullo periculo, medetur.*

(**) L'effet de l'huile après le bain, est de rendre à la peau l'onctuosité, le mucilage dont l'eau, comme menstrue très-actif, l'a dépouillée, d'empêcher le contact de l'air et de conserver, en bouchant les pores, la chaleur interne. Si l'on avait besoin d'une preuve nouvelle de la propriété de l'huile comme préservatrice de l'effet de ce contact, on citerait l'usage heureux des frictions huileuses dans la peste, dû à l'observation faite dans le Levant, que tous les marchands d'huile sont constamment exempts de cette maladie qui y est endémique.

conseil que je leur donne. Je ne puis que leur en recommander l'usage avant et après le bain ; mais si elles l'adoptent, elles feront bien de se prêter à celui des frictions sèches qui, en irritant la peau, la débarrassent des particules rances que ces corps gras peuvent y déposer.

Au reste, il résulte de la disposition des thermes des Romains, que d'abord ils entraient au bain froid ; que sortis de ce bain, ils se faisaient oindre d'huile avant de se plonger dans l'eau chaude, pour rendre moins sensible l'effet de ce passage, et la peau moins disposée à se macérer dans l'eau, dont la qualité dissolvante (*) est toujours en proportion de la simplicité de ses principes et de l'augmentation de son calorique. Il paraît qu'ils se

(*) On a reproché à l'eau d'échauffer, prise en breuvage, et ce reproche n'est pas sans quelque fondement. L'eau, à raison de son énergique force de dissolution, enlève aux parois internes de l'estomac leur *mucus*, et la membrane, ainsi à découvert, est plus facilement irritée par les corps qui y séjournent : elle partage cette propriété avec les purgatifs qui n'agissent plus promptement que parce que leurs principes, soit par leur affinité d'aggrégation, soit par celle de composition, précipitent plus rapidement les humeurs auxquelles ils s'unissent, au lieu que l'eau ne parvient à les entraîner qu'en les divisant ; et l'on peut ainsi modifier son action en la donnant ou pure, ou plus ou moins mucilagineuse ; mais l'eau administrée extérieurement n'a pas le même genre d'action.

faisaient frotter d'huile en entrant et en sortant du bain : du moins c'est ce que semble indiquer le nom de *reunctores* que portaient les serviteurs des bains, placés d'ailleurs dans la dernière pièce. Il me reste à expliquer la manière d'administrer le bain, comme moyen de conserver ou de recouvrer la santé. A ce titre vous voyez, Madame, que ce sujet a des droits à l'intérêt de tous les âges, de toutes les classes de la société.

M. S. U.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

DES DIVERSES MANIÈRES D'ADMINISTRER LE BAIN, DANS DIFFÉRENTES MALADIES.

Dans l'administration des bains, il faut considérer leur durée, leur température, eu égard à l'âge, au tempérament, à la saison, au climat, à la santé, aux habitudes, aux affections.

Dans l'aurore de la vie, craignons d'affaiblir, par des bains indiscrètement froids et prolongés, le principe de chaleur dont a besoin ce nouvel être pour déployer ses facultés et commencer l'apprentissage de l'existence. Le moindre humide surabondant peut délayer, décomposer cet embryon gélatineux éclosant à la vie; ce n'est pas que je condamne à végéter, en s'étiolant tristement dans une serre chaude, loin de l'air atmosphérique et privée de torrens de lumière, cette plante nouvelle-éclose. Dieu garde que, cruellement délicat, je veuille ensevelir sous des monceaux d'édredon l'enfant de la nature..... Mais il est des nuances d'éducation appropriées à l'organisation de chaque individu... Tel aura besoin d'étendre en un bain

tiède ses petits membres avides de calorique; tel autre à la fibre bientôt aguerrie, impatient d'entraves, fort de chaleur et de vie, secoue, indigné, les langes de l'enfance, demande un air libre, de l'eau froide, et s'y plonge en riant; celui-ci, élevé dans un air froid, ne perdant point par la transpiration cutanée, et dans son atmosphère particulière, l'excédent des sucs substantiels qu'un mouvement automatique, plus encore que l'appétit, précipite dans son estomac, unique *sensorium* de ses pensées présentes, périrait par excès de santé (*); cet autre, à la digestion paresseuse, qui verrait *transpirer*, dans un air trop chaud, plus qu'il n'aurait pu s'assimiler de substance réparatrice, et mourrait appauvri. C'est à vous, mères prudentes et affectueuses, à guetter, à saisir l'impulsion de la nature, qui ne ment jamais, et à développer, en écoutant sa voix, le premier essai des forces du fils de vos amours. Eh! qui peut être un meilleur médecin des enfans que leur mère? Des caresses paieront vos soins, et votre amour-propre un jour s'applaudira des assiduités de votre tendresse, quand un cœur magnanime, une âme élevée, une santé robuste, assureront les suc-

(*) Système de Brown.

cès de ce guerrier intrépide, de cet orateur impétueux, de ce bienfaiteur du genre humain qui ne vous devait que la vie; mais à qui vos actives sollicitudes auront acquis un physique digne, ainsi que le moral qui lui est associé, de porter l'honorable fardeau de ses étonnantes destinées.

Dans le printemps de l'âge, quand un sang généreux charrie dans tout le système un principe de vie surabondant, quand une ardente imagination colore tous les objets de son prisme enchanteur, quand le cœur ouvert à toutes les sensations, à tous les désirs d'apprendre et de savoir, est agité du doux tourment d'aimer; et que, vague encore en son objet, l'adolescent repose sur toute la création, la force d'affection qu'un jour un seul être doit concentrer: quand, hésitant entre les délices de la volupté et les honneurs de la vertu, la jeune fille au teint pâle et animé tour-à-tour, aux lèvres décolorées, aux yeux humectés de pleurs involontaires, cherche l'ombre et la solitude favorables aux tendres rêveries; quand sa voix est languissante et interrompue; quand de longs soupirs entrecoupés s'échappent de son sein qui s'élève et s'abaisse comme la surface des flots bouillonne

ou s'applanit sous le souffle des autants (*) ; qu'un long bain chaud énerve les causes de cet organisme érotique ; qu'il abatte les forces de cet enfant privilégié de la nature, plutôt que de les contrarier, jusqu'à ce que, d'accord avec le devoir, la pudeur fasse tourner au profit de la fécondité les penchans de l'amour.

Dans l'âge viril, quand la sensibilité, déjà exercée, a rendu la fibre trop mobile et cause des faiblesses à la suite d'érétismes répétés ; qu'un bain froid, mais court, relève son ton et la remette en harmonie avec le reste de l'organisme.

Une femme, victime de sa confiance, a-t-elle éprouvé de ces perfidies que l'usage, hélas ! autorise aujourd'hui, et qui seront bientôt plus difficiles à décrire qu'à commettre ? est-elle affaissée sous le poids d'un malheur imprévu ? ses yeux arides ne trouvent-ils plus de larmes à répandre ? la perte d'un fils tendrement chéri, d'un époux aimé, d'un amant adoré la surprit-elle dans un de ces instans où la nature levait le tribut importun que chaque lune exige d'elle ? digne ministre de l'art de guérir, ajoutez encore à son accablement ;

(*) Voyez Falconer, de l'Influence des Passions sur les maladies du corps humain.

qu'un bain de vapeurs force tous les couloirs à s'ouvrir, tous les pores à se dilater, que *Phaloé* (*) inconsolable s'écoule en fontaine; mais quand ce tribut aura été payé, qu'au milieu même de la sueur ruisselante, un bain froid, une douche glaciale réveillent la fibre engourdie et rappellent l'être dégradé, malheureux, ou trop faible, à l'honneur, au souvenir de ses devoirs, de ses enfans, à l'estime de soi-même, au calme et bientôt au bonheur.

Ce moyen inopinément employé, associé à des remèdes moraux, obtiendrait peut-être enfin la guérison de cette terrible maladie (**) qui dégrade autant l'humanité par le spectacle avilissant qu'elle offre dans ses horribles accès, que la science, par le jugement qu'elle a porté de son incurabilité.... Est-il rien que ne puisse guérir avec des soins, de la patience, de la réflexion, le médecin qui a la connaissance, l'estime, la conscience et le génie de son art!

(*) Voyez Noel Mythologie.

(**) L'épilepsie, Lieutaud. *Précis de Médecine pratique*, p. 238. « Peut-être ce moyen pourrait-il réussir dans le début des » phtisies héréditaires, où l'on remarque atonie, sueur habi- » tuelle, etc. » (*Manuscrit communiqué par le docteur* Verdier, Heurtin.)

Enfin dans l'hiver des ans, quand la fibre appauvrie se dessèche, se roidit et adhère à la fibre; quand la lymphe épaissie, refuse aux muscles leur mouvement, aux nerfs leur sensibilité; qu'un bain longuement chaleureux fasse circuler dans les veines un fluide igné, et redonne à la tête affaissée des éclairs de pensée, à l'estomac des retours d'appétit et de faculté digestive, qu'il imbibe doucement, qu'il pénètre, enfle et nourrisse la fibre, qu'il donne enfin à ce vainqueur des temps, cette longévité des anciens, que Baglivi n'hésite pas d'attribuer à l'usage des bains.... Ah! que surtout assouplissant les organes, et détendant leurs arides moteurs, il dispose au bienfait du sommeil; et que l'homme aux cheveux blanchis par les années, rêve encore, avant de heurter aux portes du tombeau, les beaux jours de sa jeunesse et délire le souvenir du bonheur, pour retrouver à son réveil le courage de mourir, si facile au jeune âge.

Ainsi la médecine et la morale s'unissant dans leurs rapports, ainsi tous les arts s'enchaînant d'un lien fraternel (*), de leur ac-

(*) « Nulla ars, non alterius artis aut mater aut propinqua est. » TERTUL.

« Les neuf Muses sont sœurs, et les Beaux-Arts sont frères. »
VOLTAIRE.

cord résulterait une harmonie universelle. Tous ces faits étaient connus avant moi, tous, Madame, ont isolément retenti déjà à l'oreille et au cœur de ceux qui me liront, et je n'ai point la prétention d'annoncer des choses neuves; mais j'ai cru devoir rassembler le faisceau de ces vérités éparses, pour frapper plus sûrement de leur masse imposante le fantôme des préjugés.

Que serait-ce donc si j'avais parlé des bains dans l'application médicinale? on eût vu, quand le procès de la vaccine n'était pas encore décidé, nos heureux inoculateurs préparer, par le bain, leurs confians malades, et nos sages praticiens convertir par lui une petite vérole confluente et dangereuse en une éruption (1) presque discrète, et toujours facile; on eût appris d'eux l'art d'arriver, par lui seul, à régulariser un pouls indocile et de fatal pronostic; enfin les docteurs les plus accrédités n'ont opposé que l'eau avec succès, et à différentes températures aux maladies cutanées(2) aux affections des voies urinaires (2), aux

(1) Rasès, de la Peste, chap. 7. Et de Variolis. Boerhaave, Aphor. Sydenham, Huxam, Clifton, Monro, Tissot, Rivière, *passim.*

(2) Externe commendatur *balneum* ad scabiem, psoram impetiginem, elephantiasim; (Geoffroi, *Med. mat.*) Aqua marina his qui pruritum sentiunt et ab acribus humoribus morden

suite

suites de couche, et à leurs préliminaires laborieux (1), aux accidens herniaires (2), aux suppressions (1), aux métastases laiteuses (1), aux obstructions (3), aux débuts de cancer (5), aux céphalalgies (4), à l'esquinancie (5), à la frénésie (6), aux dyssenteries (7), à l'insomnie (8), aux coliques (9), aux convul-

tur, tum *lotione* tum fotu, calida prodest. Hippocr. lib. de liq. usu sec. 4.

(1) Sydenham, p. 177. Baglivi, p. 654.

Si labor, sique urinæ stillicidium detinuerit, in calidâ desideat aquâ. Hippoc. *de Nat. Mul.* cap. 8.

(2) Hippocr. p. 566, 580, 583, 608, 610, 624, *et passim de Nat. Mulieb.*

Baillou et Paré. . . AEtius, de curâ pregnantibus adhibendâ. Lib. 4, serm. 4.

(3) Marteau, *Mém. sur les bains*, 190.

(4) Ab exitu *balnei*, inungatur hepatis regio, etc. River. *Prax. med.*

Ballonius, *Cautionum*, lib. 6, p. 279.

(5) Astruc, *Maladies des femmes*, t. 3.

Lieutaud, *Méd. Prat.*

Quin etiam depascentia ulcera sedat ac sistit (aqua) Hipp. *De liquid. usu.*

(6) Wansvieten, *Comment. in aphor.* 134.

P. Eginete, lib. 3. Cornel. Celse, lib. 1.

(7) Boerhaave Aph. 722.

Sydenham, sect. 4. P. Egin. lib. 3. Cornel. Cels. lib. 1. Cutis densitas, alvi laxitas, Hipp. lib. 6 epidem.

Via regia est a cute ad alvum, ab alvo ad cutem. Baglivi, *Canon.* 21.

Alvi profluvium tollitur iis quæ perspirationem augent, sicuti *balneum*. Sanctorius, *Med. statist.*

(8) Marteau, p. 160.

(9) Huxam de morbo colico.

sions (1), aux fièvres intermittentes (2), à l'épilepsie (1), au hoquet (3), au ténesme (4), à l'histéricisme (5), à la manie (6), aux difficultés de l'accouchement, à la stérilité même (7), aux agitations nerveuses (8), aux débilitations d'estomac (9), à l'ictère (10), au marasme (9), enfin, à la rage, ce désespoir de la médecine moderne (8) (6).

Quel être insensible, Madame, peut lire sans en être effrayé, cette longue série des

(1) Hippocr. sect. 5. Aph. 6. Celse, lib. 3, cap. 3. Lieutaud, *Med. prat.* 231.

(2) Hipp. de victûs ratione in morbis acutis, sect. 4. Huxam, *Essai sur les fièvres.* Boerhaave, § 761. Sydenham, etc.

Neque desistendum est si horror est. Cels. Et ubique.

(3) Marteau, *idem.*

(4) Hollerius de tenesmo, p. 355.

(5) Lieutaud, *Méd. prat.* Sanctor. Aphor. 102. River. *Prax. med.* lib. XII.

Astruc, *des Maladies des Femmes*, tom. 4. *id.* De furore uterino, p. 378, *id.* 383. Senert de melancholiâ ex utero, p. 150.

(6) *Balnea* aquâ tepidâ frequenter, etc. River. *Prax. med.* lib. cap. 13, de maniâ, p. 227.

Boerhaave Aphor. 1113 et 1121.

Celse y ajoute le procédé de frotter d'huile le maniaque, au sortir de l'eau, pour ne pas permettre la dissipation des molécules aqueuses absorbées par le bain, cap. 18, p. 125.

(7) River. *Instit. med.* lib. 5, p. 195.

Astruc, *des Maladies des femmes*, t. 5, p. 154.

(8) Vanhelmont, cap. demens idea. Boerhaave Aph. 1143. Cels. lib. 5, cap. 27, p. 247.

(9) Septième Note, p. 141 de cet ouvrage.

(10) Cinquième Note, p. 141, *idem.*

tristes et honteux tributs que la maladie lève sur la misérable humanité, et n'est pas tenté d'élever des autels aux Nymphes bienfaisantes, dont l'onde suffit, souvent pour guérir, et toujours pour calmer les maux inséparables de l'existence ? Qu'ils soient bénis ces hommes précieux dont les veilles honorables ont eu pour objet de secourir leurs semblables, et ont formé une sainte ligue contre les maladies confédérées !....

La goutte même, cette implacable ennemie des heureux du siècle, cette fille insolente de Bacchus et de la Volupté, qui s'assied sans crainte aux pieds des rois, ne craint que les Nayades. S'est-elle cantonnée dans un viscère noble ? déchaussez avec humilité le cothurne grec, élégante française, étendez, en un vase antique, vos pieds entre deux couches de sel marin ; puis renonçant au culte du vainqueur de l'Inde, et faisant à Neptune une libation qu'accompagne une invocation secrète, versez à grands flots l'eau lustrale ; ajoutez-y avec mesure de cet acide mystique (*), dont le sel ne fut que le prélude et l'image ; bientôt forcé dans ses retranchemens, votre tyran aban-

(*) L'acide muriatique (esprit de sel fumant) dont six onces jetées dans douze pintes d'eau chaude suffisent, en pédiluve, pour appeler la goutte aux pieds.

donnant sa proie et tentera vainement de s'échapper par les extrêmités. Des *nodus* douloureux vous y attesteront aussitôt sa présence, et la fin du danger qui menaçait vos jours.

Frascator, dans un poëme consacré à l'histoire de la honteuse maladie de la transmission de laquelle nous accusons l'Amérique, qui accuse l'Europe à son tour, a chanté les bienfaits des eaux différentes propres à la guérir, et a prêté à ce lugubre sujet un coloris auquel il semblait étranger. Puissé-je sur ses pas avoir su couvrir de quelques fleurs, l'affligeante description des fléaux qui se disputent l'espèce humaine.

M. S. U.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

DE LA PHTISIE PULMONAIRE. — DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LA SANTÉ.

Je n'aurais pas rempli votre attente, Madame, si, en vous établissant les propriétés de l'eau, je ne vous avais pas offert un exemple de sa vertu curative parmi les affections qui invoquent son énergie. Je ne vous citerai que cette fatale maladie qui cherche surtout ses victimes chez les êtres les plus doués de sensibilité, et dont les atteintes sont d'autant plus cruelles, que c'est par une lente décomposition, et dans de longues tortures, qu'au milieu de sa famille éplorée, auprès de la médecine impuissante, le malade voit s'éteindre le flambeau pâlissant de ses jours. Vous reconnaissez, à ces traits trop ressemblans, l'affreuse phtisie pulmonaire. Eh bien, c'est encore l'eau, l'eau seule, dont on ait essayé, jusqu'ici, le secours avec quelque succès.

Pour parvenir plus aisément à son mode de curabilité par l'eau, esquissons ensemble, Madame, les phénomènes de la respiration, et les différens systêmes auxquels elle a donné lieu.

Quelque soit le mécanisme de cette impor-

tante fonction, soit, qu'avec Haller, on ait considéré l'air dans le poumon comme un aiguillon (*stimulus*) sans cesse agissant, qui entretient la circulation; ou qu'on ait regardé, avec Helvétius, les lobes du poumon comme de vastes soufflets s'enflant et se baissant sans cesse, pour admettre un air toujours nouveau, et rafraîchir (*) ainsi le corps incendié par mille causes imaginaires, et que dans cette hypothèse on ait expliqué la diminution du volume de l'air, qu'on avait reconnue dans le poumon, par la prétendue perte de son ressort; soit qu'on ait dit ensuite que c'était un simple moyen mécanique disposé par la nature pour faire passer le sang d'une des cavités du cœur à l'autre; soit qu'on regarde, avec Lavoisier et Crawford, la poitrine comme un foyer où l'air, en se brûlant, se décompose, divise le phosphure de fer et donne au sang, par la solidification de son oxigène,

(*) Cette opinion la plus ancienne, puisqu'elle était celle des anciens philosophes, long-temps même avant Aristote, contient le germe des grandes vérités découvertes à la fin du dernier siècle, sur la nature de l'air, au moyen de la chimie. Privés de ses connaissances, ils semblent avoir deviné qu'il existait dans l'air un principe qui se mêlait au sang par la respiration, et le débarrassait de son excessive animalisation, en lui apportant des principes nouveaux, un *pabulum* sans cesse renouvelé, comme ils disaient.

l'intensité de la coloration de ses parties, dont le torrent de la circulation et l'afflux du chyle lui avaient fait un besoin ; soit, comme l'a dit Bichat, que le chyle versant dans l'artère pulmonaire du calorique combiné, et la trachée-artère y apportant des principes aériens également pourvus de calorique, l'hœmatose soit le résultat de leur réunion ; soit enfin comme le pense ingénieusement Chaussier, que l'air aspiré traverse le poumon, s'y divise en bulles assez tenues pour être absorbées par les lymphatiques profonds, puis versé dans le canal torachique, se réunisse ensuite au chyle et arrive avec lui dans la veine-cave, rentre dans le poumon et y subisse la solidification de l'oxigène pour la coloration du sang, et le dégagement du calorique qui suit le trajet de la circulation, et cause la chaleur animale, il reste toujours pour constant que l'eau vaporisée est non-seulement agréable et favorable aux phtisiques, mais qu'elle a opéré la guérison de plusieurs de ceux qui n'étaient qu'au premier période de cette maladie trop désespérée et si commune. Dans toutes les hypotèses précitées, on conçoit aisément que l'eau n'étant volatilisée que par le calorique, dans l'inspiration ce calorique se dégage et suit le torrent de la circulation, ou est expiré avec

l'azote et le carbonique : alors il ne reste plus qu'une eau éminemment oxigénée, qui, ramenée à la température de trente degrés, qui est celle du corps humain, se condense et forme un véritable bain aux poumons enflammés ; et certes, on ne contestera pas l'état inflammatoire de ce viscère, et l'élévation du pouls dans tous les périodes de la phtisie pulmonaire, même en l'absence d'un des lobes du poumon ; objection, pour le dire en passant, la plus insoluble peut-être pour ceux qui veulent expliquer la chaleur animale par la combustion pulmonaire, et conclure du plus grand volume de la poitrine, à la plus haute chaleur animale de l'individu.

Et ne croyez pas, Madame, que j'enseigne ici une doctrine nouvelle.

M. Baumes dit formellement (*) : « Les bec-» chiques et les bains sont indispensables dans » les menaces de phtisie à la suite de la petite-» vérole. » Et plus loin (**) : « On ne peut re-» fuser aux bains aucune des qualités d'un re-» mède précieux dans la phtisie pulmonaire, » et plus on étudierait leurs vertus, plus on se » convaincrait de leur grande utilité dans une

(*) Tom. 1, p. 486, de *la Phtisie pulmonaire*.
(**) Tom. 2, p. 72.

» maladie où il est si important de modérer » une ardeur consomptive, d'introduire dans » le système, par les voies extérieures de l'ab- » sorption, un fluide aqueux qui, dans ce cas, » se dissipe si promptement; enfin d'appeler » à la peau, dont il est si urgent d'entretenir » la souplesse et les fonctions, une partie des » humeurs qui se dirigent sur la poitrine.....»

M. Maret recommande les bains partiels dans les toux vives et sèches, et ce moyen, dit-il, n'est pas à négliger. En parlant des bains et de leur efficacité dans la pulmonie, il ajoute : « On ne peut avoir en vue que les » bains tièdes qui détrempent la masse humo- » rale, l'édulcorent, en modèrent la fluidité, » en facilitent la dépuration.... Des onctions, » avec quelques pommades douces, faites au » sortir du bain, ne pourraient qu'en aug- » menter et étendre les effets saluraires. »

M. Marteau a prévenu la phtisie par les bains tièdes..... « Je fais, dit-il, légèrement » frotter la peau avant le bain, et je conseille » des embrocations avec de l'huile par tous le » corps à la sortie du bain; elles bouchent les » pores et ramollissent puissamment (*). »

Le même M. Baumes, conseille (**) les fu-

(*) *Mém. sur les bains*, §. 62.

(**) *De la Phtisie pulm.* t. 1, p. 387, et t. 2, p. 208 et 209.

» migations humides, douces, émolliens (*), » qui peuvent seules ramener le calme dans » une poitrine dont les souffrances intéressent » vivement tout le système. »

Enfin il conseille, contre cette affection, en breuvage l'eau pure, l'eau de chaux (1), l'eau de goudron (2), l'eau de mer (3), l'eau minérale gazeuse (4), les eaux martiales, et surtout les eaux sulfureuses (5).

Qui ne voit que dans tous ces moyens l'eau joue toujours le plus grand rôle comme excipient, et que c'est à son action surtout qu'est due la cause de curabilité des agens employés, et surtout de leur introduction dans le système ?

(*) On enseigne maintenant que les fumigations qui résultent de la vapeur des plantes émollientes n'ont rien de plus adoucissant qu'une fumigation de simple eau chaude, parce que les principes émolliens ne sont pas évaporables comme ceux aromatiques : cependant, comme elles n'ont rien de plus dangereux, comme quelques expériences modernes semblent prouver que les eaux des plantes inodores distillées, retiennent quelques particules de ces plantes, comme la pratique a cru observer plus de succès de ces vapeurs et que toute pratique doit céder à la théorie, nous invitons encore les jeunes Médecins à suivre, à cet égard, le chemin frayé par nos devanciers.

(1) *Mém. de l'acad. de chirurgie*, p. 574 ; t. 2, p. 150.

(2) Page 224, t. 2.

(3) Tom. 1, p. 317.

(4) Tom. 2, p. 246.

(5) Tom. 1, p. 362 ; t. 2, p. 136 et 325.

Portal place au nombre de ses moyens curatifs, heureusement employés (*), l'usage des demi-bains tièdes, les bains entiers et le breuvage des eaux de Bagnères, de Bigorre et de Bonnes ; et nous voyons cette pratique adoptée avec succès par les plus savans médecins ; mais ne soyons point injustes, et en préconisant l'excellence de l'eau, avouons, répétons même que, véhicule des terres, des sels, des oxides métalliques, des plantes, des aromates, des gommes, des résines, elle participe de leurs vertus, et les fait parvenir plus sûrement au but indiqué. C'est un topique liquide, et qui peut être tour à tour, et au gré du savant manipulateur, purgatif, astringent, sudorifique, vulnéraire, nourricier; outre que par sa température seule, l'eau peut être elle-même un évacuant très-actif ou un tonique puissant.

D'ailleurs, la réflexion seule indique qu'à raison de l'intime correspondance qui existe entre la poitrine et le système cutané, l'eau administrée en bain doit parvenir rapidement à cet organe ; de même qu'il paraît plus naturel de faire aspirer, par les bronches, des

(*) *Observations sur la nature et le traitement de la phtisie pulmonaire*, p. 161, 165, 173, 184, etc.

Morton. *De Phtisi pulmonare*, lib. 3, cap. 12.

remèdes sous formes de vapeurs, que de les confier au système de la digestion, de peur qu'ils n'arrivent aux poumons, qu'après avoir été élaborés par l'estomac, et avoir subi toutes les modifications que ce viscère énergique imprime aux corps qui sont soumis à son action.

Jusqu'à ce que l'expérience ait confirmé les probables hypothèses des savans de nos jours (*), qu'un sage et discret empirisme consacre l'usage des remèdes dont la simplicité semble annoncer les vertus et garantit presque l'innocuité. Eh, quel médicament s'offre au jeune médecin, plus fidèle, plus convenable, par ses différentes températures, à différentes maladies, plus rassurant, moins composé que l'eau ? Pourquoi se hérissant

(*) J'entends dire quelquefois : La médecine actuelle est plus instruite, mais elle ne guérit pas davantage qu'autrefois. Cette assertion est fausse, et plus on accordera que la nature seule a le pouvoir exclusif de causer et guérir nos maladies, *naturæ morborum médicatrices*, plus on regardera les maladies comme des modifications nécessaires à son plan général, plus aussi l'on avouera que la médecine actuelle, aux aguets, simple dans ses moyens, et ne contrariant point la nature, doit conserver d'individus ; car la médecine ne fait point vivre, elle empêche de mourir : guide adroit et fidèle, elle choisit le meilleur terrain sur la route de la vie, évite les pas dangereux ; mais elle préfère un sentier rocailleux et sûr, à la pelouse fleurie dont la pente douce conduirait rapidement au précipice.

d'un appareil scientifique, le docteur s'obstinerait-il à trouver dans la poussière des fourneaux, dans le dédale des *codex*, plutôt que dans l'association de la morale aux agens combinés par la nature, les vrais secours de la médecine? Que gagne notre triste art de guérir, à n'avoir ni fleurs, ni parfums, ni musique? En Perse, dit Tavernier (*) on donne aux malades des breuvages si délicieux, qu'ils regrettent presque de recouvrer la santé. Oui, formons le vœu que dans nos hopitaux, plus vastes, mieux aérés, des arbres balançant leurs nombreux rameaux, élaborant l'air, y versant l'oxigène à grands flots, aspirant l'azote, donnent à la fois aux

(*) La tradition fait dans tout l'Indostan honneur à Scha Gehan, père d'Aureng-Zeb, de l'invention de l'essence de rose. On prétend qu'ayant fait jeter, par un raffinement de luxe ou de galanterie, des roses dans le bain de sa favorite, la chaleur du bain éleva aux parois supérieures de la baignoire, de la vapeur distillée de roses avec laquelle monta de l'huile essentielle. Mais un fait plus certain, c'est le luxe étonnant de ce pays, et dont les Européens, dans toute leur magnificence, n'approchent que de très-loin. Je vais citer encore un ouvrage apocryphe; *(les Mille et une Nuits.)* mais outre qu'il n'est pas très-prouvé qu'il n'ait pas été composé comme histoire allégorique des Perses, il est constant que les mœurs de ce peuple y sont peintes avec la plus grande verité; et qu'on juge de leur prodigalité, quand nous y voyons la fiancée d'un homme ordinaire se présenter quatorze fois devant lui, chaque fois revêtue d'habits nouveaux, et tous plus riches que les précédens; ainsi l'Asie peut le disputer à l'Europe de goûts futiles, malgré les clameurs de nos moralistes.

malades un abri frais, un aspect agréable, un ventilateur naturel. Sous ces verts et nobiles ombrages, sur les bords d'un ruisseau sinueux, bordé de fleurs odorantes, le convalescent ranimé essayerait avec plus de confiance ses forces renaissantes, le moribond exhalerait avec plus de résignation et de calme son âme se réunissant au grand tout dont elle est émanée. Sous ces voûtes végétantes, le malheureux, échappé malgré lui à la mort, puiserait avec un air plus pur le courage de vivre, et s'enhardirait à la consolation.... Qui peut mesurer la sublimité des pensées auxquelles peut s'élever le disciple de la maladie, et sonder la profondeur des conceptions de l'amant de la solitude ! ! !

« Pourquoi, s'il est vrai, que les sons gra-
» dués avec une sage économie (*) font naître
» dans l'homme des idées, des pensées diffé-
» rentes de celles qui l'occupaient, et des
» mouvemens auxquels sa volonté n'a point
» de part; s'il est certain que ces mouvemens
» toujours concordans avec l'intensité des sons,
» opèrent de grands changemens dans les fonc-
» tions animales, pourquoi ne pas essayer de

(*) Désessartz, *Réflexions sur la musique, comme moyen curatif.*

» rapeler l'homme à la santé, à la vie, à l'es-
» pérance, à la vertu, par les sons touchans
» de l'harmonie ? » Les anciens opposaient avec succès la musique à la sombre mélancolie, à la triste imbécillité, à l'hystéricisme, à la fureur, et même à la rage (*). Je citerai encore ce livre patriarcal que dévorait notre enfance, où nous lisions que David seul, par les sons de sa harpe mélancolique, suspendait les accès de cette tête royale, que le diadême n'avait pu défendre des atteintes de la frénésie.

Lycurgue bannissant les gens de loi, les sophistes de Lacédémone, comme des arts superflus, y conserva les musiciens, parce qu'il reconnaissait l'empire de cet art sur les passions (**).

Les annales de l'harmonie ont conservé le

(*) *Idem*, Désessartz.

Notre médecine n'a point encore d'antidote certain contre cette horrible maladie, malgré les fastueux spécifiques qui paraissent tour-à-tour et disparaissent sur notre scène médicale, les promesses toutes récentes d'un chirurgien de Mont-Doubleau, et l'ingénieuse prophilactique du trop rassurant docteur Bosquillon. *Nimia fiducia damnum.*

(**) Quo non præstantior alter,
Ære ciere viros martemque accendere cantu.
Æneid. VIRG.

» Les Lacédémoniens fondaient sur l'ennemi au son de la flûte, » les Crétois, au son de la lyre. » *Athénée*, liv. 12.

nom (*) de cet artiste célèbre qui, maîtrisant à son gré les sensations de son auditoire, savait, en changeant de mode, inspirer tour à tour l'effroi, le courage, l'amour et la fureur; et, à travers les récits exagérés des prodiges musicaux des Orphée, Amphion, Arion, on démêle que cet art a été aussi supérieur à la musique actuelle que celui des Zeuxis, Parrhasius, Appelles, Protogènes, Polignotte, etc. a dû l'emporter sur le talent de nos peintres modernes, à juger de la supériorité des anciens en ce genre, par celle qu'assurent à leurs architectes et à leurs sculpteurs, les monumens que le temps a permis aux siècles de nous transmettre. Et il serait bien étrange en effet que l'époque qui vit Homère chanter son Odyssée, Anacréon soupirer ses amours, Hippocrate révéler les mystères de la nature, s'élever de terre les sublimes Propylées, et s'élancer sous le ciseau créateur le divin Apollon et l'adorable Vénus, fut restée inférieure dans tous les autres arts de sentiment et d'imagination !

La médecine contemporaine cite aussi ses

(*) Timothée qui sut inspirer ces divers sentimens au trop célèbre Alexandre.

Voyez *mém. sur l'utilité de la musique, etc.* par Mojon traduit par Mugetti, et le *Traité des effets de la musique sur le corps humain*, par J. L. Roger, celui de Sainte-Marie, ect. etc.

miracles harmoniques. Le médecin Bourdelot, dans son *Traité de la Musique*, raconte qu'une femme rendue folle par l'infidélité de son amant, dut sa guérison à la musique. Les *Mémoires de l'académie des Sciences de Paris* donnent plusieurs exemples d'une cure pareille.

Dodard a consigné dans ce recueil, année 1707, l'observation « qu'un musicien illustre, » grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre, » laquelle, ayant toujours augmenté, devint » continue avec des redoublemens. Le sep- » tième jour, il tomba dans un délire très-vio- » lent et presque sans aucun intervalle, ac- » compagné de cris, de larmes, de terreurs, » et d'une insomnie perpétuelle. Le troisième » jour de son délire, un de ces instincts natu- » rels qui portent, dit-on, les animaux mala- » des à chercher les herbes qui leur sont pro- » pres, lui fit demander à entendre un petit » concert dans sa chambre. Son médecin n'y » consentit qu'avec peine. On lui chanta les » cantates de Bernier; son visage prit un air » serein, ses yeux furent tranquilles, ses » convulsions cessèrent absolument; il versa » des larmes de plaisir, et eut dès-lors pour la » musique une sensibilité qu'il n'avait jamais » eue, et qu'il ne conserva même pas, après

» sa guérison on ne manqua pas de continuer
» l'usage d'un remède dont le succès avait été
» si imprévu et si heureux. La fièvre et le dé-
» lire étaient toujours suspendus pendant les
» concerts, et la musique était devenue si né-
» cessaire au malade, que la nuit il faisait
» chanter et même danser une parente qui le
» veillait quelquefois, et qui, étant très-affli-
» gée, avait bien de la peine à avoir ces com-
» plaisances. Une nuit entre autres qu'il n'a-
» vait auprès de lui que sa garde, qui ne sa-
» vait qu'un misérable vaudeville, il fut obligé
» de s'en contenter, et il en ressentit quelque
» effet. Enfin dix jours de musique le guéri-
» rent entièrement, sans autre secours qu'une
» saignée du pied, qui fut la seconde pendant
» sa maladie, et qui fut suivie d'une grande
» évacuation (*). »

Le même fait est arrivé à Alais en Languedoc, en 1708, à un maître à danser, et à une dame de Sienne, en 1779 (*).

Albert Krantz cite un musicien qui conduisait les sons de son instrument avec tant d'art, qu'il faisait passer successivement ses auditeurs de la tristesse à la joie, de la joie à l'indignation, de l'indignation à la fureur (*).

(*) Dictionnaire des merveilles de la nature.

En 1776, le chevalier Raaf fit cesser au son du violon, devant plusieurs médecins, une fièvre brûlante qui minait la princesse Belmonte Pignatelli de Naples.

En l'an 1789, un chirurgien de Chartres usa de ce moyen avec succès, dans une affection comateuse de Madame Delaitre (*), dont la connaissance revint par degrés, et en proportion de l'influence harmonique. Ce phénomène a eu la ville pour témoin.

En l'an 5, M. Duval termina une catalepsie périodique annuaire chez une femme de soixante ans, en faisant répéter des airs qu'elle affectionnait.

Désessartz rapporte la guérison d'un jeune homme, due au même moyen; mais c'est surtout en l'associant aux bains, que l'harmonie obtiendrait un triomphe complet, quand la fibre amollie, détendue, est prête à recevoir le ton auquel on veut la monter. Oui, je voudrais des concerts dans les bains publics, des airs appropriés à l'état du malade dans les maisons privées. La plaintive romance soupirerait la douleur à côté de la jeune victime d'un amour malheureux; et si pleurer deux

(*) Femme d'un ancien directeur des entrées de Paris, et mère du préfet d'Eure et Loir.

console, l'instrument à l'unisson disposerait lentement l'inconsolable veuve à essuyer ses larmes, sans en acheter la fin par l'effort d'un aveu. Un air belliqueux ranimerait le brave qu'un plomb meurtrier atteignit au champ de l'honneur, et il supporterait avec plus de fermeté, la main cruellement bienfaisante de la noble sœur de la médecine, en fredonnant le chant du départ uni au souvenir de Maringo(*). Ce brave vétéran, oubliant, ses membres endoloris, au son de la trompette guerrière, redemanderait, comme Achille, ses armes et la plaine où il fut blessé (**). C'est ainsi que la

(*) Un des triomphes les plus constatés de la musique moderne, offrant à la fois et la preuve de son influence sur nos organes et son pouvoir surtout sur l'esprit militaire, est le trait si connu, et qui a eu pour acteurs ou témoins tous les habitans de la ville de Metz. M. le maréchal de Contades y commandait alors. On donnait au spectacle *la Bataille d'Ivry*. Le maréchal avait fait prendre les armes à toute la garnison, et dans l'entr'acte de cette pièce, rempli, comme on le sait, par une musique guerrière, il fit faire plusieurs feux de file, des décharges de canon et battre la charge : l'illusion fut telle que, par un élan simultané, la moitié des spectateurs mit l'épée à la main, et sortit en criant : *Aux armes, aux armes*. Ce fait m'a été attesté par mon honorable ami, l'ancien colonel de *Laubespine*, descendant des Sully, et oublié au fond de son château, avec tous les titres littéraires et guerriers à bien servir sa patrie ; sans doute parce qu'il ne s'est pas mis sur les rangs, et parce que le mérite modeste peut échapper aux recherches, malgré l'intention bien prouvée par le gouvernement, de l'utiliser.

(**) Le héros armé pour la paix, et sur qui l'Europe en-

médecine, rendue à ses vrais principes, emmiellerait les bords de la coupe d'Hygie, et s'efforcerait surtout de conserver la santé plutôt que d'avoir à la rendre : c'est ainsi que sagement empirique, et s'appuyant sur l'expérience méditative, le médecin guérirait par les remèdes qu'il aurait vu consacrés par le succès; et le médecin qui guérit, quelques simples moyens qu'il emploie, vaut bien le docteur Polytecnique, hérissé de citations et chargé de drogues, dissertant également sur tout, ayant réponse à tout, sachant tout, hors guérir son malade (*).

M. S. U.

tière a les yeux fixés, a bien connu cet empire de la musique sur ses phalanges guerrières, et c'est à ses soins aussi qu'elles doivent l'organisation actuelle, et la perfection de leur musique militaire.

(*) Je fis, il y a douze ans, mon noviciat de médecine-pratique à l'armée, sous deux premiers médecins. L'un ne parlait que par aphorismes, qu'il entremêlait de vers harmonieux de Virgile, de citations de la Bible, ou de nombreuses périodes de Cicéron. Ses ordonnances étaient d'un luxe admirable .... depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope... et tous ses malades mouraient. L'autre, simple, parlant peu, consultait plus au lit du malade que dans ses livres, et le malade guérissait ! l'un se nommait M. Menuret, l'autre... Le preux et noble chevalier de Jaucourt a semé l'Encyclopédie d'éloges de la médecine simple et curative, et nous dirons avec lui : Honneur à la science, sans doute ; mais mille grâces soient rendues au médecin qui guérit!!

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

DE L'ALLAITEMENT.—DES CAUTÈRES.—DU THÉ.—DES PARFUMS. —DE LA TOILETTE EN GÉNÉRAL.—DES MOEURS DU JOUR.

Vous me reprochez, Madame, de ne pas tenir exactement ma parole, et que mon style se ressent quelquefois d'une certaine contrainte quand j'aborde des questions un peu délicates pour être traitées devant des femmes; vous me demandez si je les crains; oui certes, je crains de leur déplaire en ne voulant que leur être utile. Me permettrez-vous de vous observer qu'il est des sujets si graves et si difficiles, qu'il vaut mieux les omettre que les effleurer. Mais vous provoquez décidément mon opinion sur les soins que demandent l'état de grossesse et de nourrice, l'emploi des cautères, l'abus des lavemens, du thé, des eaux spiritueuses, des calmans, des parfums, des fleurs, des fards (*), des perruques, et, si vous me permettez ces détails, des souliers même. . . . Enfin vous voulez, Madame, que je dise l'influence qu'exerce,

(*) Voyez l'Appendix, à la fin de l'ouvrage.

sur la santé, le changement que la mode a apporté jusqu'à l'heure même du repas, et et par conséquent du lever et du coucher. Excusez ma franchise; mais en m'offrant cette série de questions, vous venez de rédiger mon acte d'accusation, si j'y réponds avec vérité; et votre sexe ne me pardonnera point la sévérité de mes jugemens, s'ils portent atteinte à ses plaisirs. N'importe, il s'agit de la santé des femmes, et vous faites valoir de si puissans moyens, votre voix éloquente prête un tel charme à ses provocations, que, dussé-je en être victime, je vous sacrifie toutes mes répugnances. Qu'il soit instruit et sauvé de la contagion de l'exemple, le sexe aimant et adoré dont vous vous faites l'interprète; qu'il connaisse les dangers qu'il prépare à sa santé, à sa réputation; les douleurs qu'il réserve à sa vieillesse; les remords qui attendent ses dernières années, s'il n'écoute pas les avis que votre zèle arrache à ma bonne foi, avec le risque de heurter son amour-propre. La devise de l'écrivain doit être *courage et vérité*. C'est un flambeau élevé dans la nuit des siècles pour guider les nations errantes, et comme lui, qu'importe qu'il s'éteigne, pourvu qu'il ait éclairé. Je proteste de la pureté de mes intentions, et essayant de présenter mes idées

de manière à ce que l'innocence ne puise pas de fatales leçons dans ces feuilles légères, destinées seulement à corriger le vice, à effrayer la coquetterie expérimentée; je tâcherai de n'être intelligible que pour celles qui n'ont plus rien à apprendre.

Pour vous, Madame, à qui des mœurs pures n'ont jamais offert que des plaisirs honnêtes et de faciles devoirs, pardonnez-moi si j'emprunte un idiôme qui ne vous est pas familier; mais, épouse et mère, pensez que quelque bien élevées que soient vos filles, elles feront partie de la génération actuelle qui n'est pas aussi rigoriste; que leurs oreilles inaccoutumées à d'autres leçons que celles de la vertu, seront obligées de s'aguerrir à des sons bien étranges; qu'il vaut bien mieux qu'elles reçoivent de vous que de tout autre et le poison et l'antidote; et que si, dans ce siècle corrompu, les femmes doivent être honteuses de leur érudition, il est plus décent que ce soit avec vous qu'elles rougissent de cette instruction, que de rougir un jour avec d'autres de leur ignorance.

Chez les Francs, nos aïeux, le *nec plus ultra* de l'éducation était d'empêcher la trop libre communication des sexes, et il n'y a même pas plus de deux siècles qu'on pensait

avoir atteint le sublime de l'institution, quand on remettait entre les bras d'un époux paré des grâces et des forces de l'adolescence, une fille jeune, belle, et sachant apprécier les honneurs et les devoirs de la maternité; mais nous avons un peu raffiné sur ces mœurs devenues trop gauloises.

Grace à l'excès du luxe, qui ne permet plus de nourrir une famille nombreuse, d'honorables matrônes, des femmes estimées, estimables sous tous les autres rapports, des épouses fidèles craignant une (*) onéreuse fécondité, et pour enrichir le fils privilégié de leur tendresse, se refusent aux lois de la nature, et ne savent qu'irriter leurs desirs sans en permettre le résultat. Femme imprudente, tu ignores que la terre déchirée par le rateau, ouvert par le soc aiguisé, se dessécherait, si la rosée fécondante ne venait rafraîchir son sein. Tu sacrifies à un ingrat et unique rejeton les droits saints de l'hyménée; mais punie à la fois par ta propre maladie (**) et la perte de

(*) Sed jacet aurato vix ulla puerpera lecto.
Juv.

(**) Dans ma première édition j'avais signalé cette maladie, et mes envieux (car le succès de cet ouvrage m'en a donné) ont pris ce prétexte pour me reprocher d'avoir accusé de libertinage toutes les femmes malades d'*ulcères utérins;* mais loin d'avoir eu l'intention d'incriminer la vie de toutes les femmes affectées de

ton fils unique, tu pleureras un jour ta honteuse stérilité.... tu pleureras, et rien ne te consolera.... (*).

Et vous me demandez, Madame, des conseils sur la conduite à tenir dans l'état de grossesse!! Si c'est pour de telles femmes, elles m'en demanderaient bien plutôt pour ne jamais le connaître; si c'est pour vos jeunes et vertueuses filles, qu'elles évitent tout ce que ces femmes se permettent, qu'elles fassent tout ce que celles-ci ne font pas. C'est dans la paix de l'âme, une vie simple et réglée, l'exercice de passions douces, d'affections

cette affreuse maladie, je sais, comme mes détracteurs, que si elle est souvent fille du libertinage, elle a pour mère aussi quelquefois l'extrême continence. On la rencontre assez souvent chez ces pieuses cœnobites, qu'un zèle mal éclairé égare du chemin de la nature; et c'est ainsi que cette bonne mère avertit, par la douleur, ses enfans du danger d'oublier ses lois; soit qu'on se précipite au-delà, soit qu'on reste en-deça de l'étroit sentier qu'elle nous a tracé et qui seul conduit à la vertu comme au bonheur. Enfin elle peut-être le résultat d'une lézion organique ou relative du viscère ou elle s'établit, sans avoir été provoquée par aucun excès vénérien. Elle rentre alors dans la classe de toutes les métastases humorales; mais alors aussi elle est plus *curable*, *et par d'autres moyens*. J'ai cru cette note nécessaire pour ceux qui, ignorans ou mal intentionnés, auraient pu me prêter une opinion injurieuse à un sexe que je m'honore d'aimer et d'estimer, et par conséquent aussi éloignée de mon esprit que de mon cœur.

(*) Et noluit consolari quia non sunt.
Rachel. *Bibl. sac.*

avouées par la décence et le devoir, un régime sobre et sain, une occupation habituelle, plutôt que dans l'usage des médicamens, qu'elles acquerront les honneurs d'une heureuse maternité.

Une mode nouvelle s'élève, car la mode ici s'étend jusqu'aux devoirs et même aux ministres comme aux moyens de santé (*), c'est d'affranchir les femmes de donner le sein à l'enfant qu'elles n'ont pu se dispenser de porter. Un philosophe, heureux novateur, joignant le charme de l'éloquence à l'ascendant du raisonnement, le sentiment à la conviction, avait, dans le siècle passé, su persuader aux femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfans, au nom de leur gloire, de leur bonheur et de leur santé. Presque toutes, entraînées par cet irrésistible orateur des droits sacrés de la nature, se firent nourrices. Quelques-unes qui avaient plus consulté leur zèle que leurs forces, la mode que leurs ressources; ou qui, pour remplir ce saint ministère, n'avaient point

(*) Montaigne dit : « Je plains un peuple de se laisser lui-» même piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent, qu'il » soit capable de changer d'opinion et d'avis, tous les mois, s'il » plaît à la coutume... Mais une chose folle, dit de Jaucourt, » qui le cite, c'est l'assujétissement aux modes, quand on l'é-» tend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé, la cons-» cience. »

renoncé aux bals, aux festins, à la nudité, surtout, des costumes du jour, périrent victimes de leurs imprudences plutôt que de leur exactitude à remplir ce premier des devoirs. Soudain la cohorte des médecins galans s'est empressée d'élever la bannière de l'opposition contre l'allaitement, et les femmes s'y sont d'autant plus volontiers ralliées, qu'en renonçant à cet usage, elles étaient rendues au tourbillon du monde et des plaisirs. Mais cet oubli du plus saint des préceptes n'est pas resté long-temps impuni. Le lait, stagnant dans ses réservoirs, s'est changé en un poison mortel; il infecte les sources même de la vie, et la mère barbare ne survit quelque temps à son fils unique, qui lui tend vainement ses innocentes mains, que pour souffrir de plus longues douleurs qu'aigrit encore le sentiment tardif du repentir. En vain pour détourner ses funestes influences, on emploiera ce remède dégoûtant et bannal, connu sous le terme ignoble de *cautère;* les femmes bien plus familiarisées maintenant avec la chose qu'avec le mot, rougiraient de le prononcer, et ne redoutent point d'exposer leur bras à la pierre caustique qui change en un ulcère hideux ses formes arrondies. L'humeur afflue à l'endroit irrité, et les roses du teint succèdent bientôt

aux lys; mais la liqueur laiteuse décomposée s'obstine à engorger ses couloirs, ou prend une direction plus fatale encore, et de là les *leucorrhées* si communes dans les villes où le luxe a établi son empire, où la mode décide de la santé; cependant l'estomac contrarié par les médicamens, énervé par les veilles, délabré par la distance excessive des repas, par la variété des mets, refuse ses fonctions; on veut le ranimer par les liqueurs, on le stimule par le café, les intestins s'enflamment; et bientôt naît l'habitude des lavemens (puisqu'il faut les nommer) qui dégénère en un besoin journalier. Des vapeurs s'élèvent de l'estomac embrasé, on croit l'appaiser en l'arrosant de thé, (présent funeste des Anglais) (*) dont la saveur perfidement stiptique fronce les houppes nerveuses, et dispose aux trop communs et terribles accès d'épilepsie; car il ne faut pas le dissimuler, ce que nos *merveilleux* appellent des *attaques de nerfs*, ne sont que des ramifications plus ou moins éloignées de cette souche impure. Et comment serait-il possible que les nerfs agacés par toutes les sensations, irrités par tous les genres de volupté, torturés par les parfums, les fleurs, les odeurs

(*) ..... Timeo Danaos et dona ferentes. VIRG.

spiritueuses, pussent rester calmes, et ne frémir qu'aux douces émotions des plaisirs purs, des sentimens naturels?

Les femmes ont tout changé, tout outré; renonçant aux dons de la nature, elles ont appelé l'art, et l'art est accouru pour venger la nature. Voyez cette blonde charmante, dont les yeux semblent réfléter l'éclat azuré d'un ciel pur et sans nuages. Une chevelure longue et argentée se mariait à la douceur de son teint, autrefois blanc sans imposture. Regardez sa tête aujourd'hui largement ombragée de cheveux noirs et crépus; un ardent vermillon recouvre et ne cache pas les rides prématurées qui sillonnent ses joues flétries... Mais savez-vous, jeune décrépite, à qui appartenait la dépouille dont vous croyez parer votre tête? Tremblez.... Les féroces Caraïbes, s'ils arborent une chevelure étrangère, ne portent du moins que celles qu'ils ont arrachée à main armée à leurs ennemis; si c'est un monument de leur barbarie, c'est aussi pour eux un trophée de gloire, et il a fallu quelque courage pour l'enlever avec danger.... mais vous, malheureuse! rien ne vous dit-il que c'est la parure d'une tête bien chère peut-être, et qui mourut victime d'un règne qu'en vain l'honneur et la pitié voudraient effacer

des annales françaises, et dont le gouvernement actuel garantit le retour impossible? Ne vous suffit-il pas du souvenir de l'époque désastreuse où s'introduisit cette mode repoussante, si long-temps la livrée de l'assassinat, pour la rayer du code du goût et de l'urbanité française? Faut-il encore ajouter une réflexion d'intérêt personnel à ces hautes et si décisives considérations? hé bien, le soin de la santé s'oppose à l'admission de cet usage. Les cheveux étrangers bouchent les pores, irritent la peau, empêchent le développement des bulbes capillaires. Ils font plus, ils ont donné des dartres, parce que ces petits tubes contiennent et transudent, par la chaleur, une humeur étrangère, analogue à celle de leur ancien et véritable propriétaire; et la tête sans cesse brossée par l'extrémité de ces petits corps cilindriques, finit par s'inoculer le virus hétérogène qu'ils contiennent.

Mais poursuivons ces détails décourageans sans doute, si nous n'étions soutenus par l'espoir d'obtenir quelqu'amélioration. N'est-il pas vrai que, de la tête aux pieds, les femmes semblent avoir conjuré leur perte? Voyez ce soulier, si l'on peut donner ce nom à l'étroite et mince lanière interposée pour unique défense entre la boue perpétuelle de Paris et

ce pied déformé par les cors, grace à la captivité de sa jeunesse. Autrefois une semelle de cuir, mettait, entre le pied et l'humidité du sol, un rempart impénétrable; aujourd'hui la mode rétrécissant cette digue, on marche sur l'étoffe qui se recourbe sous la plante du pied, se gonfle par l'eau qu'elle transmet à l'individu: de là les rhumes; on tousse, mais on a un si joli soulier; un catharre vous suffoque, mais on court d'un pied si léger à la mort, qu'en vérité effleurer ainsi la vie, c'est jouir d'avance des honneurs de l'immortalité.... J'oubliais que les femmes ont trouvé un remède aux ardeurs de la poitrine, un remède subit, à la fois agréable et infaillible; né dans les climats brûlans de l'Asie, il a été naturalisé en France par les *Carchi*, les *Velloni*, sublimes professeurs dans l'art d'éterniser la glace, c'est le sorbet.... Honneur à ce cristal odorant et diversement coloré... c'est la suave ambroisie des dieux; mais j'en atteste les oracles de la médecine, ce mets divin est fatal aux mortels, ou ils ne doivent l'employer que comme ces présens qu'ils ont reçus des dieux pour guérir leurs maladies, et attester leur distance de la divinité; le danger augmente surtout, si la femme qui le porte à ses lèvres, sort d'un dîner intempérant, de l'air

l'air embrasé d'un spectacle, de l'agitation d'une course, ou des convulsions d'une walse.

Peut-être vous me direz, Madame : avouez au moins, M. l'accusateur public, que les femmes plus sages que leurs aïeules, se sont affranchies des entraves des *corps*, et ne couvrent plus leur face entière d'un fard repoussant ; qu'enfin elles ont relégué les paniers, et que votre œil peut dessiner les contours d'une taille qui n'a plus entre elle et vos désirs qu'un rempart de lin. Oui, je dois en convenir, l'art est banni de la toilette des femmes ; elles consentent à porter, il est vrai, de ces ceintures magiques qui offrent à l'œil le plus exercé, la vue d'attraits qui n'existent point, et s'obstinent à faire de la taille un vase, quand la nature l'avait dessinée en cône renversé, suivant l'expression pittoresque de Paré ; mais c'est seulement pour la soutenir. Elles veulent bien effleurer d'un crépon léger leurs lèvres pâlies, et distribuant artistement toutes les nuances d'une palette inépuisable, donner du noir aux sourcils trop rares, du rose aux joues fannées, du bleu aux veines absentes, du blanc à cette peau tannée par les cosmétiques, la vie enfin à leur physionomie entière ; mais c'est sans artifice, en vérité, et seulement pour ne pas être effroyables.

Femmes vaines et mensongères, quoi ! ce carmin n'est pas du fard? et quand, émules de *Guérin* et *Lefebvre*, vous nous offrez ces mobiles peintures, dignes, non de la palme du talent, mais de celle de la perfidie; quand vos teints animés de luxure et de rouge végétal, offrent la galerie du dix-neuvième siècle, devant laquelle pâlirait celle des *Rembrant*, des *Rubens*, vous osez invoquer la nature et vous vanter de suivre ses lois?.... En vain l'art séducteur, en donnant au plomb la couleur purpurine (*), veut vous rassurer sur l'innocuité de ses préparations; chaque coup de pinceau vous enlève une grâce, et vous donne une année; avant deux lustres, médaille quelquefois consultée, vous n'attesterez que la dépravation de goût du siècle où vous viviez. On dira: une race d'hommes exista, qui intervertissant l'ordre des temps, des saisons et des jours, dormait le matin, se levait à midi, et dînait le soir, trop heureuse quand ce n'était pas le lendemain ! Epuisées de repos, fatiguées d'oisiveté et lasses de sommeil, les femmes d'alors s'asseyaient sans appétit à table; mais l'horloge ordonnait de dîner, on dévorait sans faim les morceaux, en déchirant les absens; et, pour

(*) Le minium.

précipiter l'indigestion de la veille et la digestion du jour, on buvait largement des (*) liqueurs actives qui faisaient digérer à peu près comme on fait sonner les heures d'une pendule détraquée, en la chargeant d'un poids trois fois trop pesant pour ses ressorts usés. Sorti du dîner à neuf heures, il fallait bien offrir son hommage aux dieux du jour; la brillante et sensible *Armand* chantait alors, *Elleviou* jouait, *Duport* dansait, *Tessier* lisait, *Larive* déclamait, enfin la belle *George* régnait, et l'on courait en carrick découvert prendre un billet de présence chez tous ces enchanteurs. Cependant le crépuscule avait éteint les feux du jour, et la vapeur élevée par l'ardeur du soleil retombait en brouillard : qu'importe ? Iris le bravait, même sans son écharpe.... On courait à chaque athénée, on visitait chaque théâtre, on se montrait partout; et la moitié des spectateurs annonçait l'impatience d'être interrompue, tandis qu'un groupe admirateur s'extasiait sur l'apparition de ces astres à l'horizon théâtral.... Minuit sonnait; on sortait de ces antres de Lemnos, peuplés de Vulcains, de Plutus, de Cyclopes, de Satyres, de Mercures et de Vénus populaires. A l'ardeur étouf-

(*) Du vermouth, du kerchewaser, du rack, poisons dont le plus grand danger n'est pas d'enivrer.

fante de ces salles, mesquines quand on se rappelle les théâtres romains, succédait un froid aigu ; on était tenté de succomber à son influence et au besoin réparateur du sommeil; mais on avait annoncé un *thé*, et la cohorte ambulante entrait en bâillant sous les lambris dorés d'un moderne Mondor; la feuille de l'arbrisseau chinois s'épanouissait sous la liqueur bouillante ; on buvait, à longs traits, l'oubli de la santé et du sommeil ; le punch commençait par égarer les têtes ; la bouillotte, à son tour, venait achever de les renverser : autour du tapis rond, le financier venait perdre son or ; le marchand, son crédit ; le rentier, son dernier écu ; le médecin, son temps ; le banquier, sa réputation ; l'écrivain, ses principes ; la femme, son honneur; tous, l'estime l'un de l'autre. Sept heures du matin sonnaient; l'Aurore s'étonnait d'éclairer ces figures qu'elle n'avait jamais vues, et l'on allait, à la lueur du soleil, implorer pour le jour les pavots du dieu de la nuit, afin de recommencer, le soir, la même existence. Enfin, dans ce siècle de la folie, une tête de jockei, un buste et des bras nus, des mains chargées de bagues, et de plus *d'un ridicule* (*), une

(*) J'ai cru digne de quelques recherches l'historique des poches des dames Grecques et Romaines, ne fût-ce que pour ab-

robe de gaze et des pieds sans souliers, voilà ce qu'on appelait une femme à la mode.

M. S. U.

soudre nos Françaises du reproche de n'en plus porter, et j'ai trouvé réuni dans la dissertation de M. Bœttiger tout ce qu'ont laissé de plus curieux en ce genre les divers historiens, la plupart peu lus. On a fait l'éloge de la barbe, de la vieillesse, de la goutte, de la fièvre, de la paille, de la folie, de l'âne, de l'araignée, de *rien* même, et *le mouchoir* n'aurait pas son historien ! on sait assez quelle est la valeur de ce don chez les Musulmans, et que l'honneur de porter celui de sa *dame* annonce en France une intimité actuelle ou bien près d'éclore ; mais il s'agit des Grecques et des Romaines.

« Les dames d'Athènes et de Rome ne portaient point de clefs : le chaton de leur anneau, qui servait alors de cachet, leur en tenait lieu. Elles ne disaient point : J'ai fermé à double tour les coffres et les buffets, mais je les ai scellés. Un coq, le symbole de la vigilance ; une corne d'Amalthée, celui de l'abondance domestique, gravés avec art sur une cornaline ou sur une améthyste, et imprimés sur la cire molle, étaient alors les serrures et les garans de la sûreté. Il se pourrait aujourd'hui que cela ne fût pas suffisant. Mais les dames d'alors quittaient peu l'intérieur de leurs maisons, même de leurs appartemens ; elles étaient constamment entourées d'une foule d'esclaves de leur sexe, dont chacune avait son emploi et ses fonctions à part. A l'une, était confié le soin d'une porte ; à l'autre, celui des parures de la tête ; à une troisième, le soin des habits ; celle-ci était chargée des chaussures ; celles-là de l'éventail ; cette autre du parasol..... C'était des *Janitrices*, des *Cosmètes*, des *Vestispices*, des *Sandaligérules*, des *Flabellifères*, des *Umbellifères*, des *Bibliotécaires*.... A quoi bon, en effet, de fortes serrures, quand des esclaves devaient répondre sur leur vie, celle-ci des bijoux, celle-là des voiles et de riches draperies. Cependant, on avait dès lors quelques serrures et quelques clefs, quoique différentes des nôtres ; mais c'était pour les portes des temples

et des maisons seulement, ou de quelques endroits plus importans de la maison. Il nous en reste un exemple même des temps héroïques. Au commencement du 21e livre de *l'Odyssée*, Pénélope est décrite rentrant dans son gynecée;

> Sa belle main soulève une élégante clé,
> Où l'ivoire embellit un acier ciselé.

Quelques-unes des clefs étaient d'un tel poids, qu'il fallait les porter sur l'épaule. Assurément ces dames ne pouvaient manquer d'avoir un esclave qu'elles pussent en charger, dans les occasions très-rares où elles avaient à s'en servir. Les serrures ne se sont multipliées chez nous, et l'art ne s'en est perfectionné, que quand les mœurs plus douces nous ont fait abolir la servitude personnelle.

Passons au mouchoir. Où ces dames le plaçaient-elle? Nulle part, car elle n'en portaient pas plus que de clefs. Ici l'on apperçoit combien les idées des anciens sur la santé et la propreté s'éloignaient des nôtres : on est transporté dans un tout autre monde. Ce ne sont plus nos usages, ce ne sont plus nos préjugés. On peut aujourd'hui s'essuyer le front, se moucher, sans choquer personne pour peu qu'on y mette de bienséance. Dans la Grèce et à Rome, il en était tout autrement. Une femme qui, en public, eût fait usage de son mouchoir, eût violé toute délicatesse et toute urbanité, on l'eût regardée comme malade, et elle eût été en conséquence reléguée dans son appartement. Une jeune fille eût fait fuir tous les soupirans, et l'on a vu des maris se séparer de leurs femmes pour un pareil défaut. Voyez dans Juvénal (*Sat.* 6, *v.* 143.) une courtisanne renvoyée par la même raison. Voyez encore dans le *Soldat fanfaron*, de Plaute (*acte* 3 *scene* 1, *v.* 192.) les qualités qu'un connaisseur exige d'une fille qu'il desire; et dans Hésiode (*Bouclier d'Hercule*, *v.* 267.) par quel trait il termine le portrait dégoûtant de l'affreuse Achlys, déesse des ténèbres.

Au reste, la sévère décence à laquelle étaient tenues les femmes, était imposée aux hommes, sur-tout dans les occasions solennelles. C'était principalement dans les temples qu'elle était observée. Tacite atteste combien était scrupuleux, à cet égard, Néron, dont on connaît la singulière passion pour les spectacles; et qui, suivant cet historien, se vantait de ne s'être ja-

mais essuyé le front au théâtre, etc. etc. Que deviendraient la plupart de nos acteurs et de nos actrices, si, dans les situations pathétiques, on leur interdisait la grande ressource du mouchoir ? Epictète, dans un entretien moral, dit à un cynique : « Oserais-tu bien, mal-propre comme tu l'es, entrer dans nos temples, où l'on n'ose ni cracher ni se moucher ? » (Voyez Arrien, *Dissertation sur Epictète*, l. 3, ch. 2.) Ce chapitre explique à merveille ce que les anciens entendaient par propreté.

Il paraît cependant que, dans les occasions ordinaires, au barreau même et aux repas, où les femmes ne se trouvaient jamais, les hommes se servaient d'un linge pour essuyer la sueur de leur visage. Pline, dans une rhétorique, que nous n'avons plus, donnait, au rapport de Quintilien, des règles sur la manière dont l'orateur devait faire usage du *sudarium*. On le plaçait, ou dans un pli de la tunique, ou autour du col en guise de cravatte, comme on le voit pratiquer à Néron dans Suétone, et à Trimalcion dans Pétrone.

On peut s'étonner sans doute que les femmes d'Athènes et de Rome ignorassent l'usage et en quelque sorte le besoin du mouchoir ; mais qu'on songe à leur régime, à leurs mœurs, et le miracle disparaît. Rappelons-nous leur vie sédentaire ; point de cercles, point d'assemblées où fussent mêlés les deux sexes ; point de promenades publiques, point de bals, point de concerts. Les pudiques vierges et les chastes matrones de Rome et d'Athènes ne paraissaient en public que dans quelques cérémonies, où elles avaient un costume solennel. C'étaient ou les veillées d'une déesse, ou un sacrifice nocturne, ou quelques danses sacrées ; et tout cela avait lieu sous le plus beau ciel, pendant la plus belle saison, où elles n'avaient à redouter ni refroidissemens, ni rhumes, ni fluxions, ni rien de ce qui en est la suite. Il n'en est pas de même dans nos climats froids et humides, où presque tous nos plaisirs se prennent à la fumée des flambeaux, dans de petites salles bien fermées où l'on étouffe, et au sortir desquelles on se livre à un air âpre et malfaisant. Au reste, pour le dire en passant, une athénienne n'était pas aussi lestement vêtue qu'on a prétendu le représenter par les nudités parisiennes. On s'est gravement trompé lorsqu'on a pris le costume que quelques artistes ont donné à leurs figu-

res, pour le costume ordinaire de la vie privée. Toutes les chastes matrones avaient des vêtemens plus amples et plus chauds que ceux des Hébé et des Vénus du sculpteur. D'ailleurs, hommes, femmes, filles, tous faisaient un usage journalier de bains chauds, de bains de vapeurs, d'étuves, qui purifiaient et purgeaient leurs corps de toutes les humeurs superflues par les organes de la peau, et entretenaient ainsi merveilleusement la propreté et la santé. Quand, plus tard, la mortification et la modestie chrétienne eurent presque anéanti la coutume des bains, Clément d'Alexandrie en recommandait encore l'usage salutaire dans son *Pédagogue*, « afin, disait-il, de détourner dans d'autres voies tous les sucs superflus des corps. » Peut-être aussi que la quantité de parfums, d'essences, d'odeurs suaves, d'exhalaisons de mille fleurs en guirlandes qui embaumaient l'atmosphère, où respiraient et se mouvaient les femmes de l'antiquité, contribuait à diminuer chez elles le besoin d'un mouchoir; comme au contraire le dégoûtant usage du tabac en poudre l'accroît d'une façon si incommode parmi nous. Ce que Xénophon, dans sa *Cyropédie*, raconte de la diète des Perses, « qu'on ne voyait jamais ni cracher ni se moucher », doit s'entendre de tous les gens bien élevés de son temps.

En supposant que les femmes de la Grèce et de Rome n'aient pas eu besoin de poches pour placer leurs clefs ou leurs mouchoirs, encore est-il vrai qu'elles pouvaient être quelquefois embarrassées pour serrer une pièce d'or, un petit cadeau de l'amour, une tablette dépositaire des plus doux sermens. Il y a mille bagatelles qu'on ne se soucie pas de confier à l'esclave la plus affidée, à la suivante la plus experte. Que faisaient dans ce cas vos prudentes matrones? Elles avaient de larges ceintures, des *zones*, qui leur suffisaient pour cacher toutes ces choses ou précieuses ou secrètes. On sait que les hommes plaçaient leurs bourses dans leur ceinture. Le *zonam perdere* d'Homère signifie perdre son argent. Un *zonarius sector* est un coupeur de bourse. Au reste, les dames avaient peu d'argent à porter dans un temps où elles n'étaient nullement chargées des dépenses domestiques, et où les maris allaient au marché, suivis des esclaves qui étaient destinés à cet office. Quant aux petits cadeaux, aux tablettes, je ne prétends pas nier qu'elles n'aient eu quelquefois occasion d'en cacher dans leurs habits : une large

ceinture, un tour de gorge, comme je l'ai dit, étaient alors leur recours. Le tour de gorge était une partie essentielle de l'ajustement des dames.

Fascia, crescentes dominæ compesce papillas ;
Ut sit, quod capiat nostra tegatque manus.

« Complaisante ceinture, comprimez la gorge croissante de » mon amie, afin que ma main puisse l'embrasser et la cacher, » dit Martial (liv. 4, ep. 34.)

Ovide, le grand maître, donne, dans son *Art d'Aimer*, quelques conseils sur l'emploi du tour de gorge :

Inflatum circa fascia pectus eat. (Liv. 3, v. 274.)

Une pomme, une orange, une grenade ou quelque autre fruit, étaient souvent l'interprète d'une tendre passion. Le *coin* s'appelle encore, en Sicile, *pomo del zitto*, la pomme du fiancé. La *salams*, ce gage muet et expressif, si célèbre encore aujourd'hui dans les fastes de l'amour chez les orientaux, ne consiste d'ordinaire qu'en un assemblage de fleurs et de fruits. On trouve dans l'antiquité une foule d'exemples de cette vertu symbolique des fruits que j'ai nommés ; elle peut servir à expliquer la pomme de Pâris, celles qu'Hyppomène parsème devant la belle Atalante, et beaucoup d'autres fables où les pommes jouent un rôle. C'était aussi une aimable et significative réponse que de mordre dans la pomme et de la rejetter au galant. Les pères de l'église n'ont pas manqué de s'élever contre cette voluptueuse morsure (*poma admorsa*), et d'en faire une piquante allusion à l'histoire de nos premiers parens. Quoi qu'il en soit de cette digression, la jeune fille qui avait reçu un tel présent, cachait le fortuné symbole dans son tour de gorge ou dans sa ceinture, auprès de son sein palpitant. Catulle en tire une jolie comparaison :

« Telle la pomme qu'un amant caché avait envoyée à sa bien-» aimée. Elle l'avait recelée parmi ses habits ; sa mère paraît ; » elle tressaille, oublie son trésor ; la pomme échappe de son » chaste sein, roule avec vîtesse sur le plancher. La pauvre en-» fant reste immobile et confuse ; un pourpre pudique s'est ré-» pandu sur ses joues. »

Si l'on cachait ainsi des oranges, à plus forte raison des billets

doux. Chez un ancien comique dont Nonius Marcellus nous rapporte les paroles, une jeune fille s'écrie :

Me miseram ! quid agam ? inter vias epistola excidit mihi,
Infelix, inter tunicam et strophium quam collocaveram.

« Malheureuse ! que faire ? elle a glissé, elle s'est perdue en » chemin, la lettre que j'avais placée entre ma ceinture et ma » tunique. »

Et ce fripon d'Ovide, très-compétent en telle matière, ne dit-il pas dans son *Art d'Aimer*, au sujet d'une tablette qu'on doit glisser à un amant, malgré la plus sévère surveillance :

Conscia cùm possit scriptas portare tabellas,
Quas tegat in tepido fascia lata sinu ?
Cùm possit surâ chartas celare ligatas,
Et vincto blandas sud pede ferre notas ?
(Liv. 3, v. 621.)

« Le belle, d'accord avec toi, ne pourra-t-elle te remettre » en secret ses tablettes, puisqu'elle peut les porter cachées » sous un large cordon contre son sein qu'échauffe une douce » chaleur ? puisqu'elle peut les céler sous les rubans de sa chaussure et sous ses pieds ? »

Pas un mot de poches ni de rien qui y ressemble. Ainsi, à cette question : *Où les dames grecques et romaines mettaient-elles leurs clefs et leurs mouchoirs ?* Nous pouvons, jusqu'à ce qu'on dise mieux, répondre : *Nulle part.*

Mais on se demandera à quoi donc ressemblent les *ridicules* (petit sac destiné à remplacer les poches, déjà passé de mode, et dont le nom seul accuse l'usage.) des dames de Paris ? A rien dans l'antiquité, si ce n'est un peu à la besace de Diogène. Cela n'est pas très-poli ; mais c'est la faute de l'antiquité, si nous ne trouvons que chez les cyniques quelque modèle de la nouvelle mode. »

LETTRE VINGTIÈME.

RÉSULTATS DES MOEURS DU JOUR. — FACILITÉ ET AVANTAGES D'UNE RÉFORME. — BONHEUR D'UNE VIE BIEN RÉGLÉE.

N'ALLEZ pas penser, Madame, qu'injustement morose, je trouve la mise actuelle des femmes plus ridicules que celle des siècles passés. Non; et c'est précisément parce qu'avec un pas de plus, elles seraient dans le chemin de la décence et du goût, que vous me voyez dépité de ce qu'elles prennent la route opposée. Certes, et l'épigramme de Martial (*), qui contient la revue si plaisante de tout l'arsenal de toilette de Galla, et la peinture de Vénus devant son miroir, par Claudien (**), et la défense de Psécas, par Juvénal (***), et

(*) « Fiant absentes, et tibi, Galla, comæ,
» Nec dentes aliter quam serica nocte reponas;
» Et lateant centum condita pixidibus,
» Nec tecum facies tua dormitat; innuis illo
» Quod tibi prolatum est manè, supercilio. »
Lib. IX, epig. 18.

(**) « Cæsariem tum fortè Venus subnixa corusco
» Fingebat solio. »

(***) Quænam est hìc culpa puellæ,
Si tibi displicuit nasus tuus!

la nomenclature seule des femmes employées à ces mystères, et l'énumération des instrumens et des drogues, célébrées dans le livre des *Amours de Claudien* (*), suffiraient pour absoudre nos Françaises, et prouver qu'elles sont encore aussi loin du luxe des Grecques et des Romaines, que Paris est au-dessous encore et d'Athènes et de Rome. Mais sans chercher si loin nos exemples, l'épigramme si connue d'Adisson, contre nos dames, et à la louange de la comtesse de Manchester, amenée à Paris par l'ambassadeur son mari (**),

(*) Dat varios nexus et certo dividit orbes
Ordine. . . . . .
. . . . . Largos hæc nectaris imbres.

Ornatrix, cosmetæ, psecades, piccatrices, tractatrices, etc. V. Erotika Biblion, etc.

Les aiguilles, les poinçons, les fers, les fards, les parfums, les oignons d'Assyrie, la pierre-ponce, les miroirs, les faux sourcils, les dents postiches, les cure-dents de Lentisque, les vapeurs, les poudres, les teintures, les réchauds, les bassins, les perles, l'or, les gemmes, les casques, les galères, les boucliers, etc.

In galeri modum quasi vaginam capitis...
Scutorum umbilicos cervicibus astruendo...

(**) « While haughty gallia's dames, that spread
« O'er their pale checks, an artfuld red,
» Beheld this beauteous stranger there,
» In native charms, divinely fair,
» Confusion in their looks they shewed,
» And with unborrow'd blushes glow'd.

prouverait assez que le beau siècle de Louis XIV vit nos brillantes Françaises couvrir leurs joues de couleurs empruntées ; elles y joignaient encore la mode repoussante des paniers, dont je n'oserais décider, si la disparution a été due au goût de la simplicité, ou à la haine des obstacles. Mais ce qui, malgré moi, m'affecte douloureusement, c'est de leur voir perdre leur réputation, leur fortune et leur santé, en employant plus d'argent et de temps à se rendre laides, pauvres et ridicules, qu'elles n'en dépenseraient à rester belles, riches et vertueuses.

Le moindre risque, Madame, de ce goût effréné des modes n'est pas précisément la pauvreté à laquelle il conduit. La pauvreté pour l'âme généreuse, qui sait en soutenir le poids, n'est qu'une abnégation des besoins de la vie, un refus d'en payer les impôts. La pauvreté, quand elle n'avilit pas, aggrandit la pensée qui se roidit contre l'obstacle et acquiert dans le malheur une trempe nouvelle. Beaucoup de grands hommes éner-

» Quand les fières dames de France, qui couvrent leurs » joues pâles d'un rouge artificiel, apperçurent cette belle » étrangère brillante comme une divinité, quoique parée des » seuls attraits qu'elle tint de la nature, leurs regards annoncèrent leur confusion, une rougeur naturelle se répandit sur » leur visage (pour la première fois). »

vés par les délices de la richesse, enivrés par le délire du pouvoir souverain, ont recouvré par l'infortune la conscience de leur énergie et l'exercice de vertus oubliées.... Mais l'école du malheur dégrade ceux qu'elle n'élève pas, et voyez alors ses terribles effets. Ce moderne Crésus avait acheté un palais et des terres plus ruineuses qu'utiles. Une nombreuse livrée inondait ses anti-chambres en habit chamarrés. Ces vampires dorés rivalisaient d'insolence avec leur nouveau maître, et de pillage entre eux. C'est sur l'espoir d'une place importante qu'on a monté le ton de la maison; madame a sa voiture et monsieur son carosse; sécretaire pour monsieur, lectrice pour madame, (tous deux *ad honores.*) Gouverneurs pour les enfans, berceuses pour ceux qui naîtront; tous les postes sont remplis et hautement appointés; c'est l'île de Cythère que ce charmant hôtel; on cite les bals qu'on y donne; *Dugazon* y joue des proverbes; *Garat* y chante; *Trenis* y danse avec Terpsicore *Lescot.* On y dîne délicieusement; les thés y sont divins. Six mois s'écoulent ainsi dans le sein des plaisirs. Cependant les fournisseurs ont la manie de vouloir être payés; les domestiques ont l'impertinence de trouver mauvais l'ajournement de leur salaire; madame engage ses bi-

joux, monsieur donne pour mille louis un jardin anglais aux portes de Paris, dans lequel un seul rocher, rival de celui de *Saint-James* (*), lui a coûté cinquante mille francs à crédit, la chaumière autant, la maison le double, etc. On tente le jeu, le jeu conspire encore leur ruine et creuse le précipice que l'on voulait combler; on essaie de montrer un front serein et de faire du moins une honorable retraite. Les chevaux sont vendus au sellier à compte des mémoires, et l'on prend un modeste *remise*. Monsieur et madame étaient de la meilleure compagnie, et l'on ne sait pourquoi la société se retire depuis qu'ils ont congédié leur cuisinier; enfin après bien des combats avec l'amour-propre, le bilan est public, le dénuement absolu, le malheur à son comble. De cette nuée de valets faméliques, il ne reste plus qu'un vieux domestique, honni des autres pendant les jours prospères, et resté seul fidèle à son maître dans son adversité.... Un homme en faveur offre encore son crédit, mais il a dit à quel prix!!... La jeune et malheureuse femme qui voit, en pleurant, s'échapper les débris de sa fortune et s'écouler la

(*) A Neuilly, dont le propriétaire, ex-millionnaire, est mort à l'hôpital.

foule de ses adorateurs. . . . hésite, capitule avec l'honneur.... et se rend.... Le mari souscrit à sa honte.... Cette malheureuse famille pouvait n'être qu'indigente, elle est déshonorée; les enfans, qu'attendait une si brillante opulence et qui n'en ont conservé que les goûts, languissent dans l'abjection et maudissent, sans pouvoir le réparer, le désordre de leurs parens qui n'ont pas su même leur ménager la ressource d'une bonne éducation. Ah ! quittant une route si funeste, revenez femmes chéries, à qui il ne manque pour être heureuses que de le vouloir; revenez à l'existence qui vous est naturelle et qui exige si peu de sacrifices; ne soyez que vous-mêmes, et j'ose vous promettre de nouveaux succès. Vos habits sont divins, gardez vous de leur substituer les modes de vos aïeules; vos formes sont délicieuses, souffrez que j'étende seulement dessus un léger voile. Vous daignez nous permettre d'en admirer les contours ; permettez aussi que le fil d'or, tissu par le ver industrieux de la Chine, s'arrondisse dessus et les captive dans des mailles ingénieuses; en indiquant vos attraits, ne les découvrez plus à nos yeux, qui aiment à désirer en devinant; mais plongez-les souvent dans les flots diaphanes de l'onde de Jouvence, ou exposez

exposez les au contact de la bienfaisante rosée du bain délicieux de vapeurs. Que l'acier respecte ces beaux et longs cheveux ; que la gaîté fasse sourire ces lèvres et découvre ces perles enchassées dans des roses ; que la décence reparaisse sur ce front découvert, le coloris de la pudeur ou du désir sur ces joues animées du teint de la santé ; enfin soyez encore l'objet de nos fêtes, l'âme de nos festins. Hébé ravit l'olympe quand sa main généreuse verse, au dieu du tonnerre, le nectar ~~ceu-~~ vivifiant ~~mant~~ dans la coupe de l'éternelle jeunesse, et nous aimons à oublier, auprès d'une jeune beauté, nous inondant de flots du vin mousseux d'Aï, les humaines infirmités. (Vous le voyez, Madame, ma philosophie n'est pas austère.) Quand, d'une main savamment arrondie, *Caroline* prélude sur la harpe, et lorsque le voile incertain des cordes transparentes embellit jusqu'aux appas qu'il nous dérobe, nous aimons à frémir à l'unisson de ses accords harmonieux ; nous sourions aux portraits animés par le pinceau magique de *Lucile ;* nous aimons à voir *Virginie* cadencer mollement des pas légers, au son de la lyre, et effleurer le riche tapis qui cède à peine sous ses pieds délicats ; les larmes d'*Adèle* sont délicieuses, quand Melpomène, un poignard

à la main, menace des jours chéris et balance les destinées des empires; comme nous aimons encore à retrouver sur ses lèvres le rire de Thalie, quand cette muse empruntant le langage de *Collin d'Harleville* (*), nous égaie par ses instructives folies. Ne puis-je pas m'intéresser à la fortune de cette jolie joueuse, qui, mécontente d'un triomphe, dont j'accuse le sort, jette, dans le charmant dépit d'une veine obstinée, les cartes, fatal instrument de sa défaite? Enfin qui de nous ne rend pas justice à la verve de madame *Deshoulières*, à l'érudition de madame *Dacier*, à la philosophie de madame *Duchatelet*, aux inspirations amoureuses d'*Héloïse* et *Graffigny*, à l'amour maternel et si bien décrit de *Sévigné*, à la littérature de madame de *Staël*, aux vers de madame de *Bourdic*, au pinceau de madame *Lebrun*, à l'imagination brillante de madame de *Genlis* (**). Tout dans vos mains, femmes charmantes, prend un caractère aimable; l'excès seul nuit à votre perfection, et gâterait, je crois,

(*) Mon honorable Compatriote ainsi que *Guillard*, et n'eussent-ils orné la scène que de l'*Inconstant* et d'*Œdipe à Colonne*, CHARTRES doit revendiquer, avec orgueil, les noms de ces dignes successeurs de *Quinault* et *Destouches*.

(**) Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ov'hanno posto cura.
ARIOST.

jusqu'à vos qualités. Aimez ce sexe dont le bonheur se fonde sur la sensibilité du vôtre ; mais n'oubliez jamais que si un moment de légèreté, ou de coquetterie, vous fit céder à la mode, vous expierez, longuement négligées par ces mêmes hommes, à l'hommage desquels vous aurez sacrifié votre santé, le plaisir d'un triomphe instantanée. Belles des dons de la nature et des forces du premier âge, ne dites point : « Qu'importe la santé. » Ce blasphême est entendu des dieux, et les dieux vous puniraient. Pensez que vous n'êtes que mortelles, jeunes beautés, que l'adulation traite de divinités ; donnez des soins à parer vos formes extérieures, mais ne négligez pas l'ornement de votre esprit, ne consumez point sur un duvet oiseux un temps que vous devez au plaisir de l'existence. Levez-vous avec l'astre du jour, qu'il éclaire vos actions dignes de sa lumière ; que la propreté surtout occupe vos premiers instans ; avec de belles dents, une peau soignée et non parfumée, le luxe du linge et non des habits, la femme est toujours attrayante et prolonge la durée de son printemps ; mettez entre vos repas un sage intervalle ; qu'ils soient sobres, ils seront assez salubres ; que vos plaisirs soient décens, ils seront assez vifs. N'invoquez les bienfaits de

Morphée que lorsque son sceptre de plomb ayant assoupi la nature, la Nuit, dans son char d'ébène, se promène en silence et la couvre de son manteau étoilé; mais ne vous couchez jamais sans avoir consolé les douleurs de l'infortune; des songes légers égarant délicieusement votre heureuse imagination, vous retraceront vos bienfaits, et vous penserez, avec Saadi, que la main qui répand le plus de bienfaits est toujours la plus belle. Le lendemain, le cœur content, quittez le lit avec l'aurore et le désir de faire de nouveaux heureux; belles Grecques, chaussez alors le cothurne solide, mais toujours Françaises, conservez, ah! conservez surtout ce ton délicat, ce cœur aimant, cet esprit facile, cette tournure à la fois élégante et noble qui vous distinguent de toutes les nations, et donnez encore au reste de l'Europe des leçons de goût, de modes et même d'amabilité.

M. S. U.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

OBSERVATIONS SUR L'EFFET DES BAINS.

Le médecin-praticien, celui qui, constamment observateur, veut des faits à l'appui de la plus probable théorie, celui enfin qui ne veut pas faire courir à ses malades la chance d'un remède non éprouvé, me demandera peut-être mes observations personnelles. J'ai d'abord cité, avec quelque avantage les attraits si long-temps jeunes, la santé si constamment brillante des Phrynés (*), des Laïs, des Aspasies, dont nos femmes ont emprunté les costumes, et qui étaient dans l'usage de se baigner chaque jour. Si l'on voulait m'opposer la différence des climats, je remarquerai que l'objection est plutôt en faveur de mon système, puisque je désire que les femmes corrigent, par le bain, les variations de notre

(*) Cette fraîcheur éternelle a ému jusqu'à Clément d'Alexandrie qui, reprochant saintement aux femmes de son temps de teindre leurs cheveux, leurs sourcils, leurs joues, dit d'elles : « Ces femmes ne ressemblent pas à la courtisanne » Phryné, belle sans art et sans avoir besoin d'étalage em» prunté. » Il est assez curieux de voir un père de l'église proposer une courtisanne pour exemple.

atmosphère (*) ; que cette différence, d'ailleurs, n'est pas aussi grande que l'on croit entre Athènes et Paris, et que la Grèce aussi, malgré la pureté de son ciel, est exposée à des transitions subites de température, par l'arrivée des vents du nord de ses montagnes ; or, ce sont ces passages rapides et alternatifs qui causent ici les chocs dangereux que je veux éviter ; mais ne sortant point de notre horizon français, je crois devoir ajouter à la conviction des femmes qui me liront, par les observations suivantes.

Une jeune personne de Paris, y avait épousé, depuis peu, un gascon qui avait apporté de ses montagnes toute l'ingénuité baptismale. Parmi ses préjugés innés, il avait surtout pour l'eau une aversion si décidée, que depuis celle qu'il avait reçue en naissant, il n'en avait jamais employé une goutte à quelque usage que ce fût. Fidèle aux usages nouveaux, et ayant peut-être autant de secret

(*) Le 8 messidor an 12, le thermomètre de *Chevalier* marquait 23 degrés (dilatation) à une heure après midi, et 8 degrés seulement à 10 heures du soir, ce qui donne en cinq heures, 16 degrés d'intervalle, en comptant les deux points du départ de l'échelle thermométrique, et offre l'effrayante distance de la chaleur des jours caniculaires à la douce température du printemps.

plaisir que de droits à s'en prévaloir, la jeune épouse avait adopté la mise moderne. Après une partie de campagne, prolongée dans une nuit d'été, elle revient rapidement en voiture, se couche à demi-souffrante, dort mal et se réveille avec une rétraction de la jambe gauche. Je fais d'abord faire une friction de teinture de cantharides pour rappeler la transpiration à la peau, mais sans succès : je propose ensuite un bain chaud et des douches. L'hydrophobie du mari s'exalte à ma proposition. On appelle un médecin plus traitable ; il ordonne des sang-sues, des pillules de fiel de bœuf, quelques infusions carminatives ; le mal empire ; on allait poser un vésicatoire : je suis de nouveau consulté, même conseil qu'auparavant. Heureusement une vieille tante meurt à Bordeaux ; la succession y appelle le mari, il hérite, et quinze jours après, la femme plus docile pendant son absence, et qu'il avait laissée dans un état de fausse ankilose, court le recevoir à son arrivée, lui saute au col, et le reconcilie avec l'eau, du moins sous la forme de bains.

Une dame, que les menaces publiées contre la nudité, par le docteur Déssessartz dans différens journaux, avaient effrayée, mais qui voulait garder sa nouvelle toilette, et réu-

nir les douceurs de la santé et les jouissances de la coquetterie, vint me consulter, il y a environ huit mois; et précisément à l'époque de cette épidémie catarrhale qui moissonna, pendant l'hiver dernier, tant de malades : j'insistai sur les conseils du docteur, notre maître, et j'obtins une collerette et des manches : malheureusement un bal charmant arriva et l'emporta sur Dessessartz et moi. On y alla, déshabillée en divinité, on y dansa comme un ange; mais on y tomba malade comme une femme : une peau brûlante et sèche, une fièvre dévorante, une soif inextinguible, une respiration douloureuse et précipitée n'attestèrent que trop bien l'humanité de la folle dame, dont un bain tiède de quatre heures, et deux tasses d'infusion théiforme de fleurs de tilleuil enlevèrent, comme par enchantement, tous ces funestes prodrômes de la plus dangereuse péripneumonie. Corrigée par cette leçon, et par reconnaissance pour l'instrument de sa guérison, elle a continué journellement l'usage des bains, en les variant selon la température du jour, et je dois avouer que je l'ai vue porter les modes nouvelles sans que sa santé en soit altérée; elle a même davantage de cet embonpoint rosé, de cet air de vie qui sont le résultat

du facile exercice de toutes les fonctions. Il y a plus, deux jeunes personnes qu'elle élève, dont l'une est encore dans l'enfance et l'autre touche au moment de la puberté, partagent son régime de bains, qu'elles ont trouvé délicieux, surtout pendant les ardeurs de l'été dernier ; et quoique soumises à la mode dominante, leur santé est sensiblement améliorée, et leur développement de la plus belle espérance.

J'ai cité, Madame, ces exemples à une de mes parentes, dont la fille paraissait prévenue de *rachitis* (*). Depuis trois mois il ne s'est pas écoulé un jour que l'enfant n'ait pris un bain tiède, qu'on refroidit un peu en le terminant. La colonne vertébrale se redresse très-sensiblement, les articulations ne sont plus tuméfiées, les glandes disparaissent ; enfin toute l'habitude du corps, qui était blafarde et empâtée, offre à l'œil satisfait le coloris d'une chair animée par la vie et la santé. Cette jeune personne est sur le point de subir la loi mensuelle, imposée à son sexe, et je vais continuer ces bains, mais avec les modi-

(*) J'indique avec plaisir au public, que, suivant les traces de son père, M. Levacher de la Feutrie, se voue particulièrement, et avec succès, à la cure de cette maladie.

fications appropriées au passage de l'enfance à une existence nouvelle (*).

Je connais une actrice, dont le talent est aussi célèbre que la beauté, et elle n'explique l'invariabilité de sa santé, malgré les fatigues, les veilles, les sueurs interceptées, l'exercice excessif, les rapides changemens de costumes par le froid et le chaud sans accident, que par l'usage qu'elle a conservé de prendre un bain chaque jour, le moins chaud possible, relativement à l'état thermométrique du jour; car il ne faut pas surtout perdre de vue que la température des bains doit être toujours relative à celle de l'air dominant, avec qui nos pores sont en relation proportionnelle : ainsi un bain à vingt degrés, qui serait très-chaud dans l'hiver quand le thermomètre indique zéro, paraîtrait très-froid l'été, et enrhumerait même quand le thermomètre est élevé à 30 dégrés à l'air libre; parce qu'indépendamment de sa température propre, l'eau porte une fraîcheur particulière sur le corps, à raison de l'absorption de ses molécules.

Je pourrais, Madame, surcharger cette correspondance, peut-être trop étendue déjà,

(*) J'ai le plaisir d'annoncer que, depuis ma première édition, cette jeune et intéressante personne a obtenu une guérison complette.

quoiqu'il reste beaucoup à dire encore, d'une série d'observations aussi concluantes, tant personnelles que de celles de mes collègues; mais je crains de r'ouvrir des plaies mal fermées, de renouveler de trop justes douleurs, en exhumant la mémoire de toutes les jeunes personnes moissonnées par la mode. Chaque société m'offrait une victime, et ne m'a laissé que l'embarras du choix et le vif désir d'en arracher au luxe dépopulateur... Qu'ai-je besoin de citer davantage, quand une démonstration rigoureuse a prouvé que l'effet des bains est d'assouplir la fibre, de rendre égale la circulation du sang, d'enlever aux humeurs leur tendance à l'alkalescence, de faciliter le jeu des organes, d'accoutumer les femmes aux variations de l'atmosphère; et de remplacer, jusqu'à un certain point, l'usage des habillemens qu'elles ont quitté, et que je les conjure encore, au nom de tous leurs intérêts, de reprendre.

J'ai fini, Madame, le moins mal que j'ai pu, la tâche que vous m'aviez imposée, et pour vous en rendre le résultat plus utile, et pour ainsi dire la récapitulation plus aisée, je terminerai par les corollaires suivans :

1°. Le goût excessif de la parure est le préludе du relâchement des mœurs, comme le

relâchement des mœurs amène le goût excessif de la parure.

2°. Le mépris du caprice des modes annonce une âme élevée, et une vertu indépendante des circonstances.

3°. Un peuple met d'autant plus de réserve dans ses discours, qu'il en met moins dans ses actions, et la langue la plus chaste n'est pas celle de la nation qui l'est davantage.

4°. Le sentiment de la chasteté est une vertu conventionnelle, celui de la pudeur est inné avec nous.

5°. La femme qui affiche une mise indécente, semble avoir consenti d'avance à ce que l'homme galant lève un tribut sur sa coquetterie.

6°. C'est moins par coquetterie que par condescendance à l'empire de la mode, que les Françaises ont reçu et conservent leur costume plus meurtrier encore qu'indécent.

7°. La mise actuelle des femmes a besoin de très-peu de changemens pour réunir à l'élégance, la décence et la santé.

8°. Les arts et les modes, le progrès des sciences et le relâchement des mœurs, ont toujours marché d'un pas égal, et le peuple

le plus civilisé n'est pas pour cette raison le plus pudique.

9°. L'indigence punit bientôt l'homme aisé qui fait parade d'opulence.

10°. Le luxe, fatal aux particuliers, est nécessaire aux grandes nations.

11°. Le luxe individuel influe nécessairement sur les mœurs des particuliers, et la décadence des peuples ; il nuit à la population.

12°. Les mœurs ont une influence directe sur la santé.

13°. Le poumon est un organe à la fois secréteur, circulateur et absorbant.

14°. La suppression de la transpiration cutanée est la source de la plupart des maladies des femmes, et sur-tout des affections pulmonaires.

15°. La force du tempérament est une raison pour succomber plus certainement et plus vîte aux maladies produites par la suppression de la transpiration, effet ordinaire des modes actuelles, à moins que l'éducation n'ait préparé aux passages les plus subits des températures les plus opposées.

16°. La walse est à la fois dangereuse pour les mœurs et la santé.

17°. L'habit français, à quelques modifications près, est l'habit le plus commode comme le plus sain à porter.

18°. Le bain a été en usage dans l'antiquité avec les plus grands succès, et comme besoin habituel et comme remède.

19°. Les peuples du Nord se servent avec avantage des bains de vapeurs qui sont suivis de douches froides.

20°. L'usage du bain est répandu chez la plus grande partie des habitans du globe, et depuis un temps immémorial.

21°. Jusqu'au dix-huitième siècle, la France, dans laquelle autrefois les bains étaient d'un usage commun, était devenue la contrée où cet usage était le plus discrédité.

22°. Le bain froid et l'éducation prônée par J. J. Rousseau, tuent les faibles, et ne donnent de la vigueur qu'aux sujets déjà vigoureux.

23°. Le bain est le moyen d'hygiène le plus approprié à l'organisation des femmes.

24°. Il peut, à la rigueur, diminuer les dangers de l'oubli des vêtemens qu'elles se refusent à porter, entraînées par le torrent de la mode.

25°. L'eau est l'agent le plus sûr comme le plus universel de la médecine.

26°. L'usage de l'huile modifie celui de l'eau, en rendant à la peau l'onctuosité dont celle-ci l'a dépouillée.

27°. La vapeur de l'eau est quelquefois un moyen curatif, et toujours secourable dans la phtisie pulmonaire.

28°. Le bain de vapeurs réunit éminemment toutes les qualités de l'eau administrée sous toutes les formes.

29°. La douche est un moyen curatif aussi énergique que négligé en médecine.

30°. L'usage des parfums et des liqueurs spiritueuses, est fatal au systême nerveux, qu'il érétise ou émousse.

31°. La musique est un moyen moral de guérison recommandé par la saine médecine et l'expérience.

32°. L'allaitement est une fonction naturelle, et à laquelle en général, et à quelques exceptions près, les femmes ne renoncent pas sans danger.

Mais qu'est-il besoin, Madame, d'une aride série de maximes, quand l'histoire, le raisonnement et l'exemple, ont dû persuader aux femmes qu'elles ne peuvent, sans danger

et sans précaution, continuer l'usage de la mise trop légère que la mode a consacrée ? On accuse la médecine de ne pas guérir les maladies ; qu'on lui rende au moins ici la justice qu'elle cherche de bonne foi à les prévenir, et qu'elle préfère son inaction à la célébrité... Nous touchons à une époque où ces conseils acquièrent un nouveau prix, et la mémoire de l'année dernière (*), fatalement inscrite sur les tables de mortalité du temple d'Esculape, doit être un éloquent préservatif contre le désir de courir de pareils dangers. Pour moi, Madame, qu'un intérêt personnel dirige, outre le grand motif qui m'anime dans les conseils que je vous ai tracés, permettez-moi de faire des vœux pour qu'ils aient votre assentiment, et s'ils ont pu arracher une seule victime à l'empire meurtrier de la mode, je me croirai trop payé de mes peines.

C'est pour les femmes que j'esquissai, trop à la hâte sans doute, cet essai peut-être un peu long ; mais que le temps, mes travaux particuliers et l'arrivée de l'hiver, saison consacrée particulièrement aux dangers que je combats, ne m'ont pas permis de faire plus laconique. Un jour, j'espère, il me sera donné

(*) An XI.

de

de m'occuper avec plus de loisir et de réflexion encore de la santé d'un sexe auquel le nôtre doit ses plus grands, ses plus vrais plaisirs, et pour lequel ma vénération égale ma reconnaissance.... hélas ! maintenant bien désintéressée ! ! Peut-être alors aussi, décidant le procès, le temps, ce grand régulateur des évènemens et père des découvertes, aura-t-il proclamé la délivrance du legs du sage *Dumoulin*, auquel, plus j'étudie, plus je compare et plus volontiers je donne ma part d'adhésion héréditaire : *la diète et l'eau.*

J'ai parlé de la beauté des femmes, des moyens de la conserver, et loin de m'en défendre, ma seule crainte est d'être resté au-dessous d'un tel sujet; mais si quelque censeur le trouvait peu séant à la dignité doctorale, si nous étions déchus de la galanterie française, à ce point qu'il fallût que je m'en justifiasse, ai-je besoin de rappeler l'influence de ce sexe sur le nôtre, soit en donnant des citoyens nombreux, beaux et vigoureux à l'état, soit en offrant à ceux qui le gouvernent, l'éclairent ou le défendent, la conquête de leurs attraits et le charme de leur esprit comme un prix digne d'eux et comme un délassement de leurs nobles travaux. La beauté crée les héros dont elle est la récompense,

elle cultive le laurier dont elle doit les couronner : mais que seraient tous ces brillans avantages, si la santé, fille de la modération et mère du plaisir, ne relevait encore l'éclat de la beauté en posant sur son front sa guirlande de roses et d'immortelles. Ainsi Vénus prêtant sa ceinture à l'auguste Junon lui donne, non pas la beauté qu'elle possédait déjà, mais la grâce qui la fait valoir, et sans laquelle elle commande les hommages sans inspirer l'intérêt. Junon n'était que majestueuse et belle, ce présent la rend aimable et attrayante, et le maître des dieux s'étonne de lui trouver des charmes inconnus. La santé est le fard de la beauté, comme la propreté est le voile de l'indigence.

Qu'il me soit permis, Madame, de terminer ce faible essai de mes forces, en appelant sur cette importante question l'œil d'un gouvernement pour qui rien n'est petit. Imitateur des sublimes institutions des Grecs et des Romains, noblement enrichi de leurs magnifiques dépouilles, il a des droits particuliers à naturaliser chez nous la plus sage peut-être de leurs coutumes ; et si l'on vit autrefois les Empereurs aussi jaloux du bonheur de leurs sujets que des suffrages de la postérité, descendre de leurs chars pour élever de leurs mains triom-

phales des édifices consacrés aux bains publics des Romains, peut-être le fils aîné de la victoire ne trouvera-t-il pas indigne de ses mains Impériales, de tracer des enceintes où le Français, puisant en même temps aux sources du plaisir et de la santé, se délasse de ses succès guerriers, et répète à la fois, un jour, les chants de la gloire et l'hymne de la paix.

M. S. U.

* APPENDIX.

HYGIÈNE COSMÉTIQUE.

« Quin et sanorum quoque cura ;
» Venustatis causâ, suscipienda est.

HIPPOCRATIS coï præceptiones.

Il est quelques notes qui, à cause de leur longueur, n'ont pu être insérées au bas du texte dans le cours du volume, mais qu'à raison de leur importance nous n'avons pu aussi omettre. Le lecteur nous excusera sur l'intention ; s'il les retrouve ici, et peut-être quelques femmes nous sauront quelque gré d'avoir terminé par elles, comme elles savent qu'on n'écrit telle longue lettre que pour finir par tel *post-scriptum*. Parmi ces notes, le lecteur distinguera ;

1°. La série des recettes salubres et cosmétiques avouées par la prudence, qui, simples comme la nature et destinées seulement à l'aider ou à la corriger, peuvent relever l'éclat de la beauté, prolonger son empire, ou dédommager de son absence. On ne les a données ici que pour déjouer le charlatanisme qui, sous prétexte de rendre la santé ou de

donner la beauté, lève chaque jour, sur la crédulité publique, un impôt d'autant plus sûr qu'on l'excitera toujours avec ces deux promesses décorées des apprêts et du langage du mystère : au surplus les recettes qu'on offre ici sont le résultat de l'expérience unie à la théorie.

2°. Parmi les observations sur la nature des formules que nous avons indiquées pour l'utilité des femmes, les unes ont pour objet leur santé, les autres la conservation de leurs formes, quelques autres enfin la réparation de quelques torts cachés. Quant aux premières, la malveillance seule peut douter si notre but est moins utile que notre empressement à l'atteindre est sincère, la santé étant le premier des biens; relativement aux secondes, quelque censeur austère pourrait nous faire un crime du prix que nous attachons à la beauté, et des subterfuges que nous indiquons à celles qui ne l'ont pas reçue en partage : on pourrait ajouter qu'ayant dit déjà, que le premier fard des femmes est la propreté, nous semblons nous contredire en recourant à l'art. Sur le premier reproche nous répondrons : oui, nous prisons la beauté, et s'il fallait se justifier d'un goût si naturel, nous dirions qu'il est d'observation presque constante que les belles

sont bonnes, parce que la femme contente d'elle est rarement mécontente des autres : conséquemment son humeur est plus égale, sa morale est plus indulgente ; elle voit tout en beau, comme elle est vue ; enfin la beauté est le seul avantage qui sache pardonner des succès rivaux, comme le seul vainqueur qui sache faire excuser son triomphe. Si l'on accuse de tromperie les soins des femmes pour cacher leurs défauts, on avouera du moins qu'il est doux d'être l'objet de ces fraudes obligeantes ; et qu'ici-bas, où tout est erreur, on doit savoir quelque gré à un sexe qui ne nous trompe alors, que pour nous rendre plus heureux. Eh ! combien d'hommes ne valent même pas l'honneur d'être trompés ! ! Si d'ailleurs nous avons condamné les compositions artificielles, c'est par le tort qu'elles font aux femmes, et non par celui qu'elles pourraient faire à leurs heureuses dupes ; croyons qu'il est encore des moyens simples, des mélanges *innocens*, qui, sans retarder le coup de la faux du temps, peuvent masquer ses ravages et prolonger jusque sous les glaces de la vieillesse les roses du printemps, et dans l'âge le plus avancé les heureux dons de la nature.

Quant au reproche plus sérieux d'offrir, aux

appas secrètement effleurés, un occulte moyen de réparation, nous ne faisons ici avec franchise et libéralement que ce que l'on a fait de tout temps, à beaux deniers comptans. Combien d'exemples de jeunes personnes trompées par un amour de bonne foi..... Les condamnerez-vous au célibat, ou voulez-vous qu'elles appellent à une triste confidence celui dont elles désirent partager les destins; et qui, même avec de la philosophie, doit à nos préjugés de rompre tout projet d'union après de tels aveux?.... Non; qu'en secret et sans autre confident que notre livre, son *ami*, la pauvre enfant répare ses pertes, recouvre sa tranquillité privée, et la publique estime. Combien d'hyménées seraient plus heureux, et à qui il n'a manqué pour l'être, que le moyen que nous indiquons! combien de célibats forcés eussent cessé par cette instruction, en délivrant la société d'Argus éternelles, au regard inquisiteur, blâmant chez leurs jeunes compagnes les douces erreurs qu'elles regrettent de ne plus connaître! Dira-t-on que c'est offrir au vice un moyen de se cacher, en effaçant la trace de ses désordres?.. Eh! l'on pense bien à l'art, quand, oubliant les lois de la société, on s'abandonne au vœu de la nature; non, la fille honnête restera

telle malgré les ressources que nous lui présentons, et nous les offrons à la victime de la séduction et non à la prêtresse de la débauche; d'ailleurs, est-ce un traité de morale ou de médecine que nous avons tracé, et le médecin qui guérit les plaies de Vénus est-il soupçonné de protéger la débauche, parce qu'il offre le moyen d'en réparer les ravages? Le chirurgien est-il complice des duélistes, des assassins dont il panse les blessures?.... Nous ne faisons enfin qu'exposer la théorie de ce que mettent en pratique, depuis plus de cinquante ans, *Maille* et ses successeurs, qui impriment, annoncent, affichent et vendent publiquement un vinaigre destiné à raffermir les consciences et à rassurer les scrupules; nous ne faisons que ce qu'ont fait les graves médecins, Gallien, Tulpius, le Camus, Venette, ... qu'on ne s'est point avisé de condamner. Loin de nous, sans doute, toute idée de recette aphrodisiaque ou dépopulatrice; mais indulgence et pardon aux fautes ignorées, aux erreurs amoureuses!!!

En un mot, l'objet constant des désirs de la femme est la beauté, et ce désir est d'autant plus vif qu'il est plus dissimulé; c'est donc lui rendre service que de lui offrir un conseil qu'elle peut consulter sans témoins.

Nous suivrons, en présentant nos recettes, la division que la nature elle-même a adoptée dans la division de son chef-d'œuvre, le corps humain, et nous emploierons l'idiôme le moins scientifique possible.

DES CHEVEUX.

Les cheveux sont cette étrange végétation animale qui s'élève sur le sommet de la tête. Ces tubes bulbeux ont la plus grande analogie avec tout le reste du systême. On a vu des morts subites arriver après une coupe imprudente de cheveux, et ces cilindres transuder le sang dans quelques maladies (*). Peut-on les teindre sans danger? tel est le seul point qui doive ici nous occuper. La couleur rouge ne plaît plus à nos yeux, s'il est vrai qu'elle ait trouvé grâce devant ceux de nos ancêtres; et Phœbus, aux crins dorés, s'il revenait parmi nous, ne trouverait que des Daphné et pas une Coronis, à moins qu'il ne prît perruque. Mais cet artifice dangereux, et trop longtemps à la mode, se discrédite enfin. A présent on fait teindre ses cheveux : on a vanté mille teintures; toutes celles qui peuvent des-

(*) La *plica polonica*.

sécher les cheveux sont dangereuses, et nous ne conseillerons que les suivantes.

Le liège brûlé, ses racines et celles de caprier, les écorces de saule, de noyer, de grenade, les feuilles d'artichaut, de mûrier, de figuier, de framboisier, de myrte, d'arboisier, de séné, les brous de noix, en général les substances riches en tannin, le sumac (rhus coriaria), l'écorce de fèves, la noix de galle, le cône de cyprès, les grappes de lierre, les pois noirs, les semences de nielle et de betterave, les fleurs de pavot, etc., cuites dans le vin et dont on lave la tête à plusieurs reprises par jour finissent par noircir les cheveux. On hâte l'opération en se servant d'un peigne de plomb.

Les Egyptiennes se servent d'huile de Cohel.

On vante aussi les feuilles de viorne (viburnum), macérées dans l'huile, qui noircissent les cheveux et les empêchent de tomber.

Le noir d'encens, de résine et de mastic réussit surtout pour les sourcils, parce qu'il n'est point emporté par la sueur: on peut aromatiser cette teinture selon son goût pour faire disparaître l'odeur, dont en général on accuse les porteurs de cette chevelure.

On distribue à Versailles et à Paris, chez les parfumeurs, sous le nom d'*Eau d'Egypte*,

une dissolution de nitrate d'argent (pierre infernale) dans une eau distillée aromatisée. Cette eau, ainsi que toutes les préparations d'argent, d'arsenic et de chaux, est très-dangereuse. Un vil amour du gain a pu seul mettre entre les mains des parfumeurs une préparation chimique que la loi leur interdit. Une jeune personne vient d'éprouver à la tête des douleurs atroces avec gonflement, pour avoir exposé ses cheveux à la teinture par *l'arséniate de chaux*. Quant aux sucs de jusquiame, de morelle, de tithymale, on ne peut trop en craindre l'emploi, et plus encore, comme on le fait souvent, celui de l'eau forte. Nous devons dire que la composition qui nous a paru le mieux réussir en offrant le moins de danger, est la poudre de Michalon, dont l'effet paraît ne pas se porter sur le cuir chevelu; mais il faut sécher d'abord les cheveux avec le son, pour empêcher que son énergie n'agisse aussi vivement sur le tube capillaire. C'est un mêlange de litharge et de carbonate de chaux. Il demande, pour être employé, une main très-exercée, et nous conseillerions préférablement de peigner les cheveux avec un peigne trempé dans l'extrait de saturne.

Nous ne parlerons point des différentes pom-

mades et poudres, ce serait aller sur les brisées des parfumeurs, et il ne faut se faire de querelle avec personne. Nous n'avons point parlé non plus du moyen de teindre les cheveux en blond, parce que les brunes n'en ont pas besoin, et parce que la couleur rouge n'est qu'une nuance un peu outrée de la couleur blonde, qui est bien mieux masquée par la teinture en noir.

Dans cette forêt, que nous venons de décrire, errent des insectes, dont Aldrovande, Heinsius et Canterius n'ont pas dédaigné de faire l'éloge, et qu'Alphonse Leroy attribue, un peu légèrement, à l'organisation spontanée de l'humeur récrémentielle. Le médecin prudent se gardera bien de détruire brusquement ces colonies, et ne leur opposera que la plus scrupuleuse propreté. On doit surtout bien se défendre des préparations mercurielles contre ces hôtes incommodes. On peut détruire avec succès leurs petits œufs par l'huile de laurier, ou le *staphisaigre*, incorporé dans une pommade.

Il est une autre affection de cette partie que nous hésitons à nommer dans un ouvrage destiné aux femmes; elle ronge les petites glandes du cuir chevelu, et dessèche les bulbes; c'est la *teigne*. Nous dirons seulement que la cure

par la *calotte* est aussi barbare que contraire à la reproduction des cheveux, et que l'application de la poudre de charbon paraît suffire quelquefois à sa guérison. Les lavages à l'eau tiède et savoneuse suffisent pour entraîner l'*ichor* qui ronge les parties saines en dégorgeant les glandes; ensuite l'extrême propreté, la brosse douce, la coupe fréquente des cheveux sont les moyens de guérison les plus sûrs comme les plus faciles. En général cette maladie attaque plutôt les enfans.

DES PERRUQUES.

Quant aux perruques, nous renvoyons les amateurs à Lucien, dans son dialogue des Courtisanes; à Suétone, vie de Caligula, ch. XI; à Tertullien *de Cultu Fœminarum*, art. 12; à *Bernardo Bellincioni*, poëte florentin, Milan, 1493, *Perche Absalon mori par la Paruca;* à Walcher, *Glossarium Germanicum*, p. 1187; à Synesius *de Calvitii encomio;* au père *Labbe*, p. 102 de ses *Etymologies Françaises;* enfin au *Traité des Perruques* de M. *de Thiers*, homme érudit et spirituel, ou au moderne et charmant badinage de M. de *Guerles*, dont les grâces du style ont trahi l'incognito.

Mais les perruques ont fini leur règne, et

c'est le moment, plus que jamais, d'indiquer les moyens de donner aux cheveux une végétation plus active. Quelques personnes se frottent la tête avec de l'eau-de-vie ; d'autres se servent d'eau de miel ; celui-ci emploie la cendre des mouches qui le donnent, et broyée dans l'huile rosat ; celui-là préfère la graisse d'ours, sans doute parce que cet animal est très-riche en fourrure et par soupçon d'une vertu analogique : la même raison a fait employer la décoction de *capillaire*, parce que le *mot* doit appeler la *chose*, de même que pour faire tomber les cheveux, ces gens d'une foi robuste, emploient le sang de *chauve-souris*.

Tous les corps gras nourrisent le bulbe capillaire ; mais s'ils sont surabondans ils l'étouffent, comme on meurt d'indigestion, comme une plante est étouffée par le terreau trop substantiel ou trop abondant.

La moëlle de bœuf, unie à l'huile d'olive, le suc d'oignon blanc, le beurre frais, la graisse d'oie paraissent mériter la préférence. L'école de Salerne n'a pas dédaigné de s'occuper de cet intéressant ornement de la tête. Elle conseille le cresson, et dit :

« Illius succus crines retinere fluentes
» Illitus adseritur. » *Cap.* 9.

Il est vrai qu'elle dit aussi du jus d'oignon :

« Contritis cœpis loca denudata capillis
» Sæpè fricans, capitis poteris reparare decorem. »

On indique aussi le suc d'ortie ; mais il faut peigner à rebours... *Fiat lux*. Enfin le charlatanisme recommande le lait de mouches, l'aurone, la sauge, l'aneth, les cendres de rats, de taupes, de hérissons, les crottes de rats, de chèvres, etc. etc. etc.

DE L'ÉPILATION.

Qu'on désire des cheveux quand on a une tête, c'est assez naturel ; mais qu'on ait inventé l'art d'épiler, on a quelque droit de s'en étonner. Croit-on qu'Adam eut les sept pointes, et oublie-t-on donc si facilement l'histoire ou la fable du fort Samson ? n'importe, choisissons parmi ces recettes, les moins dangereuses; et sans citer longuement les acides minéraux, les huiles essentielles, conseillons d'abord l'épilation, un à un, des cheveux avec la pince, puis l'application du levain ou des compresses de seconde eau de chaux, ou la saumure, ou l'eau légèrement lixivielle, ou la décoction de pois chiches, ou

la fomentation d'huile de noix. Enfin il est d'autres cheveux répandus sur le corps, et qui, s'ils sont un ornement à telle place, y sont très-désagréables à telle autre ; par exemple, on aime à voir se déployer les arcs des deux sourcils, mais on ne leur pardonne point de se joindre, et on les excuserait encore moins de s'établir au-dessus de deux lèvres de rose. Ces appas grenadiers repoussent le désir, et sont une erreur de la nature. La pommade égyptienne est le remède le plus sûr, comme le moins dangereux, mis en usage avec précaution contre ce luxe capillaire ; et l'on peut l'employer sans risque sur tout le corps, mais il faut avoir le plus grand soin de ne pas laisser au caustique dont on se sert, le temps d'exercer son action au delà de l'ornement importun dont on veut se défaire. Cette pommade est semblable à celles dont on se sert dans les *bains épilatoires*. La base de cette pommade est un minéral brun analogue à l'orpiment, nommé par les Turcs *Rusma*, par les Arabes, *Nouret* ; on le coupe avec égale quantité de chaux vive. On l'applique sur la peau dans les étuves, en observant bien de ne pas laisser trop long-temps ce caustique dont l'effet se porterait sur les formes et ne se bornerait pas aux bulbes capillaires ; on a quelques

raison de penser qu'on obtiendrait le même succès d'un mélange de chaux et d'arsénic employé avec précaution ; en général la pommade Egyptienne a fait son effet au bout de trois minutes.

Les Grecques, les Romaines paraissent n'avoir point aimé d'ombrage à leurs secrets attraits, si l'on s'en rapporte à Juvénal, Perse, Claudien, et même aux statues antiques qui les représentent nues, et qui attestent qu'elles se servaient de substances épilatoires.

DES YEUX.

Les yeux ne demandent pas d'autre soin que d'être lavés exactement matin et soir avec de l'eau fraîche : on a recommandé les eaux de rose, de plantain, d'eufraise, etc. ces remèdes sont bons, tout au plus s'il y a eu quelque inflammation la nuit, de manière à ce qu'ils soient collés l'un à l'autre le matin, et alors nous préférerions des compresses imbibées de petit lait ou bien de légers cataplasmes crême, ou de pomme rapée. Dans cette espèce d'ophtalmie, qui a régné ces deux derniers hivers, et qui semble s'acclimater en France, nous avons vu le succès le plus constant de l'eau suivante, dont on répand, trois

ou quatre fois par jour, quelques gouttes dans l'œil qui laisse écouler quelques larmes après un peu de cuisson; on revient ensuite aux remèdes simples ci-dessus prescrits :

Iris de Florence. . .
Sucre candi. . . . .
Couperose blanche.
} un gros.

Ajoutez une cuillerée d'eau-de-vie.

Mettez le tout en une pinte d'eau distillée; passez au bout de vingt-quatre heures.

Il est quelques faiblesses de vue qui cèdent à l'usage du baume de Fioraventi mis dans la main, et à la vapeur duquel on expose l'œil affaibli, sans le toucher. Quant aux autres maladies de l'œil, il n'y a pas à balancer d'appeler un homme instruit. Les affections les plus dangereuses de cet organe se masquent souvent sous le calme le plus trompeur, et l'art s'honore à Paris, des noms de messieurs Demours, Wenzel et Forlenze.

DES FARDS.

L'usage s'était introduit autrefois chez les dames de couvrir ses joues d'une couche de

blanc surchargée d'une couche d'un rouge ardent, et la jeune femme de condition était obligée, sous peine de déroger, de cacher sous cette enluminure ses couleurs naturelles ; de même qu'il fallait qu'une main, armée d'un fer chaud, parcourût les étages de l'édifice de papier qui surchargeait sa tête. Aujourd'hui, plus rapprochées de la nature et du goût, les femmes lavent et tressent leurs longs cheveux enfin libres d'entraves, et si l'on en excepte quelques douairières, et les personnages de théâtre, on n'emploie plus d'autre rouge que le crépon.

Il y a deux sortes de fards, le *blanc* et le *rouge*. Le *blanc*, s'il est métallique, est un oxide de bismuth, d'étain ou de plomb, qui, appliqué sur la peau, la noircit rapidement au moindre contact des exhalaisons sulfureuses ou phosphoreuses ; et cette altération du teint dure d'autant plus que les propres pores exhalans de la peau entretiennent cette disposition. S'il est à base terreuse, c'est du *talc*, substance alumineuse, ou de la *craie de Briançon*, substance calcaire ; et ces corps divisés en poudre impalpable, s'introduisent dans la peau, et la ternissent encore en obstruant les pores et en s'unissant aux produits de la transpiration insensible qu'ils dimi-

nuent, au péril de l'individu. Le *rouge* est ou minéral ou végétal. Le rouge minéral est le *minium* ou le *vermillon ;* le minium est une préparation particulière du plomb, et est très-dangereux ; le vermillon n'est autre chose que la poudre du cinabre, lequel résulte lui-même de l'union du soufre et du mercure. Ces fards sont de véritables poisons. Parmi les rêves de l'alchimie, on doit ranger ces magistères d'argent, de bismuth, de plomb, d'étain, unis au *blanc* de baleine, au *blanc* d'iris, au *blanc* de corne de cerf, étendus dans l'eau *de lys*, en un vase vernissé de *blanc* pour les rendre plus *blancs* encore : et ces poudres de corail *rouge*, dissoutes dans du vinaigre *rouge* pour *rougir* les belles dames ; et la nature et l'art ont banni ces substances de la toilette des femmes. Le rouge végétal est celui qui se retire des plantes, et s'il a le vinaigre pour excipient, il donne un éclat chérement payé ensuite ; il vaut mieux encore l'associer aux spiritueux et surtout aux pommades et aux émulsions. On le retire du *carthame*, de l'*orcanette*, de la *garance*, etc. (Le carmin s'obtient par un mêlange de cochenille, de graine de chouan, d'écorce d'autour, et d'alun uni à la craie de Briançon.) Le ruban ponceau, trempé dans de l'eau spi-

ritueuse, donne, en en frottant les joues, un incarnat qu'on croirait naturel; enfin on a conseillé la formule suivante: cinq livres d'amandes douces, une demi-once de santal rouge et de gérofle; versez dessus deux onces de vin blanc et autant d'eau de rose, remuez bien chaque jour, et au bout de la semaine exprimez le jus de ce marc comme on tire l'huile d'amandes. Mais qu'une main avare répande encore avec discrétion ces couleurs factices sur votre peau, et gardez-vous d'oublier que chaque jour, sans s'en douter, on devient plus prodigue dans leur usage. Nous avons dit que l'usage des fards minéraux était dangereux; le moindre mal qu'ils puissent occasionner est la perte des dents, le flux de la salive et une mauvaise haleine. Nous allons avoir occasion de retracer ces infirmités.

DES DENTS.

Si quelque chose ajoute à l'agrément d'un beau visage, c'est sans doute un sourire errant sans affectation sur des lèvres purpurines, pour découvrir des dents d'ivoire: s'il est quelque charme inappréciable pour l'heureux confident des femmes, c'est l'ambroisie d'une haleine pure. Les lèvres peuvent être gercées par

le froid ou par la sécheresse; du cérat, dans le premier cas; dans le second, de l'eau sous toutes les formes. Des gargarismes, des breuvages, des lotions, des pédiluves, des bains rendront à la peau son éclat, aux lèvres leur vernis animé, aux humeurs leur fluidité. La corruption des dents reconnaît plusieurs causes, ou disposition particulière, ou vice d'estomac, ou accident. Dans la disposition particulière, l'émail qui les revêt n'est pas assez solide pour résister aux corps durs que broient ces petits os, aux acides que l'on boit; et les dents restées sans défense se carient, s'ébranlent, tombent, quelques remèdes qu'on emploie. Si c'est vice d'estomac, la médecine tourne du côté de cet organe ses moyens de guérison, d'autant plus nécessaires, que la négligence à cet égard entraîne le dérangement de toutes les autres fonctions. Si le mal de dents reconnaît pour cause un accident, l'art sait y remédier en les limant, ce qui n'est pas toujours sans danger; en les plombant, et en les privant même de leur sensibilité par le feu. Dans tous les cas, il sait aussi les remplacer, soit en partie, soit en totalité; et outre l'éclat qu'il rend à la beauté, il prépare à l'estomac des moyens de digestion par la mastication, et rend à la voix ceux de modulation dont elle

était privée. Quant à l'art de conserver ses dents, il ne s'agit que d'observer la propreté la plus rigoureuse; chaque matin se laver la bouche avec un verre d'eau légèrement animée d'eau-de-vie; passer une brosse à éponge sur ses dents et user, mais très-rarement, soit de marc de café, soit de pain brûlé, soit de tabac rapé ou de poudre de kinkina, soit même de tartre de vin ou de vinaigre pulvérisé (*). Ces petits corps en passant sur la dent, empêchent le tartre saburral de s'y attacher : on peut aussi, sans danger, promener, tous les mois, une tranche de citron sur ses dents, qu'on frotte ensuite avec une des poudres ci-dessus désignées. On ne doit point craindre de faire nettoyer tous les ans ses dents par un homme de l'art intelligent, dont l'instrument explorateur pénètre où ne peut arriver votre brosse; et Paris offre à l'estime publique les noms de MM. Dubois, Laveran, Duval, Fontaine, Catalan, etc. soit pour l'avulsion des dents, soit pour les maladies qui les concernent, soit même pour en réparer la perte sans la faire soup-

(*) Une once de charbon en poudre tamisée, une demi-once de sucre candi pulvérisé, trois gros de kinkina piton, un gros de crême de tartre, donnent le meilleur *dentifrice*, et remplissent toutes les indications; mais on veut du rose, une liqueur limpide, une essence odorante.... et l'on perd ses dents.

çonner ; on peut employer aussi sans crainte ces bâtons effilés de guimauve, qui se font en les trempant dans l'huile colorée par l'orcanette, la canelle, le santal citrin, etc. Quant aux opiats, en général, le risque n'est que dans la fréquence de leur emploi, parce qu'ils usent l'émail par la friction répétée. Les teintures sont plus utiles aux gencives qu'aux dents : on vante celle de *Leroy de Lafaudignère ;* mais on doit préférer en général celles dont on connaît la composition, et se méfier de toute recette mystérieuse, telle que l'eau de *Desirabode*, qui n'est (*), quoiqu'il en dise et malgré sa cherté, que de l'acide sulfurique étendu, coloré par la cochenille et édulcoré (**) : en deux mots, si les dents sont saines, de la propreté, sinon le davier. On doit avouer pourtant, et sans chercher à l'expliquer, que dans les odontalgies légères, on a cru retirer un soulagement subit de l'application de l'aimant : nous avons été plusieurs fois témoins de ce phénomène chez M. Lenoble, rue St.-Louis, fabricateur de ces aimans, et un prétendu dentiste vient de l'offrir à Paris

(*) Wolfendel, dentiste de Liverpoold, rapporte différentes observations sur l'effet des acides sur les dents.

(**) Gaz. Sal. de Bouillon. Magasin Encyclopédique, Toilette des dames Romaines, fructidor an X.

d'une manière plus surprenante encore, et par le simple contact du doigt; *credat judæus appella.*

Quelquefois l'intérieur de la bouche se tapisse *d'aphtes* légers; des gargarismes de figues grasses dans le lait, très-rarement des acides, suffisent pour les faire disparaître, mais si ces petits boutons sont opiniâtres, on doit sur-le-champ recourir à un médecin, ces éruptions étant quelquefois les symptômes d'un mal très-sérieux et caché.

DE L'HALEINE.

Quant à la fétidité de l'haleine, elle est accidentelle ou permanente; elle dépend des dents ou de l'estomac, et nous venons d'indiquer le remède dans ces deux cas, dont le premier demande un dentiste, le second un médecin. Si le mal est jugé incurable, l'art offre encore les moyens de le dissimuler, en faisant usage, soit du cachou, du macis, du gérofle, soit du tabac même, qui du moins a le mérite, non de donner une haleine pure, mais une odeur moins nauséabonde. On emploie au même usage la canelle, l'iris ou la pyrèthre, si l'on soupçonne que l'odeur est due à des eaux retenues dans les glandes su-

blinguales ou tyroïdes. Les Turcs emploient dans la même intention, et pour se rendre les dents blanches, en affermissant les gencives, le *sakkis*, ou térébentine cuite, comme les Perses le *konderuum*.

Les Arabes et les Egyptiennes attribuent la conservation de leurs dents et la pureté de leur haleine, à l'usage de mâcher du mastich en larmes.

Enfin nous nous sommes très-bien trouvés d'avoir, d'après les avis d'un chimiste distingué, ordonné des pastilles de charbon, et nous attribuons ce succès à la propriété qu'on reconnaît à cette substance simple et non nuisible, de s'emparer de tous les gaz; et dans le cas de fétidité causée par l'estomac, on conçoit qu'elle réussit par analogie à la manière dont elle agit dans les *filtres anti-méphitiques*.

DE LA VOIX.

La voix, cet instrument le plus harmonieux de tous, aux sons duquel tout frémit de terreur ou de plaisir, peut perdre de sa qualité pour plusieurs raisons. Si la poitrine est trop faible, et surtout si c'est à l'époque du développement de la puberté, il n'y a pas à hésiter de faire le sacrifice de ce don précieux au-

charme plus doux encore de la santé. Si elle est altérée par la perte de quelques dents, cette considération s'unit aux autres pour en faire replacer de nouvelles ; mais si l'accident n'est que passager, comme à la suite d'un rhume, d'une sueur répercutée, d'un effort de voix, ou pour avoir chanté la nuit, l'art offre plusieurs remèdes aussi prompts que certains pour rétablir le *diapazon*, et rappeler l'harmonie fugitive des cordes vocales. Pline a dans ses ouvrages indiqué plus de vingt spécifiques propres à fortifier la voix; il rapporte, liv. 39, chap. 3, que Néron inventa une méthode pour augmenter le volume de sa voix ; elle consistait à chanter de toute sa force en portant une lame de plomb sur sa poitrine. Suétone dit que ce prince prenait souvent des lavemens pour conserver sa voix. Chez » les anciens les acteurs n'auraient pas voulu » prononcer un mot, le matin, avant que » d'avoir développé méthodiquement leur » voix, en la faisant sortir peu à peu. Ils se te- » naient couchés pendant cet exercice. Quand » ils avaient joué, ils s'asseyaient, et dans cette » posture ils repliaient, pour ainsi dire, les » organes de leur voix, en respirant sur le » ton le plus haut où ils étaient montés; puis » successivement sur tous les autres tons,

» jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au ton le » plus bas où ils étaient descendus. » Cicéron, lib. 1, *de Orat.* Aristote, Apulée, confirment ce témoignage.

On recommande aux chanteurs les œufs frais le matin, ou un gros de fleur de sureau en poudre dans un verre de vin blanc; en cas d'aphonie, un verre d'orgeat pris bouillant en se mettant au lit, rend très-rapidement l'usage de la voix. C'est le moyen usité au conservatoire de Naples; on conseille, en outre, le sirop d'*Erisimum*, ou velar, ou tortelle, (communément l'herbe au chantre) la décoction de figues grasses dans le lait, les pâtes de jujubes, le chocolat, l'infusion de cosses de cacao, les choux rouges, le gruau au bouillon, la tisane d'avoine, le safran, le sirop de tortue, les baumes de la Mecque, du Pérou, de Tolu, la térébenthine, l'huile d'amandes douces; et si l'on s'étonne de rencontrer, pour atteindre le même but, tant de substances disparates, c'est que la perte de la voix reconnaissant plusieurs causes, il a fallu recourir à différens remèdes pour la faire cesser.

DU NEZ.

Le nez est quelquefois le siège de la cause

d'une mauvaise odeur, comme dans l'ozène, etc. ; des injections adoucissantes, des plantes aromatiques, des flacons d'eau spiritueuse, et surtout l'éloignement, sont le seul remède à opposer à cette affreuse incommodité, qui change en *geranium puant* la rose la plus fraîche. On a conseillé aussi, pour la combattre, l'usage du tabac ; mais pour ce cas, comme pour les autres, le tabac a le défaut de dégénérer en habitude sans apporter ensuite le soulagement qu'on en espérait, et de laisser seulement de plus une servitude dégoûtante. Enfin quelques personnes sentent mauvais du corps ; c'est ce que les Latins appellaient l'*hircisme :*

« Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum. »

Et c'est sans doute pour elles, en effet, qu'ont été inventées les pastilles odorantes, les dragées parfumées, encens toujours repoussant quand il brûle sur de tels autels.

Nous nous bornerons à leur conseiller le bain, le changement fréquent de linge ; mais jamais l'emploi de drogues astringentes, soit aux aisselles, soit aux pieds.

Une incommodité assez ordinaire du nez est l'hémorrhagie. Chaque commère a sa recette : la plus simple est de plonger le nez dans

un verre d'eau froide ou acidulée ou saturée d'alun, pour resserrer les petits vaiseaux dilatés. Si l'on n'a pas l'estomac chargé, un pédiluve chaud et court semble indiqué; Buchan conseille en pareil cas l'immersion des parties sexuelles dans l'eau froide, son aspersion sur la figure ou les mains suffit souvent pour faire cesser l'accident si c'est une femme; mais avant de recourir à ce moyen, il est prudent de s'assurer de son état. Si l'hémorrhagie continue, ou si elle est abondante, on ne peut trop tôt appeler un médecin; et l'on doit, en attendant, frotter de vinaigre les tempes, et les ailes du nez, poser sur le front un bandeau imprégné de vinaigre, et introduire, mais sans effort, dans le nez un peu d'amadou qui en soit imbibé. On aura eu soin d'ôter les colliers, les mouchoirs, qui peuvent augmenter ou la chaleur, ou le resserrement du col et retenir le sang au-dessus des jugulaires; et de rester à l'air froid, le corps et la tête dans une situation droite.

Les mêmes remèdes conviennent dans le début des maux de tête qui, s'ils sont opiniâtres ou périodiques, demandent la pratique la plus consommée pour être traités sans danger.

DES OREILLES.

Les femmes ont assez souvent l'oreille paresseuse ; quelquefois c'est habitude d'inattention, quelquefois c'est disposition particulière du tympan, trop mol ou trop racorni pour renvoyer la perception des corps sonores ; car l'oreille touche les sons, comme l'œil touche la lumière, comme le nez touche les odeurs, la langue les saveurs, et la main les objets voisins. On voit qu'on pourrait ainsi borner les cinq sens à un seul qui a différens ministres de sensation. Si on soupçonne la membrane trop amollie, on conçoit que des fumigations aromatiques de myrrhe, d'aloès, de benjoin, des teintures amères peuvent relever son ton, comme des injections émollientes l'assouplir, si elle est trop endurcie. On a conseillé pour atteindre ce dernier but, surtout l'huile de lys et le jus d'oignon blanc cuit sous la cendre. Quelquefois aussi, et dans le cas d'oblittération de la trompe d'*Eustachi*, la perforation du tympan par l'art ou par accident, a subitement rendu l'ouie à des personnes sourdes depuis long-temps ; et l'on compte déjà, en France, plus de dix opérations de ce genre faites avec succès. L'oreille

demande de la propreté et l'on ne peut trop essuyer et laver son pavillon extérieur ; mais il est dangereux d'enlever trop soigneusement l'enduit destiné à lubréfier les conduits de l'oreille interne ; le *cérumen* oppose un rempart aux insectes, aux sons trop éclatans, aux miasmes contagieux répandus dans l'air, et l'usage de cotonner ses oreilles, en remplissant ces indications, n'a rien que de très-prudent pour ceux qui n'ont pas besoin d'une excessive finesse d'ouie.

DU TEINT.

La peau se ternit par ses excrétions habituelles unies aux émanations atmosphériques : c'est ce mélange qui produit ce vernis onctueux et diversement coloré, qu'il faut enlever par des ablutions un peu irritantes, et de légères frictions. Le contact de l'air suffit pour oxigéner la peau et lui donner des teintes diverses, et l'on conçoit que les préparations les plus sûres comme les moins dangereuses, sont celles qui la rafraîchissent en la privant de ce contact, en l'*étiolant*, comme les pâtes, les pommades, les mucilages, etc. Tous les avantages que nous venons de décrire ne seraient donc rien, sans ce vernis de fraîcheur qui donne la vie à l'ensemble du ta-

bleau, sans le teint. Le teint est à une jolie femme ce qu'est un rayon de soleil sur notre monde; il anime la création, il obscurcit les défauts et fait ressortir les beautés. C'est ici que l'arsenal des belles est inépuisable; chacun y demande accès, et complaisans pour tous, les médecins ont à l'envi délivré des billets d'entrée à tous les aspirans : aussi voit-on le meurtrier *acide nitrique* à côté de l'innocente eau de *pied de veau;* le mercure, sous toutes les formes, figurer auprès de la pommade de concombres. Plus sévères, nous n'accorderons de passe-port qu'aux remèdes non dangereux et utiles : on conseille le bain de lait, celui de pâtes d'amande, l'eau de *chair*, l'eau de mouron, les pleurs de la vigne, l'eau distillée du miel, le lait, le suc de melon, le jus laiteux de l'orge encore verte, l'eau de lin à laquelle on ajoute par pinte dix gouttes de baume de la Mecque, rendu soluble par un *oleo-saccharum*, ou par une émulsion, ou seulement par un jaune d'œuf: du moins ces recettes n'ont rien de dangereux. Mais si l'on veut faire attention que la beauté du teint est l'effet de l'équilibre parfait des humeurs, de l'exactitude des fonctions, on avouera que c'est moins du côté de la peau qu'il fallait tourner ses vues, que sur le mécanisme intérieur qui a fait affluer vers

elle les différens fluides qui l'arrosent. Peut-on avoir la peau blanche, si la bile est mal élaborée? peut-elle être animée, si les impôts lunaires sont mal payés? peut-elle être brillante, si les sécrétions alvines n'ont pas lieu? Nous en sommes désespérés pour l'honneur des *artistes* parfumeurs; mais il faut passer par sa garde-robe si l'on veut que le rouge végétal réussisse, et s'être confessé à son médecin avant que d'entrer à sa toilette : en un mot, le mauvais air, le défaut d'exercice et la fatigue, la faim, les digestions laborieuses, les eaux crues, les veilles, les chagrins, trop de travail ou trop de sommeil, l'abus des plaisirs et leur privation absolue, la crainte ou une joie excessive et imprévue, les remords et les voluptés, enfin toutes les vives affections suffisent pour altérer le teint.

Pourtant on nous accuserait de partialité si nous ne citions cette eau fameuse, à laquelle les femmes du Danemarck doivent, dit-on, l'éclat de leur teint; et une belle dame de soixante-dix ans, qui ne *parait pas en avoir cinquante*, nous harcèle pour l'insérer ici. Prenez égale quantité de farine de fèves blanches, des quatre semences froides et de la crême fraîche; battez le tout, en y ajoutant suf-

lisante quantité de lait, pour faire une pommade avec laquelle on s'enduit le visage.

Enfin faut-il parler d'une eau merveilleuse si l'on en croit sa propriétaire, elle se vend rue de l'Arbre-sec, c'est toute la fontaine de Jouvence en bouteilles; et si elle n'atteint pas son but, elle obtient celui que s'est proposé son auteur, de gagner de l'argent.

Les créoles des îles Maldives se servent, à la même intention, de beurre de cacao, et l'école de Salerne indique les oignons pour avoir le teint vermeil.

» De cœpis.... Asclepius asserit illas
» Esse bonas stomacho pulchrasque creare colores. »

Mais comme il n'est pas aussi sûr qu'ils parfument l'haleine, je doute que nos merveilleuses ayent recours à cette recette.

DES RIDES ET DES TACHES DE LA PEAU.

On a vanté, pour relever les dépressions causées par la petite vérole et enlever les rides de la peau, le lait virginal qui se fait avec deux gros de benjoin et storax dans une livre d'alkool; on y ajoute quelques gouttes de baume de Judée; lorsqu'on veut s'en servir, on répand dans un verre d'eau cinq à

huit gouttes seulement de cette mixtion, jusqu'à ce que l'eau blanchisse.

Matthiole recommande pour prévenir l'excavation ordinairement produite par les boutons purulens de la variole le procédé suivant : terre absorbante et crême, de chaque deux onces, mêlées en consistance de liniment, dont on enduit légèrement avec une plume chaque bouton proéminent; la fraîcheur de la crême prévient la démangeaison, et la terre absorbante s'unissant au pus, le dessèche et l'empêche de creuser la peau.

On emploie avec succès, pour corriger l'effet de ces stigmates, l'emplastique suivant :

Emplâtre de Nuremberg camphré une once, amolli avec suffisante quantité d'huile d'olives ou d'amandes douces pour faire un onguent mou, facile à étendre. Dès que la suppuration des pustules est parvenue à un certain point de maturité, on prépare des bandelettes de linge fin enduites de cet onguent mou, et on les applique sur tout le visage, ayant soin de les renouveller deux fois par jour. Cette préparation empêche même ce gonflement sous-cutanné qui survit à la petite vérole.

Un remède incontestablement plus sûr, est la *vaccine*, qui, pour trois ou quatre piqûres,

laissant de très-légères cicatrices à l'endroit que l'on veut choisir, affranchit pour toujours la beauté des outrages de son plus cruel ennemi.

Les taches de la peau cèdent à une lotion répétée d'une eau légèrement animée d'alkali volatil, ou à un frottement léger avec le jus de citron, selon la cause que reconnaît cette élévation de l'épiderme.

DES TACHES DE HALE.

On se sert avec avantage, pour les taches causées par le hâle, d'un topique de fraises légèrement écrasées et appliqué la nuit sur le visage. Le lendemain on se lave la figure avec une eau de cerfeuil. Les Vénitiennes se servent, pour conserver leur teint, qui est très-beau comme on sait, d'un masque fait avec quelques onces de fleur de farine de froment et quelques blancs d'œufs; cette pâte reste la nuit, et s'enlève facilement le lendemain avec un peu d'eau tiède. Peut-être son principal mérite est-il d'assouplir la peau en y retenant les produits de la transpiration insensible. Henri III en employait un pareil.

DES DARTRES.

On a prescrit pour les dartres le vinaigre,

dans lequel on laisse s'amollir et se délayer un œuf frais avec sa coquille : ce répercussif est très-dangereux. Si la dartre est légère et volante, un grain de sel mis dans la bouche et l'application répétée de cette salive, le matin à jeun, suffit ordinairement, sinon il faut recourir à des remèdes internes. Enfin on a cité avec avantage, pour les éruptions de la peau, l'esprit de mélisse étendu d'eau, l'huile d'avelines, l'eau de limaçon, le frai de grenouilles, l'eau légèrement nitrée, et le sang tout chaud d'un lièvre récemment tué, qu'on laisse sécher et tomber par écailles.

DU HOQUET.

Le hoquet est une secousse brusque de la poitrine avec élévation du thorax et de l'abdomen, d'où résulte un son aigu ; il est formé par la contraction spasmodique du diaphragme, et par conséquent durant l'aspiration, et est en général causé ou par plénitude ou par inanition, ou par la présence de quelque corps irritant. Dans le premier cas, l'eau tiède, l'eau sucrée, l'eau, sous toutes les formes d'administration, est le seul remède convenable ; dans le second, les vaisseaux qui s'abouchent dans l'estomac, se trouvant

vides et dépourvus de leur propre suc, absorbent le liquide qui s'y engorge et produisent l'irritation spasmodique qui se communique sympatiquement au larynx; en ce cas il ne faut pas nourrir trop promptement. On peut tromper la faim, d'abord en fronçant la tunique nerveuse de l'estomac, par quelques gouttes d'éther sulfurique sur du sucre, (et ce moyen peut aussi réussir dans le premier cas, en activant la digestion de l'estomac,) ou par une potion avec le musc, le safran, de chaque six grains, de laudanum vingt grains dans quatre onces d'eau de menthe édulcorée; ou plus simplement encore par un verre de vin généreux; on fait succéder à cette potion, une tasse ou deux de bouillon substantiel avec une vieille poule ou perdrix, bœuf, carottes, céleri, oignons, une gousse d'ail : on peut y ajouter dix grains de canelle ou de gérofle, ou quelques feuilles de laurier et un bon caramel. Si ces bouillons passent bien, il faut lentement et successivement développer les facultés digestives de l'estomac, et le hoquet disparaît.

Celui qui dépend de la présence de corps irritans, demande la plus sérieuse attention; il peut être l'effet du poison.

Les poisons sont généralement de deux

classes, ou minéraux ou végétaux. S'ils sont minéraux, ils sont corrosifs, soit comme acides, soit comme oxides; dans les deux cas employez les alkalis et les sulphures.... Tous les autres antidotes sont incertains. Dans l'empoisonnement par l'arsenic, on peut, à défaut de secours à la campagne, faire boire une forte lessive de cendres. Quelques bottes d'allumettes brûlées dans la cendre chaude donnent à l'instant même un sulphure abondant et précieux en pareil cas. Si le poison est végétal, il est ou narcotique ou corrosif. On connaît le succès des acides animés d'émétique dans les empoisonnemens par les narcotiques, et souvent la limonade à haute dose a fait échouer des tentatives de poison par l'opium. A la campagne on peut remplacer la limonade par le vinaigre étendu d'eau (*). Au surplus, une règle générale qu'on peut ici établir, c'est que le premier moyen à opposer en pareil cas, est le lait à haute dose et l'huile, qui réussiront d'autant mieux que le poison sera plus actif; s'il est lent, on a le temps d'appeler les secours d'hommes instruits. Les lavemens de décoc-

(*) Nous renvoyons, pour trouver une instruction nécessaire, mais impossible à trouver, dans un apperçu aussi rapide, à l'excellente *Toxicologie* de Franck, traduite par Vrancken.

tion de tabac, en provoquant les évacuations, ajoutent à l'effet de ces boissons; seulement pour ne pas propager l'incendie jusqu'aux intestins, il est utile de leur faire succéder des lavemens mucilagineux. La graine de lin réunit toutes les indications. La thériaque, les pâtes, les incrassans sont le régime nécessaire à la suite de cet accident.

Souvent un hoquet léger a cédé à un verre d'eau fraîche, à quelques dragées d'anis, à une affection morale, vive et imprévue, à l'éternuement (*). S'il devient plus opiniâtre, on doit appeler un homme de l'art; on observe, dit *Falconer*, traité de l'*Influence des passions dans les maladies*, que le hoquet est arrêté par tout ce qui peut fixer fortement l'attention, que la passion qui en résulte soit du genre stimulant ou affaiblissant. Sauvages énonce précisément la même opinion. Class. V. Gen. *singultus*. L'abus des topiques dans la goutte, celui des astringens dans la dyssenterie ou la diarrhée, des affections morales peuvent causer cette incommodité. On a d'ailleurs vu des hoquets durer des semai-

(*) *Tollere singultum sternutamenta Platonis*
Conviva est nobis testis Aristophanes.

Sternutationes super-venientes solvunt singultus.
HIPP. S. 6. Aph. 13.

nes, des mois, des années. (*Voyez* Rivière, Bartholin, Forestier, Fernel, Tulpius.)

DES SYNCOPES.

Outre ces incommodités, les femmes sont sujettes aussi aux syncopes, aux palpitations, aux suppressions, aux attaques de nerfs, aux fleurs-blanches, aux pertes. Qu'elles n'opposent aux syncopes que l'absence des curieux, un air libre et continuellement renouvellé, des aspersions d'eau froide s'il n'y a pas contre-indication, des sels et une cuillerée de verjus si elles sont à jeun, ou d'une liqueur spiritueuse, si elles ont mangé.

DES PALPITATIONS.

Quant aux palpitations, qu'elles évitent les vives affections, les surprises, les chagrins; la médecine ne connaît d'ailleurs de moyen curatif physique, que les saignées ou l'application des sangs-sues, et l'infusion de feuilles d'oranger ou de safran.

DES SUPPRESSIONS.

Les suppressions cèdent aux pédiluves, à l'éthiops martial, à l'*acorus verus*, à l'exer-

cice violent, à la danse; enfin, comme tous les maux dont il s'agit ici, ils cèdent à la destruction des causes qui les ont fait naître, s'il n'y a pas affection organique.

DES ATTAQUES DE NERFS.

Les attaques de nerfs demandent un examen suivi; ou il y a érétisme, ou il y a relâchement, et voilà le point de difficulté du traitement. Voilà pourquoi, pour la même affection, on voit tant de moyens de cure différens. Dans les accès, d'ailleurs, il ne faut rien faire que d'exposer la malade à l'air, l'empêcher de se blesser en se débattant, et lui faire boire, dans un vase de métal, une infusion de tilleul ou de fleur d'orange; et quand l'accès se termine, précipiter le recouvrement de la connoissance en faisant respirer un sel imbibé de vinaigre radical. L'alkali volatil fluor ne nous a pas paru réussir de même, et l'éther nous a toujours semblé ajouter à l'intensité des symptômes. Les bains jouent le plus grand rôle dans le régime curatif.

DES FLUEURS-BLANCHES.

Cette maladie, devenue on sait trop bien

pourquoi, depuis quelque temps, très-commune à Paris, demande un médecin très-instruit sur cette matière. Les fleurs ou plutôt flueurs-blanches, (du verbe *fluere*), *leucorrhea*, (de λευκὸς blanc, et de ῥέω, couler,) καταμοεννιον-λευκὸς, (Arist. *Hist. Anim. lib.* 7) sont placées par *Pinel*, dans la seconde classe, *phlegmasies*, genre 21. Il les attribue constamment, quelque cause d'ailleurs qu'elles reconnaissent, à la lésion des fonctions secrétoires de la membrane muqueuse du vagin et de l'utérus. C'était l'opinion de Graaf, Hornius, Verrheyen et Séverin Pineau, qui seulement bornaient le siège des leucorrhées aux orifices excréteurs des glandes muqueuses qui tapissent ces parties; au lieu que Charleton, Bonnet, Dolæus, Schneider, Boëhmer, Morgagni, Blatin et Pinel pensent que ce siège existe dans toute la surface interne du vagin et de l'utérus. On n'exige pas sans doute que dans un article aussi circonscrit que celui-ci, nous donnions les diverses opinions et des anciens et des modernes sur les causes prochaines des *flueurs* blanches. Que Galien, Ætius, Mercurialis, Mercatus, ayent expliqué cette maladie par la *force expultrice;* qu'Avicenne comparant l'utérus à l'estomac, l'ait regardée

comme un vice de la digestion ; qu'Albert Botonniusse soit efforcé de la présenter comme le produit des *humeurs excrémentielles* et *ichoreuses ;* que Forestus et Rondelet, plus près du but mais non de la cause, l'aient attribuée à une altération du sang des femmes grosses ou mal réglées ; que Baillou et Roderic à Castro la fassent dépendre d'un sang mélancolique, âcre, salin, acide, ou ichoreux, cru et acqueux ; que Jul.-Cæs. Claudianus la fasse consister dans un défaut de chaleur innée ; ces opinions exagérées où l'on rencontre pourtant des semences de vérité, ont été combattues, il y a bientôt deux siècles, par Charleton, et n'en ont pas moins été reproduites par Raulin, Astruc, etc. Sans se perdre dans ce dédale de théories, la saine médecine doit rechercher les causes prédisposantes qui sont à la fois plus faciles et plus utiles à connaître. Elles résultent de l'âge, des tempéramens, de la disposition héréditaire, des affections de l'utérus, de la constitution atmosphérique, dernière cause sur laquelle on n'a pas assez insisté.

En 1702, il régna à Breslaw une leucorrhée épidémique, et la constitution atmosphérique présenta les vicissitudes les plus extrêmes du chaud au froid, du sec à l'humide. Morga-

gni observa le même fait en Italie, au printemps de 1710; Bassius à Halle de Magdebourg, dans celui de 1730; Raulin fit la même remarque, en août 1765, à Paris; et Noel, en 1769, année remarquable par des passages brusques d'une sécheresse brûlante à un froid pluvieux. On notera que chacune de ces années fertiles en leucorrhées, le fut aussi en toute autre espèce de catarrhes; et les praticiens de Paris ont observé que les trois premiers mois de l'an 9, absolument semblable aux trois derniers de 1702 observés à Breslaw, ont donné les mêmes résultats pathologiques.

On doit mettre aussi au rang des causes des flueurs-blanches, dit Blatin de qui nous empruntons ces observations, les chaufferettes; et Chambon-de-Monteaux a le premier attribué à cette dégoûtante habitude les leucorrhées si fréquentes en Belgique. Peut-être eût-il dû joindre à cette cause l'abus du thé, des sauces acides et l'air humide de cette province; enfin elles sont causées par les vêtemens trop légers ou trop serrés, tels que les corps, par l'abus des bains, du sommeil, des fruits, du lait, de la bierre, des poissons d'eau douce, des boissons chaudes, de la limonade, par la transpiration supprimée, l'irré-

gularité des menstrues, le non-alaitement, une vie trop sédentaire, ou un exercice trop pénible, excès qui tous deux ont un effet débilitant; et par la même raison, l'intempérance et les jeûnes, le chagrin, la frayeur, l'ennui, les lectures romanesques.

Les causes déterminantes sont la masturbation, l'excès des plaisirs de Vénus, des frictions mercurielles, l'usage de certaines eaux, l'afflux à l'utérus du virus syphillitique, dartreux, herpétique, scrophuleux et arthritique, une métastase purulente, une suppression d'évacuation, tels qu'hémorroïdes, expectoration, hémorragie périodique, coryza, sueurs des pieds, tumeurs, etc.

Enfin on doit ranger parmi les causes déterminantes des flueurs-blanches l'avortement, le travail de l'accouchement et la négligence de ses suites, un enfant mort dans l'utérus, la présence des vers dans les intestins qui, dit Zimmermann, de même qu'ils produisent des incontinences d'urine, de même en provoquant la secrétion du mucus des glandes, disposent aux leucorrhées.

On a vu les flueurs-blanches se terminer chez les impubères par la première menstruation; l'exercice modéré et un régime fortifiant sont ici la seule indication pour la favoriser.

Une couche heureuse dont les suites ont été bien soignées, plutôt par un régime fortifiant et indiqué que par des médicamens, a souvent aussi débarrasé telle femme de cette assujétissante incommodité, contre laquelle tous les remèdes avaient échoué; l'allaitement en pareil cas consolide la cure, en observant bien d'user de précautions bien appropriées au sevrage. Enfin une diarrhée, le rappel d'une évacuation, d'une humeur psorique, de sueurs, le rétablissement des digestions, quelques purgations, la fièvre, un abcès, une éruption cutanée ont quelquefois terminé heureusement les leucorrhées.

On a donné aux phlegmasies muqueuses (*) le nom générique de *catarrhes*. Pourquoi n'y avoir pas joint la dénomination des différens organes que chaque partie de cette membrane recouvre, et au lieu de donner à la phlegmasie de la conjonctive le nom d'*ophtalmie*, à celle du nez celui de *coriza*, à celle de la tranchée celui de *croup*, à celle de la division des bronches celui d'*angine*, à celle

(*) Chez les femmes seules il existe un point de contact des membranes muqueuses avec les membranes séreuses, au moyen de la trompe utérine avec le péritoine; et cette particularité mérite d'être observée dans un travail sur la leucorrhée, pour expliquer les immenses quantités de flux séro-muqueux que l'on observe chez quelques individus de ce sexe.

des

des intestins celui de *dyssenterie*, à celle de l'*utérus* celui de leucorrhée, etc. pourquoi ne pas dire plus simplement catharre *oculaire*, *nasal*, *trachéal*, *pulmonaire*, *stomachal*, *intestinal*, *utérin*, *etc.* Car toute cette nomenclature se réduit à un seul mot : *rheumatismus*, qui est la même affection changeant de nom, en raison des parties qu'elle occupe. Cette analogie n'avait pas été inconnue des anciens (*).

Enfin, Pinel conduit par le génie de l'observation et de l'analyse, a démontré l'analogie des catarrhes et des leucorrhées, et le jeune et malheureux *Bichat* est venu mettre le dernier sceau à cette démonstration par son immortel *Traité des membranes.*

Les leucorrhées se compliquent très-souvent, ou d'affections générales, telles que l'atrophie, l'atonie, l'état fébrile, etc. ou d'affections particulières, telles qu'un vice her-

(*) Gallien avait dit : *uteri profluvia propter uteri rheumata fiunt.* Cœlius Aurelianus ajoute : *distillationem esse et tanquam uteri rheumatismum.* Arétée, en parlant de la leucorrhée s'exprime ainsi : *simili affectu et intestina laborant quum profluvio, quod diarrhœa vocatur, ægrotant.* Et Muller dit bien plus positivement : *quod est in naribus coryza, in oculis nimia lacrimatio, in faucibus copiosior tussis et secretio, hoc est, tum in naribus quam in fœminis, gonorrhœa.* Charleton a intitulé un ouvrage : *Inquisitiones medicophysicæ de causis catamæniorum et uteri rheumatismo.*

pétique, dartreux, syphillitique, la mélancolie, l'hystérie, etc. et l'on sent bien que la cure du catarrhe utérin ne peut avoir lieu sans porter ses moyens de curation sur le systême dont la lésion complique l'affection leucorrhéïque. Il est en outre d'autres complications locales, telles que des squirres, des cancers utérins, des abcès de l'ovaire, des *lapsus* de matrice, des polypes, des ulcères, etc..... et les moyens de curation doivent varier en raison des différens symptômes.

Les Grecs avaient admis dix espèces de leucorrhées, les Arabes dix-sept. Ces divisions, et même les nomenclatures, se tiraient de la nature et de la couleur du flux leucorrhéïque. *Sauvages* en établit neuf classes, sans caractères précis, et qu'on pourrait restreindre plus justement à cinq. *Raulin* en comptait sept, qu'il attribuait à la nature de l'humeur qu'il supposait fournir cet écoulement. *Cullen* n'en reconnaissait que deux, l'une appartenante aux femmes grosses, l'autre à celles qui ne le sont pas. *Trnka* en a fait deux genres, la vraie et la fausse, divisées en espèces subdivisées elles-mêmes en variétés. Le professeur *Pinel* a pris pour base de ses divisions les causes des leucorrhées, et en a reconnu cinq. Enfin, *Blatin* a cru pouvoir borner sa division

à deux genres : catarrhe utérin aigu et catarrhe utérin chronique, qui chacun reconnaissent plusieurs espèces auxquelles se rattachent des variétés fondées sur la lésion des différens systêmes, cutannée, pulmonaire, circulatoire, gastrique et nerveux ; on ne peut que renvoyer à son ouvrage même sur cette intéressante matière, pour le détail de sa classification et son tableau synoptique.

Il suit de ce que nous venons d'établir, que le principe qui donne lieu à l'écoulement des flueurs-blanches doit être combattu en raison des symptômes prédominans qu'il offre, mais que le premier effort doit être sur-tout de diminuer graduellement un afflux d'humeurs qui, par leur séjour, relâchent et macèrent la fibre, augmentent sa disposition secrétoire, et finissent par déterminer un ulcère souvent incurable.

Si la leucorrhée dépend d'une affection morale, il est un conseil plus facile à donner qu'à suivre, c'est de maîtriser ses affections, et si l'on ne peut entièrement dominer sa pensée, de la tromper du moins en la promenant sur des distractions. On sait bien qu'une confiance violée, une tendresse trahie, la perte de la fortune, et surtout celle d'un être chéri laissent dans l'âme une indélébile impression ;

mais que la philosophie, allumant son fanal au feu même du sentiment, nous guide sur des routes nouvelles. La science offre des consolations et l'étude des réflexions utiles; l'amitié peut essuyer les larmes que son frère fit couler, et la bienfaisance, en nous rattachant à tous les êtres environnans, nous apprend à leur payer le tribut offert à un seul et à acquitter envers l'humanité la dette philantropique qu'un seul n'avait pas le droit d'exiger. L'on conçoit alors que le médecin doit être un ami, un conseil, un confident discret et généreux; le comble de l'*art* ici est de ne pas en employer, et de verser sur la blessure, non le suc des plantes savamment extrait selon les lois des *codex*, mais le baume de la consolation. Ce rôle important demande un cœur compatissant, un esprit insinuant et éclairé, une haute probité, de la saine philosophie.

Si la leucorrhée reconnaît une cause physique, la cure est bien plus facile, et c'est surtout ici que l'œtiologie est un guide précieux; le pronostic s'établit en général d'après la simplicité de l'affection ou ses complications.

Si elle précède la menstruation, nous avons dit qu'en général l'arrivée de la puberté faisait disparaître cette incommodité. On doit prévenir ici qu'il arrive assez fréquemment

que de très-jeunes personnes éprouvent des flueurs-blanches, ou même des écoulemens de couleur jaune ou verte, offrant un aspect syphillitique ; un régime tonique les fait disparaître, et ils ont cédé quelquefois à une plus exacte propreté. On a cru nécessaire de consigner ici ce fait, plus commun qu'on ne pense, parce que son ignorance a souvent donné lieu à des soupçons injurieux sur la vertu de jeunes vierges très-immaculées, et à des accusations d'attentats attribués à des hommes très-innocens. Si les flueurs-blanches ne cèdent pas aux premières éruptions mensuelles, on a conseillé avec succès les fumigations aromatiques (benjoin, oliban, thérébentine,) les infusions de petite sauge, de fleur d'ortie blanche, d'*arnica*, le bain de propreté légèrement acidulé et froid, en observant que l'effet de ces styptiques soit graduel et non pas subit. On doit aussi avertir ici qu'une erreur dangereuse s'est introduite par l'opinion où l'on est que l'écoulement leucorrhéique cesse pendant les menstrues, au lieu que l'écoulement syphillitique continue pendant ce tribut mensuel. *Baglivi Prax. med. lib.* 2, *cap.* 8, *art.* 8, avait surtout accrédité cette façon de penser. *Fernel*, *Ludov. Mercatus*, *Moriceau*, *Rodericus a Castro*, *Jacques Prime-*

rose, sont tombés dans la même erreur, qui aurait cédé à la simple réflexion que l'écoulement leucorrhéïque n'est rendu insensible que par la couleur rouge du sang menstruel, qui masque celle bien plus claire des leucorrhées... *Baillou* d'ailleurs, à qui l'on ne contestera pas le mérite d'une exacte observation, affirme avoir observé cet écoulement en même temps que celui des menstrues (*).

Au reste, il ne faut pas autant insister sur le diagnostic qu'on serait tenté de le croire (**), et la nature innocente de la leucorrhée ne change pas toujours, comme on pourrait le penser, celle du traitement. Au contraire, suivant le même auteur et l'expérience, on se trouve généralement bien de l'usage du mercure dans les leucorrhées bénignes, comme dans les blessures de Vénus les plus profondes; au reste le mode de procéder au traitement avec sécurité est de remonter aux circonstances antécédentes.

La leucorrhée est ou constitutionnelle, ou syphillitique, ou métastatique, ou par irrita-

(*) *Utrumque simul fluere observavimus.* (*In paradigmate*, 160.)

(**) Pitcarn dit : « *Non opus est distinguere inter fluorem muliebrem gallicum et non gallicum, cùm raro secùs ac in viris possit fluor albus tolli, etiam virulentus non sit, nisi remediis luis gallicæ propriis.* »

tion locale, ou par suite de couches, ou par dérangement de menstrues, ou enfin héréditaire. La certitude de ces divers diagnostics assure celle du traitement qui doit être modifié selon le genre de remèdes à approprier à ces différentes causes ; mais nous le répétons ; il existe une telle connexion entre ces différens genres d'affection, qu'en général le régime propre à guérir l'une l'est aussi à la guérison de l'autre ; l'essentiel est surtout de rétablir le ton de la fibre.

1°. La leucorrhée constitutionnelle affecte tous les systêmes, et est entretenue par la constitution même du sujet. Elle dépend, dit *Klein*, d'une grande débilité d'estomac, et conduit par une pente rapide à la cachexie, au marasme, à la mort que les remèdes même ne peuvent que hâter.

2°. La leucorrhée syphillitique se guérit facilement par les remèdes propres à sa cause. Ce qu'elle a de plus fâcheux est d'être contagieuse. *Boerrhaave* avait prétendu que, dans certains cas, les femmes enceintes ne communiquaient point ce vice à leurs enfans (*) ; le

(*) Ici s'élève une question bien naturelle en ce moment : la vaccination des mères affranchit-elle du tribut variolique les enfans qu'elles portent? nous laissons ce problème assez intéressant à la décision des docteurs et des doctes.

plus prudent est de le supposer et de les traiter en conséquence. Les pillules de térébenthine, l'infusion de fleurs d'ortie blanche, les lotions froides et légèrement animées réussissent ordinairement dans ce cas, mais ne suffisent pas s'il y a complication d'ulcères; il faut alors un traitement général et plus énergique. On est le plus souvent obligé de recourir aux préparations mercurielles. Le sirop de salsepareille aiguisé avec prudence par le sublimé paraît le plus sûr comme le plus facile à administrer. Le ptyalisme spontanée ou artificiel a quelquefois heureusement terminé cette affection. *Ephém. an 9*, *Heister*, *etc.* Mais on ne peut tracer que des généralités que le praticien doit modifier à son gré.

Eh! pourquoi n'aurions-nous pas au moins le courage de dire que plus de la moitié des leucorrhées est d'origine syphillitique, dont le seul remède spécifique connu est le mercure; mais il est nécessaire qu'il soit confié à des mains habiles, et c'est la raison pour laquelle tant d'ignorans déprécient un moyen qu'ils n'ont trouvé dangereux que parce qu'ils n'ont pas su l'employer. L'art, sans doute, a fait des progrès en théorie, mais ils seraient bien plus rapides si, ne dédaignant pas l'assistance de sa sublime sœur, la médecine joi-

gnait les procédés de la chirurgie à ses doctes aphorismes. Nous avons d'ingénieux systêmes, et nous oublions les remèdes héroïques conseillés, et mieux encore éprouvés par *Arétée*, *Caelius*, *Aurélianus*, *Ambroise Paré*, *Antoine Petit*, *Pelletan*, *Boyer*, *Sabatier*, *Dubois*, *Larrey*, dont la main prudemment hardie n'a pas craint d'attaquer le mal dans sa source en y portant et le fer et le feu. Ce n'est point avec des périodes arrondies qu'on guérit, et le pire des consultans est un médecin rhéteur. Si le mal est chronique, attendez tout du temps et de la nature; s'il est aigu, dédaignez alors la médecine expectante et agissez. Cette maxime s'applique surtout aux leucorrhées et aux ulcères utérins qui en sont la suite. Il en est pourtant d'autres causes, et parmi elles on peut placer très-fréquemment les aberrations laiteuses qui, trop souvent méconnues et combattues par des astringens, sont repompées dans le systême blanc, puis déposées sur les poumons; et c'est ainsi que nous voyons périr, à la fleur de l'âge, de jeunes épouses qui ignorent elles-mêmes qu'elles doivent leur maladie à une fausse-couche inobservée et à un dépôt laiteux qui en a été la suite.

3°. La leucorrhée métastatique, dit *Ambroise*

Paré, garantit de maladies plus dangereuses; il faut alors se garder de la supprimer. Ce flux est quelquefois critique, dit *Klein*, et n'a rien de fâcheux, pourvu qu'il ne soit ni continuel ni excessif. L'essentiel, comme on voit, est de ne favoriser ni répercuter une secrétion utile, si elle est modérée, dangereuse si elle s'établissait permanente. On s'est très-bien trouvé en pareil cas de l'usage du kinkina en subtance, de la bière de pousses de sapin (*). De légers purgatifs amers, en faisant une utile diversion, peuvent sans inconvénient rendre l'écoulement plus rare, et finir par le terminer sans danger.

4°. La leucorrhée par irritation locale cesse par la cessation de la cause qui la produisait, ou par masturbation, ou par un coït trop fréquent, ou par l'application d'un pessaire, ou enfin par l'introduction de quelque autre corps étranger. C'est ici sur-tout que les bains, les lotions, un régime doux sont un spécifique certain.

5°. La leucorrhée par suite de couches dépend souvent du travail laborieux de l'accouchement et du non allaitement. L'essentiel est

(*) M. Favier tient à Passy une brasserie de cette boisson très-bien manipulée.

de rendre du ton à l'utérus débilité. Les bains aromatiques, les lotions toniques et légèrement astringentes, les fumigations balsamiques, un régime substantiel, peu de sommeil, de l'exercice, l'absence des voluptés, doivent faire la base de ce traitement, que doivent précéder l'usage des ombellifères et des sels neutres, et l'application de compresses sur la région abdominale.

6°. La leucorrhée par dérangement des menstrues ne se guérit que par le retour du flux périodique. Les pédiluves animés, les bains aromatiques de propreté, les sang-sues à la vulve, l'usage des martiaux, l'*acorus verus*, mais avec prudence et non avec cet appareil incendiaire d'essences de *Sabine*, de *Rhue*, etc. qui tuent souvent et n'obtiennent jamais l'affreux résultat qu'on désire; les bains chauds des eaux minérales, surtout celles sulfureuses de Naples et ensuite celles de Barrège, tel est le mode curatif avoué par la raison et que le succès justifie.

Enfin, la leucorrhée héréditaire offre les plus grandes difficultés. Ce n'est qu'en éloignant, dès le premier âge, les causes prédisposantes, en insistant avec constance sur un régime sec et sévère, en modifiant pour ainsi dire le tempérament des malades qu'on peut

la faire cesser. On juge bien, sans qu'il soit besoin de le dire, que sans trop érétiser la fibre, il faut user cependant d'un régime stimulant.

Nous n'avons point parlé des complications de ce Prothée incommode, des polypes, des ulcères, des squirres, des *lapsus*, parce qu'un tel article ne peut être un traité complet, et nous renvoyons avec reconnaissance à celui de *Blatin*, de qui nous avons emprunté ce que nous avons dit de meilleur et de plus urgent, et si nous n'avons pas dit tout, nous aurons eu du moins le mérite de mettre sur la bonne voie, dans un sujet très-important et jusqu'ici trop négligé.

DE LA MIGRAINE.

La migraine (*hemicrania*) peut se définir une fièvre cérébrale, accompagnée le plus souvent d'embarras gastrique. Cette définition ne semblera pas exacte à ceux des médecins qui pensent que le siège de la migraine est dans les aponévroses du périoste du crâne. Mais comment croire qu'elle se borne à ce contour extérieur, quand on réfléchit aux profondes douleurs qu'elle cause, aux élancemens dont le malade rapporte le sentiment à la subtance même du cerveau; à moins qu'on ne veuille,

par comparaison, expliquer ce fait par l'exemple des individus à qui, l'amputation faite de la jambe, il reste le sentiment d'une douleur de goutte aux pieds; et dire que les nerfs étant les dépositaires, les conducteurs de la sensibilité, on peut éprouver à leur origine ce qui n'est réellement que l'agacement de leurs ramifications, ou ressentir aux extrêmités l'irritation produite à leur origine.

Quoi qu'il en soit, sans nous perdre dans une discussion plus anatomique peut-être que physiologique, mais dont l'exacte solution pourrait pourtant conduire à la découverte des moyens curatifs les plus appropriés, demandez à la première femme : Qu'est-ce que la migraine? elle vous répondra : C'est une douleur très-vive d'une partie de la tête, tellement distincte, qu'au-delà on n'en éprouve aucune. Cette douleur est accompagnée d'élancemens, de nausées. Chez quelques individus elle est précédée d'une fièvre générale; mais ordinairement cette accélération du pouls n'est que locale et la suite nécessaire du resserrement en cette partie des vaisseaux sanguins. Les doctes du jour, qui ne croient plus aux métastases, et qui ont relégué parmi les fables les fièvres puerpérales, les congestions lymphatiques, les stases bilieuses, les aberra-

tions laiteuses, les dépôts sanguins, pour expliquer modestement ces accidens par des *affections organiques*, ne reconnaîtront point pour cause de cette douloureuse incommodité les glaires, qui, occupant les pores des membranes craniques, empêchent leur transudation accoutumée. Pour nous, imbus des leçons de l'antique médecine, nous nous en tenons à cette ancienne théorie qui explique tout, et par laquelle on parvient sûrement à une pratique qui soulage. Nous disons : *qui soulage*, parce qu'on ne guérit point encore cette maladie. On a même vu des individus chez lesquels des remèdes violens, des accidens imprévus avaient fait disparaître ce tribut périodique, payer de leur vie l'absence de cet ennemi accoutumé ; mais on peut sans danger et en soulager et en éloigner les accès ; et cette affection a cela de commun avec la goutte, qui lui est peut-être moins étrangère qu'on ne l'a soupçonné jusqu'ici. Nous avons du moins remarqué plusieurs exemples de migraine guérie par un sinapisme ou un pédiluve actif qui, en mobilisant l'humeur, la reproduisait sous le type goutteux aux pieds, et débarrassait complettement la tête.

On a proposé divers remèdes contre la migraine, et nous devons avouer que c'est ici

surtout que l'empirisme est venu au secours de la médecine ; mais en adoptant quelques-unes de ces recettes, nous proscrirons toutes celles qui, filles des préjugés et du merveilleux, n'ont d'autre mérite que d'offrir un monstrueux assemblage de principes hétérogènes, et pourraient compromettre la santé. Parmi celles-là on doit signaler la poudre de diamant de Flamel, le sang de l'oreille droite d'un lièvre indiqué par Amyntsich, la poudre du crâne d'un pendu, celle du pied d'élan, et même la *pierre de l'orénoque*, etc. etc.

Tous ces prétendus céphaliques prouvent moins pour la guérison des têtes, que pour l'incurable folie de celles dont sont émanées de pareilles prescriptions.

A côté de ces écarts, heureusement la saine chimie, la physiologie éclairée, l'analogie curative peuvent placer honorablement des remèdes moins suspects ; ils sont ou extérieurs ou intérieurs.

On a vu, par le commencement de cet article, la discussion indiquée sur le siège propre de la migraine, et c'est ici que doit s'apprécier de quel mérite serait la décision de cette question... Si, en effet, la migraine occupe les membranes qui tapissent intérieurement le crâne, on conçoit le peu de secours

qu'on peut retirer de l'application des moyens extérieurs; au lieu que, si elle est fixée sur le périoste qui adhère extérieurement au crâne, elle peut tout attendre de ces applications; et ce qui semblerait prouver que cette affection est plus externe qu'interne, c'est le soulagement que procurent en effet tous les moyens appliqués au-dehors, tels que les fomentations émollientes, les fumigations (*), les linimens volatils, les irrigations spiritueuses, les légers vésicans, les opiatiques, les sang-sues, etc. On a remarqué en général que les embrocations huileuses ne réussissaient pas, apparemment parce qu'en bouchant les pores elles nuisent à l'insensible transpiration qu'il faut surtout favoriser.

Aussi, parmi les remèdes intérieurs, cite-t-on avec le plus de succès les fumigations aromatiques, les boissons carminatives, les diaphorétiques, quelquefois le tartre stibié, et presque toujours l'ipécacuanha par fractions de cinq grains. S'il y a fièvre, gonflement des yeux qui laissent écouler des larmes cuisantes;

(*) Le succès des fumigations en certains cas prouverait qu'alors le siège pourrait être dans les *sinus frontaux;* mais nous ne croyons pas que la membrane muqueuse qui les revêt en soit le réceptacle ordinaire, quoi qu'en ait dit notre jeune confrère D*** dans son excellent *Traité des Fosses nasales.*

s'il

s'il y a affection de la membrane pituitaire, c'est alors surtout que l'eau de tilleul ou de feuilles d'oranger, le repos, la privation du jour, la chaleur du lit, une diète absolue, obtiennent le plus grand succès. On achève la cure par quelques sudorifiques, et, lorsque l'irritation est bien diminuée, par l'usage de quelques sels amers. M. Menuret, de qui nous nous honorons d'avoir emprunté les avis, et consulté la longue expérience, préfère celui de Sedlitz, et assure que non-seulement il termine heureusement les accès, mais encore qu'il en éloigne le retour.

Un médecin estimé (M. Albert) a observé en Amérique que cette incommodité cédait à l'émétique: ce n'est pas que l'estomac recèle réellement des saburrhes, mais il est rempli de *glaires* (*), et il y a, dans cette affection de la tête, disposition sympatique de l'estomac au vomissement.

On a vu des migraines céder au sommeil, et ce remède est à la fois le plus sûr et le plus

(*) Quelque soit le néologisme du jour, nous avons préféré une expression consacrée par tous les écrivains en médecine et entendue de tout le monde, elle signifie d'ailleurs, dans l'acception que nous lui donnons ici, sécrétion surabondante et de mauvaise qualité du *mucus* des membranes, aux dépens de de la transpiration cutanée.

facile pour quelques personnes. D'autres se sont bien trouvées du café très-chaud, et non sucré.

Chez quelques-unes elle se termine par une crise d'appétit, et ce phénomène s'explique aisément si l'on réfléchit que l'estomac, dépouillé des substances muqueuses qui paralysaient les houppes nerveuses qui le tapissent, doit acquérir une énergie et une sensibilité nouvelles. C'est à la présence de ces mêmes substances que cet organe doit l'absence de l'appétit, et même les nausées qui caractérisent l'invasion de cette maladie; enfin l'application sur le front de bandeaux imbibés d'eau de mélisse ou de tilleul, quelques gouttes d'éther sur du sucre ou dans l'eau de menthe édulcorée, un grain d'opium sont parvenus chez d'autres individus à chasser cet hôte incommode, qui, souvent en abandonnant sa victime, s'attache encore aux extrêmités, et produit cette contraction musculaire connue sous le nom de *crampe*. Cette dernière affection spasmodique cède au simple usage des bas de laine.

Des *mouches* d'opium ont enlevé quelquefois ce mal comme par enchantement.

Nous n'avons parlé ici que des migraines idiopathiques; mais il en est beaucoup plus

de simptomatiques, et leur guérison s'opère en usant des remèdes appropriés aux affections qui les causent.

Nous avons moins encore fait mention de ces jolies migraines qui sont plutôt, aux jolies femmes qui s'en parent, une excuse pour se défaire d'un importun, et un essai de l'intérêt qu'elles inspirent, qu'une maladie réelle, et nous n'en avons parlé ici que pour avoir occasion d'expliquer le préjugé où l'on est que la migraine est un mal idéal, parce qu'on rencontre sémillante au bal la même personne qu'une heure auparavant on avait vue chez elle se plaignant d'un mal intolérable.

DES PERTES.

Les pertes sont ou passagères ou prolongées, ou périodiques ou imprévues. Prolongées et périodiques, elles exigent les conseils habituels de médecins instruits, et nous n'avons voulu parler que de celles passagères et inattendues, parce que nous n'avons pas eu la prétention d'offrir aux gens du monde un cours de médecine dans des articles aussi peu étendus : c'est surtout dans cet art que les demi-connaissances sont plus fatales qu'une ignorance complète ; mais dans ces avis qui ne sont point

destinés aux praticiens, nous avons voulu seulement éclairer les femmes sur l'invasion des maladies, poser le premier appareil et donner le temps d'appeler des secours. Dans ces sortes de pertes, la saine médecine est inactive au début, peu agissante ensuite, et se borne à diminuer le volume du sang, s'il y a pléthorre caractérisée ; à lui donner de la consistance, s'il y a symptôme de décomposition. L'âge, l'époque de l'année, le tempérament, la force du sujet, sont d'ailleurs les plus sûrs régulateurs de la conduite médicale, et l'on ne peut pas plus tracer ici un régime incrassant que des moyens évacuans. Ce qu'il est seulement utile de dire, c'est que la femme ne doit point s'étonner d'un évènement très-ordinaire dans un être chez lequel le sang joue le premier rôle pendant la moitié de la vie. C'est dans ces orageuses éruptions que les Musulmanes emploient avec succès le *serkis*, (élychrisum, gnaphalium ou thé des sultanes). Cette plante, que l'on recueille sur une montagne voisine de la Mecque, se vend au poids de l'or, parce que quiconque approcherait de l'endroit où elle se cultive serait puni de mort, au rapport de *Paul Lucas* voyageur, qui assimile le goût de son infusion à celui d'un mélange d'une cuillerée

d'eau vulnéraire spiritueuse dans quatre cuillerées d'eau bouillante édulcorée. On lui attribue des vertus extraordinaires.

DES RIDES ET DE L'AMPLEUR DU VENTRE ET DE LA GORGE.

Quelquefois, après la grossesse, la gorge et le ventre restent flétris et plus volumineux. L'art offre ici plusieurs moyens : ils sont ou mécaniques, ou thérapeutiques ; les premiers consistent dans l'application de bandelettes pour le sein, et de larges bandes sur le ventre, aussitôt après les couches, avec la précaution de les resserrer graduellement, pour laisser à l'organe de la génération les moyens de contraction qui lui sont alors nécessaires. L'habit Européen est, à cet effet, plus favorable aux femmes que la veste asiatique qui, ne contenant point les intestins, permet à la texture molle de leurs enveloppes, d'acquérir des dimensions énormes. Plus soigneuses de leur gorge et de leurs pieds, les Géorgiennes, les Othaïtiennes, les Chinoises, les Bayadères captivent leur gorge enfantine dans un étui, qu'elle ne peut dépasser (*), et empri-

(*) Nous n'avons point en France le bois mobile et léger dont se servent, pour cet usage, les Bayadères, mais nous

sonnent, dès le berceau, dans une *babouche* étroite, leur pied qui ne s'accroit que très-peu. On a ridiculisé ce goût fondé cependant sur quelque raison. En effet, une main calleuse, un pied plat et long annoncent une basse extraction, une vie exercée aux travaux les plus rudes, tandis qu'un pied mignon, présage flatteur d'attraits plus cachés, semble être le résultat d'une éducation soignée : et ne fît-on que retracer cette fameuse Rhodope, déjà citée par nous, dont le joli soulier, emporté par un aigle, et tombé à Memphis dans le bain du roi *Psammitique*, fit marcher son petit pied à si grands pas vers la fortune, et valut à Rhodope les honneurs du trône ; on avouera qu'on a quelque droit à placer ce genre d'attrait parmi ceux qui exercent sur l'homme un grand empire.

On a vanté la mélisse pilée et appliquée sur la gorge, et l'arbrisseau de Vénus, le myrthe s'honore d'offrir aussi un moyen de faire disparaître les traces du culte qu'on rendit à la divinité auquel il est consacré. En général les

pouvons le remplacer avec avantage par la gomme élastique, qui, par sa flexibilité et sa légèreté, ne peut froisser ni déformer les contours qu'elle serait destinée à faire éclore. On connaît à présent le moyen de dissoudre cette gomme ou plutôt ce *gluten* animal.

sumacs (*rhus coriaria*), les chênes (*quercus et ilex*), les épines, les arbousiers et tous les végétaux styptiques contiennent un *tannin* très-propre à cet usage.

Enfin le médecin des dames (*) dit :

« *Si mulierum sinus pudoris sit nimium* » *dilatatus, quod accidit tùm propter par-* » *tus, tùm propter frequentes coïtus, de-* » *bent mulieres tunc uti sequentibus reme-* » *diis* (**). »

Prenez, dit-il, noix de galle encore vertes, faites-les bouillir dans du vin avec quelques clous de gérofle, trempez-y un linge et appliquez.

Ou bien, alun, sang-dragon, gomme arabique, suc d'acacia, feuilles de plantain, de renouée, de tormentille, fleurs et fruits de grenadier, capsules de glands, sorbes non-mûres, roses de Provins, faites bouillir dans du vinaigre, et appliquez au moyen de compresses.

(*) Le *Camus*, homme grave, érudit, et qui s'honora cependant de tracer l'hygiène de la beauté sous le nom d'*Abdeker*.

(**) On pourrait nous reprocher nos citations latines, celle-ci s'excuse d'elle-même, et les mères prudentes nous en sauront gré; quant aux autres, nous avons ménagé, aux jeunes-agréables du jour, l'occasion de se montrer auprès des belles, érudits à peu de frais.

Ou quatre onces d'huile d'amandes amères, une once de cire blanche; faites fondre au bain-marie; ajoutez deux gros d'alun, une once de suie et un gros d'orcanette, vous avez une pommade styptique (*); ou, enfin, alun, une once, acide vitriolique, demi-gros; faites fondre dans quatre onces de vinaigre et quatre onces d'eau de plantain ferrée; ajoutez deux onces d'esprit-de-vin et servez-vous-en, mais avec discrétion, pour imbiber, avec une éponge, certaines parties qui laisseraient des preuves non équivoques de fécondité, ou au moins, comme disait Fontenelle, que l'*amour aurait passé par-là*.

Un moyen plus simple et non moins efficace, c'est d'extraire le tannin, en versant de l'eau sur du tan en poudre dans un appareil semblable à celui des salpêtriers. Cette eau, en traversant le tan, lui enlève une portion de son principe styptique; versée sur du nouveau, elle en dissout une autre quantité, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tan soit plus disposé à lui en enlever qu'à lui en céder;

(*) Cette pommade rappelle l'aventure assez plaisante du jeune abbé de Fl... qui, en ayant trouvé sur une toilette et ayant les lèvres gercées, les en frotta innocemment et sans penser à mal, mais avec un tel succès que, le matin en s'éveillant, il ne pouvait ouvrir la bouche.

alors la concentration est parfaite, et on l'emploie comme les décoctions ci-dessus prescrites; mais tous ces moyens ne peuvent que succéder aux compressions graduelles des bandes à sec, et long-temps après que tous les résultats de couche sont terminés, ou bien on courrait le risque d'une suppression souvent mortelle et toujours douloureuse. Enfin, avec les mêmes précautions, les bains froids et répétés offrent le plus sûr comme le moins dangereux de tous les toniques. On doit d'ailleurs scrupuleusement observer que tous ces topiques, ou lotions, ne doivent jamais s'employer pendant le tribut lunaire, ou toute autre hémorrhagie utérine; et qu'ils ne sont suivis du succès desiré, qu'en s'imposant la sagesse la plus austère. La femme déjà trompée, et qui s'exposerait encore à l'être, n'est plus digne de notre intérêt, et du motif bien pur qui nous anime à consoler son sexe des injustices du nôtre.

Quant au moyen de s'opposer au développement excessif de la gorge, l'art offre des procédés certains pour réprimer ce luxe de la nature, de même qu'il en présente pour la forcer à accorder ses dons à celles envers qui elle s'est montrée trop avare en ce point; et nous croyons faire plaisir à nos lectrices, en

publiant, en leur faveur, le manuscrit suivant, trouvé dans les décombres du délicieux château de *Crécy*, bâti pour la belle *Pompadour*, qui paraît avoir profité de la recette qu'il contient. On sait qu'elle n'obtint que fort tard, le genre d'attrait dont il s'agit ici. On pardonnera à l'auteur ses peintures un peu vives en faveur de son motif.

« Vous m'ordonnez, Madame, de consul-
» ter l'oracle d'Epidaure, pour ajouter à vos
» attraits ce que vous seule y trouvez à dési-
» rer : que peut, en effet, demander aux
» dieux celle qui réunit à la majesté, la dou-
» ceur; à l'élégance des formes, la régularité
» des traits; enfin, à l'air imposant de la reine
» des dieux, la fraîcheur des bergères du
» Mont-Ida. Heureux disciple d'Esculape ! je
» suis appelé, par votre confiance dans mon
» art, à embellir la beauté même : plus occupé
» de mon bonheur qu'effrayé de ma témérité,
» je vais tenter d'unir à vos attraits des char-
» mes nouveaux; et j'ose croire au succès,
» puisque vos beaux yeux m'encouragent d'un
» regard.

» Dans ce siècle fortuné, où renonçant au
» vain luxe des mots, les savans s'occupent
» avec succès des choses, on applaudit au
» novateur heureux qui soulève le voile de la

» nature, pourvu qu'il en obtienne une ré-
» ponse... On veut même que les oracles qu'il
» surprend à l'antique déesse soient précis,
» et l'on pardonne à la nudité de ses expres-
» sions, pourvu que son but soit moral, c'est-
» à-dire, tende à la perfection, au bonheur de
» l'humanité. J'ose donc essayer, Madame,
» de vous apprendre l'art d'acquérir ce nou-
» vel attrait qui fera de vous le modèle de la
» beauté, et donnera à nos jeunes Françaises
» la confiance de vous imiter ; cet attrait qui
» anime le poëte, enflamme le peintre, ravit
» le sculpteur, inspire le musicien, et fait
» délirer depuis le simple cultivateur sous le
» chaume jusqu'au grave philosophe au sein
» de ses livres poudreux ; cet attrait, dont les
» fières amazones consentaient à sacrifier la
» moitié pour gagner en adresse ce qu'elles
» perdaient en appas ; cet attrait, dont la
» pomme de Pâris n'offrait qu'une imparfaite
» image, et qui la fit tomber de ses mains ;
» enfin cet attrait qui date des premiers jours
» du monde, si c'est par lui qu'il faut expli-
» quer cette autre pomme plus fatale, auquel
» le genre humain doit, dit-on, la perte du
» bien et la connaissance du mal.

» S'il est recherché par les hommes, les
» femmes s'honorent de l'offrir à nos yeux,

» c'est l'aiguillon du plaisir, le prélude du » bonheur!... C'est le secret de ce don char- » mant que, sans m'arrêter à le dépeindre, je » voudrais conquérir pour les femmes qui en » sont privées, et quoique ce ne soit point » une fiction, c'est dans la fable que je pui- » serai la leçon que je viens vous offrir. »

LA COUPE D'HÉBÉ, *Allégorie.*

Hébé, trop jeune encore, ne comptait que quatorze printemps : le lys et la rose se disputaient ou plutôt se partageaient l'honneur de nuancer son teint... de grands yeux bleus, où déjà se peignait l'amour sans qu'elle s'en doutât, s'ouvraient lentement sous de noires et longues paupières ; un front uni, un nez droit, une bouche de la couleur et de la forme d'un bouton de rose qui s'entrouvre, une haleine qui en avait le parfum, des dents d'un émail opalin, de charmantes fossettes offrant des niches à l'amour indécis (*), *un col blanc et onduleux, une taille*

(*) Portrait exact de madame de Pompadour.

« Ainsi qu'Hébé la jeune Pompadour
» A deux jolis trous sur la joue,
» Deux trous charmans où le plaisir se joue,
» Qui furent faits par la main de l'Amour. »

Œuv. de Bernis.

et flexible et légère, des bras arrondis, des doigts délicats; enfin de petits pieds effleurant à peine les parvis de l'olympe.... Hébé avait tout en partage, et les dieux, auxquels elle versait le nectar dans la coupe de l'immortalité, étaient plus enivrés de ses charmes que de sa liqueur éthérée..... elle réunissait tout.... tout? non.... quelque chose manquait à ses charmes, et ce fut l'orgueilleuse Junon qui s'en apperçut; Hébé entrait dans cet âge, où la nature indécise semble n'avoir qu'ébauché son chef-d'œuvre. Offrant également les attraits des deux sexes, elle n'avait point encore reçu ce double présent qui décèle une vierge et que caresse l'œil furtif de l'amant timide.... Le dieu de la foudre lui-même, souriant à la remarque de l'auguste Junon, témoigne le désir de voir Hébé parfaite.... Il dit, et fils aussi soumis que galant époux, Vulcain prend la coupe des mains d'Hébé; il en couvre l'un des hémisphères du sein de Vénus, et l'arrondit sur ce modèle à la vue des dieux frémissans d'envie et de volupté. Sous son léger marteau le métal docile s'étend, se contourne, se creuse, et façonnée de même sur le second hémisphère de la belle déesse, nait une seconde coupe. Le

dieu de Lemnos les place sur le sein d'Hébé qui, ainsi parée, ressemble à la chaste Pallas; bientôt sous ces deux coupes protectrices son sein s'élève, un double mont bondit, et sa gorge s'accroit sans dépasser ces heureuses limites. Lesdieux applaudissent... Cette ingénieuse invention, passa jusqu'en Grèce; l'Inde s'en fit honneur, mais elle se perdit comme tous les usages antiques et fut conservée par les seules Bayadères.... Ces coupes amoureuses furent réservées pour les banquets des dieux, et ce sont elles qui, remises depuis aux mains d'Hébé, désaltèrent encore les fortunés habitans de l'Empyrée, et leur inspirent les désirs, l'espérance et la joie en leur rappelant le moule heureux sur lequel elles furent arrondies.

C'est ce prodige de la mythologie que l'art veut reproduire pour vous, belles, à qui il ne manque que cet attrait pour être accomplies, et vous aussi pour qui sa possession excusera l'absence des autres.

En drapant légèrement les formes imparfaites de votre douce amie, jeunes époux, imitez le disque rond de Phébé; échancrez (*) *l'étoffe en dessinant les contours*

(*) Ce vêtement couvre trop le nu, il faut l'*échancrer* davantage. *Pygmalion, Scene lyrique.* J. J.

absens des attraits que vous désirez ; que votre main utilement caressante et instruite à la volupté par le dieu de Délos, sache promener des doigts mobiles sur l'aréole de ce sein non encore développé (*) ; *que de fré-*

(1) Quant aux jeunes vierges à qui la décence interdit le secours d'une main caressante, il est un moyen qu'elles pourront employer sous l'œil d'une mère flattée d'ajouter à leurs perfections, sans admettre un tiers dans leur confidence ; le voici : appliquez sur la place de la gorge un hémisphère en bois léger et creux ou en gomme élastique et percé à son milieu, à peu près comme les ventouses de verre, dont se servent les jeunes accouchées pour aspirer le lait; à l'orifice s'adapterait un tube de verre ou un tuyau de gomme élastique, au moyen duquel une succion plusieurs fois répétée, chaque jour, finirait par développer l'attrait tant souhaité.

Note du manuscrit.

Un de nos amis qui, dans son voyage en Égypte, a su à la fois faire des observations sur l'art de guérir et sur les mœurs, nous a assuré que les femmes de ce pays se servent, avec succès pour la même intention, de la mie d'un pain arrondi, façonnée au contour de la forme que l'on désire, et appliquée encore chaude sur le sein. Cette substance, dit ce savant que réclame avec honneur la chirurgie française, porte en elle un principe végéto-animal, qui, développé par le calorique, pénètre rapidement le sein, excite l'érection de ses papilles nerveuses, gonfle le système glanduleux, et y cause un ferment, un prurit voluptueux, bientôt suivis du développement successif de l'appareil mammaire et du tissu cellulaire qui le recouvre. C'est ce même principe vireux qui agit si énergiquement comme dérivatif de l'humeur goutteuse aux extrêmités inférieures, en appliquant du *levain* à la plante des pieds. On pourrait activer ce moyen par de légères frictions d'huile très-volatile sur le sein, et d'une lotion astringente sur les parties qui l'environnent; au reste, la volupté fait éclore la gorge comme le printems fait éclore la rose, et tous les praticiens connaissent la correspondance de l'*utérus* au sein.

quentes titillations fassent frémir ses fibres ; bientôt la papille se gonfle, et les esprits appelés par ces douces frictions, enflent les muscles qui, profitant d'une liberté inconnue, se frayent une route nouvelle ; une lymphe nouricière baigne les glandes qui se dilatent ; le réseau éclatant et poli qui les renferme, participant de l'érétisme général, s'arrondit sous les doigts créateurs : comme la fleur, condamnée à périr sous les glaçons de l'hiver, se développe et naît au jour, sous le verre diaphane, et sous les douces influences d'une chaleur factice ; de même les sucs élaborés sous la main de l'époux fortuné s'accumuleront en dessinant les voluptueux contours des beaux modèles que nous a transmis le cizeau des Phidias et des Praxitelles.

« L'une des coupes fameuses dont il s'agit » ici, Madame, s'est perdue, ou plutôt ai- » mons à croire que les dieux l'ont retirée » pour conserver le type du beau, s'il se trou- » vait perdu sur la terre ; l'autre est célèbre » par ce banquet où l'amoureuse Cléopâtre fit » publiquement aux yeux extasiés d'Antoine, » non la fastueuse expérience de dissoudre » une perle dans un breuvage qui n'eût pas » épargné

» épargné l'organe complice de sa forfante-
» rie, mais celle bien plus merveilleuse de
» l'exacte application de ce moule divin, sur
» sa gorge ravissante. Elle orne aujourd'hui
» un *Musaeum* fameux en Europe et nous
» pourrons la consulter pour donner à vos
» formes le degré d'extension avoué par le
» goût, si vous accordez à mes avis le droit
» de concourir à la naissance de l'attrait dont
» vous désirez la possession. Je dois vous dire
» enfin, Madame, que c'est de l'abus des
» moyens que je viens de vous indiquer qu'est
» né un singulier usage, chez les femmes tur-
» ques, dont les époux, par je ne sais quel goût
» bisarre, préfèrent une gorge volumineuse et
» tombante, et qui, pour se procurer ce dou-
» ble *agrément*, usent avec excès des bains
» chauds et du *massement*, opération incon-
» nue en Europe. Ce n'est, certes, pas à cette
» espèce de perfection que je désire vous voir
» atteindre, et la nature heureusement vous a
» formée de manière à ne pas satisfaire les in-
» clinations turques ; mais l'art hyppocratique
» offre encore des ressources aux femmes dont
» l'accroissement de la gorge aurait besoin
» d'être prévenu, et c'est dans le même moyen
» qui favorise son développement qu'elles
» trouveront celui de sa répression. Les belles

» favorites du commandeur des croyans, les » Circassiennes, les Géorgiennes, les Mingré- » liennes, opposent, dès l'âge de douze ans, » à leur gorge naissante, un léger rempart » de bois de santal qu'elle ne peut franchir ; » et ce genre d'attrait acquiert chez elles, par » la compression, une fermeté qu'on rencon- » tre difficilement chez les femmes des autres » peuples.

» Pardonnez, Madame, ces détails que la » nature de votre demande a rendus néces- » saires, et puisse l'application de cette théo- » rie ajouter encore, s'il est possible, aux » charmes qui ont mérité l'hommage d'un » autre Jupiter. Puissé-je alors aussi, jeune » encore et médecin peu connu, obtenir par » mes soins votre entière confiance, et par le » succès de mes recettes, le triomphe d'une » nouvelle Hébé ; dût une moderne Junon » accabler de sa persécution (*) l'inventeur » satisfait de sa réussite. »

D. M. V. S. M.

(*) La belle Pompadour suivit le conseil du jeune docteur, elle acquit en effet l'attrait qui manquait seul à ses charmes, et ouvrit, par reconnaissance à son médecin, une carrière qu'il parcourut avec éclat.

Si l'on trouve ce fragment un peu libre, accusons-en plutôt nos mœurs que l'auteur qui vivait dans un temps où le Français se scandalisait plus des actions que des écrits; il pense main-

Ce serait ici le lieu de parler des moyens de fécondité ; mais nous aurons occasion de le faire lorsque nous traiterons de l'excès d'embonpoint, comme cause de la stérilité.

DES VARICES ET DES HÉMORROÏDES.

Le sang qui, comme nous l'avons dit, joue le premier rôle dans le système féminin, se montre quelquefois sous forme de *varices* ou d'*hémorrhoïdes*. L'expérience a prouvé qu'il était dangereux de s'opposer aux premières par la compression, à moins qu'on ne puisse espérer d'appeler le sang aux vaisseaux hémorroïdaux ou menstruels par l'application des sang-sues, les bains de siège ou de vapeurs, etc. Si l'on apperçoit le gonflement des hémorroïdes, ou un suintement par la vulve, alors la compression peut se faire sans danger; le sang se dégorge, on applique des brasselets, des bas ou des caleçons de peau de chien la-

tenant tout le contraire, et l'on ferait aujourd'hui le procès de *Vennette*, *Tissot* et *Montesquieu* s'ils publiaient l'*Onanisme*, le *Tableau de l'amour conjugal* et le *Temple de Gnide*; en sommes-nous plus chastes et plus vertueux? l'interprétation que l'on donnera à cet article répondra à cette question. Au surplus, nous protestons de la pureté de nos motifs, et nous n'avons point écrit pour les *Tartuffes de mœurs*, mais pour cette belle moitié du genre humain qui ne connaît de mal que celui que les pervers lui enseignent.

cés graduellement (*), et la guérison est complète. Si ce flux devient périodique, la cure des hémorroïdes, loin d'être un bienfait, peut être la source de maladies très-graves; mais on peut adoucir les douleurs qu'elles causent, soit par des bains de fauteuil dans une eau émolliente, soit par l'application de compresses imbibées de lait, dans lequel auront bouilli du cerfeuil, ou des figues grasses, ou de la joubarbe, ou par des linimens de *populéum* ou de cérat incorporé d'opium gommeux. Les sang-sues réussissent en général, mais déterminent l'afflux du sang et nécessitent l'usage répété de ce moyen qui n'est pas sans danger, si les hémorroïdes sont d'un mauvais caractère, si la saison est ardente, etc. C'est encore à l'homme de l'art à apprécier ces différens cas. Nous pouvons citer plusieurs exemples de lavemens froids administrés avec succès dans les hémorroïdes, en observant de faire précéder cette injection froide de l'application des sang-sues, bien indiquée ici, pour éviter toute révulsion trop rapide; mais on ne doit pas légèrement adopter ce moyen dans toutes les circonstances.

(*) Je me fais un plaisir d'indiquer M. Mondet, rue des Déchargeurs, comme un artiste aussi intelligent que probe et instruit.

DES ENGELURES.

Dans le premier âge surtout, les femmes sont exposées à cette espèce d'incommodité, nommée *engelures*. Cette affection, qui paraît lymphatique, demande des soins particuliers, et l'exploration des circonstances qui ont pu la causer. Si elles semblent dues à quelque humeur particulière, appelée ou fixée par le froid aux extrêmités, il faut avoir recours à des remèdes appropriés à ce genre de vice particulier; mais si l'engelure n'est causée que par une suppression de circulation occasionnée par le froid, il faut fluidifier les humeurs en se garnissant les pieds et les mains de chaussons et de gants imprégnés d'esprit-de-vin, pendant le jour, et remplacés pendant la nuit par des gants et des chaussons huilés. On peut même se laver les extrêmités avec l'huile de mille-pertuis. On a beaucoup vanté une moutarde de raiforts et l'eau de chaux qui n'ont pas toujours obtenu les succès qu'on en attendait, ainsi qu'un mêlange d'eau, d'extrait de saturne et d'alkool, par égales parties, chaudement appliqué au moyen de compresses. Si les engelures ne sont pas ouvertes, on peut prévenir cet accident en les frottant d'esprit de sel;

la pulpe de navets et de raves cuites sous la cendre, mise le soir en cataplasme, a souvent réussi. On conseille aussi de se laver les mains dans la neige pour les rendre moins accessibles au sentiment du froid, et redonner à la fibre le ton qui lui manque ; mais nous pensons qu'on arrive plus sûrement à ce but en les lavant avec une pâte d'amande très-grasse et nitrée.

DES CORS.

Chez l'homme social les extrêmes se touchent, et parce qu'on a voulu emboîter le pied dans une chaussure à la fois commode, juste et agréable, d'autres, outrant ce moyen l'ont captivé au point de le blesser : de là sont nés les *cors*. Le moyen le plus sûr de les guérir est de les amollir par des pédiluves à l'eau de savon et de son, puis de les enlever à plusieurs reprises avec un rasoir bien tranchant. L'application de caustiques est très-dangereuse, et celle des pommades est insuffisante. Le suc de pourpier, et l'ail mis sur le cor coupé, préviennent, dit-on, sa renaissance, ils ont du moins le mérite de n'être pas à craindre. Le plus sûr est de loger le pied de manière à ce qu'il ne soit ni trop à l'aise, ni

trop gêné ; car les deux excès ont le même inconvénient. Quant aux personnes qui suent habituellement des pieds, il est un moyen d'y remédier sans danger ; c'est d'essuyer, avec un linge sec, les pieds en sortant du lit, et lorsqu'ils sont encore dans un état de moiteur, puis de jeter dessus quelques gouttes d'eau-de-vie ; les pores absorbent cet esprit qui imprime du ton au système général, et lui donne la force de s'assimiler l'évacuation qui se montrait sous forme de sueur. C'était tout le secret du grand Frédéric qui l'employait souvent.

DES ONGLES.

Nous n'avons point parlé des *ongles ;* cependant leur beauté demande un soin particulier, et elle est peut-être un des indices les plus sûrs de la pureté de la santé. Les Chinoises laissent pousser les leurs à une longueur démesurée pour pincer le théorbe ; les Françaises ont le défaut opposé et coupent leurs ongles de trop près. La beauté des ongles consiste dans leur figure, leur surface, et leur couleur ; ils doivent être rosés, transparens, bombés et de niveau avec l'extrêmité des doigts ; leur racine en forme de croissant, à contre-sens du repli sémilunaire de la peau,

doit être blanche et contraster avec le corps de l'ongle. Par divers accidens il peut s'épancher du sang ou du pus sous l'ongle, comme dans les pinçons et les panaris. Quant au premier accident, le plus sûr moyen de guérison est d'attirer au-dehors le sang extravasé qui, en stagnant, se corromprait et deviendrait le foyer d'une suppuration. On y réussit en trempant le doigt dans une eau élevée à la température la plus supportable possible. Le panaris exige le plus grand soin. Outre le moyen ci-dessus indiqué, on emploie un onguent maturatif, et si l'ongle tombe, *Paul Eginette* recommandait la cire mêlée avec une égale partie d'orpiment. *Mancini* employait aussi l'orpiment à la dose de deux gros, manne, aloès et encens, de chaque un gros, et six gros de cire vierge. « Appliquez, dit-il, » (*de decoratione*, page 149) cet onguent sur » le doigt, enveloppez-le d'un doigtier et ne » le laissez pas exposé à l'air ; car rien ne s'op- » pose plus que l'air à la régénération des on- » gles. » L'immersion du doigt malade dans une forte lessive, bien chaude, réussit assez généralement, et dispose à une prompte et bonne suppuration. Le principal but qu'on doit se proposer ici est la régénération d'un ongle bien conformé. Un des moyens les plus

simples pour y parvenir, est de plonger, à plusieurs reprises, l'extrêmité du doigt privé de son ongle, dans de la cire liquéfiée qui forme des couches successives qu'on laisse refroidir dessus, et qu'on garde jusqu'à la crue du nouvel ongle. S'il survenait des excroissances fongueuses, le fer ou la pierre infernale peuvent les enlever sans laisser la trace de leur passage.

Si les ongles se recourbent, c'est, ou par sécheresse, ou par mollesse dans le tissu ; si c'est sécheresse, des lotions avec des huiles ou des eaux onctueuses suffiront pour les amollir; si c'est extrême sensibilité, on parviendra à leur donner du corps en leur appliquant, chaque soir en se couchant, l'emplâtre suivant :

Huile de lentisque, une once ; sel marin, deux gros ; colophane et alun de chaque deux scrupules ; cire, une once ; mêlez et faites un onguent. Galien (*de medic. facilè parabilibus*) ordonnait pour les ongles raboteux, le jaune d'un œuf dur, deux gros de soufre, ajoutez de vinaigre suffisante quantité pour faire un emplâtre.

Une règle générale, est qu'on rend aux ongles leur couleur naturelle, en enlevant au système général la cause qui l'a altérée; quant aux taches imprimées aux doigts et

aux ongles par l'encre, les cerneaux, etc. elles disparaissent en les frottant, ou avec le sel ordinaire, ou avec le jus de citron, le verjus et le sel d'oseille.

Les *envies* sont de petits filamens de la peau qui s'élèvent autour des ongles ; on doit les couper avec des ciseaux, mais ne jamais les arracher.

Enfin les extrêmités sont exposées aux verrues, aux entorses, à la goutte.

DES VERRUES.

Les *verrues* cèdent facilement à l'attouchement souvent répété de la pierre infernale. La surpeau s'exfolie, le derme suivant disparaît, et ce *gui animal* finit par se faner et ne plus végéter. Nous ne conseillons aucun des autres moyens proposés ; mais nous croyons devoir prévenir que cette végétation peut tenir à des causes qu'il est prudent de vérifier et de combattre.

DE L'ENTORSE.

L'*entorse* est une extension plus ou moins violente des parties ligamenteuses qui entourent l'articulation du pied. Le moyen le plus sûr et le plus hâtif est l'immersion rapide du

pied, dans une eau très-froide pour donner du ton aux ligamens distendus outre mesure, et s'opposer à l'engorgement lymphatique qui suivrait promptement; mais il faut que ce moyen soit employé, pour ainsi dire, dans l'instant de l'accident; quand ce premier instant est passé, ou si l'engorgement n'a pas cédé à ces deux moyens, et s'il devenait inflammatoire, on a recours aux émolliens. Quand ces premières indications sont encore manquées, on a proposé, et M. Dessessartz a employé constamment, avec succès, le remède qui suit :

Etendre sur tout le pied de la filasse imbibée de deux cuillerées d'eau-de-vie et trois blancs d'œufs battus ensemble; on y ajoute un demi-gros de savon rapé.

DE LA GOUTTE.

La médecine n'a point encore assigné de mode curatif de la goutte, quoiqu'en ait dit un médecin moderne, qui a plus consulté sa fougueuse imagination que la nature et l'expérience; mais elle sait éloigner ses accès, alléger ses douleurs et régler sa marche. On éloigne ses accès en prenant habituellement une demi-once de sel ou sucre de lait dans un

verre d'eau, le matin à jeun ; on diminue ses douleurs avec les pillules tempérantes de Sthaal ; on détermine ses stases en l'appelant aux pieds de la manière suivante, quand elle est fixée sur quelques viscères importans à la vie.

Mettez dans douze pintes d'eau très-chaude six onces d'esprit-de-sel fumant ; plongez-y les pieds pendant une heure, en prenant dans cet intervalle une ou deux tasses de bon café à l'eau. Avant la fin du pédiluve, la goutte est descendue aux pieds.

DE LA MAIGREUR.

Il nous reste à parler de la maigreur et de l'embonpoint.

Quelques femmes privilégiées ont l'heureux don des contours discrètement arrondis, d'une taille à la fois svelte et riche, voluptueuse et légère ; mais en général, chez les unes, la maigreur a flétri de sa main aride la peau décolorée ; chez les autres une exubérance excessive dégrade les formes. On pardonne plus aisément encore ce luxe que le défaut opposé : la maigreur trouve aussi peu d'avocats que d'amateurs. C'est donc à éviter et l'un et l'autre excès, que doit conduire l'hygiène ; c'est

pour réparer ces deux torts, que la médecine est consultée. Essayons de répondre à la confiance de celles qui l'invoqueront.

La maigreur est le résultat d'un défaut d'assimilation des substances alimentaires, ou d'une insuffisance d'alimens. Plaignons les victimes de la pauvreté, sur le front desquelles elle a trop bien empreint le hideux cachet de l'émaciation, et indiquons à l'opulent les moyens d'essayer sur elles le bienfait d'une nourriture réparatrice. En effet, c'est en cherchant et en trouvant le moyen de bien se nourrir qu'on parvient à donner au corps cet air de vie, ces brillantes couleurs, ces heureuses formes qui constituent la femme attrayante. Or, deux moyens se présentent; un bon choix d'alimens, un bon emploi des forces digestives. La température trop chaude et trop sèche de l'air qu'on respire, des eaux malsaines, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses et des aromates, un trop grand exercice, les veilles trop prolongées, la suppression ou l'excès de certaines excrétions, les passions vives, la douleur, l'ennui, sont autant de causes qui diminuent l'embonpoint et épuisent les cellules du tissu graisseux. L'appétit se perd et le corps *vit à ses dépens*, ou si la faim continue, il ne s'enrichit point d'un

chyle réparateur; le sang laisse exhaler, sans les reproduire, les parties balsamiques, l'*aura vitalis* qui donnent à toute la structure humaine cet esprit de santé, cette force de vie qui, cherchant à s'échapper par tous les pores, commencent par animer leurs heureux possesseurs avant de se répandre au-dehors. Les boissons douces, les alimens mucilagineux et d'une nature froide, le lait, les œufs, les consommés, les gelées de jeunes animaux, les viandes peu cuites, le riz, les fécules de sagou, le salep, et en général les pâtes, les gruaux, le chocolat sans vanille, les bains fréquens, surtout une absence de tous soucis, un sommeil long et doux, un exercice modéré et l'habitude de manger et de se baigner alternativement, sont les moyens les plus sûrs d'acquérir de l'embonpoint. C'est ainsi que les Egyptiennes, qui passent leur vie aux bains, y prennent toutes les demi-heures des bouillons de poule, d'amandes douces, de noisettes, de pignons, de dattes, de pistaches et de safran, ou y mangent des noix de cocotier, des bulbes d'hermodactes (*) après leurs couches, pour reprendre de l'embonpoint et

(*) Prosper Alpin. *de Med. egypt.* lib. 3, cap. 18.
Sonnini, *Voyage de la Haute-Egypte.* Denon, *Vyage dans la Basse et Haute Egypte.*

de la fermeté. Dans l'intervalle elles se font donner des lavemens avec la graisse d'ours, ou une décoction de gruau. En sortant du bain on les frotte légèrement de pommades et de parfums, de manière que les pores ne laissent même pas échapper, par la transpiration, le quart de ce qu'en France on est accoutumé à perdre. Ensuite elles se mettent au lit, et prennent, avant de s'endormir, quelques myrobolans et plusieurs tasses d'une boisson faite avec le suc candi et la gomme adragante. Des songes légers voltigent sur leur paupières, et elles se réveillent pour recommencer le même régime, dont le succès serait encore plus assuré dans un pays d'une température moins élevée.

Si le défaut d'assimilation vient de la paresse ou de l'inertie de l'estomac, les substances amères, le kinkina, la rhubarbe, les extraits d'absinthe, de petite centaurée, de sophora (*), d'aunée, etc. les infusions théiformes, légèrement aromatiques, telles que les feuilles d'oranger, d'arnica, de tilleul, etc.

(*) C'est à M. Tollard que la botanique doit la propagation, en France, de ce beau végétal. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de rendre hommage aux connaissances géoponiques et rurales de ce modeste savant, auteur de plusieurs articles de physiologie végétale du *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*.

dans le cas où la débilité digestive serait due à une affection nerveuse, les martiaux sous toutes les formes, les bains froids surtout, en commençant par une température très-douce, et en les *dégradant* insensiblement; tous ces moyens alternatifs ou réunis, sont indiqués pour réparer l'absence de ton de l'estomac, et lui donner l'énergie d'approprier au système les sucs substantiels des alimens nourriciers dont on vient de parler.

DE L'EXCÈS D'EMBONPOINT.

Après la beauté, l'embonpoint est l'attrait qui fait le mieux excuser son absence, et son charme est tel qu'il la remplace quelquefois avec avantage, et que, sans lui, la beauté perd de son empire; mais il ne faut pas qu'il soit excessif. Cet excès altère la beauté, en effaçant les linéamens délicats de la figure, en déformant une taille ronde et élancée, en remplaçant par une nonchalance habituelle l'exquise sensibilité, la vivacité d'expression des traits et de l'esprit, qui caractérisent les êtres doués d'un modeste embonpoint: enfin il est le compagnon ordinaire de la stérilité. Une des causes principales de l'*obésité* des femmes et à laquelle on donne trop peu d'at-

tention, surtout à Paris, est l'excessive inaction et la privation de la lumière. La mode a décidé que l'aurore peut dorer le sommet des montagnes et signaler le réveil de la nature, mais que le soleil, content d'éclairer les laitières au teint frais, qui accourent avec le jour à la ville, ne doit jamais pénétrer dans ces alcoves mystérieuses que la honte, et non la pudeur, prit soin d'obscurcir pour les femmes *étiolées* de Paris. Partout on prise des couleurs vermeilles et un teint animé; à Paris seul, la peau naturelle des *merveilleuses* le dispute en pâleur au lin qui la couvre. Eh ! le moyen qu'elle ne soit pas blaffarde au milieu des émanations des eaux spiritueuses ; relâchée par une chaleur continue; altérée par des enluminures tour-à-tour, huileuses, métalliques et acides, selon le genre de toilette que l'heure a indiqué. C'est la rose qui, animée par les rayons du soleil, baignée par une eau courante, colorée par un air libre, eût orné les bosquets de Vertumne et mérité les caresses du Zéphir ; au lieu que, tristement captive sous un vitrage enfumé, elle s'essaye péniblement à la vie, et n'offrant ni le parfum ni les couleurs brillantes de la reine des fleurs, elle verra tarir, dans son sein, l'espoir de Flore et les nobles attributs de sa fécondité.

Ainsi emprisonnée dans son boudoir, oiseusement étendue sur son *divan*, *Galla* déjeûne aux lumières encloses dans l'albâtre, dîne aux bougies, et traînant son ennuyeuse existence aux jeux, aux spectacles, aux bals, aux thés, en revient harrassée, se couche avec l'aurore sans avoir vu le jour, et se levera le soir, pour parcourir le même cercle de monotones distractions; aussi *Galla* bâille souvent, se plaint de ses nerfs, a des accès épileptiques, ne connaît point le plaisir de l'appétit, compte ses repas par ses indigestions : cependant ne dissipant point, elle engraisse à vue-d'œil et reçoit des compliments de cette prétendue preuve de santé, inscrite sur ce supplément d'appas . . . mais l'été vient et ses ardeurs liquéfient cette graisse oiseuse qui, en se fondant, forme une véritable *adipocire*, laquelle pénétrant les membranes et transudant de proche en proche, engorge les foies, cause ces maladies hépatiques qui donnent à la peau la couleur sinistre du *souci;* tandis que, privée des sucs surabondans qui la gonflaient, cette peau se flétrit et offre, à l'âge de trente ans, les rides prématurées de la vieillesse, punissant à la fois la malheureuse victime de la mode dans les deux plus précieux attributs de la beauté, par la perte de sa santé et par celle de ses charmes.

Les autres causes de l'embonpoint démesuré sont un sommeil trop prolongé, le goût d'une table trop splendidement servie, le défaut d'exercice, une âme inaccessible aux vifs plaisirs comme aux profondes douleurs, le silence parfait des passions.... Et ces dernières considérations, surtout, sont communes aux hommes comme aux femmes. Il est une liqueur qui élaborée en secret dans les réservoirs reproductifs de la nature, devient la cause et l'aliment de nos passions. C'est un fluide igné qui, trop concentré, nous consume lentement, trop exhalé, nous brûle rapidement; mais s'il est modéré, si sa dépense est économisée, le corps s'engraisse en proportion de cette épargne, et communique sa torpeur à l'esprit. Il y a plus, si l'on éteint cette semence de feu, l'âme et le corps perdent leur commune vigueur; alors les êtres jouissent de toute la plénitude d'une existence purement animale. L'art de *Comus* a mis à profit ces connaissances (*), et la musique n'a pas rougi de s'en aider pour arracher à l'homme son plus bel attribut qu'elle a cru remplacer

(*) Voyez l'*Almanach des Gourmands*, badinage ingénieux d'un littérateur qui a voulu probablement prouver qu'il était possible de prêter des grâces à quelque sujet que ce fût, et que

» Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

par le don d'un futile talent bien chèrement acheté ! !

Les remèdes de l'excès d'embonpoint sont la diète, en diminuant graduellement la nourriture, en la choisissant moins substantielle et plus aromatique, les bains chauds, les lotions savonneuses, un exercice forcé, peu de sommeil, quelques purgatifs (*), les boissons acides et sudorifiques, le café, les liqueurs spiritueuses, etc. Enfin plusieurs femmes se sont très-bien trouvées de l'application de ceintures remplies de sel, qui fond lentement et sans danger la substance adipeuse de la peau, et de proche en proche celle des parties qu'elle contient.

On ne peut être d'ailleurs trop en garde contre les remèdes qui promettent et causent un amaigrissement rapide. Nous devons aussi avertir du danger qu'il y a de poser sur le sein, des corps trop chauds, pour dissoudre l'engorgement soupçonné des glandes. Cette chaleur produit un effet tout opposé, et l'on a vu s'accroître, sous la *peau de cygne*, des

(*) On serait tenté de regarder la saignée comme un moyen d'obtenir l'amaigrissement; mais outre le danger des saignées répétées qui troublent toujours le systême, il est d'observation au contraire qu'on se sert avec succès dans quelques provinces de ce procédé pour engraisser les animaux.

tumeurs qui ne se seraient point développées, si la chaleur n'avait pas accru le ferment particulier qu'éprouvaient ces parties, et l'afflux des humeurs sur un endroit déjà affaibli.

DE LA STÉRILITÉ.

On a demandé s'il existait des moyens de fécondité; un auteur moderne, offrant même au-delà de la solution de cette question, a été jusqu'à professer *l'art de procréer les sexes à volonté;* renchérissant sur ces brillantes promesses, un auteur non moins prodigieux, a indiqué celui de *produire des êtres beaux et spirituels* (*).

Sans s'arrêter à ces écarts d'une imagination déréglée, l'art offre des conseils et non des spécifiques aux femmes stériles, qui ne le sont que parce que la cause de leur infécondité n'était pas connue, car la stérilité organique est incurable (**).

(*) La Mégalantropogénésie.

(**) Le remède le plus sûr, comme le plus agréable et le moins dangereux, est bien certainement le *bain égyptien*, et les voyageurs s'accordent avec les historiens, pour en attester l'efficacité; mais il faut de la persévérance. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que l'usage des aphrodisiaques est aussi nuisible que celui des remèdes destinés à troubler les mystères de la fécondité.

Si elle est due à l'absence des règles, ou à la présence des flueurs-blanches, ou d'un vice particulier, on doit la combattre par les remèdes appropriés à ces diverses affections.

Si l'on soupçonne qu'elle est l'effet de l'insensibilité du viscère utérin dans l'organisme vénérien, les femmes se trouveront fort bien du conseil de Fernel, au roi Henri II, qui obtint enfin un dauphin après douze ans de mariage, en se montrant très-galant avec sa femme, à l'époque précise où les hommes ont coutume de l'être le moins. Cette règle cependant est particulière, et déroge expressément à celle établie, que c'est à la suite du tribut lunaire, que la fécondité est plus assurée, et que les enfans naissent peut-être plus sains et plus vigoureux.

En général, la stérilité doit être combattue par les remèdes opposés à la cause qu'on lui soupçonne, par les bains chauds, les émolliens, les tempérans, si l'on suppose excès d'érétisme et de sécheresse; par les toniques, les astringens, les aromatiques, les bains froids et l'exercice, s'il y a relâchement ou excès d'embonpoint. Nous avons cru cette courte indication nécessaire à ces épouses auxquelles il ne manque qu'un rejeton pour resserrer et affermir un nœud fortuné, et qu'une pu-

deur bien excusable empêche quelquefois de s'ouvrir sur la cause secrète de leurs regrets.

Nous devons ajouter que l'excès d'embonpoint est l'obstacle le plus grand à la fécondation, et même à ces désirs délicieux qui en sont le prélude et en présagent le succès. Prenez-y garde, femmes charmantes, votre intérêt et notre devoir nous imposent la loi de vous répéter ces avis : la femme rebelle au vœu de la nature, sera punie par elle de l'infraction à ses lois. Si la débauche compte ses victimes, la stérilité a ses maladies aussi (*), et le plus sûr moyen de la faire cesser, celui sur lequel on n'a pas assez tourné ses regards, est de rendre à l'organe générateur sa sensibi-

(*) Peut-être l'appel de la lymphe au tissu cellulaire qu'elle distend et la déviation de sa destination à l'*utérus* qu'elle doit lubréfier, causent-elles la sécheresse de cet organe, et la solidification des humeurs qui y séjournent, parce que leur circulation n'est plus activée par les fonctions propres à ce viscère : de là les obstructions, les congestions lymphatiques, les engorgemens glandulaires, les *ulcères utérins*, les *cancers* à la mamelle, (à raison des relations multipliées entre ces deux organes.) L'expérience a prouvé que le plus sûr moyen de guérison comme le plus prompt était le retour au vœu de la nature, dont on ne viole jamais impunément les lois. Notre pratique personnelle nous a offert un médicament merveilleux, au début de cette maladie affreuse, dans l'*alkali fixe végétal*, aidé d'un régime approprié ; et nous en avons retiré des succès si inespérés, que nous ne croyons rien hazarder en assurant que ce remède nous a paru le fondant le plus énergique dans toutes les maladies de la *lymphe*.

lité ; or, l'abus des bains chauds, l'embonpoint, l'obscurité, l'inertie, une nourriture trop succulente, et les trop fréquents sacrifices à Vénus, en détournant l'encens de son autel, émoussent cette sensibilité ; donc des bains froids, dont l'action tonique serait encore doublée par quelques bains de vapeurs aromatiques, mais rares, l'usage d'alimens froids et gélatineux, l'exercice dans un air vif et au contact de la lumière, enfin le repos de l'organe consacré à la reproduction, rendraient à ses houpes nerveuses leur sensibilité native (*), et par conséquent la faculté génératrice qui en est le résultat, surtout si l'on joignait à ces moyens l'attention scrupuleuse de ne cultiver

(*) On peut, par comparaison, expliquer la théorie que nous développons ici et prouver la vérité de son application. Un gourmand blasé ne sent plus les fibriles nerveuses de son palais frémir qu'aux mets d'un très-haut goût ; le canonier entend sans tressaillir l'explosion de sa pièce ; les yeux s'accoutument à l'éclat du soleil, le tact se perd en l'exerçant sur un fer rouge qui l'a trop exercé ; le chimiste finit par ne plus sentir les odeurs qu'il distille ; les organes s'usent par l'habitude, et le repos suffit pour leur rendre leurs facultés qui dépendent de la sensibilité. Les transactions philosophiques et tous les livres de médecine orthodoxe citent des grossesses de femmes de cinquante et même soixante ans, au retour d'un mari absent depuis long-tems... Ce problême phisiologique est encore neuf à résoudre ; mais pour y parvenir ne perdons point de vue cette maxime : les organes sont d'autant plus aptes à la génération qu'ils ont moins perdu de leur sensibilité, et les vrais aphrodisiaques ne doivent qu'offrir le moyen de la faire renaître, et non celui de l'outrer.

la terre que lorsqu'une rosée bienfaisante a disposé son sein à recevoir et developper le germe que vous voulez lui confier. Alors frappez hardiment aux portes de la vie... La vie jaillira du sein de la nature qui la recelait et le grand œuvre est accompli... Puisse ce fils de votre volonté et non d'un hazardeux emportement augmenter la liste des héros! puisse cet objet si constant de vos vœux et des nôtres, naître pour le bonheur de l'humanité, et vous serez alors bien payée, tendre mère, des sacrifices offerts au dieu d'Epidaure pour l'obtenir; puisse-t-il, régulateur du bonheur de vingt peuples, arbître de celui d'une grande nation heureuse sous ses lois, consolider le monument érigé par son auguste père et long-temps formé à son école, comme lui maîtrisant le destin, offrir un jour les vastes conceptions de sa grande âme unies à la douce sensibilité du cœur de sa mère adorée.

Au reste, il est des détails dans lesquels nous n'avons pu entrer, soit à raison de la gravité de la matière, soit à cause de la variété des cas, et sur lesquels nous nous empresserons de répondre à la confiance des personnes pudiques qui voudraient de plus amples instructions.

Nous terminerons ici la triste énumération

d'une partie des infirmités qui affligent la moitié la plus foible du genre humain ; nous n'avons point entendu lui prescrire des remèdes nouveaux, et nous nous sommes surtout bien défiés de cet esprit d'innovation qui remplace aujourd'hui les avis de l'expérience, dans une science où la théorie doit le céder à la pratique. Nous n'avons point eu l'intention de faire un cours nosologique, mais seulement celle d'indiquer, dans les affections légères, des moyens de soulagement, en conseillant toujours d'invoquer les lumières des hommes instruits. Plus intelligibles, nous aurions craint de trop populariser la médecine, et de mettre entre les mains du public une arme dangereuse ; et certes on ne nous prêtera pas la prétention d'avoir offert des leçons aux hommes de l'art, de qui nous en recevrons toujours avec reconnaissance ; mais c'est peu que d'avoir esquissé cet essai médical, en invitant les femmes à recourir de bonne heure à leur médecin, si nous ne leur disions que le choix de ce ministre de leur santé est de la plus grande importance. Ce n'est point assez qu'il unisse le dévouement à la discrétion, le désintéressement à la probité, la bienfaisance au courage, la sobriété à la franchise, le jugement à l'érudition, il faut encore qu'il soit doué

d'un coup-d'œil rapide et juste, d'une longue patience, d'une tendre commisération ; que jouissant de l'estime publique, et plus avide de gloire que de célébrité, il joigne au bon ton, le bon cœur, à l'art de bien juger, celui de persuader, à la science des détails, le génie de son art ; enfin qu'il soit grave sans tristesse et gai sans folie, spirituel sans prétention et savant sans pédantisme, ferme sans dureté et sensible sans faiblesse ; en un mot, qu'il sache exercer sur les femmes son empire par la conviction et conserver un ascendant irrésistible, sans jamais s'en prévaloir.

DE L'EFFET DES TEMPÉRAMENS, ET DE L'INFLUENCE DES TEMPÉRATURES SUR LA SANTÉ.

Nous ferons précéder de quelques réflexions sur les tempéramens ce que nous avons plutôt à indiquer qu'à dire sur les températures. Mais on conçoit que dans un cadre aussi circonscrit nous ne pouvons que donner l'apperçu d'un travail qui, lui seul, mérite les plus profondes méditations et sur lequel nous préparons un ouvrage.

Les anciens reconnaissaient quatre tempéramens, le sanguin, le bilieux, le flegmatique et le mélancolique; cette division idéale a dû sembler singulière à ceux qui ont réfléchi que le mélancolique n'est que le résultat du flegmatique uni au bilieux selon quelques-uns, et l'exaltation de ce dernier selon quelques autres; mais elle est surtout étrange quand on pense qu'elle est basée seulement sur des sécrétions; et pourquoi en effet ferait-on plutôt un type de tempérament de la bile que de la salive, que de l'urine, de la lymphe que du sperme, etc. assurément ce dernier surtout joue un assez grand rôle dans l'organisme animal pour mériter les

honneurs d'une mention aussi honorable que le flegme, mot trop générique, et que la mélancolie qui est un être de raison. La bile, d'ailleurs, et les autres liqueurs ne sont, selon la plupart des phisiologistes, que des secrétions fournies par le système sanguin. Que le sang, à raison de sa masse, de sa circulation régulière et continue, de son influence directe sur les systêmes, soit regardé comme pouvant établir un genre de tempérament, soit; mais à moins de courir le risque d'en reconnaître autant qu'il y a d'espèces de fluides chez l'homme, nous pensons qu'on ne doit assigner que deux tempéramens, auxquels se rapportent toutes les modifications résultant de l'influence des liquides qui circulent ou stagnent dans l'individu : *le sanguin et le nerveux*. Le premier est celui dans lequel le sang a une telle prédominance de quantité ou d'activité, qu'il modifie entièrement l'organisme qu'il anime. Ce tempérament, s'il est simple (*),

(*) On sent bien, sans que nous le disions, qu'il n'existe point de tempéramens purement *simples*, qu'ils se compliquent toujours plus ou moins l'un l'autre; mais il reçoit son nom de l'une des deux prédominances, et l'on peut admettre comme subdivision ce qui servait à les différencier, *sanguin lymphatique*, *nervo-bilieux*, quand ces liquides se trouvent en tel excès qu'ils modifient le système général. Nous n'avons pas pensé d'ailleurs qu'on pût admettre un tempérament *musculaire*, parce

est celui de ces êtres vertueux, chez lesquels s'écoulant ainsi qu'un fleuve majestueux et limpide que viennent enrichir cent ruisseaux tributaires, le sang se distribue sans effort dans toutes les parties du corps humain, et inspire des passions douces, des inclinations affectueuses, des penchans vertueux. Il embellit ces femmes au teint de rose, dont l'âme pure se réflète sur un front serein et dans des yeux azurés; mais il peut être compliqué par une surabondance lymphatique ou par une pléthore bilieuse. Dans le premier cas n'attendez rien de grand, de noble, de spirituel même, de cet être engourdi dans un fluide stagnant. Il n'aura ni la force d'aimer ni le courage de haïr, et si c'est une femme, elle n'épousera jamais que *par avis de parens*. Il y a, chez cet être, tendance à l'hydropisie et à toutes les affections asthéniques; si au contraire une bile active dilate le fluide sanguin trop resserré dans les veines, la délirante imagination égarera dans un monde idéal ce fils gigantesque de la terre qui, gêné dans les

que l'énergie des muscles ne constitue que la force physique de l'individu et non la disposition maladive ou morale, caractère propre et différentiel de tel ou tel tempérament. Le muscle n'a de sensibilité que par les nerfs qui le parcourent, et est subordonné au tempérament ou sanguin ou nerveux, selon l'influence dominante du sang ou du fluide nerval.

étroites limites de celui-ci, entassera *Pelion* sur *Ossa* pour escalader l'*Olympe;* aimant avec délices, haîneux avec fureur, il ne sent point à demi, ami chaud et dévoué, ennemi généreux ou implacable, il est également capable des plus sublimes vertus et des plus terribles vengeances; n'opposez rien à cette digue impétueuse ou craignez tout de ses ravages. Si c'est une femme; reine magnanime, épouse exaltée, amante éperdue, assassin vertueux, ce sera Christine de Suède, Elisabeth d'Angleterre ou Catherine de Russie, madame Rolland ou Charlotte Cordai.

Le tempérament nerveux est celui dans lequel une excessive mobilité dispose aux sensations les plus disparates et les plus rapides. Ne croyons point qu'il en résulte toujours de profondes affections; non, c'est un miroir qui reçoit tout-à-tour l'image des objets qui lui sont présentés et n'en conserve aucune. Après tout, ce tempérament en disposant au plaisir a quelquefois donné le bonheur, et la femme qui l'a reçu n'aura ni sentimens très-vifs, ni profondes douleurs, mais elle peut être bonne fille, bonne épouse, bonne mère, bonne amie, tendre amante; et s'il est vrai de dire que la vie n'est que la succession des idées et des sensations, elle aura beoucoup vécu, même en

existant peu d'années. Ce tempérament est surtout celui des femmes qu'une fibre molle dispose à une plus facile rapidité d'impressions. Uni au sanguin, c'est pour les enfans l'initiative de l'existence et le prélude du tempérament sanguin pur ou du nervo-bilieux. En un mot, le tempérament sanguin est celui qui donne une existence presque végétative et d'autant moins énergique, qu'il est plus dominé par la lymphe; le tempérament nerveux (*) est celui qui offre une sensibilité d'autant plus exaltée, qu'il est plus compliqué d'une prédominance bilieuse. Il est d'ailleurs des hommes qui restent, ainsi que telles femmes, doués d'un tempérament nervo-lymphatique pendant toute leur vie ou acquiè-

(*) Nous ne donnons point ici au mot *nerveux* l'acception qu'il a reçue dans le monde et surtout chez les femmes qui ont des attaques de *nerfs*. Ici il signifie le tempérament de l'être qui perçoit ses sensations avec justesse, rapidité et délicatesse; mais non profondément. Le mot *nerveux* est d'ailleurs ici en attendant de quelque néologiste plus hardis une expression plus juste. Ma première intention avait été de classer sous les noms de tempérament *vasculaire* et tempérament *humoral*, les deux divisions générales que j'indique pour désigner les deux tempéramens résultants de l'action des humeurs sur la fibre et de la réaction de la fibre sur les humeurs; enfin, du jeu alternatif des solides et des fluides qui constitue les tempéramens forts et les tempéramens faibles, mais cette dénomination me semble moins heureuse; au reste, je prépare sur cet important sujet un mémoire qui peut-être offrira des apperçus nouveaux.

rent

rent un tempérament sanguin simple, et s'ils ne sont cités ni comme poètes ni comme guerriers, leurs jours s'écoulent sereins ; heureux eux-mêmes, ils rendent heureux tout ce qui les entoure, et le bonheur après tout vaut bien la célébrité ! !

DES SAISONS.

Il nous reste à tracer quelques conseils généraux d'hygiène aux femmes, relatifs aux constitutions dominantes des saisons. Le printemps et l'automne, saisons intermédiaires, ne demandent pas la même étendue de soins, la même sévérité de régime, et participant plus ou moins de l'hiver ou de l'été, sont régis par le mode convenable à celle de ces deux saisons à laquelle ils ressembleront le plus (*) : seulement il est une affection propre à l'au-

(*) On doit dire cependant qu'Hippocrate, Baillou, Raimond, etc. ont observé l'influence de l'automne, non-seulement sur la constitution de l'année suivante, mais encore sur celle des années subséquentes ; et que le père de la médecine lui fait jouer le premier rôle lorsqu'il traite de l'influence des saisons, à cause de ses pluies : nous n'avons pu suivre cet ingénieux rapprochement dans un apperçu aussi rapide que le nôtre, mais il est l'objet d'une étude réfléchie à laquelle nous nous livrons depuis long-temps, et qui a fourni les premiers matériaux de la GAZETTE DE SANTÉ que nous rédigeons laquelle, à son tour, assurera notre marche dans un travail entièrement basé sur des observations.

tomne, qui demande des soins et un traitement particuliers, ce sont les fièvres dont le caractère automnal diffère essentiellement de celui des fièvres des autres saisons; elles sont surtout dangereuses et opiniâtres dans les lieux bas, humides, peuplés de gens pauvres qui ne peuvent relever l'affaissement de la fibre, par une nourriture généreuse; dans les grandes villes peu exposées, par l'élévation excessive des maisons, aux rayons du soleil et à l'active circulation de l'air, où la population entassée repompe, au foyer commun de *respiration*, des molécules d'air déjà digéré, et où chaque individu échange ainsi sa propre transpiration contre celle de chacun de ses voisins; aussi le remède le plus prompt, le plus sûr, est le changement d'air, de linge, une nourriture tonique, un exercice vigoureux, les bains, le kinkina, quelques spiritueux, comme on remarque qu'à défaut de rapidité dans l'emploi de ces moyens, les accès dégénèrent en affections chroniques presque incurables, en obstructions, en hydropisies; trop heureux encore le malade, quand la stase humorale détermine un dépôt ou une éruption à la peau!

TEMPÉRATURE DE L'HIVER.

La temperature de l'hiver est ou sèche et froide, ou humide et tempérée. La première est moins accompagnée de maladies; en effet, dans cette saison consacrée au sommeil de la nature, et pendant laquelle elle élabore en silence ses moyens de reproduction, la terre retire dans son sein les fluides qui s'épanouissaient en verdure sur la tête des végétaux, et nulle émanation ne vient modifier l'air. Si des rameaux verdoyans n'y versent plus des flots d'oxigène, des dissolutions putrides ne l'altèrent point non plus par des vapeurs azotiques; l'air presque réduit à ses parties élémentaires est facilement aspiré et se combine sans effort au chyle déjà *sanguifié* dans le poumon. La gelée a fermé les pores de la terre, et l'homme n'est plus soumis qu'à des influences éthérées; aussi ses besoins et ses maladies sont plus rares; il semble qu'il ait moins d'impôts à payer à l'humanité. Mais si ses tributs sont plus rares, ils sont plus graves, et les maladies se compliquant de la force d'inertie qui asservit la terre, abandonnées à elles-mêmes, ont toutes généralement un caractère inflammatoire et une marche rapide. La saine

médecine indique de prévenir ces meurtrières invasions par des vêtemens chauds, pour rappeler la transpiration; par l'exercice *à pied;* par l'usage des bains tièdes, des boissons émollientes, très-légèrement acides, des saignées; par l'évacuation, sans secousse, des saburres des premières voies; en général par un régime doux et humectant. Si au contraire, trompant le vœu de la nature, l'hiver est humide et tempéré, un régime stimulant, des bains très-courts mais chauds (*), des habits légers et moëlleux, des alimens aromatisés, l'usage du

(*) En Égypte, ou l'usage des bains est si répandu, on ne les emploie dans l'hiver qu'avec infiniment de précautions et s'ils sont exigés par l'état de la santé. On a trop précipitamment décidé, en France, de la *tonicité* du froid, tandis qu'il est d'expérience qu'il est sédatif; j'en appellerais aux ivrognes qu'on rencontre gelés par le froid malgré l'esprit stimulant des liqueurs qu'ils ont bues. Le froid resserre les solides et coagule les fluides, le chaud, au contraire, dilate les fluides et enfle les solides. C'est une théorie neuve encore à établir que l'action tonique relative du chaud et du froid, et le *Brownisme* offre à cet égard de grandes lueurs de vérité. Le froid est tonique, parce qu'en contractant le système vasculaire, il semble augmenter les fluides qu'il contient, et cause une fausse pléthore qui chasse les humeurs de la circonférence aux extrêmités; mais il ne faut pas que cet état dure long-temps, ou l'érétisme momentané s'affaisse sur le champ pour ne plus renaître et les fluides sont coagulés; le chaud est tonique en imprimant son action à tout le système qu'il distend; mais si son effet est trop prolongé, il est suivi du relâchement; c'est la seule manière d'expliquer le bienfait de l'usage alternatif, en Russie, du bain de vapeurs et de la douche froide.

vin pur et même des spiritueux unis aux acides, tels que le punch; les boissons amères, le café, la feuille d'oranger, etc. combattront avec avantage cette constitution. Dans les maladies, le régime curatif participera de ces vues générales; tout ce qui peut relever la fibre, les vessicatoires, l'opium, les acides minéraux, etc. sont indiqués, sauf les modifications particulières, relatives à l'âge, au sexe, au climat, etc.

TEMPÉRATURE DE L'ÉTÉ.

L'été est ou humide et chaud, ou ardent et sec, ce que Raimond appelle *station molle* et *station forte*, ou enfin il est tempéré. Le premier état détermine des affections catarrhales, et la lésion du système des membranes muqueuses; on éprouve des engorgemens glanduleux, des éruptions à la peau, des maux de dents, d'yeux et d'oreilles. Cette température, toujours très-variable, exige surtout le plus grand soin à ne pas éprouver des suppressions de transpiration. C'est alors qu'il est dangereux d'étaler cette demi-nudité consacrée par la mode d'aujourd'hui, et d'autant plus dangereuse que la femme sortie ainsi déshabillée le jour, est surprise dans cet état par l'arrivée de la nuit,

et passe ainsi, sans abri, sans défense, par toutes les modifications de l'air, du chaud à l'humide et au froid. Nous ne pouvons oublier que l'unique but de cet ouvrage a été de les corriger de cet usage meurtrier; et nous les invitons encore ici, au nom de leurs plus chers intérêts, à se couvrir la poitrine et les bras. Quant au régime, il doit être tonique, comme le mode de curation doit être stimulant en cas de maladie.

Enfin l'été peut-être ardent et sec, et c'est la température la plus commune en France, depuis quelques années; c'est alors que les bains offrent seuls un moyen d'hygiène aussi sûr qu'agréable; des boissons acidulées, l'usage et non l'abus des spiritueux pour relever le ton de la fibre affaisée par la chaleur, une diète sobre et végétale suffiront pour se garantir des dangers de l'ardeur de l'été. Si l'été est tempéré, il n'exige point de régime particulier, et l'on ne peut conseiller que les précautions indiquées dans les différens changemens de température de l'atmosphère.

THÉRAPEUTIQUE

DES BOUDOIRS.

Nous aurions cru rendre notre travail incomplet pour les femmes à qui il est destiné, si, après avoir tracé les diverses infirmités auxquelles elles sont exposées, nous ne leur avions pas offert les moyens de les guérir ou de les soulager, sans employer des médicamens dont l'odeur et le goût sont également repoussans ; et ne croyant pas pouvoir nous entourer de trop de lumières dans une question aussi intéressante pour elles, nous avons interrogé, par la voie de notre Journal (*), les lumières des pharmaciens-chimistes les plus distingués. Parmi ceux de la capitale, figure avec honneur, M. C. G., également connu par ses talens héréditaires dans l'art de guérir et dans la littérature. C'est d'après ses communications que nous allons tracer cette thérapeutique, que nous ferons précéder des

(*) La *Gazette de Santé*, qui, à peine parvenue à son trentième numéro est déjà souscrite par les premiers savans de l'Europe. Son modique abonnement de 12 fr. se reçoit rue des Saints-Pères, no. 4, à Paris, chez l'Auteur de l'*Ami des Femmes*, rédacteur général de cette Gazette.

réflexions consignées dans la réponse suivante à notre appel, en priant le lecteur de réduire à sa juste valeur ce qu'elle contient de trop obligeant pour nous.

» Si j'ai bien conçu, Monsieur, la question de Thérapeutique que vous m'avez soumise, vous ne demandez pas les moyens de changer le mauvais goût des médicamens qui ont une saveur énergique, désagréable et supérieure à toutes les autres, mais bien les moyens de déguiser cette saveur, ou de substituer à des substances âcres, amères ou nauséabondes, des remèdes d'un effet semblable, faciles à prendre et d'un goût agréable. Ainsi, vous ne dites point au pharmacien : supprimez l'amertume de l'aloès, de la rhubarbe et du kinkina, parce que vous savez que le principe amer est souvent lui seul un remède ; mais vous dites : masquez cette amertume, ou indiquez-nous des remèdes qui produisent le même effet sans blesser les organes du goût. Cette question, monsieur, n'est pas nouvelle. Je m'étonne qu'elle n'ait pas été résolue, et que l'art d'emmieller la coupe d'hygie n'ait pas fait partie de l'enseignement médical. Il appartenait à l'éloquent *Ami des Femmes* de provoquer des recherches sur cet art, et de tracer les premières lignes du code pharma-

ceutique des boudoirs. Il est plusieurs affections où le remède est pire que la maladie : mais il est nécessaire, diront quelques docteurs, que les médicamens soient d'une saveur répugnante. Cette première impression de dégoût détermine souvent une crise naturelle et salutaire. Des hommes ont été évacués par la vue ou la seule odeur d'une médecine : d'autres ont éprouvé des nausées en voyant préparer un vomitif : l'imagination aide beaucoup l'effet du médicament. Si les drogues flattaient le palais comme les alimens, les hommes en abuseraient ou s'y habitueraient, et leurs propriétés ne seraient plus les mêmes. Le tabac et le café ont commencé en Europe par être des remèdes, et sont devenus des objets de première nécessité. Que de gens délicats, que de malades imaginaires, que d'hommes à système abrégeraient leurs jours si les remèdes avaient un goût flatteur !

» Ce raisonnement peut-être fondé, mais il est des circonstances où la répugnance qu'inspirent les drogues nuit à leur efficacité ; il est des cas où les efforts que le malade fait pour vaincre cette répugnance jettent le désordre dans ses organes, et détruisent le bon effet du remède. Sans parler de l'avantage général que l'on trouverait à rendre les préparations phar-

maceutiques d'un goût agréable, quel est le médecin, quel est le père de famille qui n'ait pas gémi de l'impossibilité absolue d'administrer des remèdes à des enfans dangereusement malades qui se refusent opiniâtrement à prendre toute espèce de médicamens, parce que ceux qu'on leur a déjà présentés ont offensé leur goût. Combien de femmes sont enfans en ce point, et fatiguent leur médecin par une répugnance opiniâtre ou par des caprices auxquels il faudrait ôter tout prétexte! Il est donc nécesssaire pour ces êtres faibles et intéressans de multiplier les préparations agréables.

» Examinons, monsieur, quels moyens nous possédons pour cela. Comme pharmacien je ne connais que deux manières de déguiser la saveur d'un médicament; savoir, par la forme ou les excipiens et par les condimens.

» Parmi les médicamens énergiques et sûrs le nombre des substances d'un mauvais goût n'est pas considérable; toutes, excepté les sels, sont susceptibles d'être mises en pilules ou bols, et sous cette forme leur saveur échappe au palais.

» Beaucoup de médecins ont peu de confiance aux médicamens préparés de cette manière, parce qu'ils voient que leur effet varie

beaucoup. Ils sont d'ailleurs pénétrés de cet axiome : *corpora non agunt nisi sint soluta*. En admettant ce principe, on peut répondre que si la plupart des pilules agissent peu, c'est qu'elles sont trop anciennes, qu'elles ont acquis trop de consistance, et qu'alors elles traversent le canal alimentaire sans se délayer : mais si les malades ne faisaient usage que de pilules récemment confectionnées et surtout s'ils prenaient par-dessus une boisson appropriée, les médecins reconnaîtraient probablement que cette forme très-commode peut remplir les mêmes indications que les médicamens liquides. Il y a long-temps que l'on demande la réforme des électuaires : ces médicamens sont en effet les plus désagréables, parce qu'ils adhèrent contre les parois de la bouche et de l'œsophage ; mais les poudres qui forment la base de ces électuaires peuvent, pour la plupart, être réduites en extrait, et ces extraits en pilules. Or, dût-on me renvoyer à *Crispin médecin*, je dirai comme lui aux gens dégoûtés : *prenez des pilules*.

» Les condimens et les excipiens changent la saveur des drogues, sans nuire à leur effet, toutes les fois que ces drogues ont une grande énergie et doivent se prendre à petite dose : ainsi, l'ipécacuanha, le kermès, l'opium, le

muriate suroxigéné de mercure (le sublimé) peuvent être enveloppés par le sucre, par les gommes et les aromates, être pris en pastilles, en syrops, en gelées, sans que le malade reconnaisse leur présence. Les drastiques surtout se déguisent très-facilement. On peut, avec le jalap, la scamonée et quelques autres médicamens, purger doucement ou énergiquement, à volonté, dans du café, du chocolat, du lait, de l'orgeat, de la limonade, enfin dans presque toutes les boissons. Les médecins et les pharmaciens connaissent ces modifications; cependant on en fait peu d'usage, parce qu'on a remarqué que les drastiques résineux donnaient fréquemment des coliques; mais il est un moyen très-simple d'éviter cet inconvénient. En triturant la médecine purgative avec du sucre, ou du carbonate alkalin, on la réduit à l'état de *savonule*, dont la dissolution s'opère complettement dans le véhicule qui doit la déguiser: avec cette précaution elle n'excite plus le ténesme et purge parfaitement.

» Un effet assez ordinaire de ces sortes de purgatifs c'est qu'ils donnent du dégoût, non pour le médicament, mais pour son excipient. J'ai vu des personnes purgées, pour ainsi dire sans s'en douter, dans de l'orgeat ou de la limonade, prendre ces liqueurs en aversion pen-

dant quelque temps : j'ai moi-même éprouvé cet effet antipathique. Mon habitude, au moment où je vais avaler une médecine, est d'en rendre nul le mauvais goût en m'engourdissant la bouche avec du kirchewaser. Cette liqueur, qui m'est utile et agréable en cette circonstance, me déplaît dans un repas ; je ne pourrais la boire alors sans répugnance. Les physiologistes ne seront pas embarrassés de rendre compte de cet effet, qui peut devenir avantageux dans certains cas. Un homme qui s'adonne depuis peu à boire, pourrait, je pense, se corriger de sa passion naissante en se purgeant fréquemment dans d'excellent vin. Je vous soumets, monsieur, cette idée, et je ne doute pas que les annales de la médecine ne contiennent plusieurs observations qui viendraient à l'appui de ma proposition. En supposant que tous les malades prissent du dégoût pour la boisson agréable qui aurait recélé un purgatif, on en serait quitte pour changer d'excipient, et pour mettre dans du café ou du chocolat ce qu'on aurait mis dans de l'orgeat.

» Si les vomitifs, les purgatifs et les mercuriaux sont aussi faciles à déguiser, vous concevez, monsieur, qu'il est plus aisé encore de former avec les autres médicamens des

composés qui flattent l'organe du goût. Presque toutes les substances connues sous le nom de *pectorales* sont douces, alimentaires et d'une saveur recherchée : les dattes, les figues, les jujubes, les mucilages unis au sucre, le beurre de cacao, les émulsions, les looks, les beaumes du Pérou et de Tolu sont des friandises dignes de figurer dans l'office d'un gastronome. Parmi les anti-spasmodiques, le musc, le benjoin, la fleur-d'orange sont de véritables parfums; et si le médecin s'obstine à employer la valériane, l'assa-fœtida, ou telle autre drogue détestable, le pharmacien peut les soustraire au goût en leur donnant la forme de pilules, ou en les enveloppant dans du pain à chanter. Il n'éprouvera pas plus d'embarras pour présenter des astringens ou des anti-scorbutiques agréables. Le syrop de grenade, de kinorodon, la limonade minérale, le cachou, beaucoup de préparations ferrugineuses et anti-septiques n'ont rien de repoussant : il est des élixirs, tels que ceux de Tolu et de Garus, dont le goût rivalise avec celui des liqueurs de Boulogne et de la Martinique : enfin les vermifuges sont mis en biscuits, en dragées, en confitures.

» Il n'est donc point douteux que les préparations pharmaceutiques internes peuvent

devenir assez agréables pour que le malade n'éprouve aucun dégoût, et déjà l'on pourrait rédiger un dispensaire assez étendu avec les formules agréables que les pharmaciens sont en état de fournir.

» La chimie, beaucoup trop dédaignée des praticiens, a déjà servi puissamment la thérapeutique, et peut l'éclairer encore. L'analyse des substances médicamenteuses, quand on y donnera tout le soin qu'elle mérite, simplifiera beaucoup de préparations, et changera leur saveur; mais les médécins sont, il faut le dire, beaucoup trop indifférens sur les secours que peut leur rendre la chimie. Satisfaits d'avoir une centaine de substances simples dont l'effet leur est bien connu, ils se prêtent difficilement à faire des expériences sans danger, au lit des malades; cependant on ne peut adopter un remède nouveau sans que son efficacité ait été prouvée par de nombreux essais et des observations suivies : ainsi l'on ne prononcera raisonnablement sur l'effet de la *gélatine*, indiquée comme spécifique dans les fièvres intermittentes, que lorsqu'on l'aura employée à des époques et dans des circonstances, où l'on ne pourra croire que la guérison puisse être attribuée au changement de saison ou à toute autre cause.

» Que les médecins ne dédaignent pas de s'associer aux chimistes ; une vaste carrière de découvertes va s'ouvrir pour eux. Sans prétendre annoncer d'avance les résultats qu'ils obtiendront, ne peut-on, par exemple, espérer qu'ils détermineront si dans les astringens, tels que le kinkina, le cachou, etc. l'action médicinale est due au tannin, à l'acide gallique, ou au principe amer ? et si l'on peut employer ces matériaux séparément, ne pourraient-ils pas établir les rapports de proportion qui existent entre les principes composans des substances dont les propriétés sont analogues ? ne sauraient-ils trouver à quel principe appartient la vertu purgative de la manne, celle du séné, celle du tamarin, celle enfin des drastiques puissans ? ne peuvent-ils essayer de nouvelles combinaisons salines formées par les acides végétaux ou animaux, tels que les acides malique, oxalique, citrique, tartareux, phosporique, saclactique ? Ces acides, d'une saveur agréable, sont susceptibles de fournir plusieurs médicamens qui ne rebuteraient point. Si la nature offre quelque jour la *glucine* en abondance on doit en attendre des remèdes sucrés.

» J'oserai, monsieur, conclure de tout ce qui précède que les médecins pourront, quand il

il leur plaira, réformer les remèdes dégoûtans, profiter des analyses chimiques bien faites pour modifier les préparations, et prescrire des médicamens sans saveur ou même agréables. »

C. C. G.

Nous allons offrir une partie du résultat des recherches de notre collaborateur, et si cet essai est goûté, nous nous empresserons de completter un travail au succès duquel le suffrage du public nous encouragera.

PURGATIFS.

Limonade purgative. Cette poudre, composée de crême de tartre soluble et de sucre, est un purgatif doux et rafraîchissant, qui convient aux personnes délicates. Il est recommandé dans quelques fièvres, dans les maladies putrides, érésipélateuses, dans l'inflammation du bas-ventre, dans la colique bilieuse, les hémorrhoïdes, les affections scorbutiques. La dose est d'une once jusqu'à une once et demie dans une pinte d'eau bouillante. On sait qu'on rend soluble la crême de tartre par l'addition du borax, (un demi-gros pour une once.)

Sel de seignette. On fait fondre ce sel dans trois demi-septiers de bouillon aux herbes, dans lequel l'oseille domine. Si l'on veut que cette boisson soit plus active, on y ajoute un grain d'émétique. La dose du sel de seignette est d'une once pour une médecine. On prend, de la même manière, le *phosphare de soude.*

Sucre orangé. Ce remède a été composé pour l'usage des personnes que les purgatifs ordinaires dégoûtent et qui ne peuvent les garder. La dose ordinaire est d'une demi-once que l'on fait fondre dans un verre d'eau

chaude, on y ajoute le jus de deux oranges; on le laisse réfroidir pour le prendre.

Médecine émulsionnée. C'est un lait d'amandes aromatisé qui tient en dissolution un drastique, tel que le jalap ou la scamonée. Cette médecine a le goût de l'orgeat. On la donne à la dose de quatre onces.

Eau-de-vie allemande. Les Allemands, inventeurs de ce purgatif, font digérer de l'eau-de-vie sur du diagrède, du jalap et de la gentiane, ils l'aromatisent avec l'iris, le gérofle, la canelle, le macis, et composent ainsi un ratafiat tout à la fois laxatif et échauffant. Il ne convient qu'aux tempéramens robustes, mais il n'est pas désagréable à prendre, surtout si l'on y ajoute du sucre.

Sucre purgatif. Cette préparation, faite avec des drastiques résineux, peut s'employer dans toutes les boissons qui flattent le palais du malade. On le met dans du lait, du chocolat ou autres alimens.

Grains de vie. Ces pilules fortifient l'estomac et purgent abondamment. Elles conviennent aux tempéramens pituiteux. On les prend à la dose de huit ou neuf, et l'on a soin de boire par-dessus un peu de bouillon aux herbes ou de tisanne.

Diagréde glycirrhisé. Cette combinaison

du diagrède avec l'extrait de réglisse est un purgatif très-énergique qu'il ne faut administrer qu'à petite dose, c'est-à-dire depuis quatre grains jusqu'à douze ou dix-huit, suivant les proportions du réglisse employé.

Pilules purgatives d'Helvétius.
Pilules cochées majeures et mineures.
Pilules aloëtiques émollientes.
Pilules hydragogues de Bontius.
Pilules de Bacher.
Pilules panchimagogues.
Pilules angéliques.

Toutes ces pilules sont purgatives à petites doses. On en trouve la description dans le *Codex* et dans les Elémens de pharmacie de Beaumé.

Tablettes diacarthame. Ces tablettes purgent assez bien à la dose de huit grammes jusqu'à trente-deux, selon le tempérament des malades; leur goût n'est point désagréable.

Tablettes de citro. Ces tablettes fort analogues aux précédentes par l'espèce des purgatifs qui y entrent, évacuent cependant à plus petites doses ; on les prescrit depuis huit jusqu'à seize grammes.

FONDANS.

Tablettes de Kunckel. Cette préparation antimoniale est recommandée dans les maladies de la peau, dans la leucorrhée et les maladies analogues, pour les douleurs d'articu-

lations, pour les rhumatismes et la goutte; la dose est depuis quatre jusqu'à seize grammes le matin et le soir.

Tablettes de rhubarbe. Quand ces tablettes sont bien préparées, elles ne sont point amères; elles lâchent un peu le ventre et sont stomachiques; on en donne aux enfans pour chasser les vers.

Tablettes pour le goitre. Le nom de ces tablettes indique leur usage; on les prescrit aussi dans les engorgemens lymphatiques; leur dose est d'une demie once par jour.

STOMACHIQUES, TONIQUES, EMMÉNAGOGUES.

Wakaka des Indes. Cette poudre cordiale, ranime les esprits et donne du ton aux nerfs; les Espagnols la prennent à la dose d'un demi gros dans une tasse de chocolat pour en faciliter la digestion. On la prend aussi dans du riz ou du vermicel au gras; elle donne à ces alimens un goût agréable.

Tablettes de Zinzin. Ces tablettes composées de gingembre, de vanille, d'ambre, de canelle, etc. sont très-fortifiantes, elles conviennent aux vieillards dont elles raniment la fibre. On les prend à la dose de cinq à six par jour.

Elixir de Garus. Ce remède anglais dont

l'aloës, la myrrhe et le safran font la base, convient aux estomacs faibles, aux jeunes personnes qui ont les pâles couleurs. Il se boit à la fin des repas comme une liqueur de table.

Elixir de Tolu. Le beaume de Tolu si favorable à la poitrine est d'un goût très-agréable et forme avec le sucre et l'alcohol une liqueur suave qui est tonique et vulnéraire. On la prend comme l'élixir précédent.

Alkermès. Cette liqueur, dont les Italiens font un secret et que l'on prépare aussi bien à Paris (*), est d'un goût très-agréable ; on peut la prendre avant et après les repas, à la dose d'une cuillerée à bouche ou d'un petit verre. Elle est composée de canelle, girofle, macis, muscade, kermès animal, etc.

Sucre de vanille. Cette poudre est un aromate très stomachique qui peut servir d'assaisonnement aux alimens doux, comme le riz, le vermicel, les crêmes, etc. il facilite la digestion.

Pastille de Canelle.
Pastilles de Géroffle.

Ces deux pastilles sont très-stomachiques, elles se mangent seules ou dans une tasse de chocolat de santé.

Pastilles de safran. Elles sont histériques alexitères, apéritives. On les laisse fondre dans la bouche.

(*) Chez Cadet, rue Saint-Honoré.

Diavolini. Jolis petits bonbons qui nous viennent de Naples et qu'on imite très-bien chez Berthelmot. On les dit très-propres à entretenir la paix en ménage, malgré leur nom un peu *diabolique*.

Ratafia de Genièvre. Cette liqueur est cordiale et facilite la digestion, elle chasse les vents et réussit dans les coliques venteuses.

Eau divine. Elle a les mêmes propriétés que la précédente; elle pousse un peu à la transpiration.

Syrop de phosphore. Cette préparation due à M. Alphonse Leroy, est, dit ce docteur, quelquefois enthousiaste, le plus puissant excitant qu'il y ait; il ranime les forces d'un moribond; il porte la chaleur et la vie dans tous les organes, surtout dans ceux de la génération; mais nous prévenons d'en faire un usage très-modéré et de ne point le prendre sans l'avis d'un médecin.

ASTRINGENS.

Cachou. Ce suc extractif, contient une grande quantité de tannin; purifié, mêlé avec le sucre et des aromates, il est très-agréable. On le prend à la dose de vingt à vingt-cinq grains à la suite des indigestions et des grandes évacuations. Il est bon dans les faiblesses d'estomac.

Marmelade de Coings. Cette conserve, ordinairement préparée par les confiseurs, resserre les entrailles et convient à la fin des dévoiemens. Il faut en prendre peu d'abord et augmenter graduellement jusqu'à ce qu'elle agisse.

Conserve de Kinorhodon. Astringent agréable et prompt. Il arrête en peu de temps une diarrhée, mais il faut le prendre avec précaution, parce qu'il est quelquefois dangereux de s'opposer à une évacuation naturelle.

Pillules astringentes. Elles conviennent dans les crachemens de sang, dans les pertes, les leucorrhées, les dissenteries; leur base est le cachou, le sang-dragon, le baume de copahu, la gomme adragante et le kinkina. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule.

Syrop de grenade. La légère stypticité de ce syrop et son agréable acidité conviennent dans les cas où le médecin veut rafraîchir et en même temps resserer la fibre.

Syrop de Berberis. Syrop de pivoine. Mêmes indications.

BÉCHIQUES, PECTORAUX, ADOUCISSANS.

Espèces pectorales. Elles sont d'usage dans les maladies de poitrines et les rhumes. On en prend une forte pincée, l'on verse dessus de l'eau bouillante; on les laisse infuser jusqu'à

ce que l'eau ne soit que tiède ; on y ajoute un peu de sucre. On prend cette infusion comme du thé.

Crême pectorale. Cette agréable préparation se prend par cuillerée à café dans les rhumes et les catharres. Elle calme la toux et rafraîchit la poitrine. On peut en prendre jusqu'à quatre onces dans la journée.

Gélée de choux rouge. Cette gelée assaisonnée par le sucre et un aromate agréable convient dans les affections de la poitrine, dans les rhumes, dans les maux de gorge. Elle se prend comme des confitures.

Syrop pectoral anglais.
Syrop de gomme arabique.
Syrop de mou de veau.
Syrop de calebasse.
Syrop de tortues.
Syrop de limaçons.
Syrop d'hypécacuanha.

Tous ces syrops sont adoucissans et conviennent dans la toux, on les prend à la dose d'une cuillerée à bouche dans un verre d'eau, et l'on peut répéter cette dose cinq à six fois dans la journée.

Syrop pour la coqueluche. Ce syrop dans lequel entrent l'opium, l'hypécacuanha, et l'eau de fleurs d'orange, convient parfaitement dans les quintes opiniâtres et convulsives, dans les toux sèches. Il calme et provoque légèrement le sommeil.

Gelée de corne de cerf. Cette gélatine pure est nourrisante et douce. On la rend médica-

menteuse, incisive et pectorale en y ajoutant, soit du syrop d'hypécacuanha, soit du syrop de Tolu.

Syrop de pousses de sapin, plus connu sous le nom de *Baume d'Archangel.* Il est détersif, cicatrisant, résineux, et par conséquent très-échauffant; et si on le donne dans les phtisies, on ne le fait avec succès que dans le premier cas.

Pâte de jujubes. Cette pâte mucilagineuse adoucit beaucoup la poitrine; on peut en manger fréquemment. C'est un aliment agréable qui convient aux personnes délicates.

Pastilles de cacao.
Pastilles de beurre de cacao.
Pastilles de manne.
Pastilles d'hypécacuanha.
Pastilles de gomme arabique.
Pastilles de Tolu.
Pastilles de guimauve.
Tablettes béchiques du codex.
Tablettes de Spitzley.
Pastilles de cacao à l'hypécacuanha.
Pastilles de beaume de la Mecque.

Ces préparations séchées ont à peu près les mêmes propriétés; elle sont pectorales, calmantes, incisives; elles adoucissent la poitrine, calment la toux, facilitent les crachats et conviennent dans les rhumes et les catharres.

Pâte de guimauve. Il y en a de deux sortes, l'une molle et compacte, l'autre sèche et soufflée comme des meringues; toutes deux sont très-adoucissantes et conviennent dans

les rhumes. On peut en faire usage, toute la journée, quand on éprouve un peu d'irritation dans la gorge à laquelle on veut rendre du velouté.

Suc de réglisse (*). Il y en a trois espèces, le suc de réglisse noir et épuré, le suc de réglisse anisé et le suc de réglisse blanc.; ils s'emploient dans les mêmes cas et de la même manière. Le dernier est le plus doux, le suc anisé est le plus actif.

Sucre de pomme: Cette conserve remplit les mêmes indications que la pâte de jujubes.

Hockiac ou *peau d'âne de la Chine*. Préparation gélatineuse faite par les Chinois et qui a une grande réputation pour la pulmonie et les crachemens de sang. On prend ce remède, qui est fort cher, à la dose d'un demi-gros dans une tasse de bouillon.

Syrop de capillaire.
Syrop de guimauve.
Syrop d'althéa.
Syrop d'érésymum.
Syrop de mures.
Syrop de nimphéa.
Syrop de tussilage.
Syrop de violettes.

Sucre d'orge. Ce bonbon d'agrément est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en décrire les propriétés.

(*) Il n'est pas inutile de dire que le suc de réglisse que l'on vend en gros chez les droguistes contient beaucoup de cuivre, on peut l'évaluer à une once sur dix livres. Il en est de même du tamarin préparé en grand dans les manufactures où l'on se sert de chaudières de cuivre.

PRÉSERVATIFS EXTERNES.

Sel volatil de vinaigre. On prépare avec ce sel des flacons en forme d'amande qui ferment hermétiquement et que l'on porte sur soi pour les respirer, quand on sent une faiblesse avant-courière de l'évanouissement; ce vinaigre volatil s'aromatise avec l'essence de rose, de jasmin, d'orange, d'œillet, d'estragon, au goût de chaque amateur.

Boîte de camphre. Ces boîtes ou le camphre mêlé à plusieurs aromates très-énergiques est encore arrosé d'acide acétique, sont utiles quand on s'expose à un air contagieux, soit près des malades, soit dans un lieu qui renferme beaucoup de monde. On les ouvre pour les respirer de temps en temps.

Vinaigre des quatre voleurs. La grande réputation de cette préparation dispense de la décrire; mais il est bon de prévenir qu'il s'en fabrique de deux espèces, l'une avec le vinaigre commun, l'autre avec le vinaigre radical. Le premier est bon pour l'usage en grand dans les hopitaux, le second est préférable pour les flacons de poche.

VERMIFUGES.

Gelée de coraline de Corse. Ce puissant

antihelmintique se donne à tous les âges et surtout aux enfans avec succès. La dose est d'une cuillerée à bouche, prise trois fois dans la journée, une heure environ avant chaque repas. On continue ce remède pendant trois jours et l'on examine avec soin les déjections.

Biscuits, macarons, dragées vermifuges. Le SEMEN CONTRA déguisé sous ces différentes formes réussit assez bien quand les vers sont dans les premières voies.

Pilules purgatives vermifuges. Ces pilules conviennent principalement lorsque les vers sont dans les intestins, il faut, le jour qu'on les prend, en aider l'effet par une tisane antihelmintique.

Pastilles vermifuges. On en prend trois dans la matinée et autant dans la soirée. Elles contiennent du calomélas.

Potion huileuse contre les vers. On compose avec l'huile de palma christi et le syrop de limon une potion qui n'est point désagréable et qui est d'un effet sûr contre la plupart des vers qui attaquent le canal alimentaire.

TISANES.

Ces boissons consistent ordinairement dans des infusions ou décoctions. La plupart sont préparatoires ou délayantes et pectorales, ra-

rement toniques ; mais, dans tous les cas, il est facile au médecin de les rendre agréables, en les édulcorant, avec le miel ou quelques syrops, avec le sucre ou la réglisse. Parmi les tisanes agréables, nous citerons les suivantes.

TISANES ÉMOLLIENTES ET PECTORALES.

Tisane de Buchan. Prenez orge perlé deux onces, faites bouillir pendant quelques temps dans quatre pintes d'eau ; ajoutez des raisins secs, des figues sèches, de la réglisse épluchée, de chaque deux onces. Continuez de faire bouillir jusqu'à réduction de moitié et faites-y fondre deux gros de nitre.

Décoction d'espèces pectorales. On jette une pinte d'eau bouillante sur une forte pincée de fleurs pectorales, et on y ajoute quatre onces de syrop de capillaire.

Tisane de pomme de reinette. Coupez en huit deux pommes de reinette, faites-les bouillir dans une pinte et demie d'eau avec une demi-once de réglisse, ajoutez-y une demi-once de gomme arabique, et deux onces de sucre ou de miel blanc, réduisez le tout à une pinte.

Autre. Fleurs de bouillon blanc, racine de guimauve, de chaque deux gros, graine

de lin, un gros dans un nouet de linge, faites bouillir dans une pinte d'eau, ajoutez-y deux onces de miel et vingt gouttes de teinture de beaume de Tolu, mélée d'abord avec le miel.

Tisane rafraîchissante. Faites bouillir une poignée de son dans une pinte d'eau avec deux gros de réglisse; passez la, faites-y fondre deux onces de miel et ajoutez-y une cuillerée de vinaigre sans odeur.

Tisane antipasmodique. Mettez dans un pot une pincée de fleurs de tilleul, deux feuilles d'orangers, une pincée de fleurs de coquelicot, versez-y une pinte d'eau bouillante et édulcorez avec deux onces de sucre ou de syrop de nymphea.

Tisane apéritive. Faites une décoction avec une pincée de saponnaire, et autant de racine de fraisier; ajoutez pour une pinte d'eau un gros de nitre et deux onces de syrop des cinq racines apéririves. On peut y joindre un gros de crême de tartre soluble.

Tisane sudorifique. Prenez squine coupée par tranches, *arundo saxifraga* de chaque deux gros. Faites bouillir dans une pinte d'eau, ajoutez-y une pincée de fleurs de sureau et deux onces de syrop de salse pareille.

Tisane tonique et aromatique. Les espèces

aromatiques sont composées de sauge, de mélisse, de thym, de menthe poivrée, de lavande et d'hysope mêlées ensemble et séchées. On en prend une forte pincée, on verse dessus de l'eau bouillante, on passe et on édulcore chaque verre avec une cuillerée de syrop de fleurs d'orange. Cette infusion est bien préférable au thé dans tous les cas ou l'on ordonne cette feuille exotique.

Ici se termine enfin la tâche que nous nous étions imposée, et que nous avons eu le courage d'entreprendre en consultant moins nos forces que notre désir d'être utiles. Nous serons pleinement récompensés si nous sommes parvenus à propager, dans une classe qu'une étude abstraite effrayerait, et chez un sexe dont il semble que la volupté doive commenter les leçons, des idées de médecine phisiologique assez claires pour préserver des dangers du charlatanisme.

FIN.

TABLE

DES MATIERES

contenues dans cet ouvrage.

Pages

Lettre Dédicatoire à S. M. l'Impératrice. viij

Avis sur cette seconde édit. ix

Préface de la première édit. xix

Discours préliminaire. xxvij

Seconde figure, (Vénus callipiga) et lettre première exposant le plan de l'ouvrage. 1

Lettre deuxième. Tableau des modes et des mœurs chez les Juifs et les Grecs.—Réforme de Sparte. 9

Lettre troisième. Des mœurs des Romains. 26

Lettre quatrième. Esquisse des modes Françaises. 34

Lettre cinquième. De l'influence de la mode sur les mœurs, et des mœurs sur la santé.—Du luxe national. 46

Lettre sixième. Du luxe privé. —De la walse. 59

Troisième gravure, Vénus de Médicis et lettre septième. Du bain relativement à la santé. — De son usage chez les Hébreux et les Grecs. 70

Quatrième Gravure, Vénus de Gnide, et lettre huitième. De l'usage du bain chez les Romains. 83

Cinquième gravure, Vénus au miroir, et lettre neuvième. De l'usage du bain chez les peuples nos contemporains, les Egyptiens, les Russes, etc. Chez les Français, Boulogne-sur-mer, Mont-Lignon, etc. 93

Lettre dixième. De l'usage des bains à Paris, Vigier, Albert. 132

Lettre onzième. Suites des bains de Paris, Tivoli, bains chinois. 146

Lettre douzième. Du bain de vapeurs.—De l'art de masser. — Suite des bains de Paris. — Des scaphandres. 164

Lettre treizième. De l'influence des bains considérés physiologiquement. 191

Lettre quatorzième. De l'eau de ses propriétés, de ses températures. 203

Lettre quinzième. De la température des bains. 213

Lettre seizième.—De l'eau va-

porisée.— Phénomènes de la chaleur.—Des douches. 220
Lettre dix-septième. Des diverses manières d'administrer le bain, dans différentes maladies. 234
Lettre dix-huitième. De la phtisie pulmonaire.— De la respiration.— De l'influence de la musique sur la santé. 245
Lettre dix-neuvième. De l'allaitement.— Des cautères.— Du thé.— Des parfums.— De la toilette en général.— Des mœurs du jour. 262
Note sur les poches des dames Romaines. 276
Lettre vingtième. Résultats des mœurs du jour.— Facilité et avantages d'une réforme.— Bonheur d'une vie bien réglée. 283
Lettre vingt-unième. Observations sur l'effet des bains. 293
Appendix. Hygiène cosmétique. 308
Des cheveux. 313
Des perruques. 317
De l'épilation. 319
Des yeux. 321
Des fards. 322
Des dents. 325
De l'haleine. 329
De la voix. 330
Du nez. 332
Des oreilles. 335
Du teint. 336
Des rides et des taches de la peau. 339
Des taches de hale. 341
Des dartres. *Pag. idem*
Du hoquet. 342
Des syncopes. 346
Des palpitations. *idem*
Des suppressions. *idem*
Des attaques de nerfs. 347
Des fleurs-blanches. *idem*
De la migraine. 364
Des pertes. 371
Des rides et de l'ampleur du ventre et de la gorge. 373
La coupe d'Hébé, *Allégor.* 380
Des varices et des hémorroïdes. 387
Des engelures. 389
Des cors. 390
Des ongles. 391
Des verrues. 394
De l'entorse. *Idem*
De la goutte. 395
De la maigreur. 396
De l'excès d'embonpoint. 400
De la stérilité. 405
Portrait d'un médecin des femmes. 410
De l'effet des tempéramens et de l'influence des températures sur la santé. 412
Des saisons. 417
Températures de l'hiver. 419
Températures de l'été. 421
Thérapeutique des boudoirs. 423
Purgatifs. 43
Fondans. 43
Toniques emménagogues. 43
Astringents. 439
Béchiques.
Préservatifs externes.
Vermifuges.
Tisannes.

GAZETTE DE SANTÉ,

Ou Journal Analytique de tout ce que l'art offre de plus avantageux en théorie et en pratique pour prévenir ou guérir les maladies.

Par une société de Médecins.

Non est vivere, sed *valere*, vita.

Il ne nous appartient pas de faire l'éloge d'un journal plus recommandable sans doute, par nos prédécesseurs les docteurs *Bacher*, *Gardanne*, *Paulet* et *Pinel*, qu'il ne l'est par nos efforts pour ne pas laisser périr ce monument de médecine populaire ; mais plus excités par le desir d'être utiles que par un sordide intérêt, on nous permettra de chercher à répandre un ouvrage destiné surtout à éclairer les campagnes et les petites villes trop éloignées des foyers de lumière pour profiter de l'instruction publique, voué aux officiers de santé retirés dans leurs départemens, aux bons curés, aux propriétaires vivant dans leurs châteaux, aux chefs de manufactures isolées de tout secours, aux tendres mères de famille, aux laboureurs eux-mêmes privés des conseils de la médecine, enfin à cèux qui, par goût ou par état, s'occupent de l'art vétérinaire, dont l'étude n'est point étrangère à notre plan. Cet ouvrage contient en outre le tableau météorologique, celui des maladies auxquelles il aura donné lieu, et le résultat des remèdes employés ; ainsi il offre à la fois l'historique de la constitution passée, le tableau de celle présente, et un guide pour celle qui suivra, au moyen de ce que cette feuille paraît tous les dix jours.

Enfin elle est terminée par une notice raisonnée des ouvrages nouveaux en médecine, à mesure qu'ils sont publiés.

Parmi les mentions honorables que les journaux ont faites de cette gazette, on peut citer celle du vendredi 6 floréal an 13, (26 avril 1805. Petites affiches de Paris.)

» Une alternative continuelle dans la température a » modifié tour-à-tour d'une manière différente la cons- » titution médicale, et quelquefois contradictoirement » avec la concordance ordinairement observée entre elle » et la constitution météorologique. Le jour de Pâques » a été signalé par un resserrement subit et inattendu » de l'atmosphère vers six heures, et nos jeunes élé- » gantes, déjà *sous les armes*, ont expié le lendemain » par des rhumes leur toilette aérienne. Puisse cette » leçon n'être pas perdue pour elles! puissent les con- » seils de la douleur être plus éloquens que ceux de la » médecine, si long-tems dédaignés! Les vents domi- » nans de la semaine dernière ont été le N.-E et l'O. » Cet article est extrait de la *Gazette de Santé*, qui » chaque jour prend un dégré d'intérêt de plus par le » choix et la rédaction des articles qui la composent. » Déjà plusieurs journaux célèbres, le Moniteur, les » Débats, le Journal de Paris, celui des Spectacles, » celui d'OEconomie rurale, le Publiciste, etc. y » puisent leurs annonces de *constitution médicale*; » et son autorité devient classique en ce genre. La » pureté de sa diction et l'ortodoxie de ses principes » médicaux doivent en faire le manuel de tous les va- » létudinaires de bonne compagnie de la capitale et des » départemens. On s'abonne, moyennant la somme mo- » dique de 15 francs, rue des Saints-Pères, n°. 4, vis- » à-vis la rue de Lille, fauxbourg Saint-Germain, chez » M. *Marie de St-Ursin*, D. M. et rédacteur de cette » intéressante gazette, alimentée par une société de » médecins. *Pet. Aff. n°.* 2053. »

ERRATA.

Pag. 3, lig. première, jugements *lis.* intentions. P. 8, lig. 3, antique et moderne *lis.* antique et de la moderne. *Id.* lig. 10, de peur, *lis.* dans la crainte Pag. 10, lig. 24, qui désire, *ajoutez* trop. Pag. 14, lig. 14, dans ses immortels chefs-d'œuvre, *lisez* dans les immortels chefs-d'œuvre de ce célèbre statuaire. Pag. 17, lig. 6, une lacédémonienne, *lis.* une épouse lacédémonienne. P. 23, lig. 9, duré, *lis.* durée. Pag. 25, lig. première, après: oubli, un point. Pag. 26, lig. 17, pourpe, *lis.* pourpre. Pag. 30, lig. 23, pierrers, *lis.* pierres. Pag. 32, lig. 15, renvoyée, *lis.* renvoyé. *Id.* lig. 18, respectée, *lis.* respecté. Pag. 33, lig. première, sans nous, *lis.* mais sans nous. Pag. 35, lig. 20, huit cent ans, *lisez* huit cents. Pag. 42, lig. 6, aux cruautés près, *ajout.* et le despotisme de Sylla, et le génie d'Auguste; et la frugalité de Sparte, et les prodigalités de Lucullus; et la philosophie de Platon, et la mollesse de Sardanapale. Pag. 47, lig. première, toux pulmonique, *lis.* phtisique. Pag. 46, au titre de la lettre, mœus, *lis.* mœurs. Pag. 59, lig. 14, indique, *ajout.* seulement. Pag. 64, lig. 18 de la note, aimant fortunée, *lis.* fortuné. Pag. 65, à la fin de la note, *ajout.* les bretelles ont le même inconvénient, sans remplir l'indication qui les a fait inventer. Dans le premier âge elles peuvent même déformer la taille. Pag. 68, lig. 1, envisager. *lis.* envisager. Pag. 72, lig. 24, plaignons, etc. effacez ces quatre lignes. Pag. 77, lig. 6, après succès, point et virgule. Pag. 84, lig. 3, de la seconde note, excès opposés. *ajout.* mais elle l'était surtout à l'habitude qu'ils en avaient contractée. Pag. 87, lig 12, c'était un grand bassin entouré, *lis.* c'étaient de grands bassins entourés. Pag. 93, au titre, *ajoutez* chez les Français, Boulogne-sur-mer, Mont-lignon, etc. Pag. 96, lig. 20, on ce ceint, *lisez* on se ceint. Pag. 101, lig. 10, il y a ici une grande erreur typographique, aulieu de cet alinéa, il faut retourner à celui de la pag. 113, « Vous parlerai-je, Madame, etc. jusqu'à la fin de la pag. 118, où s'ouvre le Chap. X, intitulé des bains de la France, et commençant par ces mots: « Après vous avoir promené dans ces divers climats, pag. 101, jusqu'à la fin du second alinéa de la pag 113 et de la pag. 119, « Je ne pourrais, sans injustice, etc. Cette pagination a été totalement intervertie. Pag. 106, lig. 25, et Nancy, *lis.* et de Nancy. Pag 108, lig. 8, reçue, *lis.* reçu. *Id.* lig. 21, l'on, *lis.* on. *Id.* lig. 22, veut, *lis.* préfère. Pag. 132, au titre, *ajout.* Vigier, Albert. Pag. 164, au titre, *ajout.* suite des bains de Paris, des scaphandres

Pag. 185, lig. 4, l'a, *lis.* la. Pag. 225, lig. 16, douces, *lis.* jeunes. Pag. 243, lig. 14, craint, *lis.* redoute. Pag. 244, lig. 1, et tentera, *lis.* tentera. Pag. 266, lig. 4 de la note, égare, *lis.* égara. Pag. 289, lig. 11, écumant, *lis.* vivifiant. Pag. 296, lig. 26, soit, *lis.* fût. Pag. 306, lig 1, les *lis.* se. Pag. 321, lig. 21, crême, *l s.* de crême. *Id.* lig. 1, raison, *lis.* raisons. Pag. 325, lig. 5, 329, lig. 20 et 375, lig. 13, gérofle, *lis.* girofle. Pag. 374, lig. 12, dans le bain du roi Psammitique, *lis.* sur le *giron* du roi Psammiticus assis sur son tribunal. Pag. 442, lig. 7, et si, *lis.* si. *Id.* lig. 9, cas, *lis.* période. Pag. 443, lig. 3 de la note, peu, *lis.* peut.

N. B. Malgré mes invitations réitérées, il m'est arrivé trop tard, pour pouvoir les insérer ici, des topographies hydrologiques, dont je regrette de n'avoir pu enrichir mon ouvrage; de ce nombre sont la description des bains de Bourbon l'Archambaut par M. *Faye*, et la découverte, par M. *Nauche*, au Pecq, sous Saint-Germain, dans le domaine des dames Foncier, de deux sources d'eau hydro-geno-sulfureuses, absolument analogue à celles de Cransac, Contrexeville, Mont-de-Marsan, Nismes, et, au calorique près, à celles d'Aix-la-Chapelle, Bagnières, Barèges, Cauteretz, etc. on en a fait un dépôt rue du Bouloy, no. 48. J'aurais pu ajouter à tout ce que j'ai dit en faveur de l'eau, la recette indiquée par M. *Cadet Devaux*, de quarante-huit verres d'eau chaude en douze heures comme moyen curatif de la goutte; mais malgré des cures déjà constatées, j'ai voulu attendre le résultat d'expériences plus réitérées pour ne rien offrir de conjectural. Il m'eut été doux d'indiquer aux femmes un petit recueil de livres élémentaires en médecine, et c'est à regret que je ne puis que leur recommander, à la hâte, l'*Art de prolonger la vie*, de Hufeland, et celui de *Conserver la santé*, par Pissis, chez Barba, libraire. Elles y apprendront en effet l'art de prévenir les maladies, ce qui vaut mieux que de les guérir.

Je finirai par un seul mot: je vois tous les auteurs, que caresse l'amour-propre, menacer gravement et d'avance de poursuivre les contrefacteurs de leurs ouvrages; de meilleure foi je mets celui-ci sous l'égide du sexe pour lequel il a été entrepris, et je me consolerai d'être copié, en pensant qu'on multipliera ainsi les moyens que j'enseigne de lui être utile, puisque c'est l'unique but de mon travail, l'unique vœu de mon cœur; mais de peur qu'on ne me fasse parler un langage autre que le mien, je n'avoue que les exemplaires signés de moi ici.